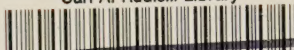


Carl A. Rudisill Library



0 1976 0050498 3

26222

F 846
F61c v.5

This book may be kept

FOURTEEN DAYS

A fine of TWO CENTS will be charged for each day the book is kept over time.

[illegible]



Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/bwb_P9-ARY-594

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

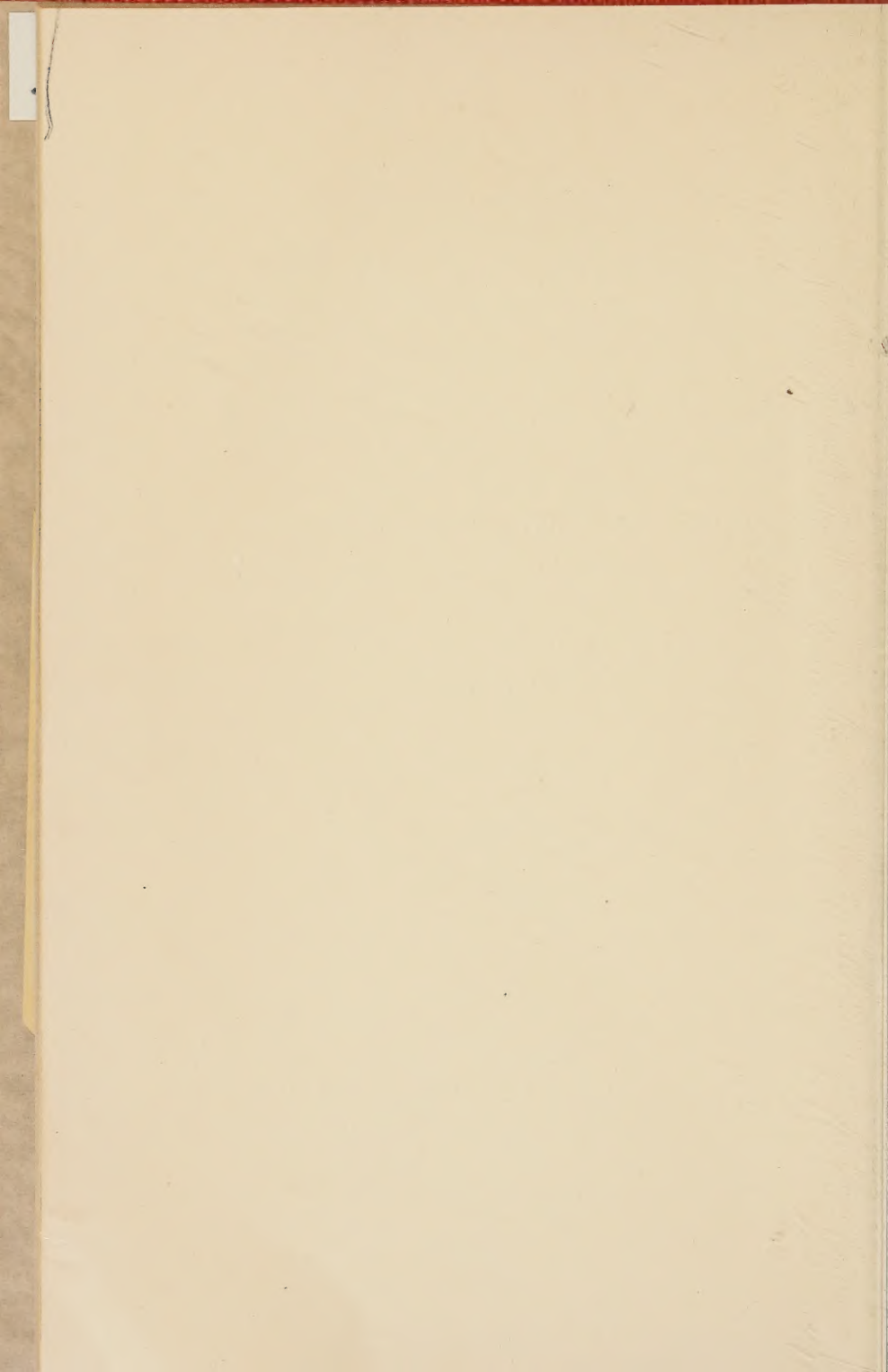
NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

CINQUIÈME SÉRIE
(1862-1868)



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MDCCCCXXIX



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU D'UNE AUTORISATION
DE M. LE GARDE DES SCEAUX
EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE NOUVELLE ÉDITION
50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE CHINE.

*Cette nouvelle édition de la correspondance de Flaubert contient,
publié pour la première fois,
le texte intégral des lettres à Louise Colet.*

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

CINQUIÈME SÉRIE
(1862-1868)



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MDCCCCXXIX
Tous droits réservés

CARL A. RUDISILL
LIBRARY
LENOIR RHYNE COLLEGE

F846

F61C

26222

June 15th

CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT.

702. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jour de l'an, 1^{er} janvier 1862.

Que faut-il te souhaiter pour ta bonne année, mon bibi? Imagine tout ce que tu pourras de meilleur et de plus extravagant et sois sûre que je le désire pour toi.

Donc je te souhaite :

Bonne santé;

Bonne humeur;

Des progrès miraculeux dans tous les arts que tu cultives avec distinction;

Un trésor que tu trouveras et qu'il ne faudra pas rendre;

De *beaux* sermons pendant le Carême;

Soixante-douze mille mètres de moire antique;

Un camée pour mettre en bague;
Quinze milliards de paires de gants beurre
frais, etc.

Moi aussi, mon pauvre loulou, je m'ennuie de ta gentille personne et il me tarde de vous revoir toutes les deux. Mais dans cinq ou six semaines, je ne serai pas loin de mon départ. *Salammbô* sera terminée et je pousserai un grand *ouf!*...

Je mets sur le compte des lettres que tu avais à écrire pour le jour de l'an le peu de détails que tu me donnes. Ta lettre était bien aimable, mais bien courte.

Ton ami le père Calame⁽¹⁾ est mieux portant que jamais. Je lui ai fait cadeau ce matin de cinquante centimes. Il porte avec lui dans son panier une bouteille d'eau-de-vie, non qu'il en boive, mais tous les petits verres qu'on lui offre, il les verse dans ladite bouteille, qu'il compte vider quand il sera tout à fait rétabli. Je trouve cela d'un bon sens extrêmement comique...

Je devais aller, aujourd'hui, dîner chez le père Lormier; mais Julie m'a écrit que le repas aurait lieu à l'Hôtel-Dieu. Je vais donc à six heures vêtir ma pelisse et m'embarquer sur l'*Union* qui ne naviguera pas demain, sans doute, car la Seine est à moitié gelée.

Comment allez-vous passer votre soirée? Je voudrais bien vous voir. Je pense à vous et je vous embrasse.

Ton vieil oncle, qui est sans doute ton meilleur ami.

⁽¹⁾ Un mendiant qui servait de modèle à Caroline Hamard.

703. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset] jeudi soir [2 janvier 1862].

Vous êtes bien gentils de songer à moi, mais ce n'est que justice, car votre idée vingt fois par jour me traverse la cervelle ou le cœur, comme vous voudrez, et probablement l'une et l'autre.

Que faut-il vous souhaiter pour 1862, mes bichons? Imaginez quelque chose d'exquis et d'extravagamment beau; et soyez sûrs que je le désire pour vous. Voilà!

Je suis à la moitié, à peu près, de mon dernier chapitre. Je me livre à des farces qui soulèveront de dégoût le cœur des honnêtes gens. J'accumule horreurs sur horreurs. Vingt mille de mes bons-hommes viennent de crever de faim et de s'entremanger; le reste finira sous la patte des éléphants et dans la gueule des lions. «Bestialité et meurtrier, je ne sors pas de là» (Hist[oire] de Jérôme, tome II).

N'importe! je crois que j'écris présentement d'une manière canaille : phrases courtes et genre dramatique, ce n'est guère beau.

Et vous???? Comme il me tarde de vous voir! Je compte être de retour à Paris au milieu de février, peut-être avant? Je suis éreinté et j'ai des rhumatismes.

Adieu. Bonne humeur et bon travail. Je vous embrasse tous les deux tendrement.

704. À JULES DUPLAN.

[Croisset, 2 janvier 1862.]

MON VIEUX D'HOLBOURG,

Si je ne t'ai prié plus tôt de remercier M. le Président de Blamont⁽¹⁾ de sa consultation, c'est que... je voulais être sorti du *Défilé de la Hache*. C'est fait! je viens d'en sortir. J'ai vingt mille hommes qui viennent de crever et de se manger réciproquement. J'ai là, je crois, des détails coquets et j'espère soulever de dégoût le cœur des honnêtes gens. Monseigneur m'a fait faire pas mal de changements et de corrections à mon siège et à ma brûlade (j'ai r'ajouté des supplices); bref, ça marche, maintenant, plus lestement.

Monseigneur n'a pas été indulgent. Monseigneur est *sévère*, mais juste. Depuis son départ (le 11 décembre), j'ai écrit 14 pages; tu vois si j'ai le bourrichon monté. Je peux (si je continue de ce train-là) avoir fini dans six semaines et être à Paris du 12 au 20 février. Mais je compte encore six belles semaines pour revoir l'ensemble, ce qui me remet, pour avoir complètement terminé, aux premiers jours d'avril. Peu importe, du reste, car je suis presque résolu à attendre que la première flambée des *Misérables* se soit éteinte, c'est-à-dire à publier au mois d'octobre prochain.

Voilà, vieux. Je ne sors pas, je ne vois personne, je brûle un bois considérable et je trouble les échos de ma solitude par mes gueulades frénétiques et continues.

⁽¹⁾ Surnom de Ernest Duplan, notaire.

Donne-moi des nouvelles de ce pauvre bougre de Gleyre. J'ai été bien content d'apprendre qu'il va mieux.

Et toi ? Ça marche-t-il un peu mieux ?

Je te souhaite, pour 1862, trois millions de bénéfices, et je t'embrasse comme je t'aime : tendrement.

Dépose-moi aux pieds de M^{me} Cornu.

705. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, début de janvier 1862.]

Je finissais par te croire crevé. Mais puisque c'est la pioche qui a été cause de ton retard insigne, je te pardonne et te bénis.

Moi aussi je ne fainéantise pas. J'ai profondément remanié (coupé par-ci et allongé par-là) mon dernier chapitre. Je peux avoir tout fini au milieu de février.

Quant à la publication, tu me dis à propos du père Hugo une phrase où je ne comprends rien, en m'appelant à la fois trop et trop peu modeste. Je demande des commentaires. Il n'y a là dedans aucune modestie, mais 1^o prudence, car le père Hugo prendra, pendant longtemps, toute la place pour lui seul, et 2^o indifférence, dégoût, couardise, tout ce que tu voudras. La typographie me pue tellement au nez que je recule devant elle, toujours. J'ai laissé la *Bovary* dormir six mois après sa terminaison et, quand j'ai eu gagné mon procès, sans ma mère et Bouilhet je m'en serais tenu là et n'aurais pas publié en volume.

Lorsqu'une œuvre est finie, il faut songer à en faire une autre. Quant à celle qui vient d'être faite, elle me devient absolument indifférente et, si je la fais voir au public, c'est par bêtise et en vertu d'une idée reçue *qu'il faut publier*, chose dont je ne sens pas pour moi le besoin. Je ne dis même pas là-dessus tout ce que je pense, dans la crainte d'avoir l'air d'un poseur.

Et toi? ça marche-t-il? es-tu content? Mais je croyais ton *Alger* complètement fini, et je m'attendais à le recevoir un de ces jours. Adieu, bon courage. Je te souhaite pour 1862 toutes les félicités possibles et je t'embrasse.

706. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi soir [15 janvier 1862?].

Ta lettre m'a fait bien plaisir, mon bichet; je trouve seulement qu'elle était trop courte; tu aurais dû réjouir ton pauvre vieil oncle par quelque chose de plus abondant. J'ai vu avec plaisir que ton ami Maisiat n'a pas trouvé que tu aies trop reculé pendant les vacances. Étudie bien la bosse, afin de faire plus tard mon portrait. Et la musique, comment ça va-t-il avec le père Coret? Ton chat ne me tient pas compagnie dans mon cabinet parce qu'il pousse trop de miaulements; je crois qu'il te cherche toujours. Mais chaque matin il assiste à mon déjeuner et en prend sa part. Si tu veux que Bouilhet s'en charge, il est temps de lui écrire.

Tes lapins font un ravage affreux dans le

jardin, et le père Bellami n'en est pas du tout content.

La mère Lebret va bien. Voilà toutes les nouvelles de Croisset.

Quant à moi, je travaille sans désespérer toute la journée; je me couche et me lève à des heures indues; je ne vois personne et n'entends aucun bruit. Depuis trois jours la pluie ne cesse de tomber. Dès quatre heures il faut allumer la lampe. Il y a une boue atroce devant la grille...

À propos de lampe, vous feriez bien d'essayer la mienne pour voir si elle va bien.

Avez-vous été chez Duplan? Il doit être dans tout le feu du jour de l'an. Tu me dis que Feydeau a l'air très triste dans ses visites; il ne me semble pas plus gai dans ses lettres.

Es-tu bien gentille? Ne forces-tu pas trop ta grand'mère à sortir? Soigne-la bien, tâche d'être l'*ange du foyer*, ce qui est un joli titre de romance, et, surtout, ne prends pas la maladie des Parisiens qui ont la rage de *faire un tour* tous les jours...

Adieu, mon pauvre Caro. Dans trois semaines j'espère bien baiser ta gentille mine. Tâche par tes vertus et tes amabilités d'avoir un K...⁽¹⁾ tout particulier.

Encore un bécot.

Adieu.

Ton vieux.

Embrasse ta bonne maman pour moi, ou plutôt embrassez-vous toutes les deux en pensant au pontife de Moloch qui est là-bas.

⁽¹⁾ La lettre K signifie cachet.

707. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 18 janvier 1862.

Je suis bien coupable envers vous, chère Demoiselle, et je n'ai d'autre excuse que celle-ci : c'est qu'au moment de vous écrire, le soir, je suis *accablé*. Voilà trois mois bientôt que je suis tout seul à la campagne et que je travaille d'une manière furieuse, pour avoir fini au printemps prochain, c'est-à-dire au mois d'avril. Je compte partir pour Paris dans un mois.

Je ne sais cependant si je publierai immédiatement ou si je n'attendrai pas le mois d'octobre, à cause des *Misérables* du grand Hugo, dont il va paraître deux volumes le mois prochain. Cette publication colossale va durer jusqu'au mois de mai (car deux volumes doivent paraître chaque mois) et à cette époque-là commence une mauvaise saison pour les livres. Bref, je trouve un peu imprudent et impudent de me risquer à côté d'une si grande chose. Il y a des gens devant lesquels on doit s'incliner et leur dire : « Après vous, monsieur. » Victor Hugo est de ceux-là.

Ce qui n'empêche que je me hâte pour avoir fini le plus promptement possible. Je commence à être *excédé* de mon livre. Quant à vous, n'en soyez pas impatiente : il ne répondra, je crois, à aucun de vos instincts.

Si je ne vous écris pas, soyez sûre cependant que je pense à vous très souvent; il me semble maintenant que nous sommes de vieux amis et

qu'il me manquerait quelque chose si, de temps en temps, je ne recevais de vos lettres.

Vous m'en écrivez de bien belles, pleines de sentiments et d'idées, pleines de douleurs aussi, hélas ! Que puis-je faire pour vous, sinon vous répéter le même conseil que vous ne suivez pas : *Sortez de votre vie habituelle*, voyagez, allez à Paris, ou, mieux encore, dans un pays chaud ; le soleil détend les nerfs et rassainit le cœur. Mais vous avez une grande lâcheté morale, permettez-moi de vous le dire. Vous tenez à vos habitudes, à votre milieu, à vos charités. Tout cela ne vaut rien. *Il faut être libre*. Est-ce que vous ne sentez pas en vous une protestation qui élève la voix, et comme le battement d'ailes d'un oiseau qui voudrait prendre la volée ? Écoutez cette voix, laissez-vous aller à ce mouvement. Vous êtes trop loin de l'état de nature. La méditation, les livres, la province et la solitude vous ont perdue ; vous étiez née pour faire les délices d'un grand cœur et d'un grand esprit, et ne trouvant rien de tout cela, vous vous êtes rongée sur place, stérilement ; est-ce vrai ?

Mais votre médecin me paraît un homme d'un excellent jugement. Suivez donc un peu ses avis, quand ce ne serait que par humilité. Le principal c'est *vous* ; laissez là tout le reste.

Serez-vous plus forte en 1862 qu'en 1861 ? Je vous souhaite de l'être, parce que ce serait le moyen d'avoir un peu plus (je ne dis pas de bonheur) mais de tranquillité.

Pensez à moi quelquefois, et croyez-moi, chère Demoiselle, votre tout affectionné.

708. À JULES SANDEAU.

Croisset, 16 [19] janvier [1862].

J'ai une singulière requête à vous faire, mon cher ami.

Voici l'histoire :

J'ai reçu hier une lettre de Baudelaire m'invitant à solliciter votre voix pour sa candidature à l'Académie.

Or, comme je trouve insolent de vous donner, en cette matière, un conseil, *je vous prie* de lui donner votre voix, si vous ne l'avez déjà promise à quelqu'un.

Le candidat m'engage à vous dire « ce que je pense de lui ». Vous devez connaître ses œuvres. Quant à moi, certainement, si j'étais de l'honorable assemblée, j'aimerais à le voir assis entre Villemain et Nisard ! Quel tableau !

Faites cela ! Nommez-le ! Ce sera beau. Il paraît que Sainte-Beuve y tient.

Je ne sais rien de toutes ces choses dans mon petit trou, étant acharné à la fin de *Carthage*, qui aura lieu dans deux ou trois semaines ; après quoi j'irai vous serrer les deux mains.

C'est ce que je fais à distance, en vous priant de me déposer aux pieds de M^{me} Sandeau et de me croire, mon cher maître,

Tout à vous.

709. À CHARLES BAUDELAIRE.

Dimanche soir [19 janvier 1862].

MON CHER BAUDELAIRE,

Le premier devoir d'un ami est d'obliger son ami. Donc, sans rien comprendre à votre lettre, je viens d'écrire à Sandeau *en le priant* de voter pour vous. Mais sa voix doit être promise.

J'ai tant de questions à vous faire, et mon ébahissement a été si profond qu'un volume ne me suffirait pas.

J'espère vous voir avant un mois.

D'ici là, bonne chance.

Et tout à vous.

G. F.

Malheureux ! vous voulez donc que la Coupole de l'Institut s'écroule !

Je vous *rêve* entre Villemain et Nisard !

710. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi 24 janvier 1862.

Pourquoi ta bonne maman ne m'a-t-elle pas écrit aujourd'hui, mon Carolo ? Est-elle malade ? S'il fait à Paris le temps qu'il fait à Croisset, je n'en serais pas surpris. Tu n'imagines pas l'humidité dans laquelle nous sommes *plongés*. La maison est dans un état pitoyable : depuis que l'on répare la salle à manger, surtout, on a l'air d'habiter au milieu des ruines. J'ai pour distraction la conver-

sation des ouvriers, le père Senart qui ne me paraît pas fort du tout, et l'illustre Migraine qui sort de mon cabinet à l'instant. Il me tarde bien de m'en aller, et de bécoter tes bonnes joues.

Je vais aujourd'hui à Rouen, dîner chez le petit Baudry, avec des Persans. Je passerai à l'Hôtel-Dieu et je profiterai de l'occasion pour prendre un bain de vapeur. Ça me délassera. La fin de *Carthage* est lourde.

La lettre du couvent, que je viens d'ouvrir *par ton ordre*, est pour t'inviter à assister au tirage de la loterie qui a eu lieu hier.

Je suis content que tu étudies un peu plus ton piano. Tâche d'acquérir le *plus de talents* possible. Ça fait passer le temps agréablement, et ça peut servir.

Continue à lire l'*Histoire de la conquête*⁽¹⁾. Ne t'habitue pas à commencer des lectures et à les planter là pour quelque temps. Quand on a pris un livre, il faut l'avaler d'un seul coup; c'est le seul moyen de voir l'ensemble et d'en tirer du profit. Accoutume-toi à poursuivre une idée. Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu aies *ce décousu* dans les pensées, ce peu d'esprit de suite, qui est l'*apanage* des personnes de ton sexe. Voilà des conseils bien rébarbatifs (ou rébarbaratifs), mon bibi, et qui sentent le scheik; mais ta lettre de ce matin est si gentille et bien troussée, que l'on peut te parler comme à un jeune homme raisonnable, ce qui est le plus grand éloge que je puisse te faire.

⁽¹⁾ *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, par Augustin THIERRY.

A propos de lettres, je ne comprends goutte à celles que m'écrit « the young Edward ». Je me perds dans toutes ses histoires. Il passe sa vie à se monter et à se démonter alternativement le bourrichon.

Est-ce bientôt fini, le cours de danse ? J'ai reçu une lettre de M^{me} Sandeau, qui me charge de l'excuser près de ta grand'mère ; mais elle a eu une grippe abominable. Adieu, ma chère Caroline.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle.

711. À CHARLES BAUDELAIRE.

[Croisset] Dimanche [2 février 1862].

Je vous envoie la lettre que j'ai reçue de Sandeau hier matin. Je vous prie de ne pas la perdre et de me la rendre, quand vous l'aurez lue, mon cher Baudelaire.

Et ne me remerciez pas trop pour un petit service qui ne m'a rien coûté du tout.

Comment voulez-vous que je connaisse l'article de Sainte-Beuve⁽¹⁾ ? Qui m'en aurait parlé, puisque je ne vois personne ?

Je compte me livrer avec vous à un fier dialogue dans une quinzaine de jours.

Mille poignées de main.

A vous.

⁽¹⁾ *Des prochaines élections de l'Académie*, par SAINTE-BEUVE (*Le Constitutionnel*, 20 janvier 1862).

712. À ALFRED BAUDRY.

[Croisset, vendredi, 7 février 1862.]

Si vous avez les volumes de la Bibliothèque du *Cabinet des fées*, faites-en un paquet; mon bon Narcisse va le prendre.

Si vous ne les avez pas, n'en ayez souci. Je ne suis nullement pressé de faire cette lecture. Carthage va me tenir encore jusqu'à la fin de mars, et peut-être d'avril. J'aurai d'autres choses à lire à Paris.

Mais si vous ne venez pas demain samedi, je ne peux plus vous recevoir que mardi, parce que dimanche je recopie toutes mes pages, et lundi (si vous voulez savoir des détails intimes) je me purge, monsieur, afin de bannir mes humeurs peccantes et d'arriver frais dans la capitale.

Si vous venez mardi, nous nous en retournerons ensemble par le bateau de 2 h. 1/2.

Samedi, vous vous trouveriez avec Édouard Lebarbier.

Mercredi, à 9 h. 15, je fous mon camp, Dieu merci! Je l'espère, du moins. (Foutre mon camp! — J'écris comme M. Thiers.)

A bientôt. Il faut que vous veniez un de ces deux jours-là, sacrebleu!

Le vostre.

713. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset] Lundi matin [10 février 1862].

Collez sur votre glace, ô mes chéris ! que :
Dimanche prochain 16, je vous attends, boulevard du Temple, dans l'après-midi.

Si vous ne pouvez venir ce jour-là, envoyez-moi un petit mot, pour me dire le jour et l'heure où nous pourrons nous embrasser.

Mais je compte sur vous néanmoins.

A bientôt. Je vous serre les quatre mains à vous casser les doigts.

Je reste chez Bouilhet de mercredi à samedi soir.

714. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Lundi (nuit de) [14 avril ? 1862].

Comme j'ai passé deux dimanches consécutifs à parler des *Misérables*, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, si je ne vous en envoie une critique détaillée.

Je suis, à peu de chose près, de votre avis, ou peut-être de votre avis complètement. Êtes-vous contente ?

Depuis trois semaines j'ai pris l'air deux fois. Je ne vais nulle part.

J'ai encore 5 pages pour avoir complètement fini ; elles ne sont pas les plus faciles, et je n'en peux plus. Voilà juste cinq ans que je travaille à cet

interminable bouquin. Donnez-moi des nouvelles de votre santé.

Je vous embrasse.

A vous.

715. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Paris, 24 avril 1862.

Je suis bien aise d'apprendre, par votre dernière lettre, que votre état s'améliore; tâchez que cela dure. Votre intention de venir à Paris est excellente. Voilà bien longtemps que je vous *prêche* la distraction, les voyages. Quand espérez-vous mettre ce projet à exécution? C'est le plus sensé que vous ayez jamais eu; mais, puisque vous aimez la musique, ce grand soulagement des nerfs malades, je vous conseille de remettre à l'hiver prochain votre voyage à Paris. Vous trouverez alors de quoi vous satisfaire amplement.

J'ai enfin terminé, dimanche dernier, à sept heures du matin, mon roman de *Salammbô*. Les corrections et la copie me demanderont encore un mois et je reviendrai ici dans le milieu de septembre, pour faire paraître mon livre à la fin d'octobre. Mais je *n'en puis plus*. J'ai la fièvre tous les soirs et à peine si je peux tenir une plume. La fin a été lourde et difficile à venir.

M^{me} Sand, dont vous me parlez souvent, est à Paris, pour les répétitions d'un drame qu'elle a fait en collaboration avec Meurice⁽¹⁾. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller la voir; ce sera pour la semaine prochaine, nous parlerons de vous.

(1) *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*.

Je ne partage pas toutes vos idées sur les *Misérables*. Mais, avant d'avoir une opinion arrêtée sur une œuvre aussi considérable, il faut connaître l'ensemble.

Depuis deux mois que je suis à Paris, j'ai vu fort peu de monde, mais ce que j'en sais n'est ni beau ni édifiant. Le *sens moral* me paraît baisser de plus en plus; on se rue dans le médiocre. Petites œuvres, petites passions et petites gens : on n'a pas autre chose autour de soi.

Deux curiosités charmantes attirent maintenant les gens de goût : le musée Campana et le Jardin d'acclimatation. On peut là rêver, pendant de longues heures, à des époques disparues et à des pays lointains.

Excusez la brièveté de ma lettre, et croyez que mon affection pour vous est plus longue que mon papier.

Mille bonnes tendresses; le vôtre tout dévoué.

716. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris, début de mai 1862].

A lire tout haut, la main gauche sur le cœur et la main droite levée en l'air, pour punir la jeune personne :

MON BIBI,

Je te renvoie une lettre adressée à Jane. Sans doute que tu lui en as envoyé une qui m'était destinée. « Nous sommes bien légers ! bien légers ! »

Pour réparer ton étourderie, tu devrais m'envoyer une longue lettre, me donnant des nouvelles de ta maman, de ta personne et de Croisset.

Je deviens décidément *scheik* et *bedolle*. Croirais-tu que je m'ennuie de la campagne et que j'ai envie de voir de la verdure et des fleurs? J'en rougis de honte. Voilà la première fois de ma vie que ce sentiment épicier surgit de mon âme.

Il m'est impossible de continuer mes corrections de *Salammbô*. Le cœur me saute de dégoût à la vue de mon écriture. J'attends Monseigneur avec impatience. Il sera ici avant huit jours. Je lui écris d'avancer son voyage, si cela se peut.

Duplan m'a payé hier à dîner et m'a ensuite régalaé du spectacle. Je dîne demain chez M^{me} Cornu.

Je vais me mettre à te faire du programme.

Adieu, ma chère petite Caro. Embrasse ta bonne maman pour moi et soigne-la bien.

Ton vieil oncle.

717. À LA MÊME.

Paris, 19 mai 1862.

MA CHÈRE LILINNE,

Merci de ta gentille lettre. Je devrais y répondre par une fort longue, mais, sérieusement, je suis fort occupé. Ma copiste me met en fureur. Je devais tout avoir demain et je n'ai encore que quatre-vingts pages. Ce sera bien heureux si le manuscrit entier est recopié à la fin de la semaine. Je vais ou j'envoie tous les jours dans son établissement.

Bref, j'espère que, le galop de ce matin ayant produit quelque effet, dans huit jours je baiseraï à mon aise tes bonnes joues.

Monseigneur lit sa pièce⁽¹⁾ demain à Fournier⁽²⁾, à 8 heures du matin. Mais on prétend que ledit Fournier va faire faillite.

Je suis en train de lire le dernier des quatre volumes des *Misérables* nouvellement parus. Je vous les apporterai.

Nous avons hier dîné chez M^{me} Cornu, et mercredi nous dînons avec les Bichons.

Maisiat est venu hier me faire ses adieux. Il part pour la campagne. Embrasse ta bonne maman pour moi, bien tendrement.

Ton vieux ganachon d'oncle.

718. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset, mai 1862.]

Pauvre chère amie, j'ai longtemps hésité à vous écrire, car il m'est impossible de trouver des mots, des consolations⁽³⁾, comme on dit. J'ai passé *par là*, et toutes les phrases banales que l'on débite en pareilles circonstances, loin de soulager, irritent. Mais si nous étions l'un près de l'autre, vous verriez bien que je ne suis pas insensible à votre douleur.

J'ai pensé longuement à vous, à votre solitude

(1) *Faustine*.

(2) Directeur de la Porte-Saint-Martin.

(3) Mort de M^{me} Goujon, qui adopta en 1844 M^{lle} Bosquet et sa sœur.

maintenant complète; j'ai senti quelque chose de vos *arrachements*, et je vous ai vue dans la désolation et dans les larmes.

Êtes-vous plus tranquille maintenant? Écrivez-moi un seul petit mot, pour répondre aux deux longues poignées de main que je vous envoie, en vous regardant jusqu'au fond du cœur, tendrement.

Jetez-vous tête baissée dans le travail. L'encre est un vin qui grise; plongeons-nous dans les rêves, puisque la vie est si atroce.

Du courage! pauvre chère amie, et soyez sûre que je vous aime bien. Mais à quoi cela vous sert-il?

719. À JULES DUPLAN.

[Croisset, début de juin 1862.]

Ton frère, dans son avant-dernière lettre, m'en avait annoncé une de ta Seigneurie, et je serais bien aise de l'avoir pour que tu me dises ton opinion sur le point en litige. Dois-je ou ne dois-je pas prêter mon manuscrit à Lévy?

Si tu dînes demain avec le Président de Blamont, dis-lui que jè lui répondrai là-dessus mercredi. C'est demain qu'arrive Monseigneur; je prendrai son avis, le tien, et je me déciderai.

Je suis sûr que mon notaire me trouve insensé. Il ne réfléchit pas assez à ceci : 1^o Lévy, quoi qu'il trouve du manuscrit, le dépréciera. 2^o Nous pouvons nous fâcher, avoir recours à un autre éditeur; cet autre éditeur, lui aussi, voudra savoir à quoi s'en tenir; il peut en être de même pour un troisième

et un quatrième. 3° Pourquoi faire une exception qui m'est défavorable? puisque, du moment que l'on a un nom en littérature, il est d'usage de vendre chat en poche.

Si toutes ces considérations étaient levées, je passerais sur la première de toutes, qui est une répugnance, une *borripilation* extrême à me laisser juger par M. Lévy. Il doit acheter mon nom et rien que cela. Ah! que j'ai eu raison de confier mon affaire à un tiers! Si j'étais là-bas, j'aurais embrouillé ou, pour mieux dire, rompu les choses par ma violence intempestive. Quant à la question d'immoralité qui revient (est-ce une plaisanterie du Président ou une objection de Michel?), je me targue : 1° du jugement qui me déclare un homme moral; et 2° de l'opinion des bourgeois qui me déclarent obscène — ce qui fait qu'à ce point de vue-là j'ai une valeur double. Bref, ça commence à m'em... et je vous enverrai ma réponse définitive dès que j'aurai eu ton avis et celui de Monseigneur. J'ai lu, grâce à toi, quatorze féeries; jamais plus lourd *pensum* ne m'a pesé! Nom d'un nom! est-ce bête! Mais ce n'est pas une féerie que je veux faire⁽¹⁾. Non! non! je rêvasse une pièce passionnée où le fantastique soit au bout; il faut sortir des vieux cadres et des vieilles rengaines et commencer par mettre dehors la lâche venette dont sont imbibés *tous ceux* qui font ou veulent faire du théâtre. Le domaine de la fantaisie est assez large pour qu'on y trouve une place propre. Voilà tout ce que je veux dire.

(1) Voir *Le Château des cœurs*, dans *Théâtre de Flaubert*.

720. AU MÊME.

[Croisset, début de juin 1862.]

MON CHER VIEUX,

Tout ce que je te peux répondre, c'est que je ne te réponds pas.

J'ai la tête pleine de ratures, je suis harassé, excédé, « hahhuri » par *Salammbô*; le dégoût de la publication s'ajoute aux nausées de l'œuvre; bref, le nom seul de mon roman m'emm... jusqu'au fond de l'âme.

Donc, attendez jusqu'au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, je me déciderai; d'ici là, on peut voir d'autres éditeurs.

N. B. — Il y aurait encore à demander à Lévy *combien il offre du manuscrit sans le lire*. Il n'en offrira pas davantage (peut-être même en offrira-t-il moins) quand il l'aura lu.

Et puis, l'idée de la balle de Lévy foutant ses *pattes sur mes pages* me révolte plus que ne pourra faire n'importe quelle critique.

On se paye de deux manières : ou par orgueil ou par argent; il faut choisir.

Mes prétentions pécuniaires sont exorbitantes?

Rabattions-en, et restons fier!

Je serais tout seul, c'est-à-dire sans toi, sans mère et sans Monseigneur, avec quelles délices je rengainerais la chose dans un carton, sans y plus songer! Enfin!

Adieu, cher vieux, Monseigneur te donne sa bénédiction, et moi je t'embrasse.

721. AU MÊME.

[Croisset] Mardi [10 juin 1862].

MON BON,

Je te ferai observer que ni toi ni ton frère n'avez répondu à *une seule* des objections que je posais relativement à la remise du manuscrit. (J'ai tort, c'est convenu.)

L'Archevêque est d'avis que je lise moi-même à Lévy des fragments seulement. Je ne comprends pas la nuance, à te dire vrai. Donc, me voilà condamné à subir un examen par-devant tous les éditeurs de Paris? Quant aux illustrations, m'offrirait-on cent mille francs, je te jure qu'il n'en paraîtra pas *une*. Ainsi, il est inutile de revenir là-dessus. Cette idée seule me fait entrer en frénésie. Je trouve cela stupide, surtout à propos de Carthage. Jamais, jamais! Plutôt rengainer le manuscrit indéfiniment au fond de mon tiroir. Donc, voilà une question scindée!

De plus, il est une facétie dont je commence à être las, à savoir celle de l'obscénité. Comme maître Lévy paye fort peu mon avocat, quand j'ai un procès, *je trouve mauvais* qu'il ait des inquiétudes. Car, si mon immoralité a profité à quelqu'un, c'est à lui, il me semble!

En résumé : concessions d'argent, tant qu'on voudra; concessions d'art, aucune!

Je commence aujourd'hui les dernières corrections. J'en ai pour quinze jours, après quoi je m'occuperai d'autre chose. Voilà. Donc, ton frère peut répondre à Lévy que les relations sont interrompues, car nous ne paraissions pas disposés à céder ni l'un ni l'autre. On peut encore lui demander combien il offre de la chose *sans la connaître*. Libre à moi d'accepter ou de refuser. J'irai à un autre éditeur, ou bien j'imprimerai à mes frais, ou j'imprimerai plus tard, ou pas du tout. Tu sais que la rage typographique me ronge très peu, et Dieu merci! comme j'ai de quoi manger, je peux attendre. Je crois que les em... de la *Revue de Paris* vont recommencer.

Non! non! que ton frère prenne des informations, qu'il voie ailleurs, qu'il soit plus coulant sur le prix. Tout ce qu'il voudra, mais puisque Lévy *a peur*, je deviens féroce et ne recule pas d'une semelle; tel est mon caractère. Je sais bien que vous allez me trouver complètement insensé. Mais la persistance que Lévy met à demander des illustrations me f... dans une fureur *impossible à décrire*. Ah! qu'on me le montre, le coco qui fera le portrait d'Hannibal, et le dessin d'un fauteuil carthaginois! il me rendra grand service. Ce n'était guère la peine d'employer tant d'art à laisser tout dans le vague, pour qu'un pignouf vienne démolir mon rêve par sa précision inepte. *Je ne me connais plus* et je t'embrasse tendrement. *Et indigné, faoutre!*

722. À ERNEST DUPLAN.

Croisset, 12 juin 1862.

MON CHER AMI,

L'affaire, grâce à vous, me paraît bien emmanchée et j'ai bon espoir; mais voici les considérations que je soumets à votre judiciaire :

1° Je ne crois point qu'il soit sage de laisser Lévy lire mon manuscrit.

Pourquoi cette exception défavorable? Car jamais un éditeur ne lit les œuvres qu'il imprime. Quand je me suis abouché avec Lévy pour la *Bovary* (j'étais alors complètement inconnu), je lui ai offert de la lire. Il a refusé en disant que «ce n'était pas la peine». Notez qu'il n'achète nullement *Salammbô*, mais la valeur vénale que ma première publication donne à la seconde.

Je ne crois pas qu'il abuse de mon manuscrit, mais voici ce qui arriverait. Quelle que soit son opinion, il commencera par faire de mon livre de grands éloges, en ayant bien soin d'ajouter que «ça ne marchera pas sur le public». Puis il ira chez ses confrères déprécier ma denrée et, de guerre lasse, il me faudra enfin revenir à sa boutique et en passer par ses conditions, à lui. Je crois ce petit aperçu grave. *Quid dicis?*

2° Jamais, moi vivant, on ne m'illustrera, parce que : la plus belle description littéraire est dévorée par le plus piètre dessin. Du moment qu'un type est fixé par le crayon, il perd ce caractère de généralité, cette concordance avec mille objets connus qui font dire au lecteur : «J'ai vu cela»

ou « Cela doit être ». Une femme dessinée ressemble à une femme, voilà tout. L'idée est dès lors fermée, complète, et toutes les phrases sont inutiles, tandis qu'une femme écrite fait rêver à mille femmes. Donc, ceci étant une question d'esthétique, je refuse formellement toute espèce d'illustration.

Je n'y avais pas pris garde lorsque j'ai vendu *Madame Bovary*. Lévy, heureusement, n'y a point songé non plus. Mais j'ai arrogamment refusé cette permission à Préault qui me la demandait pour un de ses amis.

3° Quant aux traductions et aux pièces de théâtre, je serai là-dessus aussi coulant que l'on voudra, parce que, jusqu'à présent, je n'ai point vu le nez d'une seule traduction et que le fameux *droit de traduction réservé*, inscrit à la première page de tous les bouquins modernes, me paraît une amère plaisanterie, une décevante blague. J'en avais une de la *Bovary* (en anglais) faite sous mes yeux et qui était un chef-d'œuvre. J'avais prié Lévy de s'arranger avec un éditeur de Londres pour la faire paraître. Néant ! Donc, comme je ne compte de ce côté-là sur rien, je suis prêt à abandonner tout.

Cependant, comme j'ai une promesse envers M^{me} Cornu relativement à une dame allemande de ses amis, je me réserve le choix du traducteur en allemand.

J'ai aussi une espèce d'engagement avec Reyer pour un opéra. Il serait même possible que *Salammô*, mise en musique, inaugurât la Nouvelle Salle, car le libretto que l'on a donné audit Reyer lui plaît médiocrement et il est affriandé par l'idée de Carthage. Ainsi, réserve pour Reyer.

4° J'aime mieux une somme fixe que tant par exemplaire. En effet, qui peut prouver jamais le nombre d'exemplaires vendus?

5° Quant à la somme, vous pouvez en rabattre. Au lieu de 25 à 30 mille francs, demandez-en vingt mille. Nous verrons ce qu'il dira.

En résumé :

Je suis inflexible quant aux illustrations. Pour le prêt du manuscrit, je rechigne, et je crois la chose dangereuse. La question de traduction et de pièces est à voir et le chiffre demandé peut être abaissé.

Il me reste, mon cher ami, à vous remercier bien fort et à vous serrer les mains — id. — en me disant tout à vous.

A-t-il été question de l'édition in-8, des 100 exemplaires qui seront donnés et des 25 exemplaires sur papier de Hollande?

723. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset] Mardi soir [milieu de juin 1862].

Hélas non ! *Salammbô* n'est pas encore vendue. Mais quelque chose de pire, c'est qu'elle n'est pas terminée. Croiriez-vous que je suis encore dessus, à enlever les répétitions de mots et à changer les substantifs impropres ? Je *me meurs* d'ennui « à la lettre », comme dit élégamment le père Hugo.

Et puis, l'avenir m'inquiète. Que vais-je faire ?

Je suis plein de doutes, de rêves et de peurs. Une œuvre, quelle qu'elle soit, est pour moi un

long voyage ; j'hésite à m'embarquer, et j'en ai d'avance mal au cœur.

Vous me semblez, en revanche, ma chère confrère, en bien bon train. J'imagine que ce sera bon.

Ne vous pressez pas, rassemblez toutes vos forces, mettez là toute votre âme.

J'irai vous voir un des jours de la semaine prochaine.

En attendant, je vous embrasse bien tendrement.

Le vôtre.

724. À JULES DUPLAN.

[Croisset] Lundi soir [30 juin 1862].

Vous pouvez envoyer chercher le manuscrit chez Du Camp (il est maintenant à Bade) où Jenny ⁽¹⁾ le remettra au porteur ; c'est convenu. Que ton frère le garde jusqu'à nouvel ordre.

Pas de nouvelles de Lacroix ⁽²⁾ ! Au reste, peu m'importe. L'idée seule de *Salammbô* m'assomme comme si on me f... un coup de bâton sur la tête.

Monseigneur doit arriver à Paris ; surveille-le un peu. Il m'a l'air tout disposé à se laisser mener par cet âne de Thierry. Voilà Beauvallet parti, ce que je juge *déplorable*, et par sa négligence il perd Plessy, qui est seule capable de jouer sa Duchesse. Monseigneur est si bon ! Mais pour

⁽¹⁾ Vieille bonne de Du Camp.

⁽²⁾ Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, éditeurs de Bruxelles.

atteindre d'abord à un «canonicat», il faut s'y prendre autrement.

Je ne suis pas gai, mon pauvre vieux. Peu d'imagination; le petit bonhomme se sent usé; je rêvasse, je patauge. Tout ce que j'entrevois me semble impossible ou déplorable. Et toi? Édouard m'a dit que tu n'étais guère hilare.

Peux-tu me dire si Théo est revenu d'Angleterre, et s'il a fait un ou des articles au *Moniteur*? La suppression du musée Campana a dû mettre les Cornu dans un bon état. Voilà ce que l'on gagne à servir les souverains.

Adieu, pauvre vieux; je t'embrasse tendrement.

P. S. Stimule Monseigneur. J'ai découvert un abbé Pruneau. Ainsi s'appelle le grand vicaire actuel de l'évêque de Meaux.

725. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Croisset, samedi soir [début de juillet 1862].

Ce que je deviens, mes chers bons? Rien du tout. Je suis enfin débarrassé de *Salammbô*. La copie est à Paris depuis lundi dernier, mais je n'ai jusqu'à présent rien conclu quant à la vente de ce fort colis.

Je me suis enfin résigné à considérer comme fini un travail interminable. A présent, le cordon ombilical est coupé. Ouf! n'y pensons plus! Il s'agit de passer à d'autres exercices.

Mais lesquels? Je rêvasse un tas de choses, je

divague dans mille projets. Un livre à écrire est pour moi un long voyage. La navigation est rude et j'en ai d'avance mal au cœur. Voilà.

Si bien que, la venette s'ajoutant à ma stérilité d'imagination, je ne trouve rien. Dès qu'une idée surgit à l'horizon et que je crois entrevoir quelque chose, j'aperçois en même temps de telles difficultés que je passe à une autre, et ainsi de suite.

J'ai lu, d'un seul coup, 33 féeries modernes, tout le répertoire Dennery, Clairville, Anicet Bourgeois! Quel pensum! C'est, avec saint Augustin et le cochon de lait, ce que je connais de plus lourd. On n'a pas l'idée du poids de ces fantaisies. Je lis aussi des poésies de Shakespeare, la Bibliothèque des Fées, et j'ai terminé les *Misérables*. Avez-vous savouré la dissertation sur les engrais? Ça doit plaire à Pelletan.

Quant à mes projets de locomotion, je ne sais encore si j'irai à Vichy. Vous pouvez donc m'écrire ici, en toute sécurité, jusqu'aux premiers jours d'août. Serez-vous à Paris à cette époque? Mon intention est toujours de commencer mon hiver dès le milieu de septembre prochain, pour faire «gémir les presses». [.....]

Le ciel n'est pas plus beau ici qu'en Champagne; on dirait à sa couleur un pot de chambre mal rincé; il a des écaillures de vieille porcelaine avec un vague ton jaune au milieu, qui ressemble à de l'urine et tient la place du soleil. La nature est bête comme les hommes, décidément. Quand on a le malheur d'être cloué à ces aimables contrées, on devrait vivre aux lumières, dans une serre chaude.

Il doit y avoir dans quinze jours des courses à

Rouen. J'aurai peut-être la visite de Claudin. Ce sera le seul astre de mon été.

Les répétitions de *Dolorès* aux Français commencent mercredi prochain. Quant à *Faustine*, je soupçonne Fournier de méditer quelque farce désagréable à son auteur. Joli monde ! joli ! joli !

Allons ! ne vous embêtez pas trop et pensez à moi, qui vous embrasse tous les deux tendrement.

726. À ERNEST FEYDEAU.

Entièrement inédite.

Si j'ai été tant de temps à t'écrire, cher ami, c'est que je voulais te donner des nouvelles positives de mon bouquin et de ma personne. Quant au premier, rien n'est encore conclu avec personne. Pour la seconde, après des hésitations infinies, ma mère s'est enfin décidée au voyage de Vichy. Nous partons dans les premiers jours d'août. Donc dans une quinzaine j'aurai l'heur d'embrasser ta trombine. Mais as-tu laissé repousser ton poil ? As-tu rétabli dans sa plénitude la beauté dont le ciel gratifia ton individu ?

Que deviens-tu ? Qu'écris-tu ? Moi, je ne fous rien du tout que m'embêter prodigieusement. Je lis et je rêve sans oser rien entreprendre. Je dors beaucoup et suis au fond très éreinté.

Écris-moi longuement et tu seras bien aimable. Théo est-il toujours en Albion ?

Adieu, vieux. Bonne humeur et bon travail. Je t'embrasse.

727. À MADAME JULES SANDEAU.

Croisset, lundi 14 [juillet 1862].

Vous devez être bien contente, maintenant que vous avez votre cher fils. Aussi, ne me suis-je pas trop pressé de vous répondre. Sa compagnie doit vous tenir lieu de tout plaisir, en admettant que vous en ayez un peu à lire mes tristes lettres.

Je suis comme le temps, sombre et sans soleil. Maintenant que je n'ai plus de travail suivi, je ne sais que devenir. Je rêve et je patauge au milieu d'un tas de plans et d'idées. La moindre chose que j'entrevois me semble impossible ou inepte. J'avais pris un sujet antique pour me faire passer le dégoût que m'avait inspiré la *Bovary*. Pas du tout ! Les choses modernes me répugnent tout autant ! L'idée de peindre des bourgeois me fait d'avance mal au cœur. Si j'avais dix ans de moins (et quelque argent de plus) j'irais en Perse ou aux Indes, par terre, pour écrire l'histoire de Cambyse ou bien celle d'Alexandre. Voilà au moins des milieux qui vous *montent le bourricbon*. Mais s'exalter sur des messieurs ou des dames, je n'en ai plus la force. Je lis de droite et de gauche, je dors beaucoup, je m'ennuie considérablement, et je ne trouve rien. Tel est mon état.

Vous verrez probablement un de ces jours Bouilhet. Il vous expliquera sa conduite envers Madame Plessy⁽¹⁾ et comment il n'a pu, jusqu'à présent, rien faire à cet endroit. Tâchez de les

(1) M^{me} Arnould Plessy, de la Comédie-Française.

réconcilier et d'arranger les choses. Je regarderais comme déplorable, pour la pièce de Bouilhet, que Madame Plessy n'eût pas le rôle de la duchesse.

Mais notre ami Bouilhet (entre nous — je dis *entre nous*, car ce reproche mérité le révolte) est d'une lourdeur, d'une négligence, d'une maladresse, d'une *veulerie* insigne dans toutes les choses de ce monde. Il a besoin, dans son intérêt, qu'on le surveille et qu'on le pousse. Et encore !

Du Camp m'a écrit de Naples, deux fois, de vous envoyer mille bons souvenirs. Il est maintenant à Bade.

Je ne sais encore si j'irai à Vichy au mois d'août. En tout cas, nous nous reverrons au milieu de septembre.

Adieu. Bonne humeur et bonne santé. Je vous baise les mains bien tendrement.

728. À ERNEST DUPLAN.

[Croisset] Samedi 26 [juillet 1862].

MON CHER AMI,

Je n'entends point parler de Lacroix ni de personne. Il serait peut-être temps de reprendre les négociations et d'en finir. Qu'en pensez-vous ?

Je voudrais bien que la chose fût terminée dans une quinzaine, quand je passerai par Paris pour aller à Vichy.

Pour que mon bouquin paraisse au commencement de novembre, il faudrait commencer à imprimer dès le milieu de septembre. Et puis, ça

commence à m'embêter, entre nous, et j'ai envie de savoir à quoi m'en tenir.

Puisque vous m'avez prêché pour laisser lire mon manuscrit, et qu'il est entre vos mains, faites-en ce que bon vous semblera. Je me fie là-dessus (comme sur le reste) entièrement à vous.

Il n'y a que trois éditeurs possibles : Lévy, Lacroix et Hachette. Voyez, tâtez ! Et tâchez de m'avoir une somme assez ronde, sans pour cela manquer aux principes.

J'ai reçu ce matin une lettre de Jules. Il me paraît bien ferme et bien solide. J'attends avec impatience ce que décideront ses créanciers lundi. J'ai oublié de vous remercier pour votre dernière lettre.

A bientôt, mille poignées de main.

729. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, juillet 1862.]

A vous, je peux tout dire. Eh bien ! notre dieu baisse. Les *Misérables* m'exaspèrent et il n'est pas permis d'en dire du mal : on a l'air d'un mouchard. La position de l'auteur est inexpugnable, inattaquable. Moi qui ai passé ma vie à l'adorer, je suis présentement *indigné* ! Il faut bien que j'éclate, cependant.

Je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire. Hugo a des attentions et des prévenances pour tout le monde ; Saint-Simoniens,

Philippistes et jusqu'aux aubergistes, tous sont platement adulés. Et des types tout d'une pièce, comme dans les tragédies ! Où y a-t-il des prostituées comme Fantine, des forçats comme Valjean, et des hommes politiques comme les stupides cocos de l'A, B, C ? Pas une fois on ne les voit *souffrir* dans le fond de leur âme. Ce sont des mannequins, des bonshommes en sucre, à commencer par monseigneur Bienvenu. Par rage socialiste, Hugo a calomnié l'Église comme il a calomnié la misère. Où est l'évêque qui demande la bénédiction d'un conventionnel ? Où est la fabrique où l'on met à la porte une fille pour avoir eu un enfant ? Et les digressions ! Y en a-t-il ! Y en a-t-il ! Le passage des engrais a dû ravir Pelletan. Ce livre est fait pour la crapule catholico-socialiste, pour toute la vermine philosophico-évangélique. Quel joli caractère que celui de M. Marius vivant trois jours sur une côtelette et que celui de M. Enjolras qui n'a donné que deux baisers dans sa vie, pauvre garçon ! Quant à leurs discours, ils parlent très bien, mais tous *de même*. Le rabâchage du père Gillenormant, le délire final de Valjean, l'humour de Cholomiès et de Gantaise, tout cela est dans le même moule. Toujours des pointes, des farces, le parti pris de la gaieté et jamais rien de comique. Des explications énormes données sur des choses en dehors du sujet et rien sur les choses qui sont indispensables au sujet. Mais en revanche des sermons, pour dire que le suffrage universel est une bien jolie chose, qu'il faut de l'instruction aux masses ; cela est répété à satiété. Décidément ce livre, malgré de beaux morceaux, et ils sont rares, est infantin.

L'observation est une qualité secondaire en littérature, mais il n'est pas permis de peindre si fausement la société quand on est le contemporain de Balzac et de Dickens. C'était un bien beau sujet pourtant, mais quel calme il aurait fallu et quelle envergure scientifique ! Il est vrai que le père Hugo méprise la science et il le prouve.

Confirme en mon esprit Descartes ou Spinoza.

La postérité ne lui pardonnera pas, à celui-là, d'avoir voulu être un penseur, malgré sa nature. Où la rage de la prose philosophique l'a-t-elle conduit ? Et quelle philosophie ! Celle de Prud'homme, du bonhomme Richard et de Béranger. Il n'est pas plus penseur que Racine ou La Fontaine qu'il estime médiocrement ; c'est-à-dire qu'il résume comme eux le courant, l'ensemble des idées banales de son époque, et avec une telle persistance qu'il en oublie son œuvre et son art. Voilà mon opinion ; je la garde pour moi, bien entendu. Tout ce qui touche une plume doit avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique ; mais je trouve, extérieurement, que les dieux vieillissent.

J'attends votre réponse et votre colère.

730. À ERNEST FEYDEAU.

Entièrement inédite.

Mercrèdi [juillet 1862].

Je commence à trouver ça bête. Es-tu mort ? Dans ce cas je te dispense de me répondre.

J'ai attendu pour t'écrire que j'aie quelque chose de curieux à te narrer. Mais, rien de curieux ne se présentant, je prends la liberté de te demander si tu as fini ton roman. Quand paraît-il ? Comment te portes-tu ? Et ton héritier ? et ta femme ? Etc.

Quant à moi je ne vais pas trop bien ni au physique ni au moral. Je t'épargne le détail de mes ennuis, supposant que tu dois en avoir assez de ton côté, sans que j'y ajoute.

J'espère te voir à la fin de ce mois, en passant par Paris pour aller à Vichy. J'y reviendrai et y séjournerai au mois d'août, probablement.

Je lis maintenant l'*Histoire du Consulat* de Mosieu Thiers. Quel épicier ! C'est à en vomir ! Et pas une protestation, au contraire !

Que le diable m'emporte si je sais pourquoi je t'écris ? c'est que sans doute je m'ennuie de ne pas entendre parler de toi et que j'ai envie d'embrasser ta trombine. Adieu.

731. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset] Mercredi [fin juillet-début d'août 1862].

Je pars sans avoir pu vous dire adieu. Accepterez-vous mes excuses, chère confrère ? Mais nous comptons un peu sur votre visite.

Tenez-moi au courant de votre roman⁽¹⁾ et, si vous voulez que je le lise en manuscrit, envoyez-le-moi à Paris, car il [est] peu probable que je revienne au mois de septembre à Croisset.

⁽¹⁾ Louise Meunier.

Je n'ai encore aucune nouvelle de *Salammbô* ! Dès que le marché sera fait, je vous en préviendrai, puisque vous vous intéressez à ce lourd colis.

Vous m'avez semblé, la dernière fois que nous nous sommes vus, en bien bonnes dispositions. Continuez; vous aurez, un jour, votre succès.

Quant à moi, je suis sec comme un caillou et vide comme un cruchon sans vin.

Pensez à moi quelquefois, et croyez à la profonde affection de votre

G. F.

732. À ERNEST DUPLAN.

Samedi, 2 h. [23 août 1862].

MON CHER AMI,

En relisant votre lettre avec une loupe, je la comprends et je vous fais des excuses.

Monseigneur m'écrit d'autre part que Lévy ne me force nullement à l'action, que je garde toute liberté, et qu'il n'est plus question d'un second traité par lequel je m'engagerais à lui fournir un roman moderne dans un temps déterminé.

Donc j'accepte.

Il vous reste à avertir Claye, ou Lacroix, que j'ai conclu avec Lévy. Écrivez plutôt à Lacroix une lettre aimable, en mon nom. Lévy vous présentera sans doute un modèle, un projet de traité. Cela vous concerne spécialement. Mais je crois qu'il n'y aura point de chicanes, puisque les principales clauses sont déjà arrêtées.

Quand vous l'aurez vu, vous et Monseigneur, vous me l'enverrez en me communiquant vos remarques, et il ne me restera plus qu'à le signer en arrivant à Paris.

Je vous ai envoyé ce matin un mot par le télégraphe. J'attends encore la réponse. Je suis obligé de clore ma lettre.

Lévy attend une solution définitive lundi soir. J'ai écrit une lettre explicite à Bouilhet. Tâchez qu'il vous la montre. Au reste, je lui dis de la porter chez vous avant d'aller chez Lévy. Mais il n'y a plus, je crois, de confusion possible.

Adieu. Tout à vous. Merci.

733. À ALFRED BAUDRY (?)⁽¹⁾.

Vichy, samedi [23 août 1862].

J'attendais toujours pour vous écrire, mon cher vieux, que j'eusse quelque chose de neuf à vous narrer.

Or, ce matin, en même temps que votre lettre, j'en recevais une autre de Bouilhet où il me dit que Lévy accepte *toutes* mes conditions.

C'est-à-dire que j'ai :

1° Une édition in-8° ;

2° Pas d'illustrations ;

Et 3° la somme de dix mille francs net, sans que le *ms.* ait été lu.

Maintenant, je vous prie de garder pour vous

⁽¹⁾ Destinataire présumé.

l'énoncé de ce chiffre, parce que le dit Lévy se propose de faire avec *Salammbô* un boucan infernal et de répandre dans les feuilles qu'il me l'a achetée trente mille francs, ce qui lui donne les gants d'un homme généreux. Voilà. Donc, *motus*, dites seulement que j'ai vendu à des conditions très avantageuses.

Dans quelques jours on m'envoie la copie du traité et je n'aurai plus qu'à le signer à Paris.

J'y arriverai probablement d'aujourd'hui en quinze; il me faudrait encore une huitaine pour relire une dernière fois le *ms.* Dès le 15 ou le 18, je commencerai à imprimer, afin de paraître vers le 20 octobre.

Donc, je ne reviendrai pas à Croisset cette année.

Ma mère se trouve très bien des eaux de Vichy... Quant au pays, mon cher vieux, il est stupide et peuplé de figures pauvres à faire peur; voilà tout ce que j'en puis dire.

Je lis toujours le *Cabinet des fées*, lecture peu amusante.

Adieu, je vous embrasse. *Vestrissimo*.

734. À ERNEST DUPLAN.

Dimanche, 4 h. [24 août 1862].

MON CHER AMI,

C'est une affaire convenue, conclue, il n'y a plus à y revenir. Dans quinze jours j'arriverai

à Paris; il me faudra encore une huitaine pour une dernière lecture du ms. Je donnerai le premier bon à tirer du 15 au 20. Le livre peut donc paraître vers le 20 octobre. Dites cela à Lévy.

Mais dites-lui aussi que *je demande* :

1° A être imprimé chez Claye; c'est le meilleur imprimeur. Je tiens à avoir un beau volume.

2° J'espère bien que, cette fois, il accusera les éditions et ne se bornera pas à mettre constamment « Nouvelle édition ».

N. B. — Ayez soin de spécifier dans le traité que, si je dois à Lévy mon premier roman moderne au prix de 10.000 fr., c'est bien entendu 10.000 fr. par volume. Car si je faisais un roman en 2 ou 3 volumes je me trouverais lésé. Ainsi, un « roman moderne » est une mauvaise expression; il faut mettre « volume ». Cela me semble juste. Un volume égal à la contenance de *Salammbô*, ou à peu près. Envoyez-moi le projet d'acte plutôt que l'acte lui-même, et, pour ménager votre temps et les écritures, montrez-le à Monseigneur avant de me l'envoyer.

Rien ne presse. Lévy a ma parole. Je ne reviendrai pas dessus. Je livrerai le ms. à l'époque indiquée. Qu'il dorme tranquille. Après quoi, nous n'aurons plus, je crois, rien à faire.

Mille remerciements. Adieu. Je vous serre la dextre.

Avez-vous pensé à me dégager poliment vis-à-vis de Lacroix?

735. AU MÊME.

Vendredi [29 août 1862, Vichy].

MON CHER AMI,

Votre projet de traité me semble aussi bien que possible et je n'y vois rien à redire. Il me reste à m'incliner et à vous bénir.

J'appellerai néanmoins votre attention sur le § 2^e de la 1^{re} page. Je désire que Lévy *indique* les éditions qu'il fera, qu'il mette (comme c'est la coutume), sur le titre, le chiffre de l'édition, 2^e, 3^e, etc.

Demandez-lui pourquoi il n'a pas suivi cet usage dans la *Bovary* ? Un auteur aime à savoir où il en est avec le public. Lévy n'a jamais voulu me dire combien il avait vendu d'exemplaires de mon 1^{er} roman. Je ne trouve pas cela gentil. A-t-il peur que je ne sois jaloux de l'argent qu'il gagne ? C'est me connaître bien peu. Je lui souhaite un million avec *Salammbô*.

Je partirai d'ici pour Clermont, probablement lundi ou mardi prochain au plus tard, et je serai à Paris le lundi 8 septembre, certainement.

Si Lévy tient à ce que je signe le traité tout de suite, envoyez-le-moi immédiatement, ou bien je le signerai dès le lundi 8 dans la soirée.

Au delà de lundi prochain, envoyez-moi vos lettres (si lettres il y a) à Clermont (Puy-de-Dôme), chez M. Bardoux, avocat.

Insistez pour qu'il indique les éditions; je ne demande aucune blague, mais la déclaration de la vérité pure et simple.

Tout à vous.

D'où vient la petite farce signée Aurélien Scholl dans le *Figaro* d'hier? Au reste, c'est peu important ⁽¹⁾.

736. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Vichy, 29 août 1862.

Si je n'ai pas répondu à votre dernière lettre, chère Mademoiselle, c'est que j'attendais toujours la conclusion de ma grosse affaire pour vous en parler. La semaine dernière seulement j'ai vendu à Michel Lévy *Salammbô*. Ce volume paraîtra à la fin d'octobre. Vous en aurez un des premiers exemplaires. Vous pouvez compter dessus. A qui en enverrais-je si ce n'est à vous, qui avez été si sympathique à ma première œuvre! Je bénis la *Bovary* qui m'a fait vous connaître et m'a mis en relation avec un esprit, un cœur tel que le vôtre.

Je suis venu ici à Vichy pour la santé de ma mère. A la fin de la semaine prochaine, je retourne à Paris et je ne reviendrai à Croisset que vers le mois de mai ou de juin. Vous pouvez donc m'adresser vos lettres boulevard du Temple.

Vous êtes-vous enfin déterminée à quelque chose d'*énergique*, à un voyage, à un séjour à Paris? Sortez donc du milieu funeste où vous vous rongez

(1) *Le Figaro* du 28 août, sous la signature d'Aurélien Scholl, avait écrit : « M. Flaubert a demandé à M. Lévy 30.000 francs de son roman carthaginois de *Salammbô*, dont le manuscrit est déposé chez un notaire. M. Lévy ne comprend rien à la spéculation, les manuscrits ne produisant pas d'intérêts chez les notaires. »

l'âme. Vivre attaché au même endroit ne vaut rien ni pour le corps, ni pour l'esprit. Nous sommes tous nés nomades. On ne manque point à ses origines impunément.

Il n'y a pas longtemps que nous étions des barbares!

En revoyant de loin des montagnes, mon vieux sang de voyageur a bondi dans mes veines. La vue du puy de Dôme me fait penser au Liban et au Taurus que je parcourais à cheval il y a onze ans. Pourquoi, parmi vos lectures, ne lisez-vous pas plus de voyages? Cela ouvre l'imagination délicieusement, on vagabonde au coin de son feu. J'ai retrouvé ici un médecin que j'avais connu au Caire il y a douze ans. Nous causons du Nil au bord de l'Allier. Comme c'est loin, tout cela! Comme tout change! Mais ce qui ne change pas, c'est mon affection pour vous.

Allons, à bientôt; bon courage et croyez-moi toujours

Votre très affectionné.

737. À ERNEST DUPLAN.

[Vichy] Vendredi, 4 h. 12 [5 septembre 1862].

Je n'ai pas reçu le traité. Est-il perdu? Ou bien y a-t-il du neuf?

Nous partons d'ici lundi matin. Je passerai chez vous mardi. A quelle heure pourrai-je vous trouver, ô Président?

A vous.

738. À PAUL DE SAINT-VICTOR.

Entièrement inédite.

Lundi, 4 heures.

MON CHER AMI,

Je viens de lire, sans en passer une ligne, tous vos feuilletons. Je suis présentement en train de les classer et de les relire.

On peut faire avec cela un livre splendide!!!

Nous avons à en causer longuement. Je vous attends un de ces soirs, vers neuf heures. Je serai chez moi ce soir, demain mardi et mercredi. Ne venez pas jeudi.

Mille poignées de main.

Sacré nom de Dieu, les belles phrases!

Tout à vous.

739. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Paris, samedi [13 septembre 1862].

Je suis ici depuis lundi au soir, mes chers bons; votre lettre m'est arrivée mardi matin. Comment! encore trois semaines sans vous voir! Vous me manquez étrangement. Paris me semble vide sans mes deux Bichons. Hâtez-vous donc de revenir.

J'ai signé avant-hier soir mon traité avec Lévy, à des conditions extrêmement avantageuses. Elles ne sont pas cependant aussi fantastiques que vous pouvez le croire.

Je m'occupe présentement à enlever les *et* trop fréquents et quelques fautes de français. Je couche avec la *Grammaire des grammaires* et le dictionnaire

de l'Académie surcharge mon tapis vert. Tout cela sera fini dans huit jours; le livre peut paraître à la fin d'octobre. J'ai obtenu une édition in-8° et vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande pour les têtes couronnées.

La pièce de Bouilhet (*Dolorès*) sera jouée du 25 au 28 courant.

Je n'ai encore vu personne de nos amis et n'ai point par conséquent contemplé l'étoile de l'honneur sur le paletot blanc de Claudin.

J'ai passé à Vichy quatre semaines stupides où je n'ai fait que dormir. J'en avais besoin probablement; cela m'a rafraîchi, mais mon intellect en est demeuré atrophié. Je suis bête et vide comme un cruchon sans bière. Pas une idée, pas un plan. Je ne b... pour rien. Tel est mon état.

Mirecourt a fait une attaque terrible contre les *Misérables*. La réaction commence, le bourgeois s'apercevant qu'on l'a foutu dedans.

Serez-vous revenus pour la première de Bouilhet? Il aura besoin d'amis.

Ne vous embêtez pas trop et répondez-moi.

Je vous embrasse sur les quatre joues et je serre vos quatre mains.

740. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi 1 heure [18 septembre 1862].

MA CHÈRE CAROLO,

Je suis maintenant dans tout le feu de la *vie brûlante*. C'est samedi matin que je remets à Lévy mon manuscrit. Nous avons, Monseigneur et

moi, encore deux séances de cinq heures chacune avant d'en avoir fini. *Dolorès* sera jouée au milieu de la semaine prochaine, au commencement peut-être. Tu dois penser si nous sommes occupés ! Ton ami Bardoux est parti à la campagne pour jusqu'à mardi prochain ; il a assisté à trois de nos séances correctives.

L'idiot d'Amsterdam⁽¹⁾ a hier paru à ma porte, tenant deux lièvres qu'il avait tués la veille. Jamais je ne l'avais vu si sale et si spirituel. Dès les premiers jours d'octobre, nous nous mettrons résolument à la recherche d'une féerie.

Fournier a reçu le manuscrit de *Faustine* et paraît être pour son auteur dans les meilleures dispositions. Tout cela dépendra, du reste, du succès de *Dolorès*.

Pourquoi Édouard ne m'a-t-il pas averti de son départ pour l'Espagne ? Je suis aise de savoir que ta grand'mère ne s'ennuie pas trop à Croisset ; tâche d'être bien gentille pour elle. Pensez à moi et embrassez-vous en souvenir de

Vieux qui bécote tes bonnes joues.

L'époque de votre retour est-elle fixée ? Je m'ennuie de vous deux comme un âne.

741. À LA MÊME.

Vendredi, 2 heures [25 septembre 1862].

Ne me demande aucun détail, cher bibi. Je suis *accablé* de fatigue, quoique extrêmement bien

⁽¹⁾ Surnom donné au comte d'Osmoy, qui collabora avec Bouilhet et Flaubert au *Cbâteau des cœurs*.

portant. La pièce de Bouilhet fera du bruit, et je serais bien surpris si le feuilleton de lundi n'était, en général, excellent. J'ai trop de choses à vous dire pour vous en dire aucune. J'enverrai demain chez Maisiat.

Embrasse bien ta bonne maman pour moi.

Ton vieil oncle, moins tranquille qu'au puits Lardy⁽¹⁾.

On dit partout que c'est *un succès*.

742. À LA MÊME.

Paris, lundi matin [6 octobre 1862].

J'ai reçu une lettre de Maisiat, timbrée de Vouvray, dans laquelle il me charge de vous faire ses excuses. Il est encore retenu à la campagne pour une quinzaine, après quoi il se propose d'aller à Croisset, ce qui ne fait pas mon affaire, ni la vôtre sans doute, car j'ai bien envie de vous voir et le temps sera mauvais.

Tu n'imagines pas combien je suis fatigué, irrité, excédé par la correction de mes épreuves. Je découvre à chaque phrase des fautes, et il faut que je me dépêche. Lévy va très vite. J'aurai quatre chapitres d'imprimés à la fin de la semaine. Je vous enverrai *Dolorès*.

Adieu, pauvre bibi. Embrassez-vous bien l'une et l'autre en souvenir de moi.

⁽¹⁾ Une des sources de Vichy.

743. À LA MÊME.

Paris, lundi soir, 9 heures
[13 octobre 1862].

MON AIMABLE NIÈCE,

MON BIBI,

Oui!!!

Tu peux prendre les fragments de rideaux qui te conviennent et en orner ton appartement.

Je te prie en même temps de rétablir mon trophée et de raccrocher mes cadres : cela rentre dans ta spécialité. Fais de même arranger mon tapis dans ma chambre à coucher. Je pense que Lallemant ne se refusera pas à poser dans mon cabinet des rideaux et un tapis fournis par un autre.

Quand tu iras à Rouen, fais-moi aussi le plaisir de me commander chez la mère Plichon une paire de pantouffles que vous m'apporterez.

Tu te plains, mon pauvre loulou, de la brièveté de mes lettres. Mais, loin de mener la vie brûlante et de voir beaucoup de monde, je vis présentement fort retiré. J'ai passé toute la semaine dernière dans mon lit. J'ai un clou qui a un peu frisé l'anthrax; celui-là est parti, mais d'autres me sont survenus. Je me suis encore *purgé* aujourd'hui, et j'ai de la bouillie autour du cou. Ma seule distraction a été de corriger des épreuves, et comme Monseigneur était à Mantes (je

l'attends demain), je me trouvais parfaitement isolé. Voilà pourquoi j'ai fort peu de choses à te narrer.

J'ai eu hier la visite d'Hamilton Aïdé; il est pour peu de jours à Paris. Ton analyse ⁽¹⁾ m'a été d'un grand secours.

Pendant qu'il était là est survenu le sieur Cordier ⁽²⁾ (de Rouen), qui m'a donné des nouvelles de l'Hôtel-Dieu.

Les affaires de Duplan se calment, mais il se retirera du commerce sans un sou. M^{me} Cornu tâchera de lui faire avoir quelque place; il s'est habitué à son désastre et le porte avec philosophie.

Je sais au moins maintenant à quelle époque vous viendrez; ne la reculez pas. *Salammbô* ne sera pas encore parue. Tu m'aideras à faire les dédicaces et à coller les bandes sur les volumes. Il faut que je retire quelque fruit de l'éducation que je t'ai donnée.

Tu t'ennuies donc du pauvre Vieux, quoiqu'il soit « drôle »! et « pas aimable »; moi aussi, pauvre Caro, je m'ennuie beaucoup, et j'ai bien envie de bécoter ta gentille et fraîche mine.

J'ai reçu une lettre de l'honnête Bardoux qui me charge de vous dire mille choses.

Embrasse bien ta bonne maman pour moi.

Ton vieux ganachon.

(1) Analyse d'un roman anglais d'Hamilton Aïdé.

(2) Sénateur de la Seine-Inférieure.

744. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Paris] Mardi soir [21 octobre 1862].

La pièce de Bouilhet, les épreuves de *Salammbô* et douze jours d'arrêts forcés dans mon lit, où j'étais *cloué*, m'ont empêché d'aller chez Lambert-Bey recommander votre livre. Voilà, chère amie, mon excuse, mais je m'occuperai de vous à la fin de cette semaine probablement.

Que devenez-vous maintenant? vous devez avoir repris votre train-train habituel et vous ennuyer plus fort que jamais. Avez-vous quelque chose en tête? On ne se sauve de l'ennui que par le travail. Grisons-nous avec de l'encre, puisque le nectar des dieux nous manque.

Je suis dans l'agacement des épreuves et des dernières corrections. Je bondis de colère sur mon fauteuil, en découvrant dans mon œuvre quantité de négligences et de sottises. Les embarras que me donne un mot à changer me donnent des insomnies; d'autre part, je rêve un autre bouquin, mais il me manque encore bien des choses avant même d'en faire le plan. J'ai grande envie, ou plutôt grand besoin, d'écrire; voilà tout ce que je sais de moi.

J'ai vu fort [peu] de monde, et ne puis par conséquent vous donner aucune nouvelle des choses extérieures. *Dolorès* a paru hier.

On m'écrit de Croisset que vous y avez fait dernièrement une visite et l'on vous a trouvée « charmante »; enfin vous avez plu extrêmement : nous avons tous les mêmes yeux dans la famille.

Savez-vous qu'à votre dernier voyage nous avons eu deux séances qui me sont restées non pas sur, mais *dans* le cœur? Il me semble que nous avons été plus intimes qu'à l'ordinaire; il y a eu... je ne sais quoi. Mais quelque chose de très bon, de fort et d'attendri en même temps... et comme une étreinte douce. Je vous aime beaucoup quand vous ne riez pas.

Pensez à moi, écrivez-moi. Je baise votre front plein de littérature, et les deux côtés de votre col; cela est dans un autre ordre d'idées, mais vous savez que [je] vous chéris de toutes les façons.

A vous donc.

745. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, dimanche soir, 7 heures
[26 octobre 1862].

MA CHÈRE CAROLO,

Je ne me suis point encore acquitté de votre commission relativement à un maître de clavecin, par la bonne raison que, depuis bientôt un mois, j'ai pris l'air deux fois, une fois pour aller prendre un bain et une autre pour aller à l'imprimerie; car j'ai été non pas bien malade, mais bien embêté par tous mes maux, qui ont été nombreux et variés; j'ai passé toute la semaine dernière dans mon lit, tellement abîmé de rhumatismes que je ne pouvais faire un mouvement sans crier. C'est, Dieu merci, passé, mais Godard m'a défendu de sortir par le temps pluvieux qu'il fait. Après-demain il faut pourtant, coûte que coûte, que je me fasse voiturer à l'imprimerie. N'ayant plus de

clous, je souffrirai moins (il m'en reste un cependant à la joue, qui me défigure, sans compter des démangeaisons intolérables à certains endroits du corps). Bref, je n'ai pas été gai depuis un mois. Ajoute à cela les épreuves et les discussions sur la féerie!

Il y a une malédiction sur elle (sur cette pauvre féerie), car la femme de d'Osmoy est revenue à Paris fort souffrante d'une maladie de foie, de sorte que le trio est maintenant rompu. A l'heure qu'il est, Monseigneur dîne avec Duplan chez M^{me} Cornu; Monseigneur déjeune et dîne demain en ville; Monseigneur, après-demain, signe un contrat de mariage et redîne en ville; Monseigneur va bien; Monseigneur seul est beau! Monseigneur a un tempérament si peu nerveux! Monseigneur est un hippopotame si bien cuirassé! Il s'en va de Paris mercredi, pour revenir deux jours au commencement de l'autre semaine et repartir définitivement.

De tout cela il résulte que j'ai la plus grande envie et la plus extrême impatience de vous voir. Vous seriez bien gentilles si vous m'arriviez au milieu de l'autre semaine, vers le 3 ou le 4 novembre. Il faudrait, pour cela, vous priver du voyage de Verneuil. De plus, sous la pluie qui tombe et le froid qui pince, il est *insensé* à ta bonne maman de se trimbaler dans une carriole. Je te prie de réfléchir un peu aux remords que tu aurais si elle devenait par la suite malade! Je suis sûr qu'elle ne fait ce voyage que par complaisance pour toi. Donc, je te prie, chère Caro, pour moi et pour elle, d'être la première à l'en dissuader. Vous irez au printemps, à votre retour; il fera plus

beau. Assez parlé de cette affaire : j'en laisse la décision, ma petite Caro, à ta sagesse et à ton cœur.

J'ai eu, avant-hier et aujourd'hui, la visite d'Ernest Chevalier, qui vient d'être nommé procureur impérial à Lyon. Je l'ai trouvé très bon enfant et très gentil. Feydeau est venu me voir deux fois, ainsi que Saint-Victor et mes Bichons ; il n'est pas jusqu'à l'aimable Claudin qui n'ait comparu au pied de mon lit. Je crois que je touche à la fin. N'importe ! Ça été une drôle de manière de passer *mon temps* de Paris.

Lévy, qui est venu me voir aujourd'hui, m'affirme que mon livre peut paraître dans quinze jours et même avant. J'aurais besoin de toi pour mes dédicaces et mes bandes.

Adieu, mes pauvres compagnes ; prenez garde au froid, il fait un temps terrible.

Adieu, chère Caro.

Ton vieux scheik.

746. À BEUZEVILLE.

Lundi 27 [octobre 1862].

CHER MONSIEUR,

Je viens réclamer de votre complaisance un petit service que vous ne me refuserez pas, j'en suis sûr.

Voici le fait :

Le *Journal de Rouen* a publié ces jours derniers une lettre de M. de Nieuwerkerke (le directeur

des musées impériaux) à propos du musée Campana. M. Cornu et ses deux co-administrateurs, justement blessés par les imputations contenues dans cette lettre, ont dû nécessairement y répondre. Vous avez reçu cette réponse ; ils espèrent que vous la publierez intégralement et le plus tôt possible. C'est un droit qu'il leur serait pénible de réclamer par sommation d'huissier.

M. Cornu, qui sait que vous êtes de mes amis, m'a prié de faire auprès de vous cette démarche officieuse.

J'ajoute, de mon chef, que M. Cornu appartient au petit groupe de mes plus *intimes* ! Tout ce que vous ferez pour lui sera fait pour moi.

Mille remerciements d'avance. Je vous serre les mains très cordialement.

747. À SAINTE-BEUVE.

[Paris, 23-24 décembre 1862.]

MON CHER MAÎTRE,

Votre troisième article sur *Salammbô* m'a *radouci* (je n'ai jamais été bien furieux). Mes amis les plus intimes se sont un peu irrités des deux autres ; mais moi, à qui vous avez dit franchement ce que vous pensez de mon gros livre, je vous sais gré d'avoir mis tant de clémence dans votre critique. Donc, encore une fois, et bien sincèrement, je vous remercie des marques d'affection que vous me donnez, et, passant par-dessus les politesses, je commence mon *Apologie*.

Êtes-vous bien sûr, d'abord — dans votre jugement général, — de n'avoir pas obéi un peu trop à votre impression nerveuse ? L'objet de mon livre, tout ce monde barbare, oriental, molochiste, vous déplaît *en soi* ! Vous commencez par douter de la réalité de ma reproduction, puis vous me dites : « Après tout, elle peut être vraie » ; et comme conclusion : « Tant pis si elle est vraie ! » A chaque minute vous vous étonnez ; et vous m'en voulez d'être étonné. Je n'y peux rien, cependant ! Fallait-il embellir, atténuer, *franciser* ! Mais vous me reprochez vous-même d'avoir fait un poème, d'avoir été classique dans le mauvais sens du mot, et vous me battez avec les *Martyrs* !

Or le système de Chateaubriand me semble diamétralement opposé au mien. Il partait d'un point de vue tout idéal ; il rêvait des martyrs *typiques*. Moi, j'ai voulu fixer un mirage en appliquant à l'antiquité les procédés du roman moderne, et j'ai tâché d'être simple. Riez tant qu'il vous plaira ! Oui, je dis *simple*, et non pas sobre. Rien de plus compliqué qu'un Barbare. Mais j'arrive à vos articles, et je me défends, je vous combats pied à pied.

Dès le début, je vous arrête à propos du *Périple* d'Hannon, admiré par Montesquieu, et que je n'admire point. A qui peut-on faire croire aujourd'hui que ce soit là un document *original* ? C'est évidemment traduit, raccourci, échenillé et arrangé par un Grec. Jamais un Oriental, quel qu'il soit, n'a écrit de ce style. J'en prends à témoin l'inscription d'Eschmounazar, si emphatique et redondante ! Des gens qui se font appeler fils de Dieu, œil de Dieu (voyez les inscriptions

d'Hamaker) ne sont pas simples comme vous l'entendez. Et puis vous m'accorderez que les Grecs ne comprenaient rien au monde barbare. S'ils y avaient compris quelque chose, ils n'eussent pas été des Grecs. L'Orient répugnait à l'hellénisme. Quels travestissements n'ont-ils pas fait subir à tout ce qui leur a passé par les mains d'étranger ! J'en dirai autant de Polybe. C'est pour moi une autorité incontestable, quant aux faits ; mais tout ce qu'il n'a pas vu (ou ce qu'il a omis intentionnellement, car lui aussi il avait un cadre et une école), je peux bien aller le chercher ailleurs. Le *Périple* d'Hannon n'est donc pas « un monument carthaginois », bien loin « d'être le seul » comme vous le dites. Un vrai monument carthaginois, c'est l'inscription de Marseille, écrite en vrai punique. Il est simple, celui-là, je l'avoue, car c'est un tarif, et encore l'est-il moins que ce fameux *Périple* où perce un petit coin de merveilleux à travers le grec ; ne fût-ce que ces peaux de gorilles prises pour des peaux humaines et qui étaient suspendues dans le temple de Moloch (traduisez Saturne), et dont je vous ai épargné la description. Et d'une ! Remerciez-moi. Je vous dirai même entre nous que le *Périple* d'Hannon m'est complètement odieux pour l'avoir lu et relu avec les quatre dissertations de Bougainville (dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions), sans compter mainte thèse de doctorat — le *Périple* d'Hannon étant un sujet de thèse.

Quant à mon héroïne, je ne la défends pas. Elle ressemble selon vous à « une Elvire sentimentale », à Velléda, à M^{me} Bovary. Mais non ! Velléda est active, intelligente, européenne,

M^{me} Bovary est agitée par des passions multiples ; Salammô, au contraire, demeure clouée par l'idée fixe. C'est une maniaque, une espèce de sainte Thérèse. N'importe ! Je ne suis pas sûr de sa réalité ; car ni moi, ni vous, ni personne, aucun ancien et aucun moderne, ne peut connaître la femme orientale, par la raison qu'il est impossible de la fréquenter.

Vous m'accusez de manquer de logique et vous me demandez : *Pourquoi les Carthaginois ont-ils massacré les Barbares ?* La raison en est bien simple : ils haïssent les Mercenaires ; ceux-là leur tombent sous la main, ils sont les plus forts et ils les tuent. Mais « la nouvelle, dites-vous, pouvait arriver d'un moment à l'autre au camp ». Par quel moyen ? Et qui donc l'eût apportée ? Les Carthaginois ? Mais dans quel but ? Des barbares ? Mais il n'en restait plus dans la ville ! Des étrangers ? des indifférents ? Mais j'ai eu soin de montrer que les communications n'existaient pas entre Carthage et l'armée !

Pour ce qui est d'Hannon (*le lait de chienne*, soit dit en passant, n'est point une *plaisanterie* ! il était et est encore un remède contre la lèpre : voyez le *Dictionnaire des sciences médicales*, article *Lèpre*, mauvais article d'ailleurs et dont j'ai rectifié les données d'après mes propres observations faites à Damas et en Nubie), Hannon, dis-je, s'échappe parce que les Mercenaires le laissent volontairement s'échapper. Ils ne sont pas encore *déchainés* contre lui. L'indignation leur vient ensuite avec la réflexion ; car il leur faut beaucoup de temps avant de comprendre toute la perfidie des Anciens. (Voyez le commencement de mon

chapitre iv.) Mâtho *rôde comme un fou* autour de Carthage. Fou est le mot juste. L'amour tel que le concevaient les anciens n'était-il pas une folie, une malédiction, une maladie envoyée par les dieux ? Polybe serait bien *étonné*, dites-vous, de voir ainsi son Mâtho. Je ne le crois pas, et M. de Voltaire n'eût point partagé cet étonnement. Rappelez-vous ce qu'il dit de la violence des passions en Afrique, dans *Candide* (récit de la vieille) : « C'est du feu, du vitriol, etc. »

A propos de l'aqueduc : *Ici on est dans l'in vraisemblance jusqu'au cou*. Oui, cher maître, vous avez raison et plus même que vous ne croyez ; mais pas comme vous le croyez. Je vous dirai plus loin ce que je pense de cet épisode, amené non pour décrire l'aqueduc, lequel m'a donné beaucoup de mal, mais pour faire entrer dans Carthage mes deux héros. C'est d'ailleurs le souvenir d'une anecdote rapportée dans Polyen (*Ruses de guerre*), l'histoire de Théodore, l'ami de Cléon, lors de la prise de Sestos par les gens d'Abydos.

On regrette un lexique. Voilà un reproche que je trouve souverainement injuste. J'aurais pu assommer le lecteur avec des mots techniques. Loin de là ! j'ai pris soin de traduire tout en français. Je n'ai pas employé un seul mot spécial sans le faire suivre de son explication, immédiatement. J'en excepte les noms de monnaie, de mesure et de mois que le sens de la phrase indique. Mais quand vous rencontrez dans une page *breutzer*, *yard*, *piastre* ou *penny*, cela vous empêche-t-il de la comprendre ? Qu'auriez-vous dit si j'avais appelé Moloch *Melek*, Hannibal *Han-Baal*, Carthage

Kartadda, et si, au lieu de dire que les esclaves au moulin portaient des muselières, j'avais écrit des *pausicapes* ! Quant aux noms de parfums et de pierreries, j'ai bien été obligé de prendre les noms qui sont dans Théophraste, Pline et Athénée. Pour les plantes, j'ai employé les noms latins, les mots reçus, au lieu des mots arabes ou phéniciens. Ainsi j'ai dit *Lawsonia* au lieu de *Henneb*, et même j'ai eu la complaisance d'écrire *Lausonia* par un *u*, ce qui est une faute, et de ne pas ajouter *inermis* qui eût été plus précis. De même pour *Kob'beul* que j'écris *antimoine*, en vous épargnant *sulfure*, ingrat ! Mais je ne peux pas, par respect pour le lecteur français, écrire Hannibal et Hamilcar sans *b*, puisqu'il y a un esprit rude sur l'*alpha*, et m'en tenir à Rollin ! Un peu de douceur !

Quant au temple de *Tanit*, je suis sûr de l'avoir reconstruit tel qu'il était, avec le traité de la Déesse de Syrie, avec les médailles du duc de Luynes, avec ce qu'on sait du temple de Jérusalem, avec un passage de saint Jérôme, cité par Selden (*de Diis Syriis*), avec le plan du temple de Gozzo qui est bien carthaginois, et mieux que tout cela, avec les ruines du temple de Thugga que j'ai vu moi-même, de mes yeux, et dont aucun voyageur ni antiquaire, que je sache, n'a parlé. N'importe, direz-vous, c'est drôle ! Soit ! Quant à la description en elle-même, au point de vue littéraire, je la trouve, moi, très compréhensible, et le drame n'en est pas embarrassé, car Spendius et Mathô restent au premier plan, on ne les perd pas de vue. Il n'y a point dans mon livre une description isolée, gratuite ; toutes *servent*

à mes personnages et ont une influence lointaine ou immédiate sur l'action.

Je n'accepte pas non plus le mot de *cbinoiserie* appliqué à la chambre de Salammbô, malgré l'épithète d'*exquise* qui le relève (comme *dévorants* fait à *chiens* dans le fameux Songe), parce que je n'ai pas mis là un seul détail qui ne soit dans la Bible ou que l'on ne rencontre encore en Orient. Vous me répétez que la Bible n'est pas un guide pour Carthage (ce qui est un point à discuter); mais les Hébreux étaient plus près des Carthaginois que les Chinois, convenez-en ! D'ailleurs, il y a des choses de climat qui sont éternelles. Pour ce mobilier et les costumes, je vous renvoie aux textes réunis dans la 21^e dissertation de l'abbé Mignot (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome LX ou XLI, je ne sais plus).

Quant à ce goût « d'opéra, de pompe et d'emphase », pourquoi donc voulez-vous que les choses n'aient pas été ainsi, puisqu'elles sont telles maintenant ! Les cérémonies, les visites, les prosternations, les invocations, les encensements et tout le reste, n'ont pas été inventés par Mahomet, je suppose.

Il en est de même d'Hannibal. Pourquoi trouvez-vous que j'ai fait son enfance *fabuleuse* ? Est-ce parce qu'il tue un aigle ? Beau miracle dans un pays où les aigles abondent ! Si la scène eût été placée dans les Gaules, j'aurais mis un hibou, un loup ou un renard. Mais, Français que vous êtes, vous êtes habitué, *malgré vous*, à considérer l'aigle comme un oiseau noble, et plutôt comme un symbole que comme un être animé. Les aigles existent, cependant.

Vous me demandez où j'ai pris une *pareille idée du Conseil de Carthage* ? Mais dans tous les milieux analogues par les temps de révolution, depuis la Convention jusqu'au Parlement d'Amérique, où naguère encore on échangeait des coups de canne et des coups de revolver, lesquelles cannes et lesquels revolvers étaient apportés (comme mes poignards) dans la manche des paletots. Et même mes Carthaginois sont plus décents que les Américains, puisque le public n'était pas là. Vous me citez, en opposition, une grosse autorité, celle d'Aristote. Mais Aristote, antérieur à mon époque de plus de quatre-vingts ans, n'est ici d'aucun poids. D'ailleurs il se trompe grossièrement, le Stagyrique, quand il affirme qu'on *n'a jamais vu à Carthage d'émeute ni de tyran*. Voulez-vous des dates ? En voici : il y avait eu la conspiration de Carthalon, 530 avant Jésus-Christ ; les empiétements des Magon, 460 ; la conspiration d'Hannon, 337 ; la conspiration de Bomilcar, 307. Mais je dépasse Aristote ! A un autre.

Vous me reprochez les *escarboucles formées par l'urine des lynx*. C'est du Théophraste, *Traité des pierreries* : tant pis pour lui ! J'allais oublier Spendius. Eh bien, non, cher maître, son stratagème n'est ni *bizarre* ni *étrange*. C'est presque un poncif. Il m'a été fourni par Élien (*Histoire des animaux*) et par Polyen (*Stratagèmes*). Cela était même si connu depuis le siège de Mégare par Antipater (ou Antigone), que l'on nourrissait exprès des porcs avec les éléphants pour que les grosses bêtes ne fussent pas effrayées par les petites. C'était, en un mot, une farce usuelle, et probablement fort usée au temps de Spendius. Je n'ai pas été obligé

de remonter jusqu'à Samson; car j'ai repoussé, autant que possible, tout détail appartenant à des époques légendaires.

J'arrive aux richesses d'Hamilcar. Cette description, quoi que vous disiez, est au second plan. Hamilcar la domine, et je la crois très motivée. La colère du Suffète va en augmentant à mesure qu'il aperçoit les déprédations commises dans sa maison. Loin d'être à *tout moment hors de lui*, il n'éclate qu'à la fin, quand il se heurte à une injure personnelle. *Qu'il ne gagne pas à cette visite*, cela m'est bien égal, n'étant point chargé de faire son panégyrique; mais je ne pense pas l'avoir *taillé en charge aux dépens du reste du caractère*. L'homme qui tue plus loin les Mercenaires de la façon que j'ai montrée (ce qui est un joli trait de son fils Hannibal, en Italie), est bien le même qui fait falsifier ses marchandises et fouetter à outrance ses esclaves.

Vous me chicanez sur les *onze mille trois cent quatre-vingt-seize hommes* de son armée en me demandant : *D'où le savez-vous* (ce nombre)? *qui vous l'a dit*? Mais vous venez de le voir vous-même, puisque j'ai dit le nombre d'hommes qu'il y avait dans les différents corps de l'armée punique. C'est le total de l'addition tout bonnement, et non un chiffre jeté au hasard pour produire un effet de précision.

Il n'y a ni *vice malicieux* ni *bagatelle* dans mon serpent. Ce chapitre est une espèce de précaution oratoire pour atténuer celui de la tente, qui n'a choqué personne et qui, sans le serpent, eût fait pousser des cris. J'ai mieux aimé un effet impudique (si impudeur il y a) avec un serpent qu'avec

un homme. Salammbô, avant de quitter sa maison, s'enlace au génie de sa famille, à la religion même de sa patrie en son symbole le plus antique. Voilà tout. Que cela soit *messéant dans une ILLIAD* ou une PHARSALE, c'est possible; mais je n'ai pas eu la prétention de faire l'*Illiade* ni la *Pharsale*.

Ce n'est pas ma faute non plus si les orages sont fréquents dans la Tunisie à la fin de l'été. Chateaubriand n'a pas plus inventé les orages que les couchers de soleil, et les uns et les autres, il me semble, appartiennent à tout le monde. Notez d'ailleurs que l'âme de cette histoire est Moloch, le Feu, la Foudre. Ici le Dieu lui-même, sous une de ses formes, agit : il dompte Salammbô. Le tonnerre était donc bien à sa place : c'est la voix de Moloch resté en dehors. Vous avouerez de plus que je vous ai épargné la *description classique de l'orage*. Et puis mon pauvre orage ne tient pas en tout *trois* lignes, et à des endroits différents ! L'incendie qui suit m'a été inspiré par un épisode de l'histoire de Massinissa, par un autre de l'histoire d'Agathocle et par un passage d'Hirtius — tous les trois dans des circonstances analogues. Je ne sors pas du milieu, du pays même de mon action, comme vous voyez.

A propos des parfums de Salammbô, vous m'attribuez plus d'imagination que je n'en ai. Sentez donc, humez dans la Bible Judith et Esther ! On les pénétrait, on les empoisonnait de parfums, littéralement. C'est ce que j'ai eu soin de dire au commencement, dès qu'il a été question de la maladie de Salammbô.

Pourquoi ne voulez-vous pas non plus que la *disparition du Zaïmph* ait été pour *quelque chose* dans

la perte de la bataille, puisque l'armée des Mercenaires contenait des gens qui croyaient au Zaïmph ! J'indique les causes principales (trois mouvements militaires) de cette perte ; puis s'ajoute celle-là, comme cause secondaire et dernière.

Dire que j'ai *inventé des supplices*, aux funérailles des Barbares, n'est pas exact. Hendrich (*Carthago, seu Carth. respublica*, 1664) a réuni des textes pour prouver que les Carthaginois avaient coutume de mutiler les cadavres de leurs ennemis. Et vous vous étonnez que des Barbares qui sont vaincus, désespérés, enragés, ne leur rendent pas la pareille, n'en fassent pas autant une fois et cette fois-là seulement ? Faut-il vous rappeler M^{me} de Lamballe, les Mōbiles en 48, et ce qui se passe actuellement aux États-Unis ? J'ai été sobre et très doux, au contraire.

Et puisque nous sommes en train de nous dire nos vérités, franchement je vous avouerai, cher maître, que *la pointe d'imagination sadique* m'a un peu blessé. Toutes vos paroles sont graves. Or un tel mot de vous, lorsqu'il est imprimé, devient presque une flétrissure. Oubliez-vous que je me suis assis sur les bancs de la correctionnelle comme prévenu d'outrage aux mœurs, et que les imbéciles et les méchants se font des armes de tout ? Ne soyez donc pas étonné si un de ces jours vous lisez dans quelque petit journal diffamateur, comme il en existe, quelque chose d'analogue à ceci : « M. G. Flaubert est un disciple de Sade. Son ami, son parrain, un maître en fait de critique, l'a dit lui-même assez clairement, bien qu'avec cette finesse et cette bonhomie railleuse qui, etc. » Qu'aurais-je à répondre, — et à faire ?

Je m'incline devant ce qui suit. Vous avez raison, cher maître, j'ai donné le coup de pouce, j'ai forcé l'histoire, et comme vous le dites très bien, *j'ai voulu faire un siège*. Mais dans un sujet militaire, où est le mal? Et puis je ne l'ai pas complètement inventé, ce siège; je l'ai seulement un peu chargé. Là est toute ma faute.

Mais pour le *passage de Montesquieu* relatif aux immolations d'enfants, je m'insurge. Cette horreur ne fait pas dans mon esprit un *doute*. (Songez donc que les sacrifices humains n'étaient pas complètement abolis en Grèce à la bataille de Leuctres, 370 avant Jésus-Christ.) Malgré la condition imposée par Gélon (480), dans la guerre contre Agathocle (392), on brûla, selon Diodore, deux cents enfants; et quant aux époques postérieures, je m'en rapporte à Silius Italicus, à Eusèbe, et surtout à saint Augustin, lequel affirme que la chose se passait encore quelquefois de son temps.

Vous regrettez que je n'aie point introduit parmi les Grecs un philosophe, un raisonneur chargé de nous faire un cours de morale ou commettant de bonnes actions, un monsieur enfin *sentant comme nous*. Allons donc! était-ce possible? Aratus, que vous rappelez, est précisément celui d'après lequel j'ai rêvé Spendius. C'était un homme d'escalades et de ruses, qui tuait très bien la nuit les sentinelles et qui avait des éblouissements au grand jour. Je me suis refusé un contraste, c'est vrai; mais un contraste facile, un contraste *voulu* et faux.

J'ai fini l'analyse et j'arrive à votre jugement. Vous avez peut-être raison dans vos considérations sur le roman historique appliqué à l'antiquité, et

il se peut très bien que j'aie échoué. Cependant, d'après toutes les vraisemblances et mes impressions, à moi, je crois avoir fait quelque chose qui ressemble à Carthage. Mais là n'est pas la question. Je me moque de l'archéologie ! Si la couleur n'est pas une, si les détails détonnent, si les mœurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions, si les caractères ne sont pas suivis, si les costumes ne sont pas appropriés aux usages et les architectures au climat, s'il n'y a pas, en un mot, harmonie, je suis dans le faux. Sinon, non. Tout se tient.

Mais le milieu vous agace ! Je le sais, ou plutôt je le sens. Au lieu de rester à votre point de vue personnel, votre point de vue de lettré, de moderne, de Parisien, pourquoi n'êtes-vous pas venu de mon côté ? *L'âme humaine n'est point partout la même*, bien qu'en dise M. Levallois ⁽¹⁾. La moindre vue sur le monde est là pour prouver le contraire. Je crois même avoir été moins dur pour l'humanité dans *Salammbô* que dans *Madame Bovary*. La curiosité, l'amour qui m'a poussé vers des religions et des peuples disparus, a quelque chose de moral en soi et de sympathique, il me semble.

Quant au style, j'ai moins sacrifié dans ce livre-là que dans l'autre à la rondeur de la phrase et à la période. Les métaphores y sont rares et les épithètes positives. Si je mets *bleues* après *pierres*, c'est que *bleues* est le mot juste, croyez-moi, et soyez également persuadé que l'on distingue très bien la

(1) Voir *Opinion nationale*, 14 décembre 1862, article sur *Salammbô*.

couleur des pierres à la clarté des étoiles. Interrogez là-dessus tous les voyageurs en Orient, ou allez-y voir.

Et puisque vous me blâmez pour certains mots, *énorme*, entre autres, que je ne défends pas (bien qu'un silence excessif fasse l'effet du vacarme), moi aussi je vous reprocherai quelques expressions.

Je n'ai pas compris la citation de Désaugier, ni quel était son but. J'ai froncé les sourcils à *bibelots* carthaginois, *diable de manteau*, *ragoût* et *pimenté* pour Salammbo qui *batifole avec le serpent*, et devant le *beau drôle de Libyen* qui n'est ni beau ni drôle, et à l'imagination *libertine* de Schahabarim.

Une dernière question, ô maître, une question inconvenante : pourquoi trouvez-vous Schahabarim presque comique et vos bonshommes de Port-Royal si sérieux ? Pour moi, M. Singlin est funèbre à côté de mes éléphants. Je regarde des Barbares tatoués comme étant moins inhumains, moins spéciaux, moins cocasses, moins rares que des gens vivant en commun et qui s'appellent jusqu'à la mort *Monsieur* ! Et c'est précisément parce qu'ils sont très loin de moi que j'admire votre talent à me les faire comprendre. Car j'y crois, à Port-Royal, et je souhaite encore moins y vivre qu'à Carthage. Cela aussi était exclusif, hors nature, forcé, tout d'un morceau, et cependant vrai. Pourquoi ne voulez-vous pas que deux vrais existent, deux excès contraires, deux monstruosités différentes ?

Je vais finir. Un peu de patience ! Êtes-vous curieux de connaître la faute *énorme* (*énorme* est

ici à sa place) que je trouve dans mon livre? La voici :

1° Le piédestal est trop grand pour la statue. Or, comme on ne pêche jamais par *le trop*, mais par *le pas assez*, il aurait fallu cent pages de plus relatives à Salammbô seulement.

2° Quelques transitions manquent. Elles existaient; je les ai retranchées ou trop raccourcies, dans la peur d'être ennuyeux.

3° Dans le chapitre vi, tout ce qui se rapporte à Giscon est *de même tonalité* que la deuxième partie du chapitre ii (Hannon). C'est la même situation, et il n'y a point progression d'effet.

4° Tout ce qui s'étend depuis la bataille du Macar jusqu'au serpent, et tout le chapitre xiii, jusqu'au dénombrement des Barbares, s'enfonce, disparaît dans le souvenir. Ce sont des endroits de second plan, ternes, transitoires, que je ne pouvais malheureusement éviter et qui alourdissent le livre, malgré les efforts de prestesse que j'ai pu faire. Ce sont ceux-là qui m'ont le plus coûté, que j'aime le moins et dont je me suis le plus reconnaissant.

5° L'aqueduc.

Aveu! mon opinion *secrète* est qu'il n'y avait point d'aqueduc à Carthage, malgré les ruines actuelles de l'aqueduc. Aussi ai-je eu soin de prévenir d'avance toutes les objections par une phrase hypocrite à l'adresse des archéologues. J'ai mis les pieds dans le plat, lourdement, en rappelant que c'était une invention romaine, alors nouvelle, et que l'aqueduc d'à présent a été refait sur l'ancien. Le souvenir de Bélisaire coupant l'aqueduc romain de Carthage m'a poursuivi, et puis c'était une

belle entrée pour Spendius et Mâtho. N'importe ! mon aqueduc est une lâcheté ! *Confiteor*.

6° Autre et dernière coquinerie : Hannon.

Par amour de la clarté, j'ai faussé l'histoire quant à sa mort. Il fut bien, il est vrai, crucifié par les Mercenaires, mais en Sardaigne. Le général crucifié à Tunis en face de Spendius s'appelait Hannibal. Mais quelle confusion cela eût fait pour le lecteur !

Tel est, cher maître, ce qu'il y a, selon moi, de pire dans mon livre. Je ne vous dis pas ce que j'y trouve de bon. Mais soyez sûr que je n'ai point fait une Carthage fantastique. Les documents sur Carthage existent, et ils ne sont pas tous dans Movers. Il faut aller les chercher un peu loin. Ainsi Ammien Marcellin m'a fourni la forme *exacte* d'une porte, le poème de Corippus (la *Johan-nide*) beaucoup de détails sur les peuplades africaines, etc.

Et puis mon exemple sera peu suivi. Où donc alors est le danger ? Les Leconte de Lisle et les Baudelaire sont moins à craindre que les... et les... dans ce doux pays de France où le superficiel est une qualité et où le banal, le facile et le niais sont toujours applaudis, adoptés, adorés. On ne risque de corrompre personne quand on aspire à la grandeur. Ai-je mon pardon ?

Je termine en vous disant encore une fois merci, mon cher maître. En me donnant des égratignures, vous m'avez très tendrement serré les mains et, bien que vous m'ayez quelque peu ri au nez, vous ne m'en avez pas moins fait trois grands saluts, trois grands articles très détaillés, très considérables et qui ont dû vous être plus pénibles qu'à

moi. C'est de cela surtout que je vous suis reconnaissant. Les conseils de la fin ne seront pas perdus, et vous n'aurez eu affaire ni à un sot, ni à un ingrat.

Tout à vous.

748. À THÉOPHILE GAUTIER.

[Paris, après le 22 décembre 1862.]

Quel bel article⁽¹⁾, mon cher Théo, et comment t'en remercier ? Si l'on m'avait dit, il y a vingt ans, que ce Théophile Gautier, dont je me bourrais l'imagination, écrirait sur mon compte de pareilles choses, j'en serais devenu fou d'orgueil.

As-tu lu la troisième *Philippique* de Sainte-Beuve ? Mais ton panégyrique de Trajan me venge et au delà.

Dois-je vous attendre après-demain ? Dis à Toto de me répondre là-dessus.

Ton vieux.

749. À MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Paris [janvier 1863].

Ta bonne lettre m'a bien touché, ma chère Laure ; elle a remué en moi des vieux sentiments toujours jeunes. Elle m'a apporté, comme sur un souffle d'air frais, toute la senteur de ma jeunesse où notre pauvre Alfred a tenu une si grande place !

⁽¹⁾ *Moniteur universel*, 22 décembre 1862.

Ce souvenir-là ne me quitte pas. Il n'est point de jour, et j'ose dire presque point d'heure où je ne songe à lui. Je connais, maintenant, ce qu'on est convenu d'appeler « les hommes les plus intelligents de l'époque ». Je les toise à sa mesure et les trouve médiocres en comparaison. Je n'ai ressenti auprès d'aucun d'eux l'éblouissement que ton frère me causait. Quels voyages il m'a fait faire dans le bleu, celui-là ! et comme je l'aimais ! Je crois même que je n'ai aimé personne (homme ou femme) comme lui. J'ai eu, lorsqu'il s'est marié, un chagrin de jalousie très profond ; ç'a été une rupture, un arrachement ! Pour moi il est mort deux fois et je porte sa pensée constamment comme une amulette, comme une chose particulière et intime. Combien de fois dans les lassitudes de mon travail, au théâtre, à Paris, pendant un entr'acte, ou seul à Croisset au coin du feu, dans les longues soirées d'hiver, je me reporte vers lui, je le revois et je l'entends ! Je me rappelle, avec délices et mélancolie tout à la fois, nos interminables conversations mêlées de bouffonneries et de métaphysique, nos lectures, nos rêves et nos aspirations si hautes ! Si je vaux quelque chose, c'est sans doute à cause de cela. J'ai conservé pour ce passé un grand respect ; nous étions très beaux ; je n'ai pas voulu déchoir.

Je vous revois tous dans votre maison de la Grande-Rue, quand vous vous promeniez en plein soleil sur la terrasse, à côté de la volière. J'arrivais et le rire du « Garçon » éclatait, etc. Combien il me serait doux de causer de tout cela avec toi, ma chère Laure ! Nous avons été bien longtemps sans nous revoir.

Mais j'ai suivi de loin ton existence et participé intérieurement à des souffrances que j'ai devinées. Je t'ai « comprise » enfin. C'est un vieux mot, un mot de notre temps, de la bonne école romantique. Il exprime tout ce que je veux dire et je le garde.

Puisque tu m'as parlé de *Salammbô*, ton amitié apprendra avec plaisir que ma Carthaginoise fait son chemin dans le monde : mon éditeur annonce pour vendredi la deuxième édition⁽¹⁾. Grands et petits journaux parlent de moi. Je fais dire beaucoup de sottises. Les uns me dénigrent, les autres m'exaltent. On m'a appelé « ilote ivre », on a dit que je répandais « un air empesté », on m'a comparé à Chateaubriand et à Marmontel, on m'accuse de viser à l'Institut, et une dame qui avait lu mon livre a demandé à un de mes amis si Tanit n'était pas un diable. Voilà ! Telle est la gloire littéraire. Puis on parle de vous de temps à autre, puis on vous oublie — et c'est fini.

N'importe ; j'avais fait un livre pour un nombre très restreint de lecteurs et il se trouve que le public y mord. Que le Dieu de la librairie soit béni ! J'ai été bien content de savoir qu'il te plaisait, car tu sais le cas que je fais de ton intelligence, ma chère Laure. Nous sommes non seulement des amis d'enfance, mais presque des camarades d'études. Te rappelles-tu que nous lisions les *Feuilles d'automne* à Fécamp, dans la petite chambre du second étage ?

Fais-moi le plaisir de m'excuser près de ta mère

⁽¹⁾ La deuxième édition de *Salammbô* est annoncée dans la *Bibl. franç.* du 10 janvier 1863.

et de ta sœur si je ne leur ai pas envoyé un volume ; mais j'ai eu un nombre d'exemplaires fort restreint et beaucoup de cadeaux à faire. Je savais d'ailleurs M^{me} Le Poittevin à Étretat et je comptais sur toi comme lectrice. Embrasse tes fils de ma part et à toi, ma chère Laure, avec deux très longues poignées de main, la meilleure pensée de ton vieil ami.

750. À GEORGE SAND.

[Janvier 1863.]

CHÈRE MADAME,

Je ne vous sais pas gré d'avoir rempli ce que vous appelez un devoir. La bonté de votre cœur m'a attendri et votre sympathie m'a rendu fier. Voilà tout.

Votre lettre, que je viens de recevoir, ajoute encore à votre article⁽¹⁾ et le dépasse, et je ne sais que vous dire, si ce n'est que *je vous aime bien franchement*.

Ce n'est point moi qui vous ai envoyé, au mois de septembre, une petite fleur dans une enveloppe. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'à la même époque j'ai reçu de la même façon une feuille d'arbre.

Quant à votre invitation si cordiale, je ne vous réponds ni oui ni non, en vrai Normand. J'irai peut-être, un jour, vous surprendre, cet été. Car

(1) Lettre sur *Salammbô* (janvier 1863) reproduite dans *Questions d'art et de littérature* (Paris, 1878), p. 305-312.

j'ai grande envie de vous voir et de causer avec vous.

Il me serait bien doux d'avoir votre portrait pour l'accrocher à la muraille dans mon cabinet, à la campagne, où je passe souvent de longs mois tout seul. La demande est-elle indiscreète ? Sinon, mille remerciements d'avance. Prenez ceux-là avec les autres que je réitère.

751. À THÉOPHILE GAUTIER.

[Paris] Lundi soir [19 janvier 1863].

MON VIEUX THÉO,

Ne viens pas mercredi. Je suis invité le soir chez la princesse Mathilde. Nous n'aurons pas le temps de causer tranquillement après le dîner. *C'est remis à samedi*. Le Du Camp est averti.

Ma réponse au sieur Frœhner paraîtra dans l'*Opinion* samedi ou peut-être jeudi. Je crois que tu ne seras pas mécontent de la phrase qui te concerne.

Est-ce convenu ? A samedi.

752. À MONSIEUR FRŒHNER,

Rédacteur de la *Revue Contemporaine*.

Paris, 21 janvier 1863.

MONSIEUR,

Je viens de lire votre article sur *Salammbô*, paru dans la *Revue Contemporaine* le 31 décembre 1862.

Malgré l'habitude où je suis de ne répondre à aucune critique, je ne puis accepter la vôtre. Elle est pleine de convenance et de choses extrêmement flatteuses pour moi; mais comme elle met en doute la sincérité de mes études, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je relève ici plusieurs de vos assertions.

Je vous demanderai d'abord, Monsieur, pourquoi vous me mêlez si obstinément à la collection Campana, en affirmant qu'elle a été ma ressource, mon inspiration permanente? Or j'avais fini *Salammbô* au mois de mars, six semaines avant l'ouverture de ce musée. Voilà une erreur, déjà. Nous en trouverons de plus graves.

Je n'ai, Monsieur, nulle prétention à l'archéologie. J'ai donné mon livre pour un roman, sans préface, sans notes, et je m'étonne qu'un homme illustre, comme vous, par des travaux si considérables perde ses loisirs à une littérature si légère! J'en sais cependant assez, Monsieur, pour oser dire que vous errez complètement d'un bout à l'autre de votre travail, tout le long de vos dix-huit pages, à chaque paragraphe et à chaque ligne.

Vous me blâmez « de n'avoir consulté ni Falbe ni Dureau de la Malle, dont j'aurais pu tirer profit ». Mille pardons! je les ai lus, plus souvent que vous peut-être, et sur les ruines mêmes de Carthage. Que vous ne sachiez « rien de satisfaisant sur la forme ni sur les principaux quartiers », cela se peut; mais d'autres, mieux informés, ne partagent pas votre scepticisme. Si l'on ignore où était le faubourg Aclas, l'endroit appelé Fuscianus, la position exacte des portes principales dont on a les noms, etc., on connaît assez bien l'empla-

cement de la ville, l'appareil architectonique des murailles, la Taenia, le Môle et le Cothon. On sait que les maisons étaient enduites de bitume et les rues dallées; on a une idée de l'Ancrô décrit dans mon chapitre xv; on a entendu parler de Malquâ, de Bysa, de Mégara, des Mappales et des Catacombes, et du temple d'Eschmoûn situé sur l'Acropole, et de celui de Tanit, un peu à droite en tournant le dos à la mer. Tout cela se trouve (sans parler d'Appien, de Pline et de Procope) dans ce même Dureau de la Malle, que vous m'accusez d'ignorer. Il est donc regrettable, Monsieur, que vous ne soyez pas « entré dans des détails fastidieux pour montrer » que je n'ai eu aucune idée de l'emplacement et de la disposition de l'ancienne Carthage, « moins encore que Dureau de la Malle », ajoutez-vous. Mais que faut-il croire? A qui se fier, puisque vous n'avez pas eu jusqu'à présent l'obligeance de révéler votre système sur la topographie carthaginoise?

Je ne possède, il est vrai, aucun texte pour vous prouver qu'il existait une rue des Tanneurs, des Parfumeurs, des Teinturiers. C'est en tout cas une hypothèse vraisemblable, convenez-en! Mais je n'ai point inventé Kinisdo et Cynasyn, « mots, dites-vous, dont la structure est étrangère à l'esprit des langues sémitiques ». Pas si étrangère cependant, puisqu'ils sont dans Gesenius — presque tous mes noms puniques, défigurés selon vous, étant pris dans Gesenius (*Scripturæ linguæque phœniciæ*, etc.), ou dans Falbe, que j'ai consulté, je vous assure.

Un orientaliste de votre érudition, Monsieur, aurait dû avoir un peu d'indulgence pour le nom

numide de Naravasse que j'écris Narr'Havas, de *Nar-el-baouab*, feu du souffle. Vous auriez pu deviner que les deux *m* de Salammbo sont mis exprès pour faire prononcer Salam et non Salan, et supposer charitablement que Egates, au lieu de Ægates, était une faute typographique, corrigée du reste dans la seconde édition de mon livre, antérieure de quinze jours à vos conseils. Il en est de même de *Scissites* pour *Syssites* et du mot Kabire, que l'on avait imprimé sans un *k* (horreur!) jusque dans les ouvrages les plus sérieux, tels que *les Religions de la Grèce antique*, par Maury. Quant à Schalischim, si je n'ai pas écrit (comme j'aurais dû le faire) Rosch-esch-Schalischim, c'était pour raccourcir un nom déjà trop rébarbatif, ne supposant pas d'ailleurs que je serais examiné par des philologues. Mais puisque vous êtes descendu jusqu'à ces chicanes de mots, j'en reprendrai chez vous deux autres : 1° *Compendieusement*, que vous employez tout au rebours de la signification pour dire abondamment, prolixement, et 2° *Carthachinoiserie*, plaisanterie excellente, bien qu'elle ne soit pas de vous, et que vous avez ramassée, au commencement du mois dernier, dans un petit journal. Vous voyez, Monsieur, que si vous ignorez parfois mes auteurs, je sais les vôtres. Mais il eût mieux valu, peut-être, négliger « ces minuties qui se refusent », comme vous le dites fort bien, « à l'examen de la critique ».

Encore une, cependant ! Pourquoi avez-vous souligné le *et* dans cette phrase (un peu tronquée) de ma page 156 : « Achète-moi des Cappadociens *et* des Asiatiques » ? Est-ce pour briller en voulant faire accroire aux badauds que je ne distingue pas

la Cappadoce de l'Asie Mineure ? Mais je la connais, Monsieur, je l'ai vue, je m'y suis promené !

Vous m'avez lu si négligemment que presque toujours vous me citez à faux. Je n'ai dit nulle part que les prêtres aient formé une caste particulière ; ni, page 109, que les soldats libyens « fussent possédés de l'envie de leur faire boire du fer », mais que les Barbares menaçaient les Carthaginois de leur faire boire du fer ; ni, page 108, que les gardes de la Légion « portaient au milieu du front une corne d'argent pour les faire ressembler à des rhinocéros », mais « leurs gros chevaux avaient, etc. » ; ni, page 29, que les paysans, un jour, s'amuserent à crucifier deux cents lions. Même observation pour ces malheureuses Syssites, que j'ai employées, selon vous, « ne sachant pas sans doute que ce mot signifiait des corporations particulières ». *Sans doute* est aimable. Mais *sans doute* je savais ce qu'étaient ces corporations et l'étymologie du mot, puisque je le traduis en français la première fois qu'il apparaît dans mon livre, page 7 : « Syssites, compagnies (de commerçants) qui mangeaient en commun ». Vous avez de même faussé un passage de Plaute, car il n'est point démontré dans le *Pœnulus* « que les Carthaginois savaient toutes les langues », ce qui eût été un curieux privilège pour une nation entière ; il y a tout simplement dans le prologue, v. 112, « *Is omnes linguas scit* » ; ce qu'il faut traduire : « Celui-là sait toutes les langues », — le Carthaginois en question, et non tous les Carthaginois.

Il n'est pas vrai de dire que « Hannon n'a pas été crucifié dans la guerre des Mercenaires, attendu qu'il commandait des armées longtemps encore

après », car vous trouverez dans Polybe, Monsieur, que les rebelles se saisirent de sa personne, et l'attachèrent à une croix (en Sardaigne, il est vrai, mais à la même époque), livre I^{er}, chapitre XVIII. Ce n'est donc pas « ce personnage » « qui aurait à se plaindre de M. Flaubert », mais plutôt Polybe qui aurait à se plaindre de M. Frœhner.

Pour les sacrifices d'enfants, il est si peu *impossible* qu'au siècle d'Hamilcar on les brûlât vifs, qu'on en brûlait encore au temps de Jules César et de Tibère, s'il faut s'en rapporter à Cicéron (*Pro Balbo*) et à Strabon (livre III). Cependant, « la statue de Moloch ne ressemble pas à la machine infernale décrite dans *Salammbô*. Cette figure, composée de sept cases étagées l'une sur l'autre pour y enfermer les victimes, appartient à la religion gauloise. M. Flaubert n'a aucun prétexte d'analogie pour justifier son audacieuse transposition ».

Non! je n'ai aucun prétexte, c'est vrai! Mais j'ai un texte, à savoir le texte, la description même de Diodore, que vous rappelez et qui n'est autre que la mienne, comme vous pourrez vous en convaincre en daignant lire, ou relire, le livre XX de Diodore, chapitre IV, auquel vous joindrez la paraphrase chaldaïque de Paul Fage, dont vous ne parlez pas et qui est citée par Selden, *De diis syriis*, p. 166-170, avec Eusèbe, *Préparation évangélique*, livre I^{er}.

Comment se fait-il aussi que l'histoire ne dise rien du manteau miraculeux, puisque vous dites vous-même « qu'on le montrait dans le Temple de Vénus, mais bien plus tard et seulement à

l'époque des empereurs romains?». Or je trouve dans Athénée, XII, 58, la description très minutieuse de ce manteau, *bien que l'histoire n'en dise rien*. Il fut acheté à Denys l'Ancien 120 talents, porté à Rome par Scipion Émilien, reporté à Carthage par Caius Gracchus, revint à Rome sous Héliogabale, puis fut vendu à Carthage. Tout cela se trouve encore dans Dureau de la Malle, dont j'ai tiré profit, décidément.

Trois lignes plus bas, vous affirmez, avec la même... candeur, que « la plupart des autres dieux invoqués dans *Salammbô* sont de pures inventions », et vous ajoutez : « Qui a entendu parler d'un Aptoukhos? » Qui? d'Avezac (*Cyrénaïque*), à propos d'un temple dans les environs de Cyrène. — « D'un Schaoûl? » Mais c'est un nom que je donne à un esclave (voyez ma page 91) — « Ou d'un Matismann? » Il est mentionné comme dieu par Corippus. (Voyez *Jobannide* et *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XII, p. 181.) — « Qui ne sait que Micipsa n'était pas une divinité mais un homme? » Or c'est ce que je dis, Monsieur, et très clairement, dans cette même page 91, quand *Salammbô* appelle ses esclaves : « A moi Kroum, Enva, Micipsa, Schaoûl! »

Vous m'accusez de prendre pour deux divinités distinctes Astaroth et Astarté. Mais au commencement, page 48, lorsque *Salammbô* invoque Tanit, elle l'invoque par tous ses noms à la fois : « Anaïtis, Astarté, Derceto, Astaroth, Tiratha ». Et même j'ai pris soin de dire un peu plus bas, page 52, qu'elle répétait « tous ces noms sans qu'ils eussent pour elle de signification distincte ». Seriez-vous comme *Salammbô*? Je suis tenté de le

croire, puisque vous faites de Tanit la déesse de la guerre et non de l'amour, de l'élément femelle, humide, fécond, en dépit de Tertullien, et de ce nom même de Tiratha, dont vous rencontrez l'explication peu décente, mais claire, dans *Movers, Phenic.*, livre I^{er}, page 574.

Vous vous ébahissez ensuite des singes consacrés à la lune et des chevaux consacrés au soleil. « Ces détails (vous en êtes sûr) ne se trouvent dans aucun auteur ancien, ni dans aucun monument authentique. » Or je me permettrai, pour les singes, de vous rappeler, Monsieur, que les cynocéphales étaient, en Égypte, consacrés à la lune, comme on le voit encore sur les murailles des temples, et que les cultes égyptiens avaient pénétré en Libye et dans les oasis. Quant aux chevaux, je ne dis pas qu'il y en avait de consacrés à Esculape, mais à Eschmôûn, assimilé à Esculape, Iolaüs, Apollon, le Soleil. Or je vois les chevaux consacrés au soleil dans Pausanias (livre I^{er}, chapitre 1), et dans la Bible (*Rois*, livre II, chapitre xxxii). Mais peut-être nierez-vous que les temples d'Égypte soient des monuments authentiques, et la Bible et Pausanias des auteurs anciens.

A propos de la Bible, je prendrai encore, Monsieur, la grande liberté de vous indiquer le tome II de la traduction de Cahen, page 186, où vous lirez ceci : « Ils portaient au cou, suspendue à une chaîne d'or, une petite figure de pierre précieuse qu'ils appelaient la Vérité. Les débats s'ouvraient lorsque le président mettait devant soi l'image de la Vérité ». C'est un texte de Diodore. En voici un autre d'Elie : « Le plus âgé d'entre eux était leur chef et leur juge à tous; il portait autour du cou

une image en saphir. On appelait cette image la Vérité ». C'est ainsi, Monsieur, que « cette Vérité-là est une jolie invention de l'auteur ».

Mais tout vous étonne : le molobathre, que l'on écrit très bien (ne vous en déplaise) malobathre ou malabathre, la poudre d'or que l'on ramasse aujourd'hui, comme autrefois, sur le rivage de Carthage, les oreilles des éléphants peintes en bleu, les hommes qui se barbouillent de vermillon et mangent de la vermine et des singes, les Lydiens en robes de femme, les escarboucles des lynx, les mandragores qui sont dans Hippocrate, la chaînette des chevilles qui est dans le *Cantique des Cantiques* (Cahen, tome XVI, 37), et les arrosages de silphium, les barbes enveloppées, les lions en croix, etc., tout !

Eh bien ! non, Monsieur, je n'ai point « emprunté tous ces détails aux nègres de la Sénégambie ». Je vous renvoie, pour les éléphants, à l'ouvrage d'Armandi, page 256, et aux autorités qu'il indique, telles que Florus, Diodore, Ammien Marcellin et autres nègres de la Sénégambie.

Quant aux nomades qui mangent des singes, croquent des poux et se barbouillent de vermillon, comme on pourrait « vous demander à quelle source l'auteur a puisé ces précieux renseignements », et que « vous seriez », d'après votre aveu, « très embarrassé de le dire », je vais vous donner, humblement, quelques indications qui faciliteront vos recherches.

« Les Maxies... se peignent le corps avec du vermillon. Les Gysantes se peignent tous avec du vermillon et mangent des singes. Leurs femmes (celles des Adrymachydes), si elles sont mordues

par un pou, elles le prennent, le mordent, etc.» Vous verrez tout cela dans le IV^e livre d'Hérodote, aux chapitres CXCIV, CXCI et CLXVIII. Je ne suis pas embarrassé de le dire.

Le même Hérodote m'a appris, dans la description de l'armée de Xerxès, que les Lydiens avaient des robes de femmes; de plus Athénée, dans le chapitre des Etrusques et de leur ressemblance avec les Lydiens, dit qu'ils portaient des robes de femme; enfin, le Bacchus lydien est toujours représenté en costume de femme. Est-ce assez pour les Lydiens et leur costume?

Les barbes enfermées en signe de deuil sont dans Cahen (*Ezéchiel*, chapitre XXIV, 17) et au menton des colosses égyptiens, ceux d'Abou-Simbal, entre autres; les escarboucles formées par l'urine de lynx, dans Théophraste, *Traité des pierres*, et dans Pline, livre VIII, chapitre LVII. Et pour ce qui regarde les lions crucifiés (dont vous portez le nombre à deux cents, afin de me gratifier, sans doute, d'un ridicule que je n'ai pas), je vous prie de lire dans le même livre de Pline le chapitre XVIII, où vous apprendrez que Scipion Emilien et Polybe, se promenant ensemble dans la campagne carthaginoise, en virent de suppliciés dans cette position. «*Quia ceteri metu poenae similis absterrentur eadem noxia.*» Sont-ce là, Monsieur, de ces passages pris sans discernement dans l'*Univers pittoresque*, «et que la haute critique a employés avec succès contre moi?» De quelle haute critique parlez-vous? Est-ce de la vôtre?

Vous vous égayez considérablement sur les grenadiers que l'on arrosait avec du silphium. Mais ce détail, Monsieur, n'est pas de moi. Il est

dans Plinie, livre XVII, chapitre XLVII. J'en suis bien fâché pour votre plaisanterie sur « l'ellébore que l'on devrait cultiver à Charenton » ; mais, comme vous le dites vous-même, « l'esprit le plus pénétrant ne saurait suppléer au défaut de connaissances acquises ».

Vous en avez manqué complètement en affirmant que « parmi les pierres précieuses du trésor d'Hamilcar, plus d'une appartient aux légendes et aux superstitions chrétiennes ». Non, Monsieur, elles sont *toutes* dans Plinie et dans Théophraste.

Les stèles d'émeraude, à l'entrée du temple, qui vous font rire, car vous êtes gai, sont mentionnées par Philostrate (*Vie d'Apollonius*) et par Théophraste (*Traité des pierreries*). Heeren (tome II) cite sa phrase : « La plus grosse émeraude bactrienne se trouve à Tyr, dans le Temple d'Hercule. C'est une colonne d'assez forte dimension ». Autre passage de Théophraste (traduction de Hill) : « Il y avait dans leur temple de Jupiter un obélisque composé de quatre émeraudes. »

Malgré « vos connaissances acquises », vous confondez le jade, qui est une néphrite d'un vert brun et qui vient de Chine, avec le jaspe, variété de quartz que l'on trouve en Europe et en Sicile. Si vous aviez ouvert, par hasard, le *Dictionnaire de l'Académie française*, au mot *jaspe*, vous eussiez appris, sans aller plus loin, qu'il y en avait de noir, de rouge et de blanc. Il fallait donc, Monsieur, modérer les transports de votre indomptable verve et ne pas reprocher folâtement à mon maître et ami Théophile Gautier d'avoir prêté à une femme (dans son *Roman de la Momie*) des pieds verts quand il lui a donné des pieds blancs.

Ainsi, ce n'est point lui, mais vous, qui avez fait *une erreur ridicule*.

Si vous dédaigniez un peu moins les voyages, vous auriez pu voir au musée de Turin le propre bras de sa momie, rapportée par M. Passalacqua, d'Égypte, et dans la pose que décrit Th. Gautier, *cette pose* qui, d'après vous, *n'est certainement pas égyptienne*. Sans être ingénieur non plus, vous auriez appris ce que font les Sakiehs pour amener l'eau dans les maisons, et vous seriez convaincu que je n'ai point abusé des vêtements noirs en les mettant dans les pays où ils foisonnent et où les femmes de la haute classe ne sortent que vêtues de manteaux noirs. Mais comme vous préférez les témoignages écrits, je vous recommanderai, pour tout ce qui concerne la toilette des femmes, *Isaïe*, III, 3, la *Mischna*, tit. de *Sabbatho*, *Samuel*, XIII, 18, saint Clément d'Alexandrie, *Pæd.*, II, 13, et les dissertations de l'abbé Mignot, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLII. Et quant à cette abondance d'ornementation qui vous ébahit si fort, j'étais bien en droit d'en prodiguer à des peuples qui incrustaient dans le sol de leurs appartements des pierreries. (Voy. Cahen, *Ezéchiel*, XXVIII, 14). Mais vous n'êtes pas heureux, en fait de pierreries.

Je termine, Monsieur, en vous remerciant des formes amènes que vous avez employées, chose rare maintenant. Je n'ai relevé parmi vos inexactitudes que les plus grossières, qui touchaient à des points spéciaux. Quant aux critiques vagues, aux appréciations personnelles et à l'examen littéraire de mon livre, je n'y ai pas même fait allusion. Je me suis tenu tout le temps sur votre terrain,

celui de la science, et je vous répète encore une fois que j'y suis médiocrement solide. Je ne sais ni l'hébreu, ni l'arabe, ni l'allemand, ni le grec, ni le latin, et je ne me vante pas de savoir le français. J'ai usé souvent des traductions, mais quelquefois aussi des originaux. J'ai consulté, dans mes incertitudes, les hommes qui passent en France pour les plus compétents, et si je n'ai pas été *mieux guidé*, c'est que je n'avais point l'honneur, l'avantage de vous connaître : excusez-moi ! Si j'avais pris vos conseils, aurais-je *mieux réussi* ? J'en doute. En tout cas, j'eusse été privé des marques de bienveillance que vous me donnez çà et là dans votre article et je vous aurais épargné l'espèce de remords qui le termine. Mais rassurez-vous, Monsieur ; bien que vous paraissiez effrayé vous-même de votre force et que vous pensiez sérieusement « avoir déchiqueté mon livre pièce à pièce », n'ayez aucune *peur*, tranquillisez-vous ! car vous n'avez pas été *cruel*, mais... léger.

J'ai l'honneur d'être, etc.

753. À MONSIEUR GUÉROULT.

[Paris] 2 février 1863.

MON CHER MONSIEUR GUÉROULT,

Excusez-moi si je vous importune encore une fois. Mais comme M. Frœhner doit publier dans l'*Opinion Nationale* ce qu'il vient de reproduire dans la *Revue Contemporaine*, je me permets de lui dire que :

J'ai commis effectivement une erreur *très* grave.

Au lieu de Diodore, liv. XX, chap. iv, lisez chapitre xix. Autre erreur : j'ai oublié un texte à propos de la statue de Moloch, dans la *Mythologie* du docteur Jacobi, traduction de Bernard, la page 322, où il verra une fois de plus les sept compartiments qui l'indignent.

Et, bien qu'il n'ait pas daigné me répondre un seul mot touchant : 1° la topographie de Carthage ; 2° le manteau de Tanit ; 3° les noms puniques que j'ai travestis et 4° les dieux que j'ai inventés, — et qu'il ait gardé le même silence : 5° sur les chevaux consacrés au Soleil ; 6° sur la statuette de la Vérité ; 7° sur les coutumes bizarres des nomades ; 8° sur les lions crucifiés, et 9° sur les arrosages de silphium, avec 10° les escarboucles de lynx et 11° les superstitions chrétiennes relatives aux pierreries ; en se taisant de même sur le jade 12° ; et sur le jaspe 13° ; sans en dire plus long quant à tout ce qui concerne : 14° Hannon ; 15° les costumes des femmes ; 16° les robes des Lydiens ; 17° la pose fantastique de la momie égyptienne ; 18° le musée Campana ; 19° les citations... (peu exactes) qu'il fait de mon livre ; et 20° mon latin, qu'il vous conjure de trouver faux, etc., je suis prêt, néanmoins, sur cela, comme sur tout le reste, à reconnaître qu'il a raison et que l'antiquité est sa propriété particulière. Il peut donc s'amuser en paix à *détruire mon édifice* et prouver que je ne sais rien du tout, comme il l'a fait victorieusement pour MM. Léon Heuzey et Léon Renier, car je ne lui répondrai pas. Je ne m'occuperai plus de ce monsieur.

Je retire un mot qui me paraît l'avoir contrarié. Non, M. Frœhner n'est pas *léger*, il est tout le

contraire. Et si je l'ai choisi « pour victime parmi tant d'écrivains qui ont rabaisé mon livre », c'est qu'il m'avait semblé le plus sérieux. Je me suis bien trompé.

Enfin, puisqu'il se mêle de ma biographie (comme si je m'inquiétais de la sienne!) en affirmant par deux fois (il le sait!) que j'ai été six ans à écrire *Salammbô*, je lui avouerai que je ne suis pas bien sûr, à présent, d'avoir jamais été à Carthage.

Il nous reste, l'un et l'autre, à vous remercier, cher Monsieur, moi pour m'avoir ouvert votre journal spontanément et d'une si large manière, et quant à lui, M. Frœhner, il doit vous savoir un gré infini. Vous lui avez donné l'occasion d'apprendre à beaucoup de monde son existence. Cet étranger tenait à être connu; maintenant il l'est... avantageusement.

Mille cordialités.

754. A JULES DUPLAN.

[Croisset, fin mars-début d'avril 1863.]

Tu es bien gentil de m'envoyer des feuilles *farces*. On me dit que le sieur Vitet m'a attaqué dans sa réponse à Octave Feuillet⁽¹⁾; envoie-moi ça. A propos d'attaque, sais-tu que j'ai été dénoncé, comme corrupteur des mœurs, dans deux églises?

⁽¹⁾ Discours de réception d'Octave Feuillet à l'Académie française, 26 mars 1863; il y succédait à Scribe. Le directeur de la Compagnie, Vitet, lui répondit.

1^{re} église Sainte-Clotilde, 2^e église de la Trinité (rue de Clichy). Là, le prédicateur s'appelait l'abbé Becel; j'ignore le nom de l'autre. Tous deux ont tonné contre l'impudicité des mascarades, contre le costume de *Salammbô*! Ledit Becel a rappelé la Bovary et prétend que cette fois je veux ramener le paganisme. Ainsi l'Académie et le clergé m'exècrent. *Ça me flatte* et ça m'excite!

Quel discours que celui de Feuillet, nom de Dieu! Quelle platitude! J'en étais indigné pour le père Scribe.

J'oubliais de te dire que je trouve ta conduite indécente : tu n'écris pas à ton vieux. Comment vas-tu? et M^{me} Cornu? et la note relative à Théo, etc., et la traduction allemande? (Comme il n'existe point de traité avec la Prusse, M. Richtle est parfaitement libre quant à l'argent; que M^{me} Cornu arrange l'affaire ⁽¹⁾ comme elle l'entendra.)

Quant à moi, je suis dans la confection simultanée de mes deux plans; c'est à cela que je passe toutes mes soirées. Je ne sais pour lequel me décider.

J'attends Monseigneur dans quinze jours; alors je prendrai un parti.

Dans la journée, je lis de l'anglais, et même du grec; il m'a pris une rage de Théocrite. Jolie préparation pour peindre les mœurs parisiennes!

Je ne suis pas né pour écrire des choses modernes, décidément; il m'en coûte trop pour m'y mettre. J'aurais dû, après *Salammbô*, me mettre

⁽¹⁾ Droits relatifs à la traduction de *Salammbô* en langue allemande.

immédiatement à *Saint Antoine*; j'étais en train, ce serait fini maintenant.

Je m'ennuie à crever; mon oisiveté (qui n'en est pas une, car je me creuse la cervelle comme un misérable), ma non-écriture, dis-je, me pèse. Sacré état!

Je compte sur toi cet été. Adieu, tâche d'être plus gai que moi. Je t'embrasse tendrement, mon cher vieux.

755. A THÉOPHILE GAUTIER.

[Croisset, début d'avril 1863.]

Comment vas-tu, cher vieux maître? Le *Fracasse* avance-t-il? Penses-tu à *Salammbô*? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau relativement à cette jeune personne? Le *Figaro-Programme* en reparle et Verdi est à Paris⁽¹⁾.

Dès que tu auras fini ton roman, viens donc dans ma cabane passer une huitaine (ou plus) selon ta promesse, et nous réglerons le scénario. Je t'attends au mois de mai. Préviens-moi de ton arrivée, deux jours à l'avance.

Je rêvasse à la fois deux livres sans faire grande besogne. J'ai des clous à la gueule et je m'emm..., si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il me semble qu'il y a déjà bien longtemps que je n'ai vu ta chère trombine!

J' imagine que nous taillerons ici, dans le silence

⁽¹⁾ Le *Figaro-Programme* du 1^{er} avril 1863 annonçait la possibilité de tirer un opéra de *Salammbô*.

du cabinet (loin des cours et des femmes), une fière bavette! C'est pourquoi accours dès que tu seras libre.

Je te baise sur les deux joues.

Amitiés tendres à toute la nichée et particulièrement au Toto.

Je suis victime de la HHHHAINE DES PRÊTRES, ayant été maudit par iceux dans deux églises : Sainte-Clotilde et la Trinité. On m'accuse d'être l'inventeur de travestissements obscènes, et de vouloir ramener le paganisme (*sic*).

756. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Croisset, mercredi, [mai 1863].

Il n'est pas possible d'être plus gentils que vous, mes chers amis! Votre lettre m'a attendri, sans me surprendre.

Ce que j'ai? un emm... constitutionnel que je refoule parfois à force de travail. Quand le travail ne marche pas (ce qui est le cas présent), il reparaît et me submerge. Tout ce que je pourrais vous dire ne serait que le développement de ces simples mots. Je ne suis pas non plus très satisfait de mon physique. J'ai des clous, des irritations à la peau, etc. Bref, je suis dans un foutu moment.

J'ai fait le plan de deux livres qui ne me satisfont ni l'un ni l'autre. Le premier est une série d'analyses et de potins médiocres sans grandeur ni beauté. La vérité n'étant pas pour moi la première

condition de l'Art, je ne puis me résigner à écrire de telles platitudes, bien qu'on les aime actuellement. Quant au second, dont j'aime l'ensemble, j'ai peur de me faire lapider par les populations ou déporter par le gouvernement, sans compter que j'y vois des difficultés d'exécution effroyables.

De plus, le printemps me donne des envies folles de m'en aller en Chine ou aux Indes, et la Normandie avec sa verdure m'agace les dents comme un plat d'oseilles crues.

De plus, j'ai des crampes à l'estomac. Voilà tout.

Et vous? avancez-vous? Êtes-vous contents? Les dîners du samedi durent-ils toujours?

Claudin a eu l'amabilité de m'envoyer un compte rendu de *Folammbô*⁽¹⁾; c'est une attention délicate dont je lui sais gré.

Avez-vous suffisamment vitupéré Sainte-Beuve et engueulé l'Académie à propos de la nomination Carné?

Je lis maintenant l'*Hist[oire] du Consulat* d'un bout à l'autre, et je pousse des rugissements. Il n'est pas possible d'être plus foncièrement médiocre et bourgeois que ce monsieur-là! Quel style! et quelle philosophie!

Je compte toujours vous voir à la fin du mois.

Je vous embrasse sur vos quatre joues en vous serrant les mains tendrement.

⁽¹⁾ *Folammbô* ou les *Cocasseries carthaginoises*, pièce en 4 tableaux, par Laurencin (Paul-Aimé Chapelle) et Clairville (Palais-Royal, 1^{er} mai 1863).

757. À THÉOPHILE GAUTIER.

[Paris] Mardi matin [mai ou début de juin 1863].

MON CHER VIEUX MAÎTRE,

Voici l'embryon de scénario que tu m'as demandé. Il est fait depuis un mois, mais je n'ai pu te le remettre 1^o parce que tu as manqué deux Magny⁽¹⁾, 2^o j'ignore ton adresse à Montrouge.

Tâche donc de venir de lundi en huit au banquet Magny.

Adieu, je t'embrasse. Ton G. F.

758. AU GÉNÉRAL BOUGENEL,

CHAMBELLAN D'HONNEUR DE S. A. I.

[Juin 1863?]

GÉNÉRAL,

S. A. I. la princesse Mathilde m'a exprimé le désir d'avoir des dessins de costumes tirés de mon livre intitulé : *Salammbô*.

Mais on me dit qu'il est inutile que je continue à m'occuper de ce travail.

Je voudrais savoir à quoi m'en tenir, *positivement*. Donc, je vous prie, Général, d'avoir la bonté de me répondre et d'accepter l'hommage de ma considération la plus distinguée.

Votre très humble

G. FLAUBERT.

⁽¹⁾ Dîner bimensuel, fondé le 22 novembre 1862, par Gavarni et Sainte-Beuve.

759. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Vichy, lundi [22 juin 1863].

J'ai reçu hier au soir votre article qui m'a été fort agréable. Je le mettrai de côté dans le coin des meilleurs, des plus sympathiques et des plus caressants. Merci donc encore une fois.

Comment avez-vous pu penser que je vous oubliais? Vous avez toute espèce de droits à mon affection, et je n'ai pas l'habitude d'être ingrat. Vous êtes bonne, excellente même, et je vous aime. Je vous aime pour vos idées, pour vos sentiments et pour vos douleurs. Nous ne quitterons pas ce monde sans nous être serré la main, soyez-en sûre. Si je vais à Nohant, je passerai par Angers.

Mais je ne crois pas que ce plaisir me soit réservé pour cette année. Je vais me mettre à travailler furieusement, à peine rentré; je l'espère du moins. La vie n'est tolérable qu'avec une marotte, un travail quelconque. Dès qu'on abandonne sa chimère, on meurt de tristesse. Il faut se cramponner dessus et souhaiter qu'elle nous emporte.

Pourquoi donc dites-vous que Paris est si loin? Une fois en chemin de fer, qu'est-ce que cela fait? Allons, un bon mouvement, un peu de courage. Priez vos médecins d'être bien durs pour vous et venez me voir cet hiver là-bas.

Je vous souhaite mille allégements et me dis,
Tout à vous.

760. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Vichy, mercredi soir [fin juin-début juillet 1863].

Ce n'est qu'hier seulement et par hasard que j'ai eu votre lettre adressée poste restante, le directeur de ladite poste n'ayant pas jugé convenable, je ne sais pourquoi, de l'envoyer à mon hôtel.

Je savais par Darcel que votre roman allait bientôt voir le jour. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, que je lui souhaite tout le succès imaginable.

Le même Darcel m'a conté que vous aviez retenu un logement à Paris. Est-ce vrai ? Vous voilà donc embrigadée dans la gent de lettre parisienne ! Tant mieux, nous pourrons nous voir un peu plus souvent.

Je n'ai rien écrit, bien entendu, depuis mon départ ; les dérangements du voyage ne sont pas la seule cause de mon oisiveté, car je poursuis maintenant une troisième idée qui sera, peut-être, plus vite réalisée que les deux autres. Comme je ne m'amuse pas démesurément à Vichy, et que j'y suis mal pour écrire, je passe mon temps à lire, et je lis beaucoup. J'ai avalé deux volumes de Goethe (que je ne connaissais pas) ; les mémoires de Herten sur la Russie, quelques romans de Balzac, *Madelon* du gars About, et les deux derniers volumes du sieur Feydeau, etc. Le soir, je me promène pendant une demi-heure sous les arbres du Parc, et je vais voir se coucher le soleil au bord de l'Allier. Voilà mon existence.

Vichy est peuplé de Rouennais et d'une quantité de bourgeois ignobles, ce qui fait que je me

prive des lieux publics. J'ai trouvé beaucoup de monde de connaissance, des gens de mon monde; on cause dans la rue quand on se rencontre.

Contrairement à la plupart des pays d'eaux, l'embêtante petite ville où je suis présentement contient peu de *cocottes*. Elles attendent pour accourir la venue de l'Empereur; voilà ce qui se dit du moins. Un bourgeois fort aimable m'a appris qu'il s'était fondé, depuis l'année dernière, une nouvelle maison de prostitution, et même il a poussé l'obligeance jusqu'à m'en donner l'adresse. Mais je n'y ai pas été; je ne suis plus assez gai ou assez jeune pour adorer la Vénus populaire. Le besoin d'idéal est une preuve de décadence, on a beau dire!

Je m'étonne de ce que vous a conté sur moi ce bon Chennevières; je ne me souviens pas d'avoir été si drôle.

A quelle époque allez-vous quitter Rouen? Où logerez-vous? A propos de votre dernier voyage à Paris, ce n'est pas gentil de ne m'avoir point prévenu. J'aurais été vous voir. J'ai gardé un souvenir *exquis* de deux entrevues là-bas, l'une à votre hôtel, l'autre chez moi. Vous en souvenez-vous, chère amie? Il me semble qu'il y a eu, ces deux fois-là, quelque chose de plus intime que les autres.

Je serai à Croisset vers le milieu du mois prochain.

Mes compagnes vous envoient mille choses aimables.

Et moi, je vous serre les deux mains et je vous baise sur les deux côtés de votre joli col.

A vous.

Hôtel Britannique.

761. À ERNEST FEYDEAU.

Vichy, 2 juillet [1863].

A nous deux, mon bon ! Causons tranquillement.

Tu me permettras d'abord de blâmer ton mode de publication. Pourquoi donner trois titres à une œuvre⁽¹⁾ *une* s'il en fut ? Ton histoire est parfaitement suivie, elle se tient d'un bout à l'autre ; pourquoi faire accroire qu'il y en a trois ?

Je ne dirai rien de la Préface, qui a tous mes respects et approbations. Tu défends les bons principes en bon langage ; je m'incline et salue.

J'arrive au livre, à l'œuvre. Eh bien, je trouve la chose extrêmement amusante, je répète *extrêmement*. Tu as voulu faire un roman d'action, d'aventures, et tu as réussi. C'est une chanson nouvelle, Feydeau seconde manière. *Le Mari de la Danseuse* (car c'est pour moi le titre général de l'œuvre, et tu feras bien de le rétablir dans une prochaine édition, en gardant trois sous-titres si cela te convient), *Le Mari de la Danscuse*, dis-je (j'écris comme M. Thiers), est l'antithèse de *Fanny*, comme conception, sujet et procédé. Voilà jusqu'à présent tes deux extrémités (style Sainte-Beuve) et j'aime autant l'une que l'autre. Je suis ébahi par l'habileté de l'intrigue et les ressources de ton imagination.

(1) Roman en trois parties : *Un Début à l'Opéra* ; *Monsieur de Saint-Bertrand* ; *Le Mari de la Danseuse*.

Quant à mes goûts *personnels*, ils s'assouviennent mieux, tu le sais, dans les livres de descriptions et d'analyse que dans ceux de drame; mais ce n'est pas là *ce que tu as voulu faire*, point auquel le critique doit toujours se placer; et d'ailleurs ces sympathies toutes nerveuses se trouvent amplement satisfaites dans la contemplation de tes caractères, qui sont fort remarquables. 1^o Saint-Bertrand est une création originale et vraie. Il devient un indigne gredin par des gradations adroitement ménagées. Tu n'en as pas fait un monstre, un personnage de tragédie; c'est un homme, et un homme comme il y en a plusieurs. La gracieuse figure de Barberine lui fait un pendant exquis. On l'aime cette Barberine, ainsi que la bonne comtesse Wanda et que M^{me} Méléline qui me fait b... atrocement. Comme je l'aurais g... avec plaisir sur son divan dans la petite maison de Bade! Gaskell est bon et pris sur nature; j'ai reconnu mon ancien ami Guillaume. Quant à M. de Bugny et Éveline, ils sont moins *rare*s, et, en leur qualité de gens vertueux, moins drôles. Mais à propos de vertu, mon bon, sais-tu que ton livre est moral, très moral, abjectement honnête? Quels imbéciles que les critiques! Si je voulais te démolir, c'est par là que je t'attaquerais; car tous les Saint-Bertrand ne sont pas punis, tous les domestiques n'ont pas le dévouement d'Eytmin, beaucoup de Barberines n'auraient pas mieux demandé que d'aider au confortable du ménage en prêtant leur cul à MM. les amateurs. Bref, ceci prouve que, pour arriver à édifier le lecteur par la seule peinture de la vie moderne, il faut avoir recours au romanesque. Il est vrai que tu l'as traité, le

romanesque, avec une ingéniosité remarquable; il a l'air non seulement probable, mais vrai. Ton livre est sympathique, tu es un malin.

Ignorant les développements de la fable, j'avais trouvé le commencement un peu long, à une première lecture; mais il a les proportions convenables.

Trouves-tu que la peinture du bal soit suffisante? Cela me semble un peu maigre, *pittoresquement* parlant. Mais s'il en eût été autrement, tu aurais alangui ton action, car ton œuvre est avant tout dramatique. Il y a là une bonne silhouette, celle du marquis, avec ses favoris poudrés, et qui répète : « Sommes-nous assez moyen âge et Robert le Diable? ». Ce qui m'a le plus frappé dans le duel est ceci : « Vous n'avez donc pas de parents? — Non! — Pas de maîtresse? — Non! — Pas d'amis? ».

Cela jette une lueur atroce sur la solitude intime de Saint-Bertrand et me semble plus terrible que le coup de pistolet. Le profil de Rogatchef, de ce lâche qui devient impudent, est fin.

J'aime La Gruelle (p. 169-170), mais je n'en dirai pas autant de Cocodès, qui me semble le gandin poncif, le jeune homme du monde dont on se moque dans tous les livres. Cet endroit me semble lâché : « un... abbé... savant comme Ducange!!! » Où as-tu vu des abbés savants comme Ducange? Cela t'est venu au bout de la plume, sans y songer, et tu l'as lâché sans te rappeler que, plus loin, ledit abbé se grise avec son élève. Les gens savants comme Ducange ne se grisent pas. Tu vois que je t'épluche et que je te suis pas à pas. Tout ce chapitre xv, d'ailleurs, me semble plus

mou de facture, plus commun et trop abondant en dialogues.

M^{lle} Chaussepied est la vraie mère d'actrice, l'éternelle maquerelle donnée par la nature, oscillant entre la prostitution et le mariage. Son livre des *Dames beureuses* est une découverte. Oui, voilà leurs rêves. Sa mort, par excès de truffes, est fort probable. Mais ce que je trouve d'un goût abominable, une chose qui m'exaspère, c'est la venue parallèle du médecin Tant-Pis et du médecin Tant-Mieux. Avec votre permission, monsieur Feydeau, voilà du bas ! Au lieu de les faire ennemis, pourquoi ne les as-tu pas faits amis, ce qui eût été bien plus canaille ? Mais tu as voulu être léger et tu n'es que lourd. L'homœopathe, bien qu'il soit vrai extérieurement, ne me plaît pas beaucoup plus. Bref, tout cela ne mord pas, il y a fatigue.

Mais comme ça se relève au chapitre de « Les artifices de Saint-Bertrand » ! et comme le départ de Gaskell est simple et dans la mesure ! On a pitié de ce pauvre vieux, on le comprend, on est lui...

Je sais peu de choses plus *plaisantes* que l'intérieur de la Mélédine à Bade, avec son portrait physique et son histoire (p. 260-261) ; elle se relie d'ailleurs à l'action d'une façon fort habile. (Quelle grande machine pour les boulevards ne ferait-on pas avec ton roman ?) J'aime cette espionne, on s'imagine qu'elle devait avoir des ressorts fantastiques dans le bassin. Oui, je sens son c.n et je je vois son clitoris fait en manière de tire-bouchon, avec quoi elle happait les secrets d'État. Son v... me semble plein de mystères tragiques comme le corridor d'un palais ducal à Venise. Le contraste

des Deux Timides (?), venant après ces choses graves, est bien, est à sa place. Voilà une opposition naturelle et qui *sort du sujet*; ici, rien de factice. J'ai été ému comme un enfant aux pages 106-107.

« Le bien est difficile à faire », et particulièrement les pages 112-115 sont d'une bonne psychologie. Tu as bien fait de montrer comment les papiers de la Wanda pèsent à Saint-Bertrand.

Cerveiro, neuf.

Le chapitre XIII est excellent en entier. La petite bataille se *voit*, mais je ne comprends rien à l'extérieur du chevalier Florimont. Est-il probable, je te le demande, qu'un homme *du monde* comme ce diplomate soit de 40 ans en arrière sur la mode? Où as-tu vu cela? Pourquoi en fais-tu un personnage grotesque? Il est habitué à voir de beaux ameublements, par sa position même; or pourquoi veux-tu qu'il trouve celui de Saint-Bertrand « d'un luxe extravagant »? Ce magot m'a choqué comme improbable, et d'une invention grotesque, *quand même*.

Tu n'as pas suffisamment expliqué, selon moi, pourquoi Valmondo aime Saint-Bertrand, en est si fort entiché; j'aurais voulu voir Saint-Bertrand dans l'intimité de cette famille, travaillant, en action.

Mais Florimont est comique par sa situation (p. 258-259), ce qui vaut mieux que de l'être par le costume. Les rapports qu'il a avec son fils sont dans le ton probable, et les embarras du jeune homme font sourire.

XXIII. Belle scène entre Éveline et Saint-Bertrand. Le moyen dont se sert Saint-Bertrand pour

la mater est inattendu ; on ne sait ce qu'elle va devenir, c'est plein d'intérêt. Et Barberine se trouve reliée à cette action fort habilement par l'ancan-tissement desdites lettres compromettantes. Tout cela se suit, marche et glisse comme sur des roulettes. J'admire la façon dont l'action est conduite. La figure de Gugenheim est sinistre. Ces deux lignes (p. 339) : « Madame la princesse est bien fâchée... elle vous prie de repasser demain », superbes ! Voilà comme les choses les plus simples, quand elles sont bien amenées, font de l'effet.

Ceci est bien mignon, et comme ça se voit : « Bah ! dit-elle en *tournant la main pour boutonner son gant* ».

Tu as bien fait de lui faire faire un voyage en Pologne et de la rendre le plus excusable possible. Le mouvement de la Méléline, à la fin, *superbe !!*

Le troisième volume est, selon moi, supérieur aux deux autres, et je n'y vois pas un mot à reprendre.

J'adore Lorvieux. Énorme ! Est-ce mon portrait à soixante ans que tu as voulu faire ? Je le crois et ça me flatte ; car il ne faut pas se le dissimuler, c'est comme cela que je serai sur le retour.

Le comte de Perche est fin et distingué, les changements de Rogatchef sont bons.

« Comment aiment les femmes », les contradictions de Barberine, exquis de naturel et de délicatesse. C'est une jolie figure que celle de Barberine.

Mais mon Feydeau éprouve ensuite le besoin de faire rire un peu le parterre et *d'être comique*

avec Gaskell, qui doit cependant avoir autre chose à raconter que des farces, car c'est un homme sérieux. « Il venait à peine d'entrer chez Barberine », et le voilà qui se *blague* lui-même, avec ses histoires de chien savant et de volaille phénoménale ! Ses inventions sont cocasses en elles-mêmes, mais le dialogue y répugne ; on ne dit pas ça de soi, Gaskell moins qu'un autre ; il a bien d'autres choses à dire à *Barberine*. Ces tartines drôlatiques ne sont pas en situation ; il y a là quelque chose qui blesse la délicatesse. Mais l'auteur a voulu montrer son esprit, a voulu briller, admirons-le ! Tu me répondras : « On rit ». Soit ! mais on a tort de rire.

Je n'ai plus maintenant qu'à admirer sans aucune restriction.

La réapparition de Saint-Bertrand, par un soir d'été, est une fort belle chose, et il dit un mot qui est pour moi une vraie merveille, tant il est simple. « Tu vois ! », dit-il... « Tu vois ! », répète-t-il. Cette répétition-là vous fait venir les larmes aux yeux. Les accommodements avec Barberine, la comtesse Wanda qui revient, et la prostitution déjà esquissée page 99, très bien, très bien.

A partir du chapitre x, nous entrons dans l'épique, et ça nous tient haletant pendant 106 pages sans discontinuer. Les effets de neige et de paysage, la chanson patriotique des exilés, coupée par des coups, et le bon Eytmin, tout cela est *excellent*, mon vieux, *excellent*. Et ça ne faiblit pas. Tu as eu là une fière poussée, résultat d'un plan bien conduit et d'une imagination vigoureuse.

Où as-tu donc pris ce nom de Tiphaine, qui était le nom d'un ami de mon père ?

Un mot *sublime* : « Vous avez donc encore des économies? »

Ce que j'ai dit du comique intentionnel ne s'applique pas aux pages 304-305, car, là, Gaskell est très sérieux; il est comique pour les autres, mais non pour lui-même.

Comme Barberine est gentille, et comme le Saint-Bertrand s'enfonce, se dégrade! l'un monte, l'autre descend. Ça progresse, ça se développe, on est collé sur le livre. XXIX, charmant, charmant.

J'aime ta Californie, avec ses trottoirs de bois, ses boues et ses ballots. Mais tout disparaît devant l'idée de Cerveiro. Je lisais cela hier sur mon lit; j'ai bondi comme une anguille, en rugissant comme un taureau. Et non seulement l'idée est sublime, mais elle est admirablement exécutée. On voit la pauvre Barberine à la toucher. Je trouve ce passage-là à la hauteur de n'importe quoi.

La pendaison de Saint-Bertrand m'a rappelé celle de je ne sais plus qui dans la *Prairie* de Cooper; mais il n'y a nul plagiat, sois tranquille.

Enfin l'œuvre finit sur une petite note sentimentale qui console et émeut. Car tu as fait (je ne sais si tu l'ignores) un livre *consolant*. On y « respire » partout l'amour du Bien et on voit comment les jeunes gens tournent mal quand ils n'ont pas de principes. Je ne blâme nullement la chose dans un livre d'imagination; tu as eu d'ailleurs *l'art* de ne montrer que des faits probables; on est emporté par le torrent de ta narration.

Telles sont, mon vieux, les impressions que j'ai ressenties. Je t'écris à la hâte; excuse les bévues du critique.

Ma mère, qui en est à la fin du second volume, me charge de t'exprimer son admiration et se rappelle, ainsi que ma nièce, au bon souvenir de M^{me} Feydeau. Quant à moi, je lui baise les mains et je te bécote sur les deux joues, en te dressant dans mon cœur un PIÉDESTAL ! Tu es un gars !

Ton vieux.

762. À JULES DUPLAN.

Vichy [fin juillet 1863].

Tu es un misérable de ne pas avoir charmé ma solitude par quelque épître ; cela m'eût égayé dans la vie embêtante que je mène, et où je n'ai pour distraction que la vue de Jules Lecomte sous les arbres du Parc !

J'ai lu beaucoup de romans depuis que je suis ici et, avant-hier, la *Vie de Jésus* de l'ami Renan, œuvre qui m'enthousiasme peu. J'ai réfléchi à mes deux plans sans y rien ajouter et à la féerie sans rien trouver. Monseigneur me paraît très en train et nous allons nous y mettre sérieusement dans dix jours, quand je serai rentré à Paris.

Il paraît que vous avez tous les deux solidement bûché les eaux de Saint-Ronan. Vous avez eu une forte conférence ecclésiastique.

Sacré nom d'un chien, quelle chaleur ! Après plusieurs jours de froid et de pluie où je grelottais sans pouvoir me réchauffer, nous jouissons maintenant d'une température étouffante. Elle m'obstrue l'entendement, je ne fais que souffler et dormir étendu « comme ung veau » sur mon lit.

Lis-tu dans la *Franchise* le salon de ce vieux Hennequin? Oh! énorme! Encore plus beau comme critique d'art que comme poète!

763. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset], dimanche 20 septembre [1863].

C'est moi! je ne suis pas mort. Et vous? où êtes-vous, que devenez-vous? etc., etc.

J'ai attendu vainement une réponse de Théo pour savoir s'il viendrait ici, dans le mois d'août ou de septembre, comme il me l'avait promis. Voilà ce qui fait que j'ai tant tardé à vous rappeler votre promesse.

Car vous savez, ô mes bons, que vous m'avez fait celle d'une visite dans ma cabane. Quand sera-ce? Je vous espère.

Je suis à la moitié de ma féerie, laquelle a été refusée sur scénario par le sieur Fournier; non seulement sur scénario, mais après lecture des quatre premiers tableaux. Il a beaucoup *admiré le plan (sic)*, mais c'est le style qu'il a blâmé. Il le trouve mou!! Peut-être a-t-il raison? Quoi qu'il en soit, j'ai continué la chose qui sera terminée vers le mois de décembre.

Répondez-moi un petit mot pour me dire le jour et l'heure de votre arrivée; j'irai à votre rencontre. Vos deux lits vous attendent. Je vous embrasse sur vos quatre joues.

764. À MICHELET.

Croisset, mardi [début d'octobre 1863].

MON CHER MAÎTRE,

J'ai reçu votre cadeau ⁽¹⁾ avant-hier, et (comme les précédents) je l'ai dévoré de suite, tout d'une haleine.

Éblouissement et enchantement, telle est la première impression.

On vous retrouve là entièrement, avec toutes vos grâces et toute votre force; j'admire (plus qu'un autre, et en homme du métier) cet art qui se dissimule sous une simplicité apparente, ce relief des images saillant par un mot, quantité d'horizons qui se déploient *entre les paragraphes*, ce don de *faire vivre* enfin, qui est la marque des élus en fait de style, votre secret à vous, votre qualité suprême.

Comme tout cela est clair, substantiel, amusant!

Jusqu'à présent je n'avais pas saisi les rapports intimes entre l'Espagne et la France, la différence essentielle de l'Angleterre, ni la physionomie de Dubois qui est, chez vous, toute neuve, il me semble, *ni dans quelle mesure* le Régent était un drôle et sa fille une drôlesse.

Quant au système de Law, voilà la première fois que je le comprends, ce qui n'est pas de votre part un médiocre tour de force.

(1) *Histoire de France au XVIII^e siècle : la Régence.*

Quelle charmante chose que le tableau de Paris pendant le système, avec tout ce que vous dites des cafés, des enlèvements, etc.!

Manon Lescaut, enfin, se trouve analysée jusque dans ses entrailles; ce jugement-là est à mettre par-dessus tous les autres et les dépasse, on n'a plus à y revenir; à tout ce que vous touchez, vous laissez une empreinte ineffaçable.

Je suis obsédé par votre peste de Marseille comme par le souvenir d'un cauchemar. Vous avez atteint là, ô maître, au dernier terme du pathétique. Aucune description classique de la peste ne m'avait causé un tel frisson; non seulement on la voit, mais on la *sent*. Des tableaux entiers, toute une vie, tout un monde en deux lignes : « Sans souci d'odorat, dans sa chambrette obscure, la jolie femme au teint jaune, etc. ». Et quelle psychologie que celle-là (p. 318 et 319) : « Des groupes d'amies, de sœurs », etc.!

Et à travers toutes ces merveilles d'intuition, de reproduction et de langage, l'idée principale, le substratum, le but (la révolution qui vient) ne se perd pas de vue une minute; tout se rattache à cela dans votre livre, c'est comme l'épine dorsale de ce colosse.

Donnez-nous-en d'autres, cher maître. Croyez bien que je vous admire autant que je vous aime, et acceptez, je vous prie, deux très fortes poignées de main que vous envoie

Votre tout dévoué.

Seriez-vous assez bon pour présenter tous mes respects à M^{me} Michelet?

765. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 23 octobre 1863.

Je suis honteux d'être depuis si longtemps sans vous écrire. Je pense à vous souvent, mais j'ai été depuis deux mois et demi absorbé par un travail dont j'ai vu la fin hier seulement. C'est une féerie que l'on ne jouera pas, j'en ai peur. Je la ferai précéder d'une préface, plus importante pour moi que la pièce. Je veux seulement attirer l'attention publique sur une forme dramatique splendide et large, et qui ne sert jusqu'à présent que de cadre à des choses fort médiocres. Mon œuvre est loin d'avoir le sérieux qu'il faudrait et, entre nous, j'en suis un peu honteux.

Je n'attache à cela, du reste, qu'une importance fort secondaire. C'est pour moi une question de critique littéraire, pas autre chose. Je doute qu'aucun directeur en veuille et que la censure la laisse jouer. On trouvera certains tableaux d'une satire sociale trop directe. Cela est, chère Demoiselle, la bagatelle qui m'a occupé depuis le mois de juillet. Maintenant, parlons de choses plus graves, à savoir de vous et de vos préoccupations.

Le livre de mon ami Renan ne m'a pas enthousiasmé comme il a fait du public. J'aime que l'on traite ces matières-là avec plus d'appareil scientifique. Mais, à cause même de sa forme facile, le monde des femmes et des légers lecteurs s'y est pris. C'est beaucoup et je regarde comme une grande victoire pour la philosophie que d'amener le public à s'occuper de pareilles questions.

Connaissez-vous la *Vie de Jésus* du docteur Strauss ? Voilà qui donne à penser et qui est substantiel ! Je vous conseille cette lecture aride, mais intéressante au plus haut degré. Quant à *M^{lle} de la Quintinie* ⁽¹⁾... franchement, l'Art ne doit servir de chaire à aucune doctrine sous peine de déchoir ! On fausse toujours la réalité quand on veut l'amener à une conclusion qui n'appartient qu'à Dieu seul. Et puis, est-ce avec des fictions qu'on peut parvenir à découvrir la vérité ? L'histoire, l'histoire et l'histoire naturelle ! Voilà les deux muses de l'âge moderne. C'est avec elles que l'on entrera dans des mondes nouveaux. Ne revenons pas au moyen âge. *Observons*, tout est là. Et après des siècles d'études il sera peut-être donné à quelqu'un de faire la synthèse. La rage de vouloir conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles qui appartiennent à l'humanité. Chaque religion et chaque philosophie a prétendu avoir Dieu à elle, toiser l'infini et connaître la recette du bonheur. Quel orgueil et quel néant ! Je vois, au contraire, que les plus grands génies et les plus grandes œuvres n'ont jamais conclu. Homère, Shakespeare, Goëthe, tous les fils aînés de Dieu (comme dit Michelet) se sont bien gardés de faire autre chose que *représenter*. Nous voulons escalader le ciel ; eh bien, élargissons d'abord notre esprit et notre cœur ! Hommes d'aspirations célestes, nous sommes tous enfoncés dans les fanges de la terre jusqu'au cou. La barbarie du moyen âge nous étreint encore par mille préjugés, mille coutumes. La meilleure société de Paris en est encore à « re-

(1) De George Sand.

muer le sac» qui s'appelle maintenant les tables tournantes. Parlez du progrès, après cela! Et ajoutez à nos misères morales les massacres de la Pologne, la guerre d'Amérique, etc.

Quant à vous, chère âme endolorie, c'est le passé qui vous fait souffrir, à savoir les obligations d'un culte où votre cœur est attaché, mais qui révolte votre esprit. De là, divorce et supplice. Vous ne pouvez vous passer de prêtre, et le prêtre vous est odieux. Soyez à vous-même votre prêtre. Ou bien «abêtissez-vous», comme dit Pascal. Mais vous vous écarterez de tous les remèdes. Le soleil vous fait du bien et vous restez dans un climat mélancolique, etc., etc. Du courage! et l'al-légement à vos maux! voilà ce que souhaite du fond de son âme celui qui est tout à vous.

766. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Croisset, lundi soir [26 octobre 1863].

Eh bien, et Paris? et votre logement, et la solitude, et tout le reste? vous y faites-vous?

Vous avez dû éprouver un étrange *écœurement* quand, toutes vos affaires une fois rangées, vous vous êtes vue seule dans un gîte inconnu, avec la grande ville tout autour de vous. Je connais cela. En fait de sensations profondément amères il en est peu que je n'aie senties. Ayez bon courage cependant, vous vous habituerez à votre nouvelle existence, difficilement il est vrai, mais cela viendra. Et puis, vous ne pouviez plus rester à

Rouen; l'ennui vous submergeait. J'ai bien pensé à vous, mercredi dernier, jour de votre départ, je crois. Le dimanche précédent je vous avais vaguement attendue tout l'après-midi; espoir trompeur.

Donnez-moi, ou plutôt donnez-nous (car ici on parle de vous souvent) des nouvelles de votre aimable personne. Je compte la baiser sur les deux joues dans un mois au plus tard.

J'ai fini aujourd'hui tant bien que mal le *Château des cœurs*. J'en suis *bouteux*, cela me semble immonde, c'est-à-dire léger, *petiot*. Le manque absolu de distinction, chose indispensable à la scène, est peut-être la cause de cette lamentable impression. La pièce n'est pas mal faite, mais comme c'est vide! Tout cela ne m'ôte nullement l'espoir de la réussite; au contraire, c'est une raison pour y croire. Mais je suis humilié intérieurement: j'ai fait quelque chose de médiocre, d'inférieur.

Je vais maintenant m'occuper de la préface, qui sera, je l'espère, un travail plus sérieux, et jeudi prochain j'irai à la Bibliothèque, où je verrai votre vieil ami. Vous souvient-il que c'est là l'endroit de notre première entrevue? On vous a apporté des mirlitons, le sucre en poudre faisait une moustache blanche à votre joli bec, vous étiez charmante, à donner envie de vous croquer comme les gâteaux.

Ce pauvre Rouen! comme vous y songez, n'est-ce pas? Il en est toujours ainsi, les choses dans l'éloignement seules sont belles, pays et amours, peut-être.

Je m'y suis trimbalé jeudi dernier (non pas dans les amours mais dans Rouen) pour le mon-

trer à des étrangers, au docteur Willemin (de Vichy). Il y avait bien longtemps que je n'avais fait pareille promenade; cela m'a reporté à ma jeunesse, à mon temps de collège, etc.

Si vous attendez de moi des nouvelles *locales*, j'en suis bien fâché, mais je les ignore toutes. Je me suis privé d'aller mercredi dernier à un bal terrible où toute la Rouennerie, toute la Havrerie et toute l'Elbeuferie était conviée. La vue d'une grande masse de bourgeois m'écrase; je ne suis plus assez jeune ni assez sain pour de pareils spectacles. Quant au grotesque qu'on y peut recueillir, je le sais par cœur.

Avez-vous lu le dernier volume de Michelet? C'est bien amusant. Il a le don de charmer, celui-là.

Et votre roman à l'*Opinion Nationale*, que devient-il? En commencez-vous un autre? Que faites-vous? etc., etc.

Mille tendresses de votre

G. F.

767. À JULES DUPLAN.

Mardi 3 novembre 1863.

Oui, voilà bien longtemps, mon pauvre vieux, que nous ne nous sommes vus. Un peu de patience! Nous aurons ce plaisir dans une dizaine de jours, au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, au plus tard, car j'ai fini le *Château des cœurs* depuis mercredi dernier. Il ne reste plus que les vers (dont j'ai fait l'esquisse) à écrire. Je suis bien curieux de te montrer cela. Présentement je m'occupe de lectures relatives à ma préface.

Monseigneur a passé par des états *déplorables*. Telle est la raison de son silence vis-à-vis de toi et de son inaction dans la féerie. Car il n'a jusqu'à présent *rien* fait. 1° Sachant que Fournier ne voulait lui jouer *Faustine* que dans un an, il a retiré sa pièce. 2° Fournier a déclaré n'avoir pas l'argent de son indemnité. 3° Doucet lui a fait faire un manuscrit pour le montrer aux grands. 4° Ledit Doucet a donné ce manuscrit à Thierry. 5° Bouilhet a été sur le point d'intenter un procès à Fournier. 6° Le même Fournier, samedi dernier, lui a envoyé une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Je triomphe. Je vais jouer *Faustine* immédiatement. » Dans un billet laconique et fiévreux, Monseigneur me dit que Fournier veut le jouer en cinq semaines, ce qui me paraît raide ; je n'en sais pas plus. Notre ami est maintenant à Paris, rue Lafayette, 48, chez Duval pharmacien. Voilà. Je vais m'occuper, aussitôt arrivé, de faire recevoir quelque part la féerie pour qu'on la monte cet été et qu'on la joue à l'automne. Il y aura du tirage à la censure ! Mais je crois la chose *amusante*. J'ai expédié ces 175 pages en deux mois et demi, c'est assez joli pour moi ; et note que j'ai recommencé deux fois le dénouement qui est tout autre que dans le plan primitif.

Rien n'égale maintenant mon dédain pour « le dialogue vif et coupé ». Quelle division du style !

A-t-on demandé pour toi quelque chose de précis ? Attendre indéfiniment est pis que d'être refusé. Il me tarde bien d'embrasser ta bonne trombine.

A bientôt ; du courage.

768. À THÉOPHILE GAUTIER.

[Paris] Lundi soir [novembre 1863].

Ne viens pas dîner jeudi chez moi. Je suis invité par le Prince au Palais-Royal. Aurons-nous l'honneur de nous y rencontrer ?

Je finis *Fracasse*. Quelle merveille ! Oui, une merveille de style, de couleur et de goût. Sois convaincu que jamais tu n'as eu plus de talent. Telle est mon opinion.

Je t'embrasse.

769. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, nuit de jeudi à vendredi [19-20 novembre 1863].

Tu es bien gentille de me donner des nouvelles de ta bonne maman avec tant de régularité, mon bibi. Continue, je te serai fort obligé.

La lettre de ce soir me rassure un peu, puisque je vois que notre pauvre vieille a pu m'écrire ⁽¹⁾. C'est qu'elle souffre moins. Soigne-la bien et tâche de lui faire prendre courage; persuade-lui que *ça la purge*.

Dis-lui de se rassurer quant à ses clefs : toutes resteront enfermées soigneusement.

Nous avons passé toute la journée à travailler, Monseigneur et moi; mais, franchement, je suis dégoûté de la féerie, j'en tombe sur les bottes. Cependant, je doute du succès de moins en

(1) M^{me} Flaubert souffrait d'un anthrax.

moins; mais rien de ce que j'aime dans la littérature ne s'y trouvera. Il me tarde de faire autre chose et, au lieu de passer une partie de mon hiver à intriguer pour la faire recevoir, j'aimerais mieux être enthousiasmé par un roman et demeurer à Croisset, seul, comme un ours, s'il le fallait. Je finis par avoir l'opinion de tout le monde et trouver que je déchois. Quoi qu'il en soit, j'irai jusqu'au bout : c'est l'affaire de trois belles semaines de travail encore!

Adieu, ma chère Carolo. Je vais me coucher; je me lève demain dès 7 heures et demie pour aller à Neuilly, chez Gautier.

Je vous embrasse toutes les deux bien tendrement.

Ton vieil oncle.

770. À LA MÊME.

[Paris, 23 novembre 1863.]

MON BIBI,

Je compte avoir ce soir ou demain matin une lettre me disant que ta bonne maman continue à moins souffrir. Soigne-la bien, ma chère Caro, et tâche de lui faire prendre patience et d'en prendre un peu toi-même. Pour vous égayer, tu pourras faire venir les Aztèques⁽¹⁾, les inviter à passer une quinzaine avec vous, seuls, à la campagne.

⁽¹⁾ Il y avait à ce moment-là, à la foire Saint-Romain, des individus de cette race.

Ta tante Achille ne me dit pas quel jour elle viendra à Paris avec son époux. J'ai reçu hier douze bouteilles de vin de Vouvray : c'est un cadeau de ce brave Maisiat auquel je suis très sensible. J'ai eu hier dix personnes à la fois dans mes salons, et j'ai été le soir chez la princesse Mathilde, qui est toujours fort aimable. J'attends Monseigneur; nous allons travailler cet après-midi ensemble, après quoi j'irai au dîner de Magny. Je n'ai aucun projet ni engagement pour le reste de la semaine.

Théo m'a dit qu'il allait se mettre à l'opéra de *Salammbô*, chose que je crois fort peu. Voilà toutes les nouvelles. Tu me reproches, mon bibi, de ne pas t'écrire de longues lettres; mais que veux-tu que je te dise, vous écrivant tous les jours? J'ai bien envie de voir ta bonne petite mine fraîche et de la bécoter.

Ton vieux.

Les Bichons, que j'ai vus hier pour la première fois, se sont beaucoup informés de ta peinture.

771. À LA MÊME.

Paris, samedi, 9 h. 1/2 du matin
[5 décembre 1863].

Oui, mon Caro, 9 heures et demie du matin! Monsieur est levé, bottiné, vêtu et prêt à se mettre en course. Hier matin, j'ai fini, tout à fait fini la féerie. Ma table est brossée et il y a un gros caillou

sur les pages du *Château des Cœurs*. Je vais dès maintenant commencer les affaires. Je suis sûr que la fin de notre pièce est maintenant excellente.

J'ai, hier, dîné avec un ami des dames Vasse, qui connaissait leur naufrage par M^{me} Jacques. C'est le docteur Cabarus ⁽¹⁾. À ce dîner chez M^{me} de Tourbey, nous étions très peu de monde : Sainte-Beuve, Girardin, Darimont le député, Cabarus et le préfet de la Corse, lequel n'était pas à la hauteur. Le Prince ⁽²⁾ m'appelle maintenant « son cher ami ». La bienveillance qu'il me témoigne a pour cause, je crois (ainsi que celle de sa sœur), la certitude où il est que je ne lui demanderai rien, ni une croix, ni un bureau de tabac.

J'ai vu, avant d'aller là, la petite mère Cloquet, qui s'est, comme son mari, beaucoup informée de ta grand'mère : ils me semblent, cette année, plus amicaux que jamais.

Ce matin, je vais aller chez l'Idiot ⁽³⁾, puis chez Pagnerre, puis déjeuner chez Taine avec Renan. Mercredi prochain, à 1 heure, chez moi, lecture solennelle de la féerie, « devant un aréopage » dont je te dirai la constitution...

Voilà, je crois, toutes les nouvelles. Monseigneur est toujours dans des transes et des angoisses continuelles ! Quel incroyable bonhomme ! A propos d'ecclésiastiques, t'ai-je dit qu'il y a huit jours je m'étais trouvé en chemin de fer avec deux évêques et une grande quantité d'Onuphres

(1) Fils de M^{me} Tallien.

(2) Le prince Jérôme Napoléon.

(3) Charles d'Osmoy.

J'espère qu'à la fin de la semaine prochaine vous prévoirez l'époque de votre départ.

Ton vieil oncle qui t'aime.

M^{me} Touzan doit t'écrire pour te demander des explications relatives à la tapisserie. Vous voyez, Mademoiselle, qu'on fait vos commissions.

772. À JULES SANDEAU.

Lundi matin [Paris, décembre 1863].

Je ne vais pas vous voir parce que je vous suppose dans tous les embarras d'une première.

Quand a-t-elle lieu? Est-ce demain ou après-demain? J'aurais besoin de le savoir.

Et ma place (ou mes places)? Comment les aurai-je?

Bonne chance, et mille bonnes tendresses.

773. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi matin, 10 heures
[milieu de décembre 1863].

MON LOULOU,

J'attends Pagnerre à déjeuner et j'ai encore ma toilette à faire. La féerie est annoncée et *attendue* au Châtelet. Demain matin je donne la copie. Quand elle sera copiée et pendant que notre sort se décidera, j'irai vous faire une visite, c'est-à-dire, je pense, dans huit à dix jours. A 1 heure précise je vais tantôt la lire à MM. Durandau, l'auteur

du *Petit Léon*, qui doit faire les dessins des décors et des costumes, Duplan, de Beaulieu (un ami de d'Osmoy), le frère dudit d'Osmoy, Lemoine, un ami de Bouilhet, Alfred Guérard, Rohaut, un ami de Monseigneur, qui écrit dans les petits journaux. Nous avons voulu avoir un public de bourgeois pour juger de l'effet naïf de l'œuvre. Monseigneur n'arrivera qu'à la fin; il sera à la répétition, puis à la Censure qui lui cherche chicane. Voilà. Je vous ai dit sans doute que mon ami Pagnerre était un des actionnaires de la nouvelle société qui possède les théâtres du boulevard. C'est un des créateurs du *Garçon*. Cela fait une franc-maçonnerie qu'on n'oublie point. Aussi l'ai-je trouvé très ardent à nous servir, jusqu'à présent.

J'ai hier dîné chez M^{me} d'Osmoy qui désire beaucoup vous connaître; c'est une bonne et aimable jeune femme, très enfant encore et pas du tout poseuse. Nous étions servis à table par une femme de chambre qui avait un petit bonnet d'opéra-comique très coquet. Avant d'aller chez l'Idiot j'avais vu le professeur ⁽¹⁾, qui s'est beaucoup informé de ta grand'mère.

Soigne-la bien, ma chère Caro, fais en sorte qu'elle ne s'aperçoive pas trop de mon absence! Tu ne dois pas trop t'amuser, mon pauvre bibi. Mais elle s'amuse sans doute encore moins que toi. Ayez un peu de patience toutes les deux, le mois prochain sera plus gai.

J'ai vu lundi M^{me} Laurent ⁽²⁾ en très bon état,

(1) Jules Cloquet, professeur à l'École de médecine.

(2) Une cousine.

ainsi que son petit époux. Le père Laurent était avec eux, dans leur salle à manger et en train de filtrer du vin. C'était un spectacle peu luxueux.

Je venais de voir le père Michelet qui m'a l'air très touché, ainsi que sa femme, des lettres que je lui écris.

Ce soir et demain je dîne chez moi; vendredi, chez Charles-Edmond : telles sont les nouvelles, mon bibi.

La semaine prochaine je me remets à travailler.

Adieu, pauvre chat. J'embrasse ta bonne mine fraîche.

Caresse un peu ta grand'mère pour moi et tâchez de passer votre semaine le moins maussagement possible.

Ton oncle le scheik qui t'aime.

774. À LA MÊME.

Paris, mercredi, 3 heures [fin de décembre 1863].

MON BIBI.

M^{lle} Virginie ⁽¹⁾ sort d'ici. Elle m'a appris que M^{lle} Ozenne ⁽²⁾ devait arriver ce soir à Croisset. Vous allez donc avoir de la compagnie et ne pas vous ennuyer si fort. Je plains moins ta grand'mère d'être dans son lit par le froid horrible qu'il fait. Avez-vous reçu l'édredon? Je n'ai aucune nouvelle de la féerie. Voilà deux jours que Pagnerre (d'après une lettre de lui) doit venir me voir, et

(1) Virginie Niel, cousine de M^{me} Flaubert.

(2) M^{lle} Ozenne, que Flaubert avait surnommée «la Divine».

je l'attends en ce moment même. Saint-Victor m'a dit que le directeur des Variétés en avait envie : il n'y a donc rien de fait, comme tu le vois.

Maintenant causons de la grande affaire.

Eh bien, ma pauvre Caro, tu es toujours dans la même incertitude, et peut-être que maintenant, après une troisième entrevue, tu n'en es pas plus avancée. C'est une décision si grave à prendre que je serais exactement dans le même état si j'étais dans ta jolie peau. Vois, réfléchis, tâte bien ta personne tout entière (cœur et âme), pour voir si le monsieur comporte en lui des chances de bonheur. La vie humaine se nourrit d'autre chose que d'idées pratiques et de sentiments exaltés; mais, d'autre part, si l'existence bourgeoise vous fait crever d'ennui, à quoi se résoudre? Ta pauvre grand'mère désire te marier, par la peur où elle est de te laisser toute seule, et moi aussi, ma chère Caro, je voudrais te voir unie à un honnête garçon qui te rendrait aussi heureuse que possible! Quand je t'ai vue, l'autre soir, pleurer si abondamment, ta désolation me fendait le cœur. Nous t'aimons bien, mon bibi, et le jour de ton mariage ne sera pas un jour gai pour tes deux vieux compagnons. Bien que je sois naturellement peu jaloux, le coco qui deviendra ton époux, quel qu'il soit, me déplaira tout d'abord; mais là n'est pas la question. Je lui pardonnerai plus tard et je l'aimerai, je le chérirai, s'il te rend heureuse.

Je n'ai donc pas même l'apparence d'un conseil à te donner. Ce qui plaide pour M. C*** ⁽¹⁾ c'est la façon dont il s'y est pris; de plus on connaît son

(1) Ernest Commanville, gros négociant en bois.

caractère, ses origines et ses attaches, choses presque impossibles à savoir dans un milieu parisien. Tu pourrais peut-être, ici, trouver des gens plus brillants; mais l'esprit, l'*agrément* est le partage presque exclusif des bohèmes. Or ma pauvre nièce mariée à un homme pauvre est une idée tellement atroce que je ne m'y arrête pas une minute. Oui, ma chérie, je déclare que j'aimerais mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu'un grand homme indigent : car le grand homme aurait, outre sa misère, des brutalités et des tyrannies à te rendre folle ou idiote de souffrances. Il y a à considérer ce gredin de séjour à Rouen, je le sais; mais il vaut mieux habiter Rouen avec de l'argent que vivre à Paris sans le sou; et puis pour quoi, plus tard, la *maison de commerce* allant bien, ne viendriez-vous pas habiter Paris?

Je suis comme toi, tu vois bien, je perds la boule; je dis alternativement blanc et noir. On y voit très mal dans les questions qui vous intéressent trop. Tu auras du mal à trouver un mari qui soit au-dessus de toi par l'esprit et l'éducation; si j'en connaissais un rentrant dans cette condition et ayant en outre tout ce qu'il faut, j'irais te le chercher bien vite. Tu es donc forcée à prendre un brave garçon inférieur. Mais pourras-tu aimer un homme que tu jugeras de haut? Pourras-tu vivre heureuse avec lui? Voilà toute la question. Sans doute que l'on va te talonner pour donner une réponse prompte. Ne fais rien à la hâte et quoi qu'il advienne, mon loulou, compte sur la tendresse de ton vieil oncle qui t'embrasse.

Écris-moi de longues lettres avec beaucoup de détails.

775. A JULES SANDEAU.

[Paris] Samedi [décembre 1863-début janvier 1864].

J'irai vous dire adieu demain matin. Je pars demain soir ou lundi matin. Ma petite maman me réclame.

Bouilhet a promis les corrections de sa *Faustine* pour la fin de la semaine prochaine.

Nous sommes l'un et l'autre *exténués*. Voilà quatre nuits que je ne ferme l'œil. Adieu. A demain. De onze heures à une heure? Est-ce votre heure? Ou bien de trois à six, ce qui m'arrangerait mieux.

A vous toujours.

776. À CHARLES LAMBERT.

[Début de 1864.]

MON CHER AMI,

Faites-moi le plaisir de me dire votre numéro, afin que je puisse vous envoyer une Carthaginoise.

Donnez-moi aussi l'adresse d'Urbain. Avez-vous pensé à recommander *Une femme bien élevée*, d'Amélie Bosquet, à Guérout? L'auteur attend impatiemment sa décision.

Mille poignées de main.

777. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, lundi matin [18 janvier 1864].

Oui, ma chère Caro, j'obéis à ton désir : je serai à Croisset le mercredi. J'avais ce jour-là un dîner, je l'ai remis; je vais donc te voir dans le véritable état d'une jeune personne ayant un jeune homme! Très bien! très bien!

Embrasse bien pour moi notre pauvre vieille.

Ton ganachon d'oncle.

778. À LA MÊME.

[Paris] Lundi, 1 heure [janvier 1864].

Je suis bien aise, mon Caro, de voir que tu es rétablie dans ton *assiette*. Espérons que toutes nos agitations sont terminées et que le calme va succéder à la tempête; ta bonne maman m'a l'air d'aller mieux et de ne plus tant se désespérer : tout a une fin, et «des jours tranquilles vont luire», comme dirait «la Divine».

Pour te raconter toute l'histoire de *Faustine*, il me faudrait un volume. Apprends seulement que c'est maintenant, grâce à moi, une *affaire impériale*. Elle sera jouée du 10 au 15 février avec un luxe inouï, toute la Cour y assistera, etc., etc.; la Porte-Saint-Martin est maintenant *aux pieds* de Monsei-

gneur. Quant à la Censure, ayant en tête Camille Doucet, elle est furieuse et tremble dans sa peau, ne sachant d'où lui est venu ce terrible coup de bas. Bref, tout va admirablement et ton vieux ganachon d'oncle est content. J'étais né, peut-être, pour les intrigues politiques, car toutes les fois que je m'en suis mêlé, j'ai réussi. Au milieu de tout cela je pense sans cesse à mon roman⁽¹⁾; je me suis même trouvé samedi dans une des situations de mon héros. Je rapporte à cette œuvre (suivant mon habitude) tout ce que je vois et ressens. Pour te donner une idée de mes occupations la semaine dernière et de la manière dont moi et mes fidèles trimions sur le pavé, sache que le jeune Duplan n'a fait dans la journée de jeudi que six fois le trajet du boulevard du Temple aux Invalides. Samedi dernier j'ai eu deux rendez-vous, un à minuit et un autre à 1 heure du matin. J'ai été très content de Florimont dans cette affaire : il s'est conduit en brave.

J'étais invité à dîner aujourd'hui chez M^{me} Cloquet et demain chez Dumont. J'ai refusé l'un et l'autre, n'ayant pas le temps d'y aller.

J'attends maintenant « l'Idiot d'Amsterdam » (devenu exact!!!). Nous allons aller à la répétition de *Faustine*; de là aux Variétés pour notre traité; puis j'irai chez Florimont, puis chez la mère Sand qui est malade et de là au dîner de Magny. Demain je m'enferme ainsi qu'après-demain; jeudi soir j'irai chez Michelet avec les de Goncourt.

J'ai fait cette nuit une nuit de quatorze heures, m'étant couché à 10 et levé à midi. Je voudrais

(1) *L'Éducation sentimentale.*

bien vous voir, d'abord pour vous voir, et puis pour vous conter un tas de choses farces. J'ai dîné samedi chez la princesse Mathilde, et la nuit d'hier (du samedi au dimanche) j'ai été au bal de l'Opéra jusqu'à 5 heures du matin avec le prince Napoléon et l'ambassadeur de Turin, en grande loge impériale. Voilà. Ceci doit être lu en scheik : « Ah ! comme il y a loin de tout cela à notre bonne petite vie de province ! »

Si quelque Rouennais t'interroge sur *Faustine*, je te supplie, mon loulou, de ne rien dire du tout : il faut être modeste dans la victoire et, quand on fréquente les grands, discret.

Tu t'imagines bien que je n'ai guère pensé à ton Homère. La meilleure traduction que je connaisse est celle de Baresté ; patiente un peu, je te la trouverai.

M. et M^{me} d'Osmoy demeurent rue Duphot, 8. Comme je leur ai dit que nous devions, ta grand-mère et moi, aller à Trouville cet été, ils se proposent d'y venir en même temps que nous pour jouir de notre compagnie.

Si tu n'assistes pas à la première de *Faustine*, tu pourras voir celle du *Château des Cœurs*.

Adieu, pauvre bibi. Embrasse bien ta bonne maman et soigne-la de ton mieux.

Reçois-tu toujours de beaux bouquets ?

Suis-je gentil de t'écrire une si longue lettre, hein ?

Je baise tes bonnes joues fraîches.

Ton oncle le timoré.

779. À LA MÊME.

[Paris] Jeudi, 1 heure
[4 février 1864].

Qu'est-ce que ça veut dire, mon Caro ? Avec qui viendras-tu à Paris ? Ce ne peut être avec ta grand'mère ni avec ta tante Achille ? C'est donc avec cette bonne Virginie ? Mais alors tu laisserais la pauvre vieille toute seule ? Quelles personnes énigmatiques vous faites pour me donner toujours des nouvelles incomplètes. Celle-là, heureusement, ne me tourmente pas !

La première de *Faustine* aura lieu dans dix à douze jours. Ça va bien. J'assiste à toutes les répétitions, ce qui m'amuse et me tourmente tout à la fois ; c'est non seulement Bouilhet, mais Fournier qui m'a prié de venir, à trois reprises différentes. Je ne crois pas leur être inutile, soit dit sans vanité. On commence à beaucoup parler de *Faustine* ; la mise en scène sera splendide. Comme je suis content de savoir que ta bonne maman va mieux ! Peut-être que, si elle eût employé la pierre infernale plus tôt, la guérison serait plus avancée ?

Adieu, mon pauvre loulou. Je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle.

780. À LA MÊME.

Paris, lundi, 3 heures [29 février 1864].

MA CHÈRE CARO,

Je n'oublie pas du tout « la Divine »⁽¹⁾, mais je n'ai pas eu jusqu'à présent de places à lui donner. Ce sera pour cette semaine. *Faustine* commence à *faire de l'argent* : les recettes de ces jours derniers étaient très bonnes. Le feuilleton d'aujourd'hui est en somme très favorable, et ça va aller, je crois. Leurs Majestés ont paru très contentes l'autre jour, ce qui attire du monde. Bref, je suis payé de mes peines qui n'ont pas été médiocres. Je vais ce soir à la première de la mère Sand⁽²⁾, dans la loge du Prince. Demain j'assiste au contrat de Guérard. Jeudi je vais chez Michelet. Voilà le programme de la semaine. Le service des billets de *Faustine* commençant à se calmer, je suis un peu plus tranquille. Comme je dors ! comme je dors !

Tu devrais bien me donner de vos nouvelles un peu plus longuement. Quand pensez-vous pouvoir venir à Paris ? Meubles-tu ta maison ? Je serais content si vous preniez Touzan pour tapisserie ; il est « de bon goût » et pas cher.

« L'idiot d'Amsterdam » nous quitte à la fin de la semaine, la féerie une fois réglée.

Adieu, pauvre loulou. Embrasse bien ta grand-mère pour moi. Je suis fatigué d'écrire des billets.

(1) M^{lle} Ozenne, amie de M^{me} Commanville.

(2) Le Marquis de Villemer.

Quand j'ai un moment de repos, je dors sur mon grand divan en songeant à mon roman que j'ai grande envie d'écrire.

Ton vieux ganachon d'oncle.

Amitiés à Monsieur mon futur neveu ainsi qu'à cette bonne Virginie.

781. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Nuit de lundi, 3 h.

[Paris, fin février-début de mars 1864].

MES BICHONS,

Mademoiselle Bosquet m'écrit pour me demander s'il vous est agréable qu'elle vous fasse un article dans le *Journal de Rouen*. Elle admire grandement votre livre⁽¹⁾.

Et moi aussi, car je viens de le lire ou plutôt de le dévorer en entier et d'une seule haleine (depuis 9 h. du soir). Ça m'a charmé. Voilà tout ce que je puis dire maintenant. Ce qui me reste le plus dans la tête, c'est le portrait de l'abbé, celui d'Henri et la mort de Renée. Quel charmant être que cette jeune fille-là !

Ce volume m'a l'air roide, dites donc. Je vais maintenant le relire posément.

Mais c'est l'exemplaire de Bouilhet que j'ai reçu. Où est le mien ?

Comme ça s'enchaîne ! Quel mouvement ! Et

⁽¹⁾ *Renée Mauperin*.

il y a des morceaux chouettes, des portraits *classiques*. Le dialogue au commencement entre les deux époux, exquis; le duel, superbe, etc.

J'ai été irrité plusieurs fois par des imparfaits dans la narration. Sont-ce des fautes typographiques ou bien est-ce intentionnel?

Adieu. Je n'en puis plus; je vous prends sur ma table de nuit et je vous relis.

Tendresses de votre vieux.

Oui, S... n... d. D... c'est bien, très bien! J'ai franchement ri à deux ou trois places et mouillé à quelques autres (comme un bourgeois). Comme vous avez de talent et d'esprit et comme je vous aime!

782. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi, 5 heures [3 mars 1864].

MA CHÈRE CARO,

Je suis bien content de penser que dans huit jours nous revivrons enfin ensemble! Les douleurs de genou de ta grand'mère seront dissipées, espérons-le! et nous passerons encore avant ton mariage quelques moments comme autrefois.

Il fait un temps horrible, bien défavorable aux gens enrhumés. Je tousse et suis sur le bord d'une grippe. Heureusement que le dîner de Bouilhet pour ce soir est manqué. Il devait nous payer un festival à moi, à «l'Idiot» et à Fournier; mais, ce dernier étant malade par suite des fatigues de *Faustine*, la partie est remise.

Nous nous bornerons à aller chez le père Michelet en soirée. Et puis demain et après-demain je me prive complètement de bottines et reste chez moi, si ce n'est demain soir où je vais chez la Tourbey. Mais ce qu'il y a de pire, ce sont les courses de jour. Heureusement elles sont finies, *Faustine* marchant toute seule.

Je vais employer le temps qui me reste, d'ici à mon départ définitif de Paris, à préparer mon terrible roman.

Adieu, ma chère Carolo. Embrasse ta bonne maman bien fort et dis-lui qu'elle touche à la fin de ses maux. Notre pauvre vieille a été bien éprouvée cet hiver.

Un bon baiser de

Ton ganachon d'oncle.

783. À LA MÊME.

Croisset, lundi soir [11 avril 1864].

Eh bien, mon pauvre loulou, ma chère Caroline, comment vas-tu ? Es-tu contente de ton voyage, de ton mari et du mariage⁽¹⁾ ? Comme je m'ennuie de toi ! et comme j'ai envie de te revoir et de causer avec ta gentille personne ! Bouilhet est parti avant-hier, les dames Vasse aujourd'hui ; M^{me} Laurent s'en ira samedi et Virginie en même temps qu'elle, je crois ! M^{me} Desvilles doit arriver samedi ou dimanche. Telles sont les nouvelles.

(1) Mariage de Caroline Hamard avec Ernest Commanville
6 avril 1864.

Nous ne savons pas où vous adresser nos lettres. Vous devriez bien nous faire part de votre itinéraire et de vos projets de retour dès que vous serez arrivés soit à Gênes, soit à Venise.

Nous avons bu ce soir à votre santé et j'ai écrit les dernières adresses des billets de faire part. Le temps est redevenu beau, et le jardin verdit. Votre intention est-elle de rester à Paris quelques jours, avant de revenir à Rouen?

J'ai tant de choses à te dire que je ne t'en dis aucune; ou plutôt non, j'ai simplement bien envie de baiser tes bonnes joues, de te regarder en face et de faire une longue causerie.

Adieu donc, mon pauvre Carolo, embrasse pour moi Monsieur mon neveu et pense à ton Vieux.

Écris-nous le plus souvent que tu pourras. Ta grand'mère compte les jours qui la séparent de ton retour : il lui semble que tu es partie depuis un siècle.

784. À LA MÊME.

Croisset, jeudi, 3 heures, 14 avril [1864].

Il était temps que ta lettre arrivât, ma chère Caro, car ta bonne maman commençait à perdre la boule. Nous avions beau lui expliquer qu'il fallait du temps à la poste pour apporter de tes nouvelles; rien n'y faisait, et si nous n'en avions pas eu aujourd'hui, je ne sais comment la journée de demain se serait passée. Je t'ai écrit à Milan lundi dernier.

Tu as l'air de bien t'amuser, mon pauvre lou-lou. J'aurais bien voulu te voir en traîneau et sur un mulet! Je m' imagine que tu ne dois pas être très brave et penses «à la sécurité de MM. les voyageurs»; je me figure ta bonne mine fraîche au milieu des montagnes... Mais ce qui m'intéresse plus que ton voyage, c'est ton P.-S., à savoir que tu te plais beaucoup avec ton compagnon et que vous vous entendez très bien. Continuez comme cela une cinquantaine d'années encore et vous aurez accompli votre devoir. [.....]

Je voudrais bien être avec vous à Venise! QUEL CACHET! Comme c'est beau, hein? Profitez de votre liberté, mes chers petits. Nous vous embrassons tous et moi particulièrement, qui suis

Ton vieux ganachon d'oncle.

Je me suis remis à travailler, mais ça ne va pas du tout! J'ai peur de n'avoir plus de talent et d'être devenu un pur crétin, un goîtreux des Alpes.

785. À LA MÊME.

Croisset, lundi, 5 heures soir, 18 avril [1864].

J'espère que ceci vous arrivera avant votre départ, mon pauvre Caro, car dans mes prévisions vous ne devez partir de Venise que samedi. Ta grand'mère attend avec bien de l'impatience l'annonce positive de votre retour. Quant à moi, je vois *que* tu t'amuses si bien, *que* je regrette *que* ton voyage ne se prolonge pas. Vous promenez-vous

bien en gondole? Te repais-tu de Véronèse, de Titien et de Tintoret? Je vous approuve fort d'avoir passé légèrement sur tout le reste afin d'avoir plus de temps pour Venise. Il y a peu de choses aussi belles au monde, j'en suis sûr. Ouvre bien tes yeux pour t'en souvenir toute ta vie.

Tu as dû être bien longtemps sans avoir de nos nouvelles, mais c'est de votre faute, mes cocos.

Ta grand'mère, quand elle en a des tiennes, est assez raisonnable; mais au bout de deux jours elle trouve que tu l'oublies ou s' imagine que tu es malade. Donnez-nous votre itinéraire du retour, si la chose n'est déjà faite dans une de vos lettres qui va croiser celle-ci.

Je n'ai plus pour compagnie que la mère Desvilles et maman. Elles viennent le soir dans mon cabinet; la première ne dit rien et la seconde dort, ce qui fait des petites réunions fort animées. Heureusement que maintenant je travaille beaucoup au plan de mon grand roman parisien. Je commence à le comprendre, mais jamais je n'ai autant tiré sur ma pauvre cervelle. Ah! que j'aimerais mieux me promener sur le Grand Canal ou au Lido!

On nous fait beaucoup de visites. Toute la famille, sauf Achille, est venue aujourd'hui ici et va y dîner. Le jeune Roquigny crie maintenant dans le jardin, avec son chien. Le temps est superbe et tous les arbres sont en fleur. N'importe! Moi qui *déteste la nature*, je préférerais une longue station devant la *Magdeleine* du Giorgione. Et les Jean Belin, hein? Est-ce farce? Adieu, mon pauvre loulou. Revenez, qu'on vous embrasse tous les deux: vous serez bien reçus.

Je voudrais savoir si vous resterez à Paris quelques jours et le jour que vous y arriverez, parce que ta grand'mère s'y transporterait avec moi. Dans le cas contraire, je vous attendrai ici et ne m'en irai que quelques jours après, quand je t'aurai usé un peu les joues. J'ai besoin de passer à Paris un bon mois, au moins, à consulter des collections de journaux.

786. À ERNEST CHEVALIER.

[Croisset, 19 avril 1864.]

Je n'accepte pas tes tendres reproches, mon cher Ernest, bien qu'ils m'aient remué jusqu'au fond de l'âme. Nous avons beau ne nous voir qu'à de rares et courts intervalles, je pense à toi bien souvent, sois-en convaincu, et je te regrette, mon pauvre vieux ! A mesure que l'on vieillit et que le foyer se dépeuple, on se reporte vers les jours anciens, vers le temps de la jeunesse. Tu as été trop mêlé à la mienne, tu as trop fait partie de ma vie pendant longtemps, pour qu'il y ait jamais de ma part oubli ni froideur ! Jamais je ne vais à Rouen, chez mon frère, sans regarder la maison du père Mignot, dont je me rappelle encore tout l'intérieur et jusqu'aux devants de cheminée : Henri IV chez la Belle Gabrielle, un cheval qui ruait, etc. Quand Pâques revient, je songe à mes voyages aux Andelys, alors que nous fumions pipes sur pipes dans les ruines du Château-Gailard, et que ton pauvre père nous versait du vin de Collioures et nous découpait des pâtés

d'Amiens, tout en riant de si bon cœur aux bêtises que je disais. L'autre jour, j'ai été au collège voir un gamin que l'on m'avait recommandé à Paris; tout le temps du collège m'est revenu à la pensée. Je t'ai revu battant la semelle contre le mur, par un temps de neige, dans la cour des grands...

Mais, saprelotte, quand tu viens à Paris préviens-moi par un petit mot la veille, afin que je puisse te recevoir et t'embrasser. Je rugis comme un âne toutes les fois qu'on me remet ta carte. J'y passerai tout le mois de mai, j'attends même le retour des nouveaux époux pour y aller; ils sont maintenant à Venise.

Pour répondre aux questions que tu ne me fais pas et qui t'intéressent, puisque tu t'intéresses à tout ce qui me regarde, je te dirai que mon nouveau neveu me paraît un excellent garçon et qu'il adore sa femme; c'est le principal. Quant à son métier, il a une scierie mécanique à Dieppe et fait venir des bois du Nord qu'il vend à Rouen et à Paris. Il est très considéré par les bourgeois comme honnête homme et homme capable dans son industrie. Voilà tout ce que je peux t'apprendre maintenant.

Ma mère m'a chargé de t'embrasser bien fort, ainsi que tous les tiens. C'est ce que je fais.

Ton vieux.

Quand donc reverrai-je ta femme, qui m'a laissé un si excellent souvenir?

Tu me parais embêté de la toge. Ne serait-ce pas plutôt de la province? Quand siégeras-tu à Paris, ou tout au moins plus près de nous?

787. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi, 4 heures soir,
22 avril [1864].

MA CHÈRE CARO,

Ta réponse à *la présente* nous arrivera peu de temps avant toi, probablement.

Ta lettre de Venise, datée de mardi, nous a fait bien plaisir. Ta grand'mère a eu le temps de la lire sur le quai, avant de prendre le bateau de 2 heures. Elle est à faire des courses avec M^{me} Desvilles; elle m'a chargé de t'embrasser et de te remercier de ton exactitude, pauvre chérie.

J'imagine qu'étant à Milan, vous avez été aux îles Borromées, ou tout au moins au lac de Côme; cela en vaut la peine.

De Milan à Paris, vous ne vous arrêterez guère, probablement. Nous vous attendons vers le milieu de la semaine (si vous ne vous arrêtez pas à Paris). Aucune nouvelle à vous apprendre. La famille vient très souvent ici, et tout le monde s'informe de vous avec empressement. Il fait chaud comme au mois de juin, et j'ai cuydé crever de chaleur, hier, à Rouen (j'ai rencontré dans les rues l'avocat Nion qui m'a assommé avec les *potins* locaux! Quel être! quelle portière!), en allant voir ce malheureux Ernest Lemarié⁽¹⁾ retenu chez son père par la goutte. Si la pudeur ne m'en avait empêché, je me serais assis sur une borne.

⁽¹⁾ Camarade de collège de Flaubert.

Ta grand'mère a reçu ce matin une lettre de M^{me} Le Poittevin, pour la prier de venir voir la foire à Étretat. C'est ce qu'elle fera cet été, quand tu seras à Dieppe.

Adieu, ma chère Carolo. Amusez-vous bien et aimez-vous fort : c'est de votre âge et il n'y a que cela de bon dans la vie.

Regrettez-vous déjà Venise ?

Encore un baiser (uno baccio) sur chacune de tes bonnes joues.

Ton vieil oncle qui te chérit.

788. À JULES DUPLAN (?) ⁽¹⁾.

[Croisset] Vendredi [avril ? 1864].

MON VIEUX,

Sois chez toi lundi de 4 h. 20 à 6 h. du soir. J'arriverai par le train de 4 h. 20 et m'arrêterai à ta porte.

J'ai reçu ce matin une invitation des Tuileries pour une soirée mercredi prochain. Il y a sur la carte « en uniforme » ! Demande à Madame C[ornu] ce que ça veut dire pour les simples pékins.

A toi, je t'embrasse.

⁽¹⁾ Autographe au Musée de Croisset.

789. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi, 2 heures [4 mai 1864].

MON CHER CARO,

Ça ne va pas mieux; ton petit oncle [est cloué chez lui et n'en bouge. Je ne pourrai demain aller dîner à Neuilly chez Théo, ni après-demain chez M^{me} de Tourbey. Malgré l'onguent de la Mère et les cataplasmes, ma ridicule infirmité ne se guérit pas. Tout cela prolonge mon séjour à Paris où j'ai tant à faire, et que je voudrais cependant quitter pour jouir de ta gentille compagnie à Croisset. Il faudra que vous y refassiez un séjour à l'automne, car voilà longtemps que nous ne nous sommes vus tranquillement.

J'ai hier travaillé toute la journée avec Monseigneur au plan de mon livre. Nous en étions, le soir, plus brisés l'un et l'autre que si nous eussions cassé du caillou; mais nous avons fait, je crois, d'*excellente besogne*. L'idée principale s'est dégagée et maintenant c'est clair. Mon intention est de commencer à écrire pas avant le mois de septembre.

Je n'ai aucune nouvelle à te donner, car je ne vois personne, ne sortant pas et ayant fait défendre ma porte pour travailler plus librement avec l'Archevêque. Hier cependant j'ai eu la visite du sieur R*** L*** qui est un *idiot*; il est resté chez moi trois quarts d'heure et, pour le mettre à la porte, il m'en a coûté dix francs.

Adieu, pauvre bibi.

790. À LA MÊME.

Paris, dimanche, 6 heures du soir
[22 mai 1864].

MON LOULOU,

Il me semble *qu'il* y a longtemps *que* je n'ai reçu de nouvelles de ta grand'mère. Dis-lui *de* ne pas oublier *de* me répondre relativement à la chambre *de* la rue *de* Vendôme.

Quand venez-vous à Paris? Retardez votre voyage tant que vous pourrez, afin de ne pas laisser seule la pauvre maman qui s'ennuierait trop dans la solitude. Mon séjour ici sera bien encore de quinze bons jours (mais pas plus); il me faut bien cela pour en finir (momentanément du moins) avec mes ennuyeuses recherches. Mes séances à la Bibliothèque Impériale ne sont pas douces, d'autant plus que je me prive à peu près de déjeuner afin d'y arriver de meilleure heure; et quelle compagnie! J'étais, hier, à côté d'un véritable La Pommerais⁽¹⁾, un bourgeois qui empoisonnait.

J'ai vu M^{me} Cloquet, qui désire beaucoup faire la connaissance de Monsieur mon neveu, et M^{lle} Bosquet, qui m'a dit avoir reçu une lettre de toi.

⁽¹⁾ La Pommerais, célèbre empoisonneur, guillotiné à Paris en 1864. Docteur en médecine, il empoisonna sa belle-mère M^{me} Dubizy et, un peu plus tard, sa maîtresse M^{me} de Panno, après lui avoir fait contracter à son profit une assurance sur la vie de 550,000 francs. Les débats de ce procès passionnèrent l'opinion publique.

A propos d'amies, as-tu des nouvelles de cette pauvre Flavie⁽¹⁾ ? Où est-elle maintenant ?

Je vous envie beaucoup de vous promener le soir en canot, au clair de lune, s'il ne fait pas froid toutefois; depuis avant-hier, « la température a baissé et le fond de l'air... », etc.

Mon dimanche a été des plus solitaires, et je n'ai pas même eu mon petit Duplan (il est chez Du Camp, qui part pour l'Italie dans cinq ou six jours). Aussi en ai-je profité pour expédier des livres que l'on m'a prêtés. Ce soir je vais aller, pour la première fois, chez la princesse Mathilde.

Adieu, ma chère Carolo.

Ton vieil oncle.

791. À LA MÊME.

Paris, lundi matin, 9 heures
[fin mai-début juin 1864].

MON CAROLO,

J'apprends ce matin, par une lettre de ta grand-mère, que vous vous disposez à venir samedi prochain à Paris. Je serai de retour à Croisset au plus tard le mercredi suivant. Vous devriez bien retarder votre voyage jusque-là, afin de ne pas laisser la pauvre bonne femme toute seule; elle va s'ennuyer à périr, n'ayant autour d'elle ni sa petite, ni son grand petit.

Je laisserai Eugène pour vous servir, si vous voulez.

Quand entrez-vous dans votre maison de

(1) Flavie Vasse Saint-Ouen.

Rouen, c'est-à-dire quand quitterez-vous Croisset? J'espère que je vais t'y voir pendant quelque temps encore. Comme il y a longtemps que je n'ai contemplé et bécoté à l'aise mon pauvre loulou!

Tu ne m'as donné aucune nouvelle de cette pauvre Flavie.

Je suis invité à aller aujourd'hui chez son préfet, le sieur Janvier, me livrer à un bal suivi d'un gueuleton épique; mais je me prive de ce plaisir.

Te voilà donc devenue une canotière. La voile fait une peur abominable à ta grand'mère : j'ai été obligé, autrefois, de renoncer à ce plaisir pour lui laisser la tranquillité. C'est un sacrifice qui m'a coûté, je l'avoue; mais on en fait tant dans cette gueuse d'existence!

Sur ce, je t'embrasse et vais passer mes *baûttes* pour aller à la Bibliothèque lire des choses ineptes et prendre des notes sur icelles.

Adieu, ma chère Caroline.

Ton vieil oncle.

792. À LA MÊME.

Croisset, lundi matin, 10 heures, 18 juillet [1864].

MON BIBI,

Maxime Du Camp m'écrit ce matin qu'il a trouvé pour Fovard⁽¹⁾ une merveille, 200 francs : c'est le biscuit de Sèvres représentant la *Baigneuse* de Falconnet, absolument intact, provenant de la succession du roi de Wurtemberg; 38 centimètres de hauteur. Ça vaut à Paris de 700 à 800 francs.

(1) Notaire, ami de Flaubert.

Frédéric sera ravi. Il m'envoie en même temps la facture du marchand et me demande où il faut qu'il l'expédie.

Sans attendre ta réponse, qui ne peut être douteuse, j'envoie immédiatement à Baden 200 francs et j'écris à Max d'expédier la chose à Rouen. Ce sera plus gentil qu'elle parte de Rouen pour Paris, avec une aimable lettre de ta personne pour ce bon Fovard.

Ta grand'mère va porter elle-même tout à l'heure au chemin de fer tes dentelles pour Gagein⁽¹⁾. J'ai cacheté l'adresse moi-même. Tu vois que l'on s'occupe de toi, mon loulou.

Mais voici ce que nous pensons ici. Puisque tu dois venir lundi, tâchez de venir dimanche ou plutôt samedi soir (les ouvriers de Commanville ne travaillant pas le dimanche). Vous resteriez jusqu'à mercredi. On se verrait un peu. De cette façon-là, ta grand'mère n'ira pas à Dieppe jeudi. Ce serait une petite économie pour ta grand'mère, qui te verrait deux jours plus tôt et plus longuement. Tout cela me semble sage. Réponds-nous *illico*.

Adieu, mon pauvre Caro; je t'embrasse bien tendrement.

Ton Vieux.

Ta grand'mère a passé son après-midi dans les *bonheurs* de la Société d'horticulture. M^{me} Morin et le père Labrousse viennent demain dîner à Croisset, et M^{me} Achille aussi. Voilà. Tire les favoris à ton époux de ma part.

⁽¹⁾ Couturier.

793. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Croisset, mardi soir [juillet 1864].

Non, chère amie, ce n'est pas la bonne compagnie qui fait que vous vous ennuyez (la mauvaise ne vaut pas mieux, ne regrettez rien), c'est l'existence en elle-même, car la vie humaine est une triste boutique, décidément, une chose laide, lourde et compliquée. L'Art n'a point d'autre but, pour les gens d'esprit, que d'en escamotter le fardeau et l'amertume.

(Est-il une faute d'orthographe que d'écrire escamotter avec deux *tt*? Escamotez-en un, alors.)

Vous voilà donc placée au *Temps*? Mais il faut prendre de la patience, à ce qu'il paraît. En prendrez-vous?

Vous ne me dites pas si vous avancez dans votre roman Martinvillais.

On m'a conté que vous aviez écrit, dans le *Journal de Rouen*, le compte rendu de la *Religieuse*. Vous êtes donc rentrée dans ce papier dont j'exècre le ton bourgeois et les tendances rétrogrades? Tant pis pour vous! C'est perdre votre temps.

Quant à votre ami, il continue ses lectures socialistes, du Fourier, du Saint-Simon, etc. Comme tous ces gens-là me pèsent! Quels despotes, et quels rustres! Le socialisme moderne *pue le pion*. Cè sont tous bonshommes enfoncés dans le moyen âge et l'esprit de caste; le trait commun qui les rallie est la haine de la liberté et de la Révolution française.

Dans quelque temps, je serai fort en ces inepties. J'ai lu aussi toute la correspondance du Père Lacordaire avec M^{me} Swetchine, et beaucoup de Lamennais. De plus, je viens de passer quinze jours à Trouville et à Étretat; au mois d'août je retournerai à Paris pour une huitaine. Ainsi vous voilà instruite de mes faits et projets.

Et vous? N'est-ce pas bientôt que vous allez chez M^{me} Fourneaux? Serez-vous à Paris dans la seconde quinzaine d'août?

Ma nièce vous écrira de Dieppe très prochainement.

Vous savez bien que présentement je songe beaucoup à vos yeux, et à votre joli cou que je baise à droite puis à gauche, en vous serrant les deux mains bien plus affectueusement que respectueusement.

Le vôtre.

794. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, été 1864.]

Il n'y a rien de plus mélancolique que les beaux soirs d'été. Les forces de la nature éternelle nous font mieux sentir le néant de notre pauvre individualité. Quand je vois ma solitude et mes angoisses, je me demande si je suis un idiot ou un saint. Cette volonté enragée qui m'honore est peut-être un signe de bêtise. Les grandes œuvres n'ont pas exigé tant de peine.

Je suis indigné de plus en plus contre les réfor-

mateurs modernes, qui n'ont rien réformé. Tous, Saint-Simon, Leroux, Fourier et Proudhon, sont engagés dans le moyen âge jusqu'au cou; tous (ce qu'on n'a pas observé) croient à la révélation biblique. Mais pourquoi vouloir expliquer des choses incompréhensibles? Expliquer le mal par le péché originel, c'est ne rien expliquer du tout. La recherche de la cause est antiphilosophique, antiscientifique, et les religions en cela me déplaisent encore plus que les philosophies, puisqu'elles affirment la connaître. Que ce soit un besoin du cœur, d'accord. C'est ce besoin-là qui est respectable, et non des dogmes éphémères.

Quant à l'idée de l'expiation, elle dérive d'une conception étroite de la Justice, une manière de la sentir barbare et confuse; c'est l'hérédité transportée dans la responsabilité humaine. Le *bon Dieu* oriental, qui n'est pas bon, fait payer aux petits enfants les fautes de leur père, comme un pacha qui réclame à un fils les dettes de son aïeul. Nous en sommes encore là, quand nous disons la justice, la colère ou la miséricorde de Dieu, toutes qualités humaines, relatives, finies et partant incompatibles avec l'absolu.

Quels clairs de lune, le soir! Lundi, vers minuit, des gens qui s'en revenaient d'une assemblée ont passé en canot sous mes fenêtres en jouant des instruments à vent. Cela m'a surpris tout à coup. J'ai fermé ma croisée... Mon cœur débordait... Ah! les orangers de Sorrente sont loin!

795. À LA MÊME.

[Été 1864.]

[.....] Je pourrais dans quelque temps faire un cours sur le socialisme : j'en connais, du moins, tout l'esprit et le sens. Je viens d'avaler Lamennais, Saint-Simon, Fourier et je reprends Proudhon d'un bout à l'autre. Si on veut ne *rien* connaître de tous ces gens-là, c'est de lire les critiques et les résumés faits sur eux ; car on les a toujours réfutés ou exaltés, mais jamais exposés. Il y a une chose saillante et qui les lie tous : c'est la haine de la liberté, la haine de la Révolution française et de la philosophie. Ce sont tous des bonshommes du moyen âge, esprits enfoncés dans le passé. Et quels cuistres ! quels pions ! Des séminaristes en goguette ou des caissiers en délire. S'ils n'ont pas réussi en 48, c'est qu'ils étaient en dehors du grand courant traditionnel. Le socialisme est une face du passé, comme le jésuitisme une autre. Le grand maître de Saint-Simon était M. de Maistre et l'on n'a pas dit tout ce que Proudhon et Louis Blanc ont pris à Lamennais. L'école de Lyon, qui a été la plus active, est toute mystique à la façon des Lollards. Les bourgeois n'ont rien compris à tout cela. On a senti instinctivement ce qui fait le fond de toutes les utopies sociales : la tyrannie, l'antiniture, la mort de l'âme. [.....]

796. À JULES DUPLAN.

Croisset, dimanche [fin juillet-début août 1864].

Comme je suis content de ta lettre de ce matin, mon bon vieux ! enfin te voilà casé, et dans une position qui te plaît. Si toi ou ton patron aviez besoin du consul du Caire, fais-le-moi savoir : je lui écrirai ce que tu voudras. Ledit consul se nomme le comte de Sainte-Foix, et est un excellent bougre.

Tu vas donc entrer en relations avec les rois nègres dont parle le Vieux. J'espère que tu vas puiser là quelques exemples pour renforcer tes principes...

Ce brave Cernuschi était si content de cette nouvelle que c'est là la première chose qu'il m'ait dite mercredi soir, où je l'ai trouvé dans son lit, couché.

J'ai vu aussi, à Frascati, le prince Napoléon, superbe et orné de bas écossais.

Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai lu toute la collection des *Guêpes*, piètre lecture, du Saint-Simon (celui des Saint-Simoniens et non de Louis XIV), du Fourier, du Lacordaire et du Lamennais ; tout cela n'est pas démesurément amusant, ni même fort. Je me suis retrempé hier au soir, *au débotté* comme dit Villemessant, en relisant le deuxième volume de la *Philosophie*⁽¹⁾, et toujours avec un nouveau plaisir.

⁽¹⁾ *La Philosophie dans le boudoir*, du Marquis de Sade, que Flaubert appelle « le Vieux » quelques lignes plus haut.

Je n'ai guère pensé à mon roman, au milieu de mes villégiatures (mot du grand monde) consécutives; je ne me mettrai à la copie qu'après mon voyage de Montereau, vers la fin d'août.

L'artiste Feydeau a dédié son roman ⁽¹⁾ à Monseigneur.

Pleut-il à Paris autant qu'à Trouville et qu'à Croisset? Je suis décidément embêté de la France, et de moi aussi! Je voudrais aller vivre pendant trois ans en Italie; ça me rajeunirait, mais...

Adieu, mon bon vieux, je t'embrasse bien fort.
Ton G. F.

797. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset] Mardi soir [9 août 1864].

Je n'avais pas besoin de votre lettre pour savoir que vous êtes un bon cœur et un excellent esprit. Mes brutalités, ou plutôt ma grossièreté, compaient bien là-dessus ⁽²⁾. Si j'avais douté de votre intelligence, je ne vous aurais pas écrit si vertement, et, puisque vous acceptez mes baisers *quand*

⁽¹⁾ *Le Secret du bonheur*.

⁽²⁾ Flaubert avait écrit sévèrement à Amélie Bosquet, à la suite d'un article de celle-ci, intitulé : « Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques, par Arthur Arnould », article publié dans le *Journal de Rouen* du 1^{er} août 1864. On y lit cette phrase, qui avait indigné Flaubert : « Entassez Bossuet sur Pascal et Chateaubriand sur Bossuet, vous ne trouverez rien, par exemple, qui vous fasse sentir plus vivement ce qu'il y a de fugitif dans la destinée humaine que ces deux simples vers [de Béranger] :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse,
Vous vieillirez, et je ne serai plus. »

même, je vous en envoie quatre, un sur chaque joue et deux autres, un peu plus longs, placés un peu plus bas.

Voilà tout ce que j'ai voulu vous dire : je regarde ledit Béranger comme funeste; il a fait accroire à la France que la poésie consistait dans l'exaltation rimée de ce qui lui tenait au cœur. Je l'exècre par amour même de la démocratie et du peuple. C'est un garçon de bureau, de boutique, un *bourgeois* s'il en fut; sa gaieté m'est odieuse. Après Voltaire, il faut clore la gaudriole religieuse. Quel argument contre la philosophie, pour les Veuillot, qu'un tel homme! Et puis, encore un coup, pourquoi ne pas admirer les grandes choses et les vrais grands poètes? Mais la France, peut-être, n'est pas capable de boire un vin plus fort! Béranger et Horace Vernet seront pour longtemps son poète et son peintre. Ce qui m'avait indigné dans votre article, c'était la comparaison que vous en faisiez avec Bossuet et Chateaubriand, qui sont cependant loin d'être des dieux pour moi. Je maintiens que le premier écrivait mal, quoi qu'on dise. Mais il serait temps de s'entendre *sur le style*. N'importe! je ne compare pas ces patriciens à ce boutiquier.

Je n'ai pas attendu la réaction pour avoir un avis; en 1840, il y a vingt-quatre ans, je me suis fait presque mettre à la porte pour l'avoir attaqué chez un de ses amis. C'était chez le préfet de la Corse, devant tout le conseil général. Je vous dirai même que, maintenant, assez souvent, je défends ledit Béranger, car on est encore bien plus bas que son idéal.

Il y a, du reste, dans un des derniers volumes de Sainte-Beuve, une page exquise, où le Béranger

que je conçois est admirablement décrit. J'y suis nommé en toutes lettres et cela m'a fait beaucoup rire tant c'est vrai !

Je vous accorde qu'il valait mieux que les gloires du jour ; l'éloge est mince, mais c'est jusque-là que je peux aller.

D'où vient qu'on est toujours indulgent pour la médiocrité dorée ? et qu'on sait Béranger par cœur et pas un vers de Saint-Amant, pas une page de Rabelais ? Pourquoi M. Thiers est-il notre grand historien ? etc., etc. Quelle vanité que la littérature et que la gloire !

Le cavalier Marini a eu plus d'honneurs *en France* que tous ses écrivains réunis. Qui est-ce qui lit Byron, maintenant ? même en Angleterre ! De tout cela, je conclus, suivant le père Cousin, que « le Beau est fait pour quarante personnes par siècle en Europe ». Je monte dans ma tour d'ivoire et ferme ma fenêtre... car autrement, autant se casser la margoulette, ou devenir fou. Mais quand vous ferez de la critique, par humanité tâchez un peu de hausser vos lecteurs jusqu'à vous, au lieu de descendre jusqu'à eux. Pensez à votre sacerdoce, comme dirait M. Prud'homme, et aimez-moi toujours, car je suis vôtre.

798. À CHARLES-EDMOND.

[Août 1864.]

Je regrette bien que vous ne puissiez faire avec moi ce petit voyage à Villeneuve. Je m'embête

tellement en chemin de fer qu'au bout de cinq minutes je hurle d'ennui. On croit, dans le wagon, que c'est un chien oublié; pas du tout, c'est M. Flaubert qui soupire! Voilà pourquoi je désirais votre compagnie, mon cher vieux. Cela dit, passons (style Hugo).

J'enverrai votre lettre à M^{me} Régnier, et je ne doute pas que, dans son *envie d'être imprimée*, elle ne cède à vos exhortations; mais si elle me demande mon avis là-dessus, je lui conseillerai de vous envoyer promener carrément (en admettant même que vous ayez raison). Oui, mon bon, et cela par système, entêtement, orgueil, et uniquement pour soutenir les principes.

Ah! que j'ai raison de ne pas écrire dans les journaux et quelles funestes boutiques (établissements)! La manie qu'ils ont de *corriger* les manuscrits qu'on leur apporte finit par donner à toutes les œuvres la même absence d'originalité. S'il se publie cinq romans par an dans un journal, comme ces cinq livres sont corrigés par un seul homme ou par un comité ayant le même esprit, il en résulte cinq livres pareils. Voir comme exemple le style de la *Revue des Deux Mondes*. Tourgueneff m'a dit dernièrement que Buloz lui avait retranché quelque chose dans sa dernière nouvelle. Par cela seul, Tourgueneff a déchu dans mon estime. Il aurait dû jeter son manuscrit au nez de Buloz, avec une paire de gifles en sus et un crachat comme dessert! M^{me} Sand aussi se laisse conseiller et rogner! J'ai vu Chilly lui ouvrir des horizons esthétiques! et elle s'y précipitait! Il en était de même de Théo, au *Moniteur*, du temps de Turgan, etc. N... de D...! de la part de pareils génies, je trouve que

cette condescendance touche à l'improbité. Car, du moment que vous offrez une œuvre, si vous n'êtes pas un coquin, c'est que vous la trouvez bonne. Vous avez dû faire tous vos efforts, y mettre toute votre âme. Une individualité ne se substitue pas à une autre. Un livre est un organisme compliqué. Or toute amputation, tout changement pratiqué par un tiers le dénature. Il pourra être moins mauvais, n'importe, ce ne sera pas *lui* !

M^{me} Régnier n'est pas en cause, mais je vous assure, mon bon, que *vous êtes sur une pente* et que vous autres, journaux, vous contribuez par là encore à l'abaissement des caractères, à la dégradation, chaque jour plus grande, des choses intellectuelles.

Je vous montrerai le manuscrit de la *Bovary*, orné des corrections et suppressions de la *Revue de Paris*. C'est curieux. On m'objectait, pour me calmer, l'exemple d'Arn. Frémy et d'Éd. Delessert.

Il est certain que Chateaubriand aurait gâté un manuscrit de Voltaire et que Mérimée n'aurait pu corriger Balzac. Bref, nous nous sommes si bien fâchés que mon procès est sorti. Ces messieurs avaient tort, et pourtant quels malins ! Laurent-Pichat, le bon Du Camp et le père Kauffmann de Lyon, fort en soieries, Fovard, notaire. Là-dessus, mon vieux, je vous bécote.

799. À JULES DUPLAN.

Sens, Hôtel de l'Écu de France.
Mercredi, 9 heures et demie du soir [Août 1864].⁽¹⁾

Tu l'avais deviné : le serf qui lavait la voiture rue du Château-d'Eau est familier (c'est lui que j'ai eu comme automédon, monsieur), familier, mais bon. A Villeneuve-Saint-Georges, il a été sur le point, sans y être nullement convié, de s'asseoir à table à côté de moi, liberté justifiée par l'amour qu'il me portait; il me trouve « un brave homme ». J'ai été fortement rincé par la pluie dans sa société. Quel temps, miséricorde! J'étais tellement mouillé à Corbeil, que j'ai pris un bain chaud pour faire sécher mes vêtements. Dans l'établissement aquatique de cette infâme localité, on est servi par des jeunes filles de quinze ans, et une dame entr'ouvre la porte des cabinets avec une décence sans pareille — rien n'est convenable comme ce bras s'allongeant le long du mur, pour prendre vos nippes.

Après avoir manqué de me colleter avec deux charbonniers et un loueur de voitures, j'ai pris l'omnibus de Melun en compagnie de deux maçons fortement allumés et d'un ouvrier champêtre qui infectait l'eau-de-vie et l'ail, et suis arrivé à 9 heures du soir dans Melun, mourant de faim et de froid. Se méfier de l'Hôtel du Commerce! Puis, ce matin, j'ai fait un voyage *exquis* de Melun à Montereau par le bord de la rivière, sous des roches couvertes de vignes, en plein soleil. Mon

⁽¹⁾ Voyage pour *L'Éducation sentimentale*.

cocher portait à sa boutonnière quatre décorations, ce qui fait que les passants me saluaient. Arrivé ici à 2 heures, j'ai visité le collège, la cathédrale. Oh ! le beau sacristain que celui de la cathédrale ! Quel Onuphre ! Une barbe de quinze jours, une bosse sur chaque omoplate, un pif étroniforme, et une gueule ! une gueule ! Il m'a montré le manteau du sacre de Charles X, divers *chefs* de saints, des habits de Thomas Becket, etc., et a « reconnu de suite que j'étais un amateur » ! J'ai vu aussi un rude cierge donné par le pape à monseigneur ; il pèse 20 livres et sert une fois par an seulement. Afin qu'il dure davantage, on ne l'allume *jamais* ; un séminariste le porte à la procession devant monseigneur.

Voilà deux soirs consécutifs que je vais au café ! hier, au café de MM. les militaires ; aujourd'hui, à celui de MM. les voyageurs de commerce. On y répète « Lambert⁽¹⁾ » et on y rit du *Charivari*. — O France !

800. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 6 octobre 1864.

Non, chère Demoiselle, je ne vous ai pas oubliée. Je pense souvent à vous, à votre esprit si distingué et à vos souffrances qui me semblent définitivement irrémédiables.

Nos existences ne sont peut-être pas si différentes qu'elles le paraissent à la surface et que vous l'imaginez. Il y a, entre nous, un peu plus

(1) *Lambert Simnel*, de Scribe et Melesville.

qu'une sympathie littéraire, il me semble. Mes jours se passent solitairement d'une manière sombre et ardue. C'est à force de travail que j'arrive à faire taire ma mélancolie native. Mais le vieux fond reparaît souvent, le vieux fond que personne ne connaît, la plaie profonde toujours cachée.

Me voilà maintenant attelé depuis un mois à un roman de mœurs modernes qui se passera à Paris. Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération; « sentimentale » serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive. Le sujet, tel que je l'ai conçu, est, je crois, profondément vrai, mais, à cause de cela même, peu amusant probablement. Les faits, le drame manquent un peu; et puis l'action est étendue dans un laps de temps trop considérable. Enfin, j'ai beaucoup de mal et je suis plein d'inquiétudes. Je resterai ici à la campagne une partie de l'hiver, pour m'avancer un peu dans cette longue besogne.

Je n'ai pas été cette année à Vichy; c'est il y a deux ans, et l'année dernière; on s'est trompé.

Je ne lis rien et ne puis par conséquent rien vous indiquer de nouveau. Tous ces temps-ci je m'étais occupé de socialisme; mais vous connaissez tout cela, en partie du moins.

On dit beaucoup de bien du nouveau roman de M^{me} Sand.

Vous ne me parlez jamais de Michelet que j'aime et admire beaucoup. Et vous?

Allons, tâchez d'avoir du courage, et pensez à moi qui vous serre les mains très cordialement.

801. À MADAME ROGER DES GENETTES:

[Croisset, octobre? 1864.]

Comme je m'ennuie, comme je suis las ! Les feuilles tombent, j'entends le glas d'une cloche, le vent est doux, énervant. J'ai des envies de m'en aller au bout du monde, c'est-à-dire vers vous, de reposer ma pauvre tête endolorie sur votre cœur et y mourir. Avez-vous jamais réfléchi à la tristesse de mon existence et à toute la volonté qu'il me faut pour vivre ? Je passe mes jours absolument seul, sans plus de compagnie qu'au fond de l'Afrique centrale. Le soir, enfin, après m'être battu les flancs, j'arrive à écrire quelques lignes qui me semblent détestables le lendemain. Il y a des gens plus gais, décidément. Je suis écrasé par les difficultés de mon livre. Ai-je vieilli ? Suis-je usé ? Je le crois. Il y a de ça au fond. Et puis ce que je fais n'est pas commode, je suis devenu timide. Depuis sept semaines j'ai écrit quinze pages et encore ne valent-elles pas grand'chose.

Comme c'est mal arrangé, le monde ! A quoi bon la laideur, la souffrance, la tristesse ? Pourquoi tous nos rêves impuissants ? Pourquoi tout ? J'ai vécu plusieurs années dans un état que j'ose qualifier d'épique, sans ressentir le moindre doute, ni la moindre fatigue. Mais à présent je suis rompu. J'aurais besoin de m'amuser beaucoup !

Comme je pense à vous et comme j'aurais envie de votre esprit et de votre grâce ! Mais les exigences de mon écrasant travail me condamnent à une séparation que je maudis. Je commence

à croire que j'ai fait fausse route dans la vie, mais étais-je libre de choisir? Heureux les bourgeois! Et cependant je ne voudrais pas en être un. C'est l'histoire du bon Brahmine dans les contes de Voltaire.

Tant mieux si la *Littérature anglaise* de Taine vous intéresse. Son ouvrage est élevé et solide, bien que j'en blâme le point de départ. Il y a autre chose dans l'Art que le milieu où il s'exerce et les antécédents physiologiques de l'ouvrier. Avec ce système-là, on explique la série, le groupe, mais jamais l'individualité, le fait spécial qui fait qu'on est *celui-là*. Cette méthode amène forcément à ne faire aucun cas du *talent*. Le chef-d'œuvre n'a plus de signification que comme document historique. Voilà radicalement l'inverse de la vieille critique de La Harpe. Autrefois, on croyait que la littérature était une chose toute personnelle et que les œuvres tombaient du ciel comme des aérolithes. Maintenant, on nie toute volonté, tout absolu. La vérité est, je crois, dans l'entre-deux.

802. À MICHELET.

Croisset près Rouen, mardi soir [novembre 1864].

MON CHER MAÎTRE,

L'exemplaire de votre *Bible* que vous m'avez destiné, m'est parvenu *ce matin* seulement. Voilà pourquoi mes remerciements sont tardifs.

Je viens de lire, d'un seul coup, en dix heures, ce merveilleux livre. J'en suis écrasé. Je crois cependant en saisir l'ensemble nettement. Quelle envergne! Quel cercle!

Tout ce que cela suggère d'idées nouvelles, d'aperçus, de rêveries, est infini !

Vous m'avez placé sous les yeux des paysages que je connais : Delphes et l'Égypte entre autres. Personne n'aura été un *voyant* comme vous. Mais c'est une banalité que de le dire.

Une chose par-dessus tout m'a stupéfait et instruit : à savoir l'histoire d'Alexandre. Voilà qui est neuf, je crois, et profond.

Maintenant, les détails m'échappent un peu. Je vais m'y remettre et déguster chaque page lentement, comme il convient. Le passage sur Eschyle est bien beau ! Mais qu'est-ce qui n'est pas beau dans votre œuvre ? Cœur, imagination et jugement, vous ébranlez tout en nous-mêmes, avec vos mains puissantes et délicates.

Il y a des génies de première volée et qu'on n'aime pas cependant. Mais vous, cher maître, vous emportez le lecteur dans votre personnalité par je ne sais quelle grâce — qui est l'extrême force peut-être.

Pas un, croyez-le, ne sent mieux cela que celui qui vous serre les mains bien tendrement, et ose se dire le vôtre.

803. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris, 17 novembre 1864.]

MON BIBI,

Je n'écris pas à ta maman, parce qu'elle ne m'a pas donné son adresse. J'irai demain au Palais-Royal, pour *Coralie*.

Il est 4 heures, et je ne fais que m'éveiller, car les *pompes de la Cour* m'ont éreinté.

Je reviendrai mardi. J'ai bien des choses à faire d'ici là.

Les bourgeois de Rouen seraient encore plus épatés qu'ils ne le sont, s'ils savaient mes succès à Compiègne⁽¹⁾. Je parle sans aucune exagération. Bref, au lieu de m'ennuyer, je me suis beaucoup amusé. Mais ce qu'il y a de dur, c'est le changement de costume et l'exactitude des heures. Enfin je vous raconterai tout cela. Je dors encore et vais prendre un bain.

A toi.

Ton vieil oncle qui t'embrasse.

804. À JULES DUPLAN (?).

[Croisset, décembre 1864?]

MON BON VIEUX,

Je te prie de m'inscrire, le jour de l'an, chez le Prince et la Princesse, au Palais-Royal.

Demande à Madame Cornu si la même chose s'exécute aux Tuileries. Dans ce cas, ce serait une seconde commission.

Je te la souhaite prospère.

Il ne fait ici ni chaud, ni gai.

Mille tendresses de ton

G. F

⁽¹⁾ Où il avait été invité par Napoléon III.

805. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Lundi [2^e quinzaine de janvier 1865].

MES TRÈS CHERS,

Je n'ai eu votre volume⁽¹⁾ que hier au soir, seulement. Entamé à 10 h. 1/2, il était fini à 3 heures. Je n'ai pas fermé l'œil après cette lecture et j'ai mal à l'estomac. Vous serez cause de nombreuses gastrites ! Quel épouvantable bouquin !

Si je n'étais pas très souffrant aujourd'hui, je vous écrirais longuement pour vous dire tout ce que je pense de *Germinie*, laquelle m'excite (52, 53). Cela est fort, roide, dramatique, pathétique et empoignant.

Champfleury est dépassé, je crois. Ce que j'admire le plus dans votre ouvrage, c'est la gradation des effets, la progression psychologique. Cela est atroce d'un bout à l'autre, et sublime, par moments, tout simplement. Ce dernier morceau (sur le cimetière) rehausse tout ce qui précède et met comme une barre d'or au bas de votre œuvre.

La grande question du réalisme n'a jamais été si carrément posée. On peut joliment disputer sur le but de l'Art, à propos de votre livre.

Nous en recauserons dans quinze jours. Excusez ma lettre ; j'ai, cet après-midi, une migraine atroce, avec des oppressions telles que j'ai du mal à me tenir à ma table.

Je vous embrasse, néanmoins, plus fort que jamais. A vous.

(1) *Germinie Lacerteux*.

806. À MADAME JULES SANDEAU.

[Paris] Jeudi [fin janvier-début de février 1865].

Moi aussi, j'ai été très souffrant cet hiver et je le suis encore. Des rhumatismes, des névralgies et un spleen abominable : voilà mon lot depuis trois mois. Vous voyez que nos tempéraments sont sympathiques.

Présentement, j'ai un affreux rhume de cerveau. C'est ce qui m'empêche de sortir. Mais dès le commencement de la semaine prochaine, je compte bien aller vous voir. A quelle heure sortez-vous ? A quelle heure rentrez-vous ? A quelle heure peut-on se présenter ? Je vous baise les mains, bien longuement, et suis le vôtre, vous savez.

807. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris] Dimanche soir [5 février 1865].

MON CARO,

J'irai chez Perrin dès que mon rhume de cerveau m'en donnera la permission, mais tranquillisez-vous, *L'Africaine* ne sera pas jouée avant le mois de mars ou le mois d'avril⁽¹⁾. On ne répète pas encore sur la scène, m'a-t-on dit. Si je ne puis avoir des places pour la première représentation, j'en demanderai pour la répétition générale, ce qui sera peut-être plus facile à obtenir.

⁽¹⁾ *L'Africaine*, opéra de Meyerbeer.

Je vois, mon bibi, que tu te lances dans la société rouennaise. Ma lettre t'arrivera demain, au milieu de tes préparatifs pour aller au bal de M. le Préfet. Madame aime le monde. Madame sait qu'elle est jolie. Madame aime à se l'entendre dire.

Quant à moi, je ne suis jamais moins sorti. J'ai refusé pour demain une place dans une très belle loge à l'Opéra, où l'on joue *Roland*⁽¹⁾. J'ai de même refusé pour mardi un dîner chez Charles-Edmond, où l'on s'amuse beaucoup d'habitude. Je reste le soir chez moi, tranquillement, et je recommence à travailler. Mon bouquin m'assomme un peu moins et, depuis mon séjour ici, j'ai écrit près de dix pages, assez faibles, il est vrai. Tu es bien gentille, pauvre chérie, de m'envoyer des encouragements et des consolations. J'ai besoin des uns et des autres. *Le fond de l'air* n'est pas gai en moi.

Tu me dis de penser quelquefois à toi, ma chère Caroline. J'y pense bien souvent, va ! Mon existence a beaucoup changé depuis que nous ne vivons plus sous le même toit et il faut que ton mari soit un aussi bon garçon qu'il est pour que je lui pardonne de m'avoir pris ton charmant individu.

Redonnè-moi le numéro du régiment de La Chaussée. Je ne veux pas en avoir le démenti. J'ai eu aujourd'hui, chez moi, l'artiste Feydeau que je n'avais pas encore vu. Son journal⁽²⁾ paraît le 25 de ce mois.

(1) *Roland à Roncevaux*, opéra de Mermet.

(2) *L'Époque*.

Monseigneur viendra coucher sur mon divan, vendredi et samedi. Il est invité samedi prochain au bal du prince Napoléon. C'est une concession que le Prince fait à l'Église. Un peu d'ecclésiastique siéra dans cette petite fête de famille, composée de trois mille personnes.

Le livre des Bichons excite un dégoût universel, dont ils paraissent être très fiers. En quoi je les approuve.

M. Horsin Déon ne m'a servi à rien du tout. Il me faut une masse de renseignements, que je ne sais où prendre. J'arriverai à en trouver, cependant. Adieu, pauvre bibi. Voilà, il me semble, une longue lettre. Soigne ta grand'maman et embrasse-la pour moi. Je bécote ta mine, sur les deux joues.

Ton vieil oncle, dégradé, avachi, spleenétique. Et Diane⁽¹⁾? Comment se porte-t-elle?

A quand le mariage de Valentine⁽²⁾?

808. À LA MÊME.

[Paris] Mercredi [février 1865].

MA CHÈRE CARO,

Ta grand'mère m'écrit aujourd'hui que vous viendrez à Paris vers le 10 du mois prochain. Ainsi, dans une quinzaine, je verrai donc ta bonne et gentille mine que je n'ai pas bécotée depuis si longtemps.

(1) La chienne de M^{me} Commanville.

(2) Amie de M^{me} Commanville.

Continues-tu à faire les délices des salons de Rouen en général et de celui de M. le Préfet en particulier ? Ledit préfet m'a l'air ravi de ta personne. Il me semble que tu te dégrades un peu, à tant fréquenter mes immondes compatriotes. Et les lectures sérieuses, et Montaigne, les fortes études et le dessin ! que devient tout cela au milieu d'une vie si folâtre ?

Je te remercie des beaux détails que tu m'as envoyés sur la noce de Valentine, qui m'a l'air un peu enfoncée dans la galuchetterie⁽¹⁾. Je ne puis te rendre la pareille, ne sachant aucune facétie. Le commerce des arts m'occupe exclusivement. Je suis perdu au milieu des vieux journaux et des marchands de tableaux. Demain et les jours suivants, j'ai rendez-vous avec plusieurs d'entre eux. Rien n'est plus difficile que les renseignements dont j'ai besoin. J'étudie en même temps l'histoire de la gravure. La copie est interrompue par ces occupations ; j'espère la reprendre dans une huitaine de jours. Aujourd'hui, je dîne chez M^{me} Husson⁽²⁾ avec Tourgueneff, Taine et Du Camp.

Demain je dînerai chez cette bonne Caroline Laurent⁽³⁾, où je n'ai mis encore les pieds qu'une fois.

Je ménage mes courses pour ménager les voitures ; quant à sortir à pied par le temps qu'il fait,

(1) Galuchetterie, substantif fait du surnom de « M^{me} Galuchet », donné par Flaubert à sa nièce. M^{me} Galuchet était le type de la bourgeoise capable, qui aide son mari dans ses affaires, et s'attire ainsi l'estime des commerçants.

(2) Amie de Maxime Du Camp, surnommée par ses intimes « le Mouton » ; elle avait une maison agréable où Flaubert allait volontiers.

(3) Une cousine issue de germains.

c'est impossible. Je suis exaspéré contre l'hiver, j'engueule le Temps qui, au lieu d'une faux, devrait avoir une scie.

Pas du tout, ma belle dame, je n'admire point le roman de M^{lle} Bosquet : *Une femme bien élevée*, qui est un livre absolument raté, comme j'ai eu l'honneur de le dire à son auteur. Elle va trop vite. Je l'ai trouvée rayonnante. Elle rajeunit et flamboie.

Quelle narration veux-tu que je te fasse du bal du Prince ? C'était très nombreux et très luxueux comme décorations d'appartements. Ce qui m'a surpris le plus, c'est la quantité de salons : vingt-trois au bout les uns des autres, sans compter les petits appartements de dégagement. « Monseigneur » était étonné de la quantité de monde que je connaissais. J'ai bien parlé à deux cents personnes. Au milieu de cette « brillante société », que vis-je ? Des trombines de Rouen ! Le père L^{***}, le père C^{***}, le père B^{***} et le père T^{***}, tous les quatre ensemble. Je me suis écarté de ce groupe avec horreur, et j'ai été m'asseoir sur les *marches du trône*, à côté de la princesse Primoli. Ladite princesse m'a envoyé samedi son album pour que j'y mette des pensées fortes. J'y ai mis une pensée, mais qui n'était pas forte. La moitié des dames qui ont assisté au bal du Prince sont dans leur lit, malades d'avoir eu froid en sortant. Le désordre des paletots et des voitures était à son comble. J'ai admiré sur la tête de ma Souveraine le Régent (15 millions) ; cela est assez joli. Quant à elle, j'en ai toujours été très loin. Mais son petit époux a passé si près de moi que, si j'avais voulu le saluer, je serais tombé sur son nez. La princesse

Clotilde, me voyant au bras de M^{me} Sandeau, a demandé à sa cousine Mathilde si c'était ma femme; là-dessus plaisanteries des deux princesses sur mon compte. Tels sont les spirituels cancans que j'ai à te narrer.

Tu ne me dis pas quand est-ce que Flavie revient et tu ne m'as pas donné le numéro du régiment de ce malheureux La Chaussée. Au reste, l'armée doit revenir du Mexique.

Je me réoccuperai de l'*Africaine*, mais je ne sais pas si on la jouera cet hiver. *Les Vieux Garçons* ⁽¹⁾, *la Sœur de Jocrisse* ⁽²⁾ au Palais-Royal et Thérèse sont les succès du jour. Je n'ai pas encore été au spectacle et n'irai point, n'ayant pas le temps. Adieu, mon vieux loulou. Amitiés à ton mari, je t'embrasse bien fort.

Ton ganachon.

809. À LA MÊME.

Paris, vendredi, 2 heures [10 mars 1865].

MON LOULOU,

Ta grand'mère m'écrit ce matin que vous partez définitivement mardi prochain et qu'elle viendra avec vous, en quoi je l'approuve.

Vous arriverez probablement par le train de 4 heures 20. *Dites-le-moi*, afin que j'aille à votre rencontre.

(1) *Les Vieux Garçons*, de Sardou.

(2) *La Sœur de Jocrisse*, par Varner et Duvert.

Ma soirée de mardi et celle de mercredi sont prises, mais ça ne m'empêchera pas de dîner avec vous.

Consolez-vous, l'*Africaine* sera jouée au commencement d'avril. Vous pourrez voir également la première du jeune Feydeau ⁽¹⁾, et la *Flûte enchantée* au Lyrique. Quant à moi, je n'ai pas encore été au spectacle. C'est bien assez que de sortir une ou deux fois le soir, chaque semaine, pour aller dans le monde.

On vient de m'apprendre la mort du sieur Morny. Voilà une nouvelle fraîche.

Comme il y a longtemps que je n'ai baisé à mon aise ta bonne mine, mon Caro!

Adieu, à mardi, donc!

Ton Vieux.

Où descendez-vous? Que faites-vous en arrivant? etc.

810. À LA MÊME.

Paris, mercredi matin [avril 1865].

MON BIBI,

C'est demain soir à 6 heures que j'ai rendez-vous chez Perrin pour savoir si j'aurai des billets; donc demain soir ou vendredi matin, terme de rigueur, vous recevrez une dépêche qui vous apprendra si j'aurai, oui ou non, des places.

⁽¹⁾ *Monsieur de Saint-Bertrand*, comédie en 4 actes, en prose.

Si l'on ne m'en donne *qu'une*, et pour moi, que faire? J'y suis retourné (à l'Opéra) hier. Les stalles d'orchestre sont à des prix fabuleux.

Quelle chaleur!

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux ganachon d'oncle.

811. À LA MÊME.

Paris, jeudi, 10 h. 1/2 [avril 1865].

Vous êtes de singuliers pistolets!!! Vous me faites aller dix fois à l'Opéra, et puis, au dernier moment, vous me dites que c'était inutile.

Quelle rocambole me contez-vous avec la fin du mois?

Si j'ai ce soir des billets, je vous écris par le télégraphe immédiatement. Vous aurez la nuit et demain jusqu'à 1 heure pour vous décider. Si demain à 3 heures je n'ai pas de vos nouvelles, j'en dispose. Réfléchissez bien avant de prendre votre parti.

Si ton mari ne peut réellement pas venir, prends ta vieille avec toi, ta mère-grand, et accourez ensemble. Allons, une petite débauche, saprelotte!

Mais peut-être n'aurai-je pas de billets?

Ton vieil oncle t'embrasse.

812. À LA MÊME.

Paris, lundi, 5 heures [24 avril 1865].

MON BIBI,

La répétition de l'*Africaine* a eu lieu hier; j'ai appris cela à 5 heures du soir.

La première a lieu mercredi; on m'a dit ce matin de repasser à 6 heures demain. Votre sort sera décidé. Si tu n'as pas de dépêche demain soir, il y faut renoncer.

Je t'embrasse.

Ainsi tenez-vous prêts pour mercredi, peut-être.

813. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Mardi [mai 1865].

PRINCESSE,

Je ne vous ai pas donné de mes nouvelles depuis mon retour, parce qu'elles sont mauvaises et qu'on ne doit pas ennuyer ses amis avec l'étalage de ses souffrances lorsque les amis n'y peuvent rien.

Qu'ai-je, au juste? Voilà le problème. Ce qu'il y a de sûr c'est que je deviens hypocondriaque, ma pauvre cervelle est fatiguée. On me dit de me distraire; mais à quoi?

Ma nièce s'est établie ici, pour me remonter.

Elle restera jusqu'au mois de juillet, après quoi il est probable que je passerai le reste de l'été à Dieppe.

Peut-être un de ces jours me réveilleraï-je raillaardi? Mais les jours se suivent lentement sans m'apporter rien d'agréable. Je suis assailli par les souvenirs tristes et tout m'apparaît comme enveloppé d'un voile noir. Enfin je suis maintenant un *pitoyable monsieur*.

Est-ce le commencement de la fin, ou une maladie passagère? J'essaye de divers remèdes; entr'autres, je ne fume plus, ou presque plus.

Merci, chère Princesse, pour vos offres d'hospitalité. J'en userai, mais quand je serai *montrable*. Pour le moment, je vous ennuierais trop, vous et les vôtres.

Il y a toute une page de votre lettre que je ne puis lire, malgré tous mes efforts; il me semble que vous m'y parlez de M^{me} Cornu. Mais je n'en suis pas sûr.

Dès qu'il y aura un changement dans mon état, je vous écrirai. Espérons qu'avec de la patience tout s'en ira.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis
vôtre

entièrement.

G. FLAUBERT.

814. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris] Vendredi, 1 heure, 5 mai 1865.

MA CHÈRE CARO,

J'arriverai à Croisset pour déjeuner mercredi prochain, sans faute, à moins d'empêchements imprévus. Je voulais partir mardi matin; mais d'ici

à lundi soir, tous mes moments sont pris, et je n'ai que mardi pour voir l'Exposition et faire mes visites d'adieu. Alors je recule jusqu'à mercredi.

J'attends en ce moment Monseigneur, qui va passer toute la journée et la soirée avec moi. Nous avons à travailler ensemble, ainsi que demain. Dimanche a lieu ma dernière *réception*; lundi je fais mes paquets, et le soir dîner chez Magny où l'on portera des toasts au père Sainte-Beuve, sénateur. Voilà mon programme.

Hier nous avons dîné chez Théo, où nous étions vingt personnes à table, y compris un Chinois, avec lequel Monseigneur a causé en chinois.

J'ai reçu une lettre de reproches de la jeune Bosquet, qui prétend que je l'oublie. Cela est parfaitement vrai; mais s'il fallait fréquenter tous ses amis, on ne rentrerait pas chez soi.

Tu serais bien gentille de t'arranger pour prolonger ton séjour à Croisset, mon bibi, afin que je jouisse un peu de ta compagnie. Réponds-moi et embrasse pour moi tes deux compagnons.

Je te prends par les oreilles et je dépose sur chacune de tes joues un gros bécot de nourrice.

Ton vieux ganachon d'oncle.

815. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 11 mai 1865 [jeudi].

J'ai appris, chère Mademoiselle, par votre lettre du 27 mars, que vous étiez un peu moins souffrante, et que vos obsessions intellectuelles dimi-

nuaient. Fasse le ciel que cela continue ! Tenez-moi au courant de votre état, et soyez bien convaincue que j'ai pour vous une affection très sincère. Nos relations sont étranges ; sans nous être jamais vus, nous nous aimons. C'est une preuve que les esprits ont aussi leur tendresse, n'est-ce pas ?

J'ai compati à la douleur causée par la mort de votre vieux compagnon ⁽¹⁾. Hélas ! j'ai passé moi-même par toutes ces douleurs trop souvent pour ne pas les comprendre !

Mon hiver a été assez triste. J'ai souffert de rhumatismes et de névralgies violemment, résultat 1° de chagrins assez graves qui m'ont assailli depuis six mois, et 2° de l'atroce hiver par lequel nous avons passé. Vers la fin de janvier, j'ai été à Paris, d'où je suis revenu aujourd'hui seulement. Au mois de septembre dernier je me suis mis, après beaucoup d'hésitations, à un grand roman qui va me demander *des années* et dont le sujet ne me plaît guère. J'ai devant moi une montagne à gravir, et je me sens les jarrets fatigués et la poitrine étroite. Je vieillis. Je perds l'enthousiasme et la confiance en moi-même, qualité sans laquelle on ne fait rien de bon.

Les lectures que j'ai été obligé de faire pour ce livre m'écartent de toute autre étude. Je ne puis donc rien vous dire des derniers ouvrages publiés. Je n'ai même pas ouvert le *César* de notre souverain, qui est une médiocre chose, à ce qu'il paraît. Mais j'ai été mécontent des critiques autant que

(1) Un officier polonais réfugié, que M^{lle} de Chantepie hébergeait depuis quinze ans.

des éloges. Personne, à présent, ne s'inquiète de l'Art! de l'Art en soi! Nous nous enfonçons dans le bourgeois d'une manière épouvantable et je ne désire pas voir le vingtième siècle. Pour le trentième, c'est différent!

Avez-vous lu *Un prêtre marié*, de Barbey d'Aurevilly? Je voudrais bien avoir votre avis sur ce livre.

J'ai vu avant-hier M^{me} Sand. Elle avait fini un roman ⁽¹⁾ le matin même et m'a paru en excellente santé.

816. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Croisset, samedi soir, 12 août [1865].

Eh bien, quand *Henriette*? ⁽²⁾ Et que faites-vous?

Quant à moi, mes bons, j'ai reçu depuis mon retour dans mes Lares de jolies tuiles sur la tête : 1^o la mort déplorable et inattendue de mon neveu (le gendre de mon frère); 2^o la maladie de ma mère : un zona compliqué d'une névralgie générale et qui lui fait pousser la nuit de tels cris que j'ai été obligé d'abandonner ma chambre. Vous pouvez imaginer le reste!

Aujourd'hui, il y a un peu de mieux.

La littérature ne marche pas roide au milieu de tout cela, comme vous pouvez le croire.

Je viens de lire le livre de Proudhon *sur l'Art!* On a désormais le maximum de la pignouferie

⁽¹⁾ *La Confession d'une jeune fille.*

⁽²⁾ *Henriette Maréchal.*

socialiste. C'est curieux, parole d'honneur ! Ça m'a fait l'effet d'une de ces fortes latrines, où l'on marche à chaque pas sur un étron. Chaque phrase est une ordure. Le tout à la gloire de Courbet et pour la démolition du romantisme ! O saint Polycarpe !

Amitiés aux amis. Tout ce que vous trouverez de plus respectueusement cordial pour la Princesse. Je vous embrasse.

Ecrivez-moi donc un peu longuement, puisque vous êtes deux. J'ai besoin de distraction, je vous jure.

817. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi, 6 heures [août 1865].

MA CHÈRE CARO,

Ta grand'mère passe maintenant d'assez bonnes nuits ; en somme, elle va mieux, bien qu'elle souffre toujours dans le dos. On l'a mise au vin de quinquina, au malaga et aux viandes rouges pour lui redonner des forces. Mais elle s'ennuie ! elle s'ennuie ! elle s'ennuie !

Éortin ⁽¹⁾ lui conseille, si elle se trouve un peu mieux à la fin de cette semaine, d'aller passer quelques jours à Dieppe ; et c'est ce qu'elle fera probablement : elle a grand besoin de distraction, pour ne pas tomber dans l'hypocondrie.

Quant à moi, je crois que je suis en re-train de

(1) Médecin à Croisset.

travailler. Je me suis couché cette nuit à 4 heures et je recommence à regueuler, dans le silence du cabinet, d'une façon congrue. Ça me fait du bien.

On a tantôt savonné à outrance M^{lle} Diane.

J'ai fait ta commission au jardinier relativement aux géraniums.

Adieu, mon pauvre bibi. Écris-moi. Amitiés à ton mari.

Ton vieux.

Ça va-t-il un peu mieux, ma pauvre petite Mérotte ?

818. AU COMTE RENÉ DE MARICOURT.

Croisset, nuit de mercredi
[août ou septembre 1865].

MON CHER CONFRÈRE,

Je vous demande la permission de garder encore quelques jours votre « Veuve » ⁽¹⁾ parce que je vais la prêter à ma mère et à ma nièce. C'est vous dire que j'ai trouvé ce livre très amusant. En effet, je l'ai lu d'une haleine.

Voici en deux mots ce que j'en pense : l'auteur est un homme *naturellement* plein d'esprit, d'observation et de sentiment. Mais il y a deux parties très distinctes dans ses livres, c'est-à-dire : tout un côté vrai, intense, relevé d'après nature, et un autre où il s'amuse : ce qui gâte l'effet de ses

⁽¹⁾ *Veuve!* roman paru sous ce titre dans la *Revue Contemporaine*, et en librairie sous celui de *Donatien*.

bonnes pages. L'Art ne doit pas *faire joujou*, bien que je sois partisan aussi entiché de la doctrine de l'art pour l'art, comprise à ma manière (bien entendu).

Ainsi, dans *Veuve*, tous les caractères et les descriptions sont hors ligne, et cependant on ne *croit* pas à l'histoire, parce que les événements ne dérivent pas fatalement des caractères. Je m'explique : on ne comprend pas pourquoi M^{me} Lebrun ne veut pas se marier avec Donatien. Parce qu'elle a fait un vœu ? Mais la raison du vœu n'est pas motivée !

Elle n'aimait pas assez son mari, d'une part, et de l'autre elle n'est pas assez dévote. Puisque vous avez présenté le médecin comme un philosophe, il fallait faire de votre veuve une mystique. La mort de celle-ci ne me paraît pas la conséquence naturelle de sa passion, pas plus que celle du bourgeois qui imite Jacques ; lequel Jacques est un personnage de fantaisie, entre nous. Pourquoi aussi votre curé change-t-il d'aspect sans raison ? Nous sommes habitués à voir un grotesque ; puis, tout à coup, une espèce de saint nous apparaît. Je vous demande franchement si cela est ordinaire dans la vie ? Or le roman, qui en est la forme scientifique, doit procéder par généralités et être plus logique que le hasard des choses. Bref, vous avez voulu donner *une fin chrétienne* à un livre commencé impartialement. De là les disparates !

Suis-je un pion assez sévère, hein ?

« Sévère, mais juste », si bien que je trouve la déclaration d'amour de Donatien un simple chef-d'œuvre. Cette page-là écrase, comme valeur et

style, tout l'ouvrage. Écrase n'est pas le mot; je veux dire domine. La description de la petite ville, M. Selvaje, les fréquents monologues que fait Donatien, et la mort de M^{me} Mulot *surtout* m'ont charmé dès les premières pages.

Pourquoi, dans le portrait de M^{me} de Reversière, avez-vous mis l'indicatif? Cela arrête la narration, — et c'est dommage, car le portrait est excellent. Vous me permettrez aussi, mon cher confrère, de vous faire observer que vous ne faites pas assez attention à la proportion relative de vos parties. Ainsi l'historiette de Lodoïska et d'Yves, qui *n'amène aucun fait* dans votre roman, est beaucoup trop longue. M. Lebrun entendant par hasard ce qu'on dit de lui est un procédé qu'il faut laisser aux auteurs dramatiques.

Mais comme j'aime M. Lebrun! Et vous aussi, n'est-ce pas? Cela se sent, et c'est là ce qui fait le charme du livre. Vous avez, du reste, ce don-là : le charme; et c'est, pour réussir, le premier de tous. Continuez donc.

Je cause avec vous, tout en feuilletant votre roman. Je vous expose mes doutes au hasard et à la hâte, comme ils viennent.

Pourquoi votre médecin : 1^o boit-il de l'eau-de-vie pour se donner du cœur, et, 2^o est-il baron? Évidemment un médecin de campagne peut boire de l'eau-de-vie dans une pareille circonstance et être baron, mais *que gagnez-vous* (comme effet dramatique ou portée philosophique) à cette fantaisie? Car enfin, cela est rare. Un opérateur ne se rassure pas avec des alcools et il existe peu de gentilshommes dans le corps médical.

Pourquoi avez-vous fait d'Hector un person-

nage ridicule? Vos deux héros (qui sont chacun dans leur genre des individus supérieurs) eussent été plus grands si l'individu qui leur est sacrifié eût été moins bas. Au reste, il est assez divertissant, mais je lui préfère M. Reversière fils.

Pourquoi M^{me} Lebrun pense-t-elle sous forme de journal? Vous vous donnez là, volontairement, une difficulté insurmontable, qui est de faire parler *longtemps* les personnages. Car presque toujours ils parlent dans le même style que l'auteur.

Je retrouve la déclaration de Donatien, que je ne saurais assez louer. Bravo! bravissimo!

Mais comment est-il possible, après avoir écrit quatre pages d'une si grande valeur, de *s'amuser* à des bamboches comme les hallucinations qui suivent? Ah! c'est que l'auteur a voulu montrer sa malice, faire voir au lecteur qu'il avait pris du haschisch et en décrire les effets, comme il nous a décrit, très bien d'ailleurs (dans les *Deux Chemins*), le siège de Messine. Mais l'incendie de Troie, introduit dans votre livre, ne vaudrait pas cette seule ligne, qui m'a fait froid dans le dos : « Mais laissez donc là cette tapisserie, vous voyez bien que votre main tremble ».

Tout dépend de la place, et il faut savoir enlever de son œuvre, une fois qu'elle est finie, ce qui, souvent, nous plaît le plus. Il faut aussi être indulgent pour ceux qui donnent des conseils, et recevez, comme elle est donnée, la très cordiale poignée de main de

GUSTAVE FLAUBERT.

819. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset] Mardi soir
[fin septembre 1865].

Eh bien, et *Henriette*? Vous seriez bien aimables de m'en donner des nouvelles et de me dire quand la première. Êtes-vous contents de vos artistes? Pas trop, hein? et la Plessy? et Thierry? et la censure? Saprelotte! comme j'ai envie de voir ça sur les planches!

Que devenez-vous d'ailleurs? et la Princesse? et le père Beuve? et Théo? et tout Magny?

Je vis comme un ours et ne sais rien de ce qui se passe. Me voilà arrivé bientôt à la fin de ma première partie (encore trois ou quatre mois). J'ai travaillé beaucoup tout l'été. Que sera-ce? Je n'en sais rien.

Je vous remercie de m'avoir fait lire les *Deux Sœurs*. Je l'ai, de plus, acheté. Comme je suis riche, n'est-ce pas? Non, on n'imagine pas ce que c'est! Mais connaissez-vous un roman du jeune Dumas intitulé : *Le Roman d'une femme*?... Oh! je ne puis que pousser des cris inarticulés.

A-t-on bien peur du choléra à Paris? Espérons qu'il y sera fort et purgera la capitale de plusieurs bourgeois.

Tenez-vous le ventre chaud, en attendant, et pensez à moi qui vous embrasse très fort.

820. À CHARLES-EDMOND ⁽¹⁾.

[Croisset, octobre 1865.]

TRÈS CHER,

Je n'ai pas fini!... Je touche à la terminaison de la première partie. Quand arriverai-je au bout des deux autres? Apollon, Dieu des ratures, seul peut le savoir!

Ouïssez d'ailleurs ceci, ô mon mignon! *Madame Bovary* m'ayant, de bénéfice net, coûté trois cents francs... j'ai envie désormais de donner mes livres pour rien du tout. Ce serait *une pose*, mais distinguée, convenez-en.

Le labeur et le salaire me semblent deux choses tellement loin l'une de l'autre, tellement disproportionnées, que leur rapport m'échappe!... Donc, n'y pouvant rien, je me résigne et, pourvu que je paye à peu près mon papier, je n'en demande pas plus. Nous causerons de tout cela prochainement, à la première des Goncourt.

(1) Cette lettre a été publiée pour la première fois, sans indication de destinataire, par Jules Claretie, dans *le Temps* du 16 juin 1882. Descharmes (édition du Centenaire, III, 41) croyait qu'elle avait pu être adressée à Charles-Edmond. Cette hypothèse nous a été confirmée par une aimable communication de M. Georges Claretie.

821. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Croisset, 8 octobre 1865.]

Je suis bien aise d'apprendre, chère Demoiselle, qu'il y a enfin une trêve dans vos souffrances. Comme vous avez bien fait d'abandonner la confession, puisque vous ne pouviez plus la supporter ! A quelque point de vue que l'on se place, vous êtes parfaitement innocente. J'approuve beaucoup votre projet de travail. Rien n'est sain comme l'érudition ; il n'en est pas de même de la métaphysique et de l'Art, matières plus hautes et où l'on navigue toujours un peu dans la folie.

Afin de me distraire, je me suis plongé dans un travail forcené. Jamais je ne me suis donné de mal comme depuis deux mois et j'espère, vers le jour de l'an, être arrivé à la fin de la première partie de mon roman. Comme je suis tout entier à cet ouvrage, qui est long et difficile, je ne puis vous parler de ce qui se publie maintenant, car je ne lis absolument rien.

Vous me parlez de la solitude intellectuelle où vous vivez ! Moi aussi je connais cela ! Je passe de longs mois aussi seul qu'au milieu du désert, et ne croyez pas qu'à Paris même les gens sympathiques foisonnent.

Vous êtes pour moi, chère Demoiselle, du petit noyau des intimes et je fais, non pour votre bonheur, chose impossible ici-bas, mais pour votre tranquillité tous les souhaits possibles. Allons, travaillez bien votre *Anjou*. Faites-nous un bon livre et pensez à moi quelquefois, car je suis le vôtre.

822. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset] Nuit de lundi [octobre 1865].

Je n'ai donc pas répondu à votre lettre du 29 septembre où vous m'annonciez vos embêtements dans la *Maison de Molière*, car je la retrouve sur ma table, à l'instant même !

Cette nouvelle m'a plus contrarié qu'étonné. *Je connais les cabots !* Monseigneur, à qui j'ai conté la chose, en a profité pour re-rugir contre eux.

Mais comment ça se fait-il, tonnerre de Dieu ! Est-ce que vous ne serez *pas joués cet hiver* ?

La Princesse m'a écrit une très aimable lettre où elle me dit qu'elle vous aime beaucoup. Je vous [*sic*, pour *lui*] ai répondu qu'on ne pouvait plus mal placer sa confiance et que vous étiez deux canailles. La vérité avant tout.

Autre histoire : la même lettre, qui a bien une quinzaine de jours de date, m'annonçait l'envoi de l'aquarelle promise. Or, pas d'aquarelle ! Pourquoi ? Est-elle perdue au chemin de fer ? Je n'ose écrire à la Princesse. Dites-moi ce qui en est, vous serez bien aimables.

Je continue à travailler comme un homme et il se pourrait que j'aie fini ma première partie au commencement de janvier. Alors, j'ornerais immédiatement la capitale de ma présence.

Il m'ennuie de ne pas avoir de nouvelles de Théo et encore bien plus, mes chers bons vieux, de ne pas vous voir.

Mais je vous embrasse très fort, comme je vous aime.

Si ça ne vous embête pas trop, donnez-moi des détails sur *Henriette*.

Je vous en écrirais plus long, mais il est trois heures du matin et j'ai la tête cuite.

823. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset [novembre 1865].

MON BIBI,

Est-ce que ta grand'mère est vraiment malade, qu'elle redemande Julie? Arrange-toi pour que j'aie *ce soir* des nouvelles un peu explicites de sa santé. J'ai reçu ce matin une lettre de la Princesse qui me dit ce que tu verras.

Je te prie de *te* transporter aux deux gares et de faire faire des recherches immédiates. Cela devient drôle! D'après le billet de la Princesse, je suis sûr qu'elle en a fait faire à Paris, comme me l'avaient dit les Bichons.

Veux-tu que je leur écrive (aux Bichons) pour leur dire, en cas qu'ils ne puissent te donner de places, de vous faire inscrire au contrôle?

Envoie-moi demain une citadine à 3 h. 1/2 pour que j'aille faire ma visite au général Valazé. Je passerai d'abord chez ta bonne maman.

Embrasse-la pour moi *et ne perds pas la lettre de la Princesse*.

Ton Vieux.

824. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Nuit de jeudi [16 ou 23 novembre 1865].

C'est encore moi, mes bons, mais cette fois je ne demande pas de réponse.

Ma nièce et son époux (oui, vous me voyez venir? Eh bien, non!) Bref, si vous ne pouvez me donner deux balcons, ayez l'obligeance *de les retenir pour moi au contrôle*, la chose coûtât-elle des sommes insensées.

La Princesse m'offre une place dans sa loge. Si vous aimez mieux que je sois au paradis ou aux latrines, faites. On ne vient pas pour s'amuser aux premières des amis, mais pour les servir. J'ai répondu à la Princesse « que je la remerciais beaucoup », ce qui ne m'engage à rien. Quelle politique! quelle astuce!

Voilà deux jours que je passe dans les deux gares de Rouen; pas d'aquarelle. La chose sera restée à Paris ou aura été remise à un autre chemin de fer.

J'arriverai à Paris jeudi soir, ou peut-être mercredi soir. *Je brûle d'y être.*

Allons, à bientôt. Vous allez avoir une semaine embêtante à passer.

C'est moi qui vous *emprunterai de l'argent*, si vous avez un succès!

Ne ressemblez pas trop à Dennery, hein?

Adieu, très chers vieux, je vous embrasse sur vos quatre joues.

825. AUX MÊMES.

[Croisset] Dimanche matin
[19 ou 26 novembre 1865].

N'y allez pas par quatre chemins, mes bons. Il est inutile de se débattre avec la censure. Adressez-vous directement à l'Empereur.

J'arriverai à Paris mercredi, je passerai chez vous entre six et sept. Nous dînerons ensemble et je vous lâcherai à dix heures. Si vous avez affaire ailleurs, tant pis.

A bientôt.

826. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, lundi [20 novembre 1865].

MON PAUVRE CHER VIEUX,

Que veux-tu que je te dise? J'ai passé moi-même par là, et je sais qu'en ces désastres⁽¹⁾ les prétendues consolations que l'on vous donne irritent plus qu'elles n'apaisent. Depuis dix jours, je ne fais absolument que songer à toi, à ta pauvre mère, à tous les tiens, à tous les autres disparus! Nous avons tant de souvenirs communs, notre vie a été si mêlée pendant longtemps, que nos cœurs doivent encore battre à l'unisson dans de certains jours.

Si quelque chose peut amener un peu de douceur dans ton chagrin, c'est de penser que tu as

(1) Mort de M^{me} Chevalier, née Mignot.

fait le bonheur et l'orgueil de celle qui n'est plus. Tu n'as à te reprocher envers elle ni une mauvaise action, ni un mot brutal, et sa dernière pensée (si elle a vu sa fin) a été, j'en suis sûr, une bénédiction pour toi.

Mon pauvre cher Ernest, je t'embrasse plus tendrement que jamais, et seul, au coin de mon feu, je converse de loin avec toi, pour pleurer ensemble!

Adieu, mon plus vieil et meilleur ami! Tâche de t'occuper le plus possible, de t'étourdir par le travail, c'est encore le meilleur cataplasme qu'il y ait pour les blessures de la vie.

Mille tendresses du fond de l'âme.

827. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, jeudi soir [1865].

MADAME ET PRINCESSE,

Vous avez dû depuis deux mois me trouver le plus oublieux et le plus sinistre des mortels. Comment ne pas vous remercier tout de suite d'un pareil cadeau, s'il m'était parvenu⁽¹⁾?

Voilà deux jours que je vais à Rouen tout exprès et, après de minutieuses recherches faites sous mes yeux, dans les deux gares, on m'a répondu comme on l'avait fait tout d'abord, qu'on n'avait rien reçu pour moi. La caisse sans doute est restée à Paris. On me demande la date précise de

(1) Aquarelle exécutée par la Princesse.

l'envoi, le bulletin, etc. J'ai vu le moment où on allait exiger de moi un certificat de moralité !

Êtes-vous bien sûre que la personne chargée de porter la caisse rue d'Amsterdam se soit acquittée de la commission intelligemment ? Mais que Votre Altesse ne se préoccupe pas de tout cela. La semaine prochaine, dès mon arrivée (après avoir eu l'honneur et le plaisir de vous faire une visite), je me transporterai dans les bas fonds du chemin de fer, décidé à m'y porter aux dernières violences.

Je suis comme vous, très angoissé relativement à *M^{lle} Henriette*⁽¹⁾.

Je vous remercie beaucoup de la bonne place que vous m'offrez pour l'entendre.

Permettez-moi, Madame et Princesse, de vous baiser la main et de vous assurer que je suis votre très respectueux et très affectionné

G. FLAUBERT.

828. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Mardi [Paris, décembre 1865].

Et bien, est-ce vrai ? Votre pièce est retirée *par ordre* ? Pourquoi ? J'imagine que votre préface n'est pas étrangère à cela. On aura été blessé, je ne sais de quoi.

Vous avez dit tout ce qu'il y avait à dire. Je

⁽¹⁾ *Henriette Maréchal*, pièce de MM. DE GONCOURT. Représentée le 5 décembre sur la scène du Théâtre-Français, cette pièce, violemment attaquée par la presse, fut par ordre retirée de l'affiche à la sixième représentation.

vous ai trouvés seulement trop loyaux et *trop modestes*. Quand on est braves comme vous, on peut être crânes. Quand on a votre talent, on doit être fiers.

La mesure autoritaire m'étonne d'autant plus qu'un bourgeois de Rouen (qui a assisté à l'une des dernières d'*Henriette*) m'a dit, hier, que tout s'y était très bien passé.

Tout cela est d'un incroyable à devenir fou !

J'ai relu *Henriette* deux fois. *C'est bon*. Voilà mon avis, et je m'y connais autant que Darcel.

Je vous supplie de m'écrire un peu longuement et même le plus longuement que vous pourrez.

Je *sens* qu'il y a du prêtre dans votre cabale. La « Sociale » n'a pas cet acharnement. Et puis, avant tout et surtout, vous avez le *style*, cette chose qui ne se pardonne jamais.

Qu'est-ce que la Princesse dit de tout cela ?

Tandis que l'on supprime votre pièce pour satisfaire au vœu de Pipe-en-Bois, on chasse des écoles les étudiants qui ont parlé à Louvain. C'est l'équilibre. O sainte Voyoucratie !

Adieu, mes pauvres chers vieux. Comme vous devez être las et énervés, maintenant ! Mais, sacré nom de Dieu ! vous êtes de bons bougres. Vous pouvez vous dire cela à vous-mêmes dans le silence du cabinet. Et nous faisons un beau métier, après tout, puisqu'il fait crever de rage et d'envie jusqu'à la « jeunesse des écoles ».

Des détails, hein ?

Je vous embrasse et vous aime encore plus, si c'est possible. Votre

G. F.

829. À LA PRINCESSE MATHILDE.

[Décembre 1865.]

MADAME ET PRINCESSE,

C'est ici à Croisset (ici dans mon vrai domicile, celui qui est habité le plus souvent) que j'attends votre gracieux souvenir.

Comme je suis ému par cette attention de Votre Altesse !

Vous m'avez écrit il y a deux mois, lors du malheur survenu dans ma famille⁽¹⁾, une bien bonne lettre qui m'a été au cœur.

Ma mère va un peu mieux. Mais il lui est resté un affaiblissement général grave à son âge. Elle sait vos marques d'intérêt, Princesse, et me charge de vous en exprimer toute sa gratitude.

Ce que vous me dites relativement aux de Goncourt me fait bien du plaisir. En effet, ils sont gentils comme des anges et spirituels comme des diables, deux qualités rarissimes parmi les confrères. L'embargo mis sur leur pièce ne m'étonne pas. Le théâtre est une boutique si abominable que le temps est proche où pas un honnête homme ne voudra s'en mêler.

Pour oublier un peu toutes les tuiles domestiques qui me sont tombées sur la tête cet été, j'ai travaillé le plus que j'ai pu et, selon ma coutume, sans avancer beaucoup dans ma besogne⁽²⁾; mais enfin, le temps se passe ! C'est l'important.

(1) Mort de son neveu.

(2) Flaubert travaillait à *l'Éducation sentimentale*.

Il serait moins long, Princesse, si je recevais tous les jours, des billets comme celui de ce matin. Car je ne saurais être mieux « occupé » qu'à vous lire, bien que vous en disiez.

Au milieu de ma vie solitaire, ma pensée, souvent, me porte vers la rue de Courcelles ou Saint-Gratien ! Je m'y précipiterai en personne dès que je pourrai m'arracher d'ici.

En attendant cet honneur-là — qui est aussi un plaisir — je vous prie de me permettre de vous baiser les mains, en vous assurant, Madame et Princesse, que je suis

Votre très humble et dévoué

G. FLAUBERT.

830. À LA MÊME.

Croisset, mardi soir [1865].

Comment remercier Votre Altesse de son beau cadeau ? Car elle est là !... je l'ai enfin, cette aquarelle tant cherchée par les gares de Rouen.

Je viens de l'accrocher à mon mur, devant ma table, entre un buste de ma sœur par Pradier et un masque d'Henri IV, en chère et illustre compagnie comme vous voyez.

Etant un pauvre connaisseur en peinture, mes compliments doivent être médiocrement agréables à un artiste comme vous, Princesse. Je m'abstiens donc de tout éloge sur cette œuvre, craignant d'en faire de maladroits.

Cependant, permettez-moi de vous dire qu'elle m'a paru charmante. Où avez-vous trouvé cette

jolie tête? Quel goût dans l'ensemble! J'adore cette chemise blanche, et les fleurs et le béret! Tout cela est plein de lumière, de style, de charme et de rêveries.

Eh bien, et nos amis les de Goncourt? Comme vous avez été brave, mardi dernier! Toute la littérature doit vous en être reconnaissante!

C'est en arrivant de Compiègne que vous recevrez ce billet. Aussi je vous présente mes hommages, dès votre retour chez vous, Princesse! et je me mets à vos pieds en vous priant de croire que je suis

Votre très respectueux et sincèrement affectueux serviteur,

G. FLAUBERT.

831. À LA MÊME.

Nuit de samedi [décembre 1865].

Votre Altesse m'ayant permis de lui demander quelquefois de ses nouvelles, c'est ce que je fais, aujourd'hui, Princesse, en vous priant de m'envoyer un peu de votre écriture.

Voilà un bien mauvais temps pour votre atelier, et vos toiles, par ces tristes lumières, doivent rester sur le chevalet.

Mais je doute que les jours de Paris soient aussi abominables que les nuits de Croisset. Le vent, la pluie, la grêle, « tous les éléments sont déchaînés », comme disent les poètes tragiques; et je passe des heures qui manquent de gaieté. Surtout quand je pense à la rue de Courcelles, ce qui souvent arrive. Le temps, du reste, n'est pas aux hu-

meurs folâtres. J'ai reçu des Goncourt une épître où ils me paraissent s'ennuyer démesurément. L'homme de lettres est un animal mélancolique. Et puis il leur manque tant de choses, à ces pauvres gens ! Toujours quelque tempête les secoue !

J'ai déjeuné dernièrement avec un homme bien *d'aplomb*, M. Leroy, le Préfet de Rouen.

Il m'a fait boire à votre santé, et m'a parlé de vous, Princesse, en des termes qui m'ont attendri.

C'est, à ce qu'il paraît, mon rival en sucre de pomme. J'espérais le dépasser par les *cheminots*, mais on n'en fait pas encore. Que ne suis-je broullanger !

Voilà le jour de l'an, bientôt. Que les visites vous soient légères ! N'est-ce pas, actuellement, le souhait convenable ? Et soignez-vous ! Prenez garde à ces affreux brouillards.

J'attends avec impatience le moment où je pourrai vous voir et vous assurer de nouveau, Princesse, que je suis votre très humble et sincèrement dévoué et affectionné

G. FLAUBERT.

832. À LA MÊME.

[1^{er} janvier 1866.]

MADAME,

Si j'étais à Paris, j'irais déposer mon nom chez votre concierge, ce qui serait une façon silencieuse de vous faire mes compliments. Permettez-vous que je les écrive, Princesse ?

Que faut-il vous souhaiter ?

Du soleil, l'hiver, pour vos promenades; de la pluie, au printemps, pour vos gazons; pas de maladies à vos toutous; d'entendre la plus belle musique du monde et de rencontrer de bons livres.

Quoi encore? Que vous manque-t-il?

Si vous avez un chagrin, qu'il s'en aille! Un désir, qu'il s'accomplisse!

Je voudrais être dévot afin de prier le ciel pour vous, et bien qu'aujourd'hui soit le jour des mensonges, je vous prie de croire, Princesse, que je suis

Votre très affectionné et très dévoué

G. FLAUBERT.

833. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, mardi, 23 janvier 1866.

Vous avez bien tort de m'appeler *consolateur*, chère Demoiselle. Je voudrais mériter ce titre, mais que puis-je pour vous, sinon vous envoyer l'assurance d'une sympathie très profonde!

Je vous croyais occupée d'un grand travail historique sur Angers, et j'espérais que votre esprit trouverait du calme dans cette sage besogne. Il n'en est rien, hélas! et je m'en afflige. *Forcez-vous* donc à étudier les faits, les choses, la nature enfin! Bien que vous soyez dans le courant philosophique moderne, le moyen âge vous étouffe. Vous y tenez par des attaches multiples! Et encore une fois, malgré tout, *fuyez votre pays*, quittez votre maison comme si le feu y prenait, et toutes

vos habitudes qui sont mortelles. Ne soyez pas complaisante pour vos douleurs.

Vous goûtez trop, comme dirait Montaigne, cette délicatesse qui est au giron de la mélancolie.

Vous vous étonnez du fanatisme et de l'imbécillité qui vous entourent. Que l'on en soit blessé, je le comprends; mais surpris, non! Il y a un fond de bêtise dans l'humanité qui est aussi éternel que l'humanité elle-même. L'instruction du peuple et la moralité des classes pauvres sont, je crois, des choses de *l'avenir*. Mais quant à l'intelligence des masses, voilà ce que je nie, quoi qu'il puisse advenir, parce qu'elles seront toujours *des masses*.

Ce qu'il y a de considérable dans l'histoire, c'est un petit troupeau d'hommes (trois ou quatre cents par siècle, peut-être) et qui depuis Platon jusqu'à nos jours n'a pas varié; ce sont ceux-là qui ont tout fait et qui sont la *conscience* du monde. Quant aux parties basses du corps social, vous ne les élèverez jamais. Quand le peuple ne croira plus à l'Immaculée Conception, il croira aux tables tournantes. Il faut se consoler de cela et vivre dans une tour d'ivoire. Ce n'est pas gai, je le sais; mais, avec cette méthode, on n'est ni dupe ni charlatan.

Je m'en vais demain à Paris où je compte rester jusqu'à la fin du mois. Si vous pensez à moi, écrivez-moi donc boulevard du Temple, 42.

J'ai beaucoup travaillé cet hiver; j'ai fini la première partie de mon roman. Quand la totalité sera-t-elle finie? Voilà ce que j'ignore.

Mille bons souvenirs de votre tout dévoué.

834. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, jeudi 6 h. du soir [1866].

MADAME ET PRINCESSE,

Voici la carte photographique que vous avez eu la bonté de me demander. Je la reçois à l'instant même et vous l'envoie bien vite, en vous priant d'excuser mon retard involontaire. Tel est le résultat de trois essais ! Celui-là vaut-il mieux que les deux autres ? J'en doute ; il me semble que je n'ai pas d'habitude la main droite si noire, ni l'œil gauche si malade.

Je suis chargé près de Votre Altesse d'une commission assez ridicule. La voici.

Vous rappelez-vous la propriété du sieur Narcisse Crépet ? Eh bien, ce jeune bourgeois vient de manquer (style rouennais) de 3 millions (rien que cela) pour avoir joué inconsidérément sur les cotons ! Or il faut de l'argent, et tout de suite, et le plus possible ! Or on est venu m'obséder pour que je propose à Votre Altesse la dite propriété de Varengeville, de 240,000 francs. J'ai eu beau répondre un tas de choses, il a fallu promettre que je vous ennuierais. C'est fait ! Excusez-moi donc ! Et plaignez-moi, Princesse, car me voilà revenu au travail et à la solitude.

Je me mets à vos pieds, vous baise les mains et suis, Madame (quoique la formule soit banale) très sincèrement

Votre

G. FLAUBERT.

835. À LA MÊME.

[Vendredi, midi, 1866.]

Il m'ennuie de ne pas vous voir, Princesse, et je ne sais quand j'aurai ce plaisir-là. Car depuis un mois, toutes les fois que je sors, je suis réempoigné par la grippe.

Je suis obligé, deux fois par semaine, d'aller chez ma nièce par volonté de ma mère, et chacune de ces deux courses me vaut un redoublement de toux.

Hier j'ai commencé à prendre de la morphine; espérons qu'elle me fera du bien!

Je voudrais avoir de vos nouvelles, voilà tout!
et je vous baise les deux mains,
votre vieux fidèle

G. FLAUBERT.

836. À LA MÊME.

Croisset, jeudi [février 1866].

PRINCESSE,

J'ai été hier matin partagé entre l'attendrissement et l'amour-propre. Ce croisement de nos deux lettres me donne la preuve nouvelle d'une sympathie qui m'est bien précieuse.

Ne vous semble-t-il pas, que tous, tant que nous sommes (malgré les différences de fortune,

de rang et même de sexe), nous vivons sur un radeau de la Méduse, et qu'en dehors de ce petit nombre-là, il y a, tout autour de nous, comme un océan d'hostilités et de bêtise? C'est pourquoi il faut se tenir ferme et garder l'espoir.

Ce que vous me dites des de Goncourt ne m'étonne nullement. Je les tiens pour les plus galants hommes qui existent. Je ne connais rien d'aussi propre dans la littérature. Ce sont des *bons*. Fiez-vous à eux. Ils ont d'ailleurs pour Votre Altesse une affection qui me les ferait chérir. Vous me parlez des turpitudes de la presse; j'en suis si écœuré que j'éprouve à l'encontre des journaux un dégoût physique radical. J'aimerais mieux ne rien lire du tout que de lire ces abominables carrés de papier. Mais on fait tout ce que l'on peut pour leur donner de l'importance! On y croit et on en a peur. Voilà le mal. Tant qu'on n'aura pas détruit *le respect pour ce qui est imprimé*, on n'aura rien fait! Inspirez au public le goût des grandes choses et il délaissera les petites, ou plutôt laissera les petites se dévorer entre elles.

Je regarde comme un des bonheurs de ma vie de ne pas écrire dans les journaux. Il m'en coûte à ma bourse, mais ma conscience s'en trouve bien, ce qui est le principal.

Je compte les jours qui me séparent de la fin du mois de mars, c'est-à-dire du moment où je vous reverrai, Princesse, et où je pourrai, en réalité, vous baiser les mains et vous dire, encore, que je suis tout à vous.

G. FLAUBERT.

837. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, 3 février 1866.

MON BIBI,

[...] Je mène comme toi une vie agitée, mais non dans le grand monde; je suis perdu dans les fabriques de porcelaine. J'ai passé hier tout mon après-midi avec des ouvriers du faubourg Saint-Antoine et de la barrière du Trône. J'avais eu, le matin, la visite d'un conducteur de diligence. Je vais aller aujourd'hui à la gare d'Ivry. Rentré chez moi, je lis des traités sur les faïences. Je n'ai pas été au bal des Tuileries ni à celui de l'Hôtel de Ville; les pots m'occupent trop.

Hier, j'ai dîné avec le père Cloquet; mardi, je dîne avec le Prince et, mercredi, j'aurai Monseigneur. Voilà toutes les nouvelles.

Comme je comprends que tu sois *tannée* de Rouen, en général! Tout cela vous énerve et vous abrutit; il est sain pour l'esprit de s'en *esbigner* quand on peut.

Dès que tu seras à Paris, je t'engage à aller voir Batty, le dompteur de lions. C'est le seul spectacle où j'aie été, et où, probablement, j'irai.

Je te fais une prédiction : c'est que, si vous restez à Paris un mois, ta grand'mère ne résistera pas à son ennui et viendra vous retrouver. Elle ferait mieux de s'arranger pour venir avec vous tout de suite.

Adieu, pauvre bibi. Continue à t'amuser, pendant que tu es jeune; il faut prendre du bon temps quand on le peut, va! Quant à moi, j'avoue

que j'ai revu Paris et mes amis avec grand plaisir. J'ai l'esprit assez perversi et le cœur assez dur pour ne pas regretter la campagne et ne pas sentir le besoin d'aller à la chasse chez Saint-André; mais ce que je regrette, c'est ta bonne mine à bécoter. Si les adorations de M. le Préfet te laissent quelque loisir, écris à

Ton vieux ganachon qui t'aime tendrement.

Embrasse pour moi ton *oiseau*, qui est bien gentil.

838. À LA MÊME.

Paris [février 1866].

CHÈRE CARO,

Ta grand'mère a l'intention de descendre chez moi; mais je n'avais pas songé que je n'ai pas de place pour Joséphine. Elle va sans doute te montrer ma lettre où tu verras mes explications. Je n'ai pas de place pour mettre un troisième lit chez moi, puisque mon domestique couche dans la cuisine; de plus, il me manque des matelas et des couvertures.

Tu connais assez ta grand'mère pour comprendre qu'elle va croire que je ne veux pas la recevoir et que tout cela est un prétexte; tâche de lui faire entendre raison. Je ne demande pas mieux que de la loger, mais, franchement, Joséphine me gênerait, outre que je ne vois pas moyen de nous tasser tous dans mon domicile. Il faut donc : 1^o ou qu'elle se résigne à se passer de femme de chambre; 2^o ou que j'envoie chaque soir mon

domestique coucher à l'hôtel, ou 3° que ta grand-mère descende au Helder, — ce qui franchement serait plus simple et plus commode pour elle et pour moi. Mais je me pendrais plutôt que de le lui dire moi-même; et je te prie, ma chère Carolo, de ne pas lui dire que je t'ai écrit à ce sujet. *Je compte sur ta discrétion.*

Et t'embrasse.

Ton vieil oncle.

Réponds-moi tout de suite, de manière que j'aie une lettre dimanche matin.

Dimanche soir, je passerai au Helder si mon rhume a diminué; je ne fais que tousser, cracher et moucher.

839. À LA MÊME.

Paris, 15 février 1866.

CHÈRE CARO,

Je ne sais pas si je pourrai aller te voir rue du Helder lundi matin, parce que ce jour-là j'aurai à faire ranger mon logement pour ta grand-mère; je dîne chez Sainte-Beuve et je dois prendre en route M^{me} Sand. Aussi est-il peu probable que j'irai au chemin de fer au-devant de ma mère.

Si tu ne me vois pas dimanche soir à ton hôtel, entre 11 heures et minuit, tu serais bien aimable de venir chez moi le lundi dans la matinée : je voudrais te parler.

J'espère que tu vas te reposer un peu, car si tu continuais la « vie brûlante », tu te ferais crever, mon bibi.

Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! J'ai bien envie de te bécoter.

Tu vois que *moi*, je suis un homme exact, et que je réponds de suite aux lettres.

Le Lion amoureux est une infection, et Ponsard un idiot. Tu peux le dire sans crainte ; mais il est *convenu* que c'est beau.

Adieu. Je t'embrasse bien fort.

Ton Vieux.

Embrasse Ernest pour moi.

P.-S. — Êtes-vous heureux de quitter momentanément votre infecte patrie ?

2^e P.-S. — Je te dispense de faire, de ma part, le moindre compliment à mes amis et connaissances.

840. À MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Paris, 9 mars 1866.

MA CHÈRE LAURE,

Comment t'exprimer ma stupéfaction et ma douleur ? Je n'ai appris l'affreuse nouvelle qu'hier au soir, seulement. J'en suis encore écrasé.

Je t'aime trop pour te donner des consolations et te dire de ces choses banales qui exaspèrent la souffrance. Pleure, ma pauvre vieille amie, pleure tant que tu pourras ! Celle⁽¹⁾ que tu as perdue

(1) M^{me} Le Poittevin, mère de M^{me} de Maupassant.

mérite toutes les larmes, car personne plus qu'elle ne fut intelligent, bon, dévoué, charmant! Quelles vacances de Pâques je passais autrefois à Fécamp! Quels souvenirs exquis! Quelles conversations avec mon Alfred et vous! Je n'ai retrouvé cela nulle part! Il me semble entrer encore dans votre cour de la Grande-Rue et apercevoir M. Le Poittevin sur la terrasse, près de la volière.

Que vas-tu devenir? Comme tu vas te trouver seule! Comme je te plains!

Adieu, ma pauvre Laure. Tâche d'avoir du courage pour tes enfants. Dis de ma part à Virginie tout ce que je t'écris à toi-même.

Je t'embrasse. Ton vieux camarade et ami.

841. À SAINTE-BEUVE.

Paris, lundi [12 mars? 1866].

MON CHER MAÎTRE,

Avez-vous pensé à moi? Pourriez-vous me dire ce qu'il faut lire pour connaître un peu le mouvement néo-catholique vers 1840? Mon histoire s'étend de 1840 au coup d'État. J'ai besoin de tout savoir, bien entendu, et, avant de m'y mettre, d'entrer dans l'atmosphère du temps.

Si vous avez quelque livre ou recueil qui puisse m'être utile, l'*Avenir*, par exemple, vous seriez bien aimable de me le prêter.

Je ne puis aller vous voir, parce que j'ai un horrible clou qui m'empêche de m'habiller. Il m'est

impossible d'aller aux bibliothèques. Je perds mon temps et je me ronge.

Mille poignées de main.

842. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, vendredi, midi, 16 mars 1866.

Pauvre loulou ! tu m'as l'air de t'ennuyer bien fort dans ta noble patrie. C'est, quant à moi, l'invariable effet qu'elle me produit depuis mes plus tendres années. L'aspect de Rouen a quelque chose de *mastoc* qui vous écrase ! Convenons-en ! Mais, en revanche, les habitants sont très gentils, on ne peut plus bienveillants et démesurément spirituels. Je te conseille de te précipiter dans les Beaux-Arts et de reprendre Montaigne. Ça te consolera.

J'ai présentement un clou à la joue droite, un autre sur la rotule du genou gauche et un troisième au milieu de la cuisse droite, lequel est gros comme un petit œuf de poule. Je ne puis, non seulement marcher, mais me tenir debout, et je suis enharnaché de bandes et enfoui sous des cataplasmes. Cela va me tenir ainsi cinq à six jours, au moins. Je vais en profiter pour ne pas sortir et travailler. Je suis privé dimanche prochain d'entendre une comédie du divin Feuillet chez la Princesse.

Je ne sais encore si c'est demain ou de demain en huit que je verrai Monseigneur.

Je ne vois pas d'autres choses à narrer, mon

Caro, si ce n'est que je regrette tes visites, bien qu'elles fussent rares et courtes, et je t'embrasse ainsi que ton époux.

Ton vieux ganachon d'oncle.

P.-S. — Si tu t'ennuies trop, en faisant beaucoup de bassesses tu pourrais arriver à te faire inviter chez X***!!!

Ou bien, va un peu à la campagne. Rien n'est charmant comme la Famille à la Campagne.

LA FAMILLE ET LA CAMPAGNE.

Horrid, horrid, most horrid!!

SHAKESPEARE.

843. À LA MÊME.

Paris, jeudi, midi, 29 mars 1866.

MON^{TE} PAUVRE BIBI,

Ta grand'mère m'a écrit que tu étais pâlie, maigrie et fatiguée. C'est le résultat d'un hiver trop échevelé et de la vie brûlante de Paris. Tâche de te reposer et de reprendre ta bonne mine. Quant à moi, voilà quinze jours que je suis dans l'impossibilité de marcher et même de me tenir debout, ce qui joint à mes trois semaines fait que, depuis deux mois, j'en ai passé plus d'un chez moi. Telles sont mes folichonneries dans la capitale. J'ai voulu, dimanche, aller dîner chez M^{me} Husson et m'en suis très mal trouvé. Aujourd'hui, pour la première fois, je n'ai plus de cataplasmes; j'en profite pour me purger, si l'on peut

s'exprimer *ainsi*. Je profite de mes arrêts forcés pour travailler et, quand je reviendrai à Croisset, au milieu de mai, j'aurai probablement fini le premier chapitre de ma seconde partie. Le deuxième et le troisième chapitre me demanderont plus d'un an ! C'est pire que les clous, cela !

Monseigneur est parti hier matin pour s'embêter dans sa famille pendant les vacances de Pâques !

Je ne pense pas que *Spirite*⁽¹⁾ t'amuse. Dis-moi ce que tu en trouves. Écris-moi une lettre littéraire comme pour « la Divine » ; ça flattera ma vanité. Son auteur (l'auteur de *Spirite*) va bientôt marier sa fille, ce qui ne l'amuse pas du tout. Je serai probablement témoin du mariage. Ce sont des histoires à la fois comiques et lamentables.

Recommences-tu à faire de la musique ?

As-tu repris ce brave Montaigne ?

Je devais demain dîner avec Grimaux. La chose me sera impossible. Je n'ai pas été lundi à Magny, ni hier chez la Princesse. Ma seule distraction consiste à regarder de ma table les voitures sur le boulevard. On vient me voir et j'ai d'ailleurs mes dimanches.

Vous ne me donnez jamais de nouvelles de mon ami Fortin.

Adieu, pauvre loulou. Embrasse pour moi ta grand'mère et ton époux. Deux gros baisers de nourrice sur tes bonnes joues.

Ton vieil oncle qui t'aime.

(1) *Spirite*, de Th. Gautier.

844. À LA MÊME.

Paris, mardi soir [10 avril 1866].

MON PAUVRE LOULOU,

Il me semble que je suis en retard dans ma correspondance; je t'en fais mes excuses. Comment vas-tu? As-tu retrouvé tout à fait ta bonne mine, et repris tes petites habitudes? Comment se portent la gravure, la musique et le père Montaigne? Donnes-tu toujours des soirées du grand monde?

Quant à moi, je suis repris par les clous. Depuis hier j'ai un cataplasme sur la main gauche (je ne sais pas comment je ferai pour aller dîner demain chez le père Cloquet), j'en souffre même, assez fortement, ce soir. Ce n'est pas faute, cependant, de me soigner! Je prends beaucoup de bains et m'abreuve de boissons amères. C'est samedi que je serai témoin du mariage de Judith Gautier. Triste histoire.

J'ai reçu une lettre de M^{me} de La Chaussée, écrite soi-disant sans que son mari en sache rien, pour me prier de faire nommer son époux chef de bataillon. C'est un mystère. Quand je lui répondrai, je dois écrire à M^{me} Vasse. Tu peux lui dire, de ma part, qu'elle demande là une chose *très* difficile. M^{me} Cornu a été deux ans avant de faire nommer un chef de bataillon. L'Empereur renvoie la demande dans les bureaux, et c'est comme si on n'avait rien fait du tout. Je tiens beaucoup, cependant, à obliger Cora; mais franchement, je doute du succès!

M^{me} Morin est venue hier pour que je lui fasse gagner son procès. Tout cela m'honore infiniment, mais on me prête une puissance que je n'ai pas.

Malgré mes infirmités, je ne prolongerai pas mon séjour à Paris au delà du milieu de mai. Donc, dans six semaines, je serai revenu. Vous seriez bien gentils de choisir ce moment-là pour séjourner un peu à Croisset, afin que je te voie et que je te bécote à mon aise, mon pauvre Caro.

On a donné aux Bouffes une *Didon*⁽¹⁾ où une Salammbo figure. Mais je me prive de ce spectacle. MM. les auteurs ne m'ont pas envoyé de billet, ce que je trouve d'une grossièreté insigne. Tel est le genre des gens de théâtre, d'ailleurs.

As-tu lu les *Travailleurs de la mer*? Nous causerons de *Spirite*, livre en main.

C'est vendredi que paraît l'histoire des *Apôtres*, de Renan.

Adieu, pauvre chérie.

Ton vieux ganachon.

845. À LA MÊME.

[Paris] Mardi soir [24 avril 1866].

MON LOULOU,

T'es-tu bien amusée à Verneuil? Ce petit voyage a dû faire passer les remords de ta vertu. Tu n'es guère « comme il faut » : *on doit* haïr Paris et raffoler de la campagne.

(1) Par Adolphe Belot et Léon Journault.

Ton époux m'a fait part du fameux secret⁽¹⁾, et j'ai tout de suite deviné que la petite chapelle t'avait profondément séduite. Je souhaite que la chose s'arrange, puisque cela vous fait plaisir, mes chers enfants.

Quelle mère Galuchet tu es ! Acheter un château et ne pas acheter un livre dont tu as envie !... Me recevras-tu bien, au moins ? Me donneras-tu des FÊTES ?

Quant à moi, étant délivré des clous pour le moment, je passe tous mes après-midi aux bibliothèques publiques à lire des journaux de l'année 1847. J'en ai encore pour une quinzaine de jours. Rien n'est plus ennuyeux ni plus pénible que de travailler dans ces grandes halles. On y a froid, on y est mal assis, on y fait du bruit. C'est abominable.

As-tu lu les *Apôtres*, de Renan ? Je trouve cela superbe. C'est la seule nouveauté intéressante. Les Bichons vont publier après-demain un nouveau livre.

Le *Louis XV* du père Michelet va paraître dans une huitaine. Telles sont les nouvelles des Arts.

Viendras-tu voir l'Exposition ?

Adieu, mon pauvre bibi. Ma lettre est stupide, mais c'est que je n'ai vraiment rien à te dire, sinon que je t'aime et t'embrasse bien fort.

Ton vieux ganachon d'oncle.

(1) Les Commanville songeaient à acheter le château de Miro-mesnil, où naquit Maupassant.

846. À LA MÊME.

Paris, mercredi matin [avril 1866?].

MON LOULOU,

Ma lettre va t'arriver au milieu des préparatifs de ta soirée. Car je sais que demain jeudi Madame donne une fête du grand monde. Auras-tu seulement le temps de lire les baisers du pauvre oncle?

Demain je ferai des courses du matin au soir, c'est-à-dire que je me repasserai six ou sept heures de voiture, ce qui n'est ni économique ni amusant. Après quoi je dînerai chez M^{me} Husson. Ce soir, je vais dîner chez ma Princesse.

Et toi, pauvre chérie, ton mal de gorge est-il enfin passé? Quand pensez-vous venir «dans la capitale»? Comme je m'ennuie de ne pas voir ta bonne mine fraîche!

Je suis peu sorti depuis quelque temps. Je tâche d'arranger le plan de ma troisième partie et je lis un tas de choses ineptes. De sorte qu'au fond Monsieur est assez bougon et rébarbatif.

J'ai des remords à l'endroit des dames Vasse! Mon intention est d'aller chez elles demain. Mais vraiment, à Paris, on n'a le temps de rien faire. Tu n'imagines pas la quantité de blagues que j'invente pour refuser des invitations. Autrement, je ne resterais pas un jour chez moi, et adieu la littérature.

Quand tu m'éciras, n'entrecroise plus tes lignes. Ça m'agace. Donne-moi des nouvelles de

ta bonne maman et envoie-moi de longues lettres.
Bavarde un peu avec

Ton pauvre vieux ganachon qui t'aime.

Embrasse pour moi ton mari et ta grand'mère,
pas besoin de le dire.

Monseigneur m'écrit que Lagier⁽¹⁾ est à Rouen.
Quel dommage que je n'y sois pas ! Je l'aurais
amenée chez toi pour embellir ta soirée!!!

847. À LA MÊME.

Paris, dimanche matin [13 mai 1866]

Je suis bien content de savoir qu'à mon retour
je te trouverai à Croisset, ma chère Caro. Cela
adoucir les commencements de ma solitude.

Je n'ai pas grand'chose de bien intéressant à te
narrer. Voilà à peu près un mois que je n'ai écrit
une ligne, étant tout occupé par la lecture des
journaux de l'année 1847. J'en ai avalé, avant-
hier, pendant sept heures et demie ! Il n'y a pas de
travail plus abrutissant et plus irritant que celui-là !
Je touche à la fin, Dieu merci !

Je voulais aller entendre *Don Juan* au Lyrique,
mais je n'en aurai pas le temps probablement,
et je reviendrai sans avoir, de tout l'hiver, mis le
pied dans une salle de spectacle. J'ai passé une
heure à l'Exposition ; j'y retournerai avec Monsei-

(1) Suzanne Lagier, artiste dramatique et lyrique de beaucoup
d'esprit. Aimée du public, son aspect plantureux contribua à la
rendre populaire, surtout dans les chansons dont elle écrivit
la musique.

gneur, mardi, pour l'acquit de ma conscience, car il n'y a rien de bien remarquable. Ledit Monseigneur est maintenant couché dans mon *lit* et *lit* le *Louis XV* du père Michelet, que je t'apporterai. J'attends mes visiteurs du dimanche, et il est 9 heures du matin ! Depuis quelque temps, je me mets à la besogne dès cette heure-là ! Bref, je mène la « vie brûlante ». J'ai eu hier pour 19 fr. 50 de voitures. Nous avons hier dîné chez Charles-Edmond ; aujourd'hui nous dînons chez M^{me} Hussion, et jeudi prochain chez le philosophe Baudry. Nous travaillerons toute la journée et toute la soirée de demain et mercredi. Voilà mon existence dans les plus grands détails, mon cher bibi.

J'ai bien envie de faire la connaissance de M. Joujou⁽¹⁾. Embrasse-le pour moi ainsi que le reste de la famille, et garde les meilleurs bécots pour toi.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

848. À LA MÊME.

[Paris] Samedi, 10 h. 1/2 [19 ou 26 mai 1866].

MON BIBI,

Tu me demandes ce que je pense de la situation politique et ce qu'on en dit. J'ai toujours pensé qu'il *n'y aurait pas la guerre*, et on dit maintenant que tout va peut-être s'arranger.

La quantité de bêtises qui se débite est

(1) Un petit chien havanais.

incroyable, car fort peu de gens sont en état de pouvoir examiner froidement les choses publiques, parce que : 1° presque tout le monde y a ses intérêts engagés; 2° on aborde le spectacle avec des idées préconçues, des opinions faites d'avance, et un défaut d'études complet. J'ai bien ri, il y a quinze jours, de voir, après le discours d'Auxerre⁽¹⁾, les impérialistes furieux contre leur idole ! Ces bons bourgeois, qui ont nommé Isidore⁽²⁾ pour défendre l'ordre et la propriété, n'y comprennent plus rien, et ils admirent M. Thiers qui a les idées d'un commis de M. de Choiseul !!! Eh bien, moi, je crois l'Empereur plus fort que jamais. Depuis son entrevue avec M. de Bismarck à Biarritz, il était évident qu'il se brassait quelque chose (mais de tout cela il ne résultera rien que de bon pour la France, momentanément du moins). L'Italie est tellement exaspérée que, si Emmanuel ne se battait pas, ils sauterait. Les bons Italiens vont donc se flanquer une tournée avec l'Autriche, mais la France *mettra vite le bolà*. On prendra la Vénétie, on donnera à l'Autriche les provinces danubiennes comme compensation. Nos troupes reviendront du Mexique et tout sera fini, *momentanément*.

Si nous faisons la guerre, nous nous en retirerions avec le Rhin. Mais je ne crois pas à une guerre où la France s'engagerait très avant, et je n'y crois pas *parce que personne n'en veut*.

Quant à la question d'argent, c'est, selon moi,

(1) L'Empereur prononça, à Auxerre, le 6 mai 1866, un discours retentissant où il annonça sa résolution de maintenir l'ordre et la paix.

(2) Isidore, sobriquet de Napoléon III.

une idée arriérée que de voir dans la dette publique une banqueroute future. Tous les États européens sont dans une situation pire encore que la nôtre. On ne fait plus de banqueroute, maintenant. « Vieux jeu !!! »

L'Angleterre et la Russie sont actuellement avec nous. L'Empereur tient l'Autriche sous son genou, et jusqu'à présent, dans cette question de politique extérieure, je le trouve démesurément fort, quoi qu'on dise. Rien n'est sot comme de répondre de l'avenir. Cependant je serais, moi, dans les affaires, que j'irais très crânement, maintenant (et j'achèterais de l'Italien).

L'emprunt Ottoman donne 25 p. 100. Voilà tout ce que je sais, mon bibi!

A propos de M. de Bismarck, ce qu'on a dit de la mort de son assassin *est une blague*. Il l'a arrêté lui-même et l'a étranglé avec les deux mains, ce que je trouve assez chic.

Sais-tu ce qui me fait croire qu'on donnera les provinces danubiennes à l'Autriche? C'est que personne n'a succédé à Couza — indice peu remarqué.

En résumé je crois que, si la guerre a lieu, nous y participerons très peu et qu'elle se finira vite. La France ne peut pas laisser détruire son œuvre, à savoir l'unité italienne, et elle ne peut pas elle-même détruire l'Autriche, car ce serait livrer l'Europe à la Russie. Donc, nous nous tiendrons au milieu, en empêchant qu'on ne se batte trop fort. Mais l'Autriche perdra quelques plumes de son aile, et La Chaussée ne sera pas maréchal de France. Tu sais bien que j'ai fait beaucoup de démarches pour lui.

Adieu, mon bibi. J'espère que tu vas rester un peu plus longtemps à Croisset pour que j'aie le temps de t'embrasser à mon aise.

849. À CHARLES LAMBERT.

[Mai 1866?]

MON CHER LAMBERT,

Excusez-moi de ne pas aller vous faire mes adieux. Recevez-les ici sur cette feuille de papier. N'allez-vous pas tous les ans au Tréport ou à Fécamp? Si vous passez par Rouen, cet été, rappelez-vous que Croisset est à un quart d'heure de la dite ville, et que vous y serez reçu avec ivresse.

J'aurais bien voulu, cet hiver, vous voir plus souvent, Mais! etc... Espérons que l'hiver prochain sera plus bourré de hautes questions.

Adieu, tout à vous.

Je vous serre les mains très affectueusement, cher ami.

850. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset, juin ? 1866.]

CHÈRE CARO,

N'oublie pas de me rapporter : 1° un gros paquet de journaux que l'on a dû remettre à mon portier peu de jours avant votre arrivée; 2° le

volume du père Michelet (il m'en a fait cadeau avant votre départ); 3° enfin toutes lettres et brochures qui peuvent être chez moi depuis mon dernier voyage.

Je me réjouis de savoir que mon humble «réduit» vous plaît. Par l'affreux temps qu'il fait, vous êtes mieux chez le ganachon qu'à l'hôtel. Tu vas pouvoir faire des courses, mais tu n'as pas la Divine pour te trimbaler avec elle dans les musées.

Quand revenez-vous?

Je me garderai bien de dire à Ed. de Goncourt la rencontre qu'il a faite et sa méprise, afin d'éviter un suicide.

Nous avons aujourd'hui à dîner la mère Lebreton. Quelle fête!

Adieu, mon pauvre loulou. Je t'embrasse très fort. Amitiés à ton mari.

Ton vieil oncle.

851. À LA MÊME.

Londres, mardi, 8 heures du soir
[fin août 1866].

MA CHÈRE CARO,

Je ne veux pas m'en aller de Londres avant de t'avoir écrit un mot. Maman m'a dit que tu seras revenue à Rouen mercredi; donc, j'espère que ceci t'arrivera bientôt.

Je pars demain à 6 heures 1/2 du soir et, au lieu de me trimbaler pendant trente-six heures par les

chemins belges qui ne me feraient arriver à Bade que dans la nuit de vendredi, je prends tout bonnement le chemin de fer de Paris. Je resterai à Paris une heure, le temps d'aller à la gare de Strasbourg, et je serai à Baden le même jour, à 10 heures du soir. Si j'avais été plus en fonds, *j'aurais pris plaisir* à voir les bords du Rhin; mais ce voyage me demanderait cinq à six jours.

Je serai revenu à Croisset dans une quinzaine de jours certainement, et y resterai jusqu'au mois de février, probablement.

Je suis bien content de savoir que les dames Vasse arrivent la semaine prochaine. Ça va faire une compagnie à ta pauvre grand'mère.

J'ai vu à Londres beaucoup de choses très curieuses et plusieurs qui me seront fort utiles pour mon roman.

Je suis en train de faire ma cantine, voilà pourquoi ma lettre n'est pas plus longue. Écris-moi chez M. Du Camp, Allée-Haus, Baden-Baden (Grand-Duché).

Adieu, mon vieux bibi.

Ton vieux ganachon d'oncle.

852. À LA MÊME.

Paris, lundi matin [6 août 1866].

MA CHÈRE CARO,

Es-tu disposée à me recevoir dimanche prochain? Tu m'as écrit à Londres une lettre bien

gentille et, si je ne t'ai pas répondu plus tôt, c'est que je voulais te dire le jour positif de mon arrivée. Je ne couche pas à Saint-Gratien, mais j'y vais dîner tous les jours. Jeudi, cependant, je resterai à Paris pour assister à la première représentation du *Don Juan de village* de M^{me} Sand. Je passerai la soirée de vendredi et la matinée de samedi chez Monseigneur. Puis j'irai coucher à Croisset pour me débarrasser de mes nombreux colis. Et dimanche enfin je bécoterai ta jolie mine. Telle est mon intention. Dis-moi si elle te convient; ne te gêne pas du tout avec moi, bibi. Si tu avais du monde chez toi, je pourrais très bien reculer mon voyage.

Je profiterai de l'occasion pour aller faire une visite à Ouville⁽¹⁾. Mais il va sans dire que je resterai plus longtemps chez mon Caro. Je compte être revenu définitivement à Croisset l'autre dimanche, le 19, comme je l'avais projeté. La Princesse voulait m'emmener avec sa bande passer tout le mois de septembre sur les bords du lac Majeur; mais le roman (le roman qu'il me tarde de reprendre), que serait-il devenu, ô mon Dieu!

Adieu, pauvre chérie. Embrasse ton mari pour moi.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Je brûle de voir le fameux Château.

Si tu as Flavie près de toi, n'oublie pas de lui demander en quoi consiste le *tiers ordre*.

(1) Propriété de M^{me} Roquigny (Juliette Flaubert).

853. À LA MÊME.

Croisset, mercredi, 8 heures du matin
[18 juillet 1866].

MON CAROLO,

Ta bonne maman est tellement occupée et dérangée que c'est moi qui suis chargé de t'écrire.

Le père Cloquet est arrivé hier à 3 heures, seul. M^{me} Cloquet vient demain et ils ne repartiront que samedi. Nous ne savons trop que faire pour les occuper, et tant qu'à moi, ça dérange tous mes petits projets. Je suis obligé de contremander mes rendez-vous. Je partirai de Croisset samedi avec M. et M^{me} Cloquet.

Ta bonne maman ne pourra pas être à Dieppe dimanche. Il lui faudra, au moins, un jour ou deux pour resserrer tout son bataclan.

C'est bien fâcheux que tu n'aies pas pu venir pour *embellir* notre foyer par ta présence.

Adieu, pauvre loulou. Amitiés à ton mari. Je t'embrasse bien fort.

Est-ce que tu n'auras pas Flavie? (Sa mère nous l'a dépeinte comme paralysée. Nous n'y comprenons rien.)

Quand tu la verras, n'oublie pas mes questions sur le *tiers ordre*.

Réponds-moi avant ton départ.

854. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, jeudi soir [1866].

MADAME ET PRINCESSE,

Le petit mot que j'ai reçu ce matin (charmant, bon et excellent comme tout ce qui vient de vous) m'a moins affligé qu'il ne l'eût fait en une autre occasion. Car avant-hier j'étais à Paris, et je me proposais d'aller à Saint-Gratien, quand Sainte-Beuve m'a appris votre voyage à Dieppe.

Je voulais vous voir pour avoir le plaisir de vous voir, d'abord, et 2° pour vous remercier de ce que vous avez fait en faveur de mon ami G. Pouchet.

De retour ici, hier au soir, j'ai trouvé ma mère assez gravement malade; tout est grave à soixante-douze ans.

Voilà l'unique raison qui m'empêche d'aller demain à Dieppe vous présenter mes respects.

Seriez-vous assez bonne pour me dire l'heure à laquelle vous passerez samedi par Rouen? Je me trouverai dans la gare.

Mieux vaut cinq minutes que rien du tout.

Permettez-moi, Madame, de vous baiser les mains et croyez que je suis de Votre Altesse

le très respectueux et affectionné

G. FLAUBERT.

855. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 1 heure [11 août? 1866].

À LA BELLE COMMANVILLE,

Ainsi, non seulement *on* refuse mes invitations et *on* ne vient pas me voir à Croisset, mais *on* évite ma présence en se réfugiant jusqu'aux bords de l'Océan, les jours où l'*on* sait que je dois paraître.

Ah! Ah! Ah!

Enfin, Madame, j'ai à vous déclarer que, si vous ne venez pas lundi ou mardi déjeuner chez moi, *seule* avec votre mère-grand, je vous déshonorerai samedi prochain, en affichant par devers vos nobles hôtes la tenue la plus inconvenante.

Adieu. Toujours ulcéré.

Fichtre!

856. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août [1866].

MADAME ET PRINCESSE,

Comme c'est aimable à vous de m'avoir écrit, tout de suite. J'ai reconnu là votre cœur excellent!

Je ne doute pas du bon vouloir de M. Duruy, mais j'imagine que l'idée lui a été quelque peu suggérée par une autre? Aussi le ruban rouge⁽¹⁾

(1) Flaubert, sur les instances de la princesse Mathilde, venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

est-il pour moi plus qu'une faveur, presque un souvenir. Je n'avais pas besoin de cela pour penser souvent à la Princesse Mathilde.

Que faites-vous de la promenade en Italie? Si vous vous y résignez, je vous souhaite bonne santé, beau soleil, bonne humeur, un bon voyage enfin.

Sinon pourquoi ne viendriez-vous pas à Dieppe, malgré la pluie? Mais d'ici là elle sera passée.

Je viendrais vous faire une petite visite au bord des flots; puis je reviendrais vers ma cabane, pour vous montrer aux environs diverses choses intéressantes.

Je me suis permis, samedi dernier, de vous adresser un paquet de chèques et du sucre de pomme — qui doit être mauvais, car ce n'est pas la saison où l'on confectionne cette douceur.

En attendant le plaisir et l'honneur de vous voir, Princesse, je vous baise les mains et vous prie de me croire votre très reconnaissant, dévoué et affectionné

G. FLAUBERT.

A Croisset à partir de dimanche prochain.

857. À SAINTE-BEUVE.

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août 1866.

CHER MAÎTRE,

Je reçois la lettre de M. Duruy avec votre petit mot. Merci de l'un et surtout de l'autre. Mais je suis accoutumé de longue date à vos procédés.

Est-ce que la main des amis n'est pas un peu là-dedans ? Je dis d'un ami ou d'une amie ? Cette dernière a été bien aimable aussi, car c'est d'elle que j'ai appris ma nomination.

Mille remerciements de votre sincèrement dévoué.

P.-S. — Ce serait le cas de trouver quelque chose de spirituel et de bien senti. Mais je ne trouve rien. Donc, une repoignée de main.

858. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août [1866].

Eh bien, et vous ? J'ai été tout désappointé de voir à votre place Ponson du Terrail ! Et ma joie est troublée puisque je ne la partage pas avec vous. Mon délire est d'ailleurs médiocre. *J'ai la tête forte* et je consentirai encore à vous saluer. N'importe ! ça m'embête que mes bichons n'aient pas l'étoile.

Figurez-vous qu'un facteur de Croisset, idiot, a renvoyé votre lettre du 19 juillet, rue de la Chaussée-d'Antin, 21. J'ignore le sens de cette facétie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que votre lettre m'est arrivée après avoir beaucoup voyagé, il y a six ou sept jours seulement, jeudi dernier, je crois. Cela vous explique mon long silence.

J'ai été en Angleterre voir des amis. Je suis revenu à Paris. J'ai été à Chartres. J'ai eu la foire, j'ai dîné deux fois chez la Princesse. Je suis ici

depuis dimanche, et dimanche prochain je serai revenu à Croisset. Il est temps de se remettre à travailler.

Et vous? Où en est le roman? Celui⁽¹⁾ de la mère Sand, qui m'est dédié, me vaut les plaisanteries les plus aimables. J'ai assisté à la chute douce des *Don Juan de village*⁽²⁾. Je ne comprends pas un mot aux choses de théâtre. Pourquoi tant d'enthousiasme au *Marquis de Villemér* et tant de froideur aux *Don Juan*? Problème!

Puisque Saint-Victor est avec vous, serrez-lui les deux mains de ma part. Quant à vous deux, je vous baise sur les quatre joues, et suis votre vieux.

G. F.

La pièce de Monseigneur sera jouée vers le 24 octobre.

Et « l'Idiot »? En avez-vous quelque révélation?

859. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Croisset, lundi soir [20 août 1866].

Je ne vous ai pas écrit, ma chère amie, parce que je n'avais rien à vous dire, et ce n'est pas gentil de m'en vouloir, car vous savez que je vous aime. J'ai travaillé *furieusement* pendant six se-

⁽¹⁾ *Dernier amour.*

⁽²⁾ *Les Don Juan de village*, comédie de George et Maurice Sand.

maines, de la fin de mai au milieu de juillet. Puis j'ai été quinze jours en Angleterre, quinze jours à Paris et dans les environs. Je suis revenu hier de Dieppe, où j'ai passé une semaine, et me revoilà courbé sur ma table pour deux grands mois. J'irai à Paris vers la fin d'octobre, voir la pièce de Bouilhet⁽¹⁾, mais je n'y resterai pas, ayant l'intention de passer ici tout l'hiver afin de hâter un peu mon interminable roman, si bien que ma saison *mondaine* ne commencera guère avant le mois de mars.

Mais en revenant de Cambremer vous passerez sans doute par Rouen ? Je compte, ou plutôt nous comptons sur votre visite.

Ce qui me fait plaisir dans le ruban rouge, c'est la joie de ceux qui m'aiment ; c'est là le meilleur de la chose, je vous assure. Ah ! si l'on recevait cela à 18 ans !...

Quant à oublier mon procès et n'avoir plus de rancune, pas du tout ! Je suis d'argile pour recevoir les impressions et de bronze pour les garder ; chez moi rien ne s'efface ; tout s'accumule.

J'ignorais complètement l'existence d'un livre intitulé *Robert Burat*⁽²⁾. Quelle drôle d'érudition vous avez !

Je ne partage pas tout à fait votre enthousiasme pour l'*Affaire Clémenceau*, bien que ce soit de beaucoup l'œuvre la plus forte de Dumas. Mais il l'a gâtée à plaisir par des tirades et des lieux communs. Un romancier, selon moi, *n'a pas le droit* de

⁽¹⁾ *La Conjuration d'Amboise*, représentée pour la première fois à l'Odéon le 29 octobre 1866.

Par Jules Claretie.

dire son avis sur les choses de ce monde. Il doit, dans sa création, imiter Dieu dans la sienne, c'est-à-dire faire et se taire. La fin de ce livre (*Clémenceau*) me semble radicalement fausse; un homme ne tue pas une femme *après*; on éprouve alors une détente générale contraire à toute énergie. Cela est une grande bévue physiologique et psychologique.

Ce que j'ai trouvé de mieux, ce sont les lettres de la jeune femme.

Je ne peux rien vous dire du *Dernier amour* (dont la dédicace, par parenthèse, me vaut les plus aimables plaisanteries), par l'excellente raison que je n'en ai pas lu une ligne; j'attends que tout soit fini et en volume.

Mais j'ai assisté à la première des *Don Juan de village*. La chute a été complète, bien que douce. Le public m'échappe de plus en plus; je n'y comprends goutte. Pourquoi hurlait-on d'enthousiasme au *Marquis de Villemer* et baïllait-on d'ennui aux *Don Juan*? Tout cela me semble, à moi, absolument de même calibre.

Eh bien, et vous? et vos travaux?

Je n'aurai pas fini le mien avant trois ans! et il sera médiocre, la conception étant mauvaise. Je prendrai ma revanche dans un autre, où je n'aurai plus de bourgeois, car le cœur m'en lève de dégoût.

Je vous baise sur les deux côtés de votre joli col, aussi longuement que vous le permettrez, et suis vôtre.

860. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, dimanche.

Pas du tout, Princesse. Gardez-la, cette chère petite croix que vous m'avez donnée. J'aurai bien plus de plaisir, à la recevoir de vous-même, de vos mains, que par la poste. Ce sera en doubler la valeur. J'aime les choses complètes.

Et ne vous excusez plus pour votre «griffonnage» que je lis très couramment.

Donc j'en demande le plus possible.

J'aimerais mieux, cependant, vous entendre et vous voir. Ce n'est pas par caprice ou manie que je reste si longtemps privé de ce plaisir-là. Hélas ! j'y suis contraint par une foule de nécessités très fâcheuses.

Dans les quarante-huit heures que j'ai passées à Paris, il y a quinze jours, j'ai trouvé nos compatriotes encore plus bêtes que jamais.

Oh ! les bourgeois !...

Mais si le régime prussien est adopté, les choses peut-être changeront. Alors tout le monde, portant le fusil, saura qu'il doit mourir pour une idée. Cela nettoiera les consciences et enlèvera la crasse épicière qui obscurcit les cerveaux.

Ne le pensez-vous pas, Princesse, vous qui avez le cœur si haut et l'esprit si ferme ? C'est pour cela qu'on vous aime et pour tout le reste aussi.

Merci de vos bons souvenirs, et permettez-moi de vous baiser les deux mains en vous assurant,

Princesse, que je suis votre très dévoué et affectionné

G. FLAUBERT.

861. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset [août 1866, entre le 22 et le 26].

MON BIBI,

La stricte politesse exigeait que je vous écrivisse pour vous remercier de votre gentille hospitalité; mais ce n'est pas cela qui me « fait mettre la plume à la main ». Voici ce qui arrive :

Je reçois à l'instant une lettre de M^{me} Sand qui m'annonce sa visite à Croisset pour mardi prochain (en revenant de Saint-Valery où elle va voir Dumas); elle me dit qu'elle couchera à Rouen si je ne peux lui donner à coucher, qu'elle en repartira le mercredi.

Veux-tu la voir? et, au lieu d'arriver ici mercredi soir, nous présenter ta ravissante binette dès mardi? Réponse immédiate, mon loulou, car, ne sachant où loger M^{me} Sand, on prépare ta chambre à son intention.

Si tu viens coucher ici mardi, je lui donnerai la mienne et j'irai dormir dans celle du second. Voilà la question.

Ta grand'mère a voulu que je t'avertisse de cela, de peur que tu ne sois ensuite fâchée — fâchée, bien entendu, de ne pas avoir vu M^{me} Sand.

Adieu, chérie. Tire de ma part les favoris de

mon neveu. Vous étiez très beaux tous les deux, il y a huit jours, dans votre équipage; mais en revanche, dimanche matin, vous aviez l'air passablement *vaches*.

Je bécote tes deux joues.

Ton vieil oncle,
BOURG-ACHARD, légionnaire.

862. À GEORGE SAND.

Croisset, vendredi [24 août 1866].

CHÈRE MAÎTRE,

En partant de Saint-Valery à neuf heures moins le quart, vous arriverez à Rouen à une heure. Là, vous me trouverez à la portière de votre wagon, et vous n'aurez plus à vous mêler de rien. Si vous ne partez pas de Saint-Valery le matin, vous n'avez plus que le départ du soir à quatre heures.

Vous avez dû recevoir un petit mot, par le télégraphe, pour vous dire que votre chambre vous attend. Donc, vous coucherez ici.

Si votre rhume *s'obstinait* (voir l'*Épître* de Casimir Delavigne à Lamartine) :

Et que votre bruyante haleine
Par secousse en sifflant s'exhalât avec peine,
Soyez sans crainte...
On pourrait humecter vos poumons irrités
Des sirops onctueux par Chaland inventés.

Je vous baise les deux mains.

863. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, vendredi soir.

Eh bien, Princesse, comment s'est passé le voyage? Sans encombre n'est-ce pas? Le plus difficile est accompli et le moment du retour ne va pas tarder; un peu de courage!

Je connais mieux qu'un autre les *arrachements* du départ (chaque année, quand je quitte Paris, j'ai une heure douloureuse), aussi ai-je bien compris tout ce que vous me dites.

Mais plus tard, c'est-à-dire bientôt, vous serez contente de votre résolution et vous retrouverez Saint-Gratien et la rue de Courcelles avec une émotion de cœur délicieuse.

A propos d'attendrissements, j'en ai eu un, Princesse, en lisant vos dernières lignes, où vous m'annoncez un petit cadeau qui me sera plus doux que la chose en soi. Car l'honneur est partagé par beaucoup, mais cela non pas! et je ne sais comment faire pour vous répondre et vous remercier.

Je vous trouve, néanmoins, bien sévère pour *Mon dernier amour*⁽¹⁾. Ce livre contient, selon moi, des parties très remarquables, entr'autres les caractères de Félicie et de Tonino. Quant à ses défauts, je les ai dits de vive voix à l'auteur; car *Elle* est tombée dans ma cabane, à l'improviste, avant-hier, en revenant de Saint-Valery, où elle avait été voir A. Dumas (les oreilles ont dû vous saigner, Prin-

(1) De George Sand.

cesse, de tout le mal que nous avons dit de vous). Elle a été comme toujours très simple, et nullement bas-bleu. J'ai de l'expérience en cette matière-là, vous savez.

Je voudrais bien que mon futur roman⁽¹⁾ pût vous amuser ! Il est entrepris pour apitoyer un peu sur ces pauvres hommes tant méconnus et prouver aux dames combien ils sont timides.

Nous sommes maintenant dans la pluie jusqu'au cou, avec un froid d'hiver. Je vous souhaite donc un plus beau temps qu'ici. Mais vous l'avez, sans doute. On ne peut rien désirer pour vous que vous ne l'ayez.

La Seine qui murmure sous mes fenêtres me fait songer au Lac Majeur. Je m'y transporte en imagination, Princesse ; je me mets à vos pieds.

Et suis (la formule se trouve vraie) votre très dévoué et

affectionné

G. FLAUBERT.

864. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Croisset, mercredi [5 septembre 1866].

Vous m'avez écrit, Mademoiselle et amie, une très aimable lettre, pleine de reproches que je n'admets pas. Pouvez-vous croire que je vous oublie ? Vous savez bien que non !

Mais que vous aurais-je dit dans ces derniers

⁽¹⁾ *L'Éducation sentimentale.*

temps, au milieu de toutes les tuiles domestiques qui me sont tombées sur le chef et ont singulièrement troublé « le silence du cabinet » ?

Caroline vous a parlé de la maladie de ma mère. Je la (*la se rapporte à ma mère, j'écris comme un bon auteur*) conduis demain à Ouville. On espère que l'air marin achèvera de la rétablir; mais elle souffre encore beaucoup, et c'est bien pénible à voir.

Je crois que vous vous trompez, quant à Neff-tzer ? C'est un bon diable, il se [*sic*] publiera. Que faites-vous en attendant ?

Quant à moi, je travaille comme trente nègres, mais je me suis embarqué dans un sujet inextricable par sa simplicité et son abondance. Plus je vais, moins j'ai de facilité. J'ai passé hier dix heures consécutives pour faire trois lignes, et qui ne sont pas faites ! « Qué folie ! », comme eût dit feu défunt Grassot.

Je ne sais aucune nouvelle, ne vois personne et ne lis rien. J'ai pourtant avalé dernièrement les deux volumes posthumes du pignouf appelé Proudhon. Un peu de colère, de temps à autre, n'est pas nuisible à la santé.

Il nous a été impossible de découvrir, dans le volume de poésies chinoises, la pièce que vous dites. Votre indication est vague; je crois que vous faites confusion.

M^{me} Commanville part après-demain pour Saint-Martin, d'où elle reviendra à la fin de la semaine prochaine.

Nous comptons sur votre visite dans les derniers jours de ce mois-ci. Tenez-vous en joie ! Bonne pioche, et bien que vous m'appeliez mon-

sieur, je vous baise sur les deux côtés de votre
charmant col, et suis

le vôtre.

J'ai vu dernièrement le père Pottier. Toujours
Hoffmannesque.

865. À GEORGE SAND.

Croisset, samedi [8 septembre 1866].

Je n'ai pas eu de chance dans mon court voyage
à Paris, chère maître. En apportant chez vous,
mercredi, votre châle et les feuilles de tulipier,
je comptais, en cas de non-rencontre, me repré-
senter à votre porte le lendemain. Mais le lende-
main, j'ai eu rendez-vous de Dumaine, qui nous
a manqué de parole deux fois dans la même
journée. Bref, la lecture n'a pas eu lieu. On a eu
peur de nous entendre. C'est partie remise, et je
m'en moque profondément.

Je suis impatient de voir rangés sur une planche
tous vos livres. C'est un cadeau, cela, — un cadeau
royal et qui m'attendrit.

N'oubliez pas non plus le portrait, afin que
j'aie toujours sous les yeux votre chère et belle
tête.

Où êtes-vous, maintenant ? Moi, je ne reparaî-
trai dans les pays civilisés que vers la fin d'oc-
tobre, pour la première de mon ami Bouilhet.

866. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi soir, 12 septembre 1866.

MA CHÈRE CAROLO,

Tu m'as écrit de Saint-Martin une lettre qui m'a fait rire dans le silence du cabinet, tant tu dépeins gentiment un ennui des plus cossus. Pauvre loulou ! Ça ne m'a pas, du reste, bien étonné. Rien n'est embêtant comme la campagne, si ce n'est les bourgeois ; et quand on réunit l'une avec les autres, l'emm... (si j'ose m'exprimer ainsi) est complet. Enfin te voilà rétablie dans ton petit intérieur avec tes petites habitudes, tes petits domestiques et ta petite voiture. Tu dois te trouver mieux.

Quant à l'histoire de la lecture manquée, c'est bien simple.

Un des directeurs de la Gaîté (Dumaine) a exprimé devant Carjat le désir d'avoir une féerie en dehors des conditions ordinaires. Là-dessus Carjat s'est enflammé pour la nôtre et le rendez-vous a été donné.

Mais une fois arrivés à Paris pour exhiber notre marchandise, les histoires comiques ont commencé : 1° l'associé de Dumaine, Bonvel, était à la chasse ; 2° Dumaine a été appelé à la Préfecture et a commencé par nous manquer de parole deux fois dans la même journée. Bref, j'ai parfaitement vu qu'il *avait peur* de ma littérature et ne se souciait guère de l'entendre, quoique un autre rendez-vous soit donné pour plus tard, pour cet hiver.

Le résultat de mon voyage a donc été nul. J'ai dîné deux fois avec Monseigneur, avec les Bichons, et avec Duplan qui va partir pour l'Égypte et, en somme, ne me suis nullement ennuyé. [.....]

M^{me} Sand m'a envoyé la collection complète de ses œuvres : 75 volumes ! [.....]

Ton vieux ganachon, ta vieille momie, ton vieux bonhomme en baudruche, ton petit oncle Croûtonneau, ton Bourg-Achard en pain d'épices,

Ton oncle qui t'aime.

867. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Croisset, dimanche 22 [*sic*, pour 23 septembre 1866].

Que devenez-vous ? Où êtes-vous ? Que faites-vous ?

Ce n'est pas gentil d'oublier comme ça un homme *qui vous aime*.

Je n'ai pas été chez vous, à Paris, au mois d'août, parce que je vous croyais chez M^{me} Fourneaux. Vous n'êtes donc pas revenue par Rouen ?

J'ai eu, depuis six semaines, une vague colique, révérence parler, qui m'amollissait singulièrement ; mais le vent de la mer (j'arrive de Dieppe) m'a retapé, et je vais me remettre à mon lourd bouquin. J'espère avoir fini la 2^e partie à la fin de février. Restera la 3^e !

Bref, je n'aurai pas terminé le tout avant deux ans ! Il est inutile que je vous ennuie de mes jérémiades ; mais je suis terriblement inquiet de ce livre. *Sa conception* me paraît vicieuse.

Que pensez-vous de *Camors* ?

Ma mère est à Ouville, chez ma nièce Juliette; j'ai passé trois jours chez mon autre nièce à Dieppe. J'attends la semaine prochaine des parents de Champagne, et vers le milieu d'octobre G. Sand. Je resterai ici jusqu'à la fin de février. Voilà tout ce que j'ai à vous dire, il me semble.

Je baise les deux côtés de votre charmant col, puisque vous ne m'abandonnez que ça; vous avez pourtant de ravissantes paupières brunes qui... allons! je deviens inconvenant!

Tout à vous.

868. À GEORGE SAND.

Croisset [fin septembre 1866]⁽¹⁾.

Moi, un être mystérieux, chère maître, allons donc! Je me trouve d'une platitude écœurante et je suis parfois bien ennuyé du bourgeois que j'ai sous la peau. Sainte-Beuve, entre nous, ne me connaît nullement, quoi qu'il dise. Je vous jure même (par le sourire de votre petite-fille) que je sais peu d'hommes moins « vicieux » que moi. J'ai beaucoup rêvé et très peu exécuté. Ce qui trompe les observateurs superficiels, c'est le désaccord qu'il y a entre mes sentiments et mes idées. Si vous voulez ma confession, je vous la ferai tout entière.

Le sens du grotesque m'a retenu sur la pente des désordres. Je maintiens que le cynisme con-

⁽¹⁾ Réponse à une lettre de George Sand, datée 2 septembre 1866 (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 13).

fine à la chasteté. Nous en aurons à nous dire beaucoup (si le cœur vous en dit) la première fois que nous nous verrons.

Voici le programme que je vous propose. Ma maison va être encombrée et incommode pendant un mois. Mais vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre (après la pièce de Bouilhet), rien ne vous empêchera, j'espère, de revenir ici avec moi, non pour un jour, comme vous dites, mais pour une semaine au moins. Vous aurez votre chambre « avec un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire ». Est-ce convenu ?

Quant à la féerie, merci de vos bonnes offres de service. Je vous gueulerai la chose (elle est faite en collaboration avec Bouilhet). Mais je la crois un tantinet faible et je suis partagé entre le désir de gagner quelques piastres et la honte d'exhiber une niaiserie.

Je vous trouve un peu sévère pour la Bretagne, non pour les Bretons qui m'ont paru des animaux rébarbatifs. A propos d'archéologie celtique, j'ai publié dans *l'Artiste*, en 1858⁽¹⁾, une assez bonne blague sur les pierres branlantes, mais je n'ai pas le numéro et ne me souviens même plus du mois.

J'ai lu d'une traite les dix volumes de *l'Histoire de ma Vie*, dont je connaissais les deux tiers environ, mais par fragments. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la vie de couvent.

J'ai sur tout cela quantité d'observations à vous soumettre qui me reviendront.

⁽¹⁾ *Les Pierres de Carnac et l'Archéologie celtique* (*L'Artiste*, 18 avril 1858). — Fragment du chapitre IV de *Par les Champs et par les Grèves*.

869. À LA MÊME.

Croisset, samedi soir [29 septembre 1866].

L'envoi des deux portraits m'avait fait croire que vous étiez à Paris, chère maître, et je vous ai écrit une lettre qui vous attend rue des Feuillantines.

Je n'ai pas retrouvé mon article sur les dolmens. Mais j'ai le manuscrit entier de mon voyage en Bretagne parmi mes « œuvres inédites ». Nous en aurons à dégoïser quand vous serez ici. Prenez courage.

Je n'éprouve pas, comme vous, ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclore. Il me semble, au contraire, que j'ai toujours existé ! et je possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. J'ai été batelier sur le Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort, pendant la croisade, pour avoir mangé trop de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher. Peut-être empereur d'Orient, aussi.

Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie véritable. Car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire. Ainsi l'hérédité est un principe juste qui a été mal appliqué.

Il en est de ce mot-là comme de bien d'autres. Chacun le prend par un bout et on ne s'entend pas. Les sciences psychologiques resteront où elles gisent, c'est-à-dire dans les ténèbres et la folie, tant qu'elles n'auront pas une nomenclature exacte, qu'il sera permis d'employer la même expression pour signifier les idées les plus diverses. Quand on embrouille les catégories, adieu la morale !

Ne trouvez-vous pas au fond que, depuis 89, on bat la breloque ? Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une voie triomphale, on s'est enfui par les petits chemins, et on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach. Avant d'admirer Proudhon, si on connaissait Turgot ?

Mais le Chic, cette religion moderne, que deviendrait-elle !

Opinions chic (ou chiques) : être pour le catholicisme (sans en croire un mot), être pour l'esclavage, être pour la maison d'Autriche, porter le deuil de la reine Amélie, admirer *Orphée aux Enfers*, s'occuper de comices agricoles, parler sport, se montrer froid, être idiot jusqu'à regretter les traités de 1815. Cela est tout ce qu'il y a de plus neuf.

Ah ! vous croyez, parce que je passe ma vie à tâcher de faire des phrases harmonieuses, en évitant les assonances, que je n'ai pas, moi aussi, mes petits jugements sur les choses de ce monde ? Hélas oui ! et même je crèverai enragé de ne pas les dire.

Mais assez bavardé, je vous ennuierais à la fin.

La pièce de Bouilhet passera dans les premiers jours de novembre. C'est donc dans un mois que nous nous verrons.

Je vous embrasse très fort, chère maître.

870. À LA MÊME.

Croisset, samedi soir [6 octobre 1866]⁽¹⁾.

Eh bien, je l'ai, cette belle, chère et illustre mine ! Je vais lui faire faire un large cadre et l'apprendre à mon mur, pouvant dire comme M. de Talleyrand à Louis-Philippe : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison ». Mauvais mot, car nous valons mieux que ces deux bons-hommes.

Des deux portraits, celui que j'aime le mieux, c'est le dessin de Couture. Quant à Marchal, il n'a vu en vous que « la bonne femme » ; mais moi, qui suis *un vieux romantique*, je retrouve dans l'autre « la tête de l'auteur » qui m'a tant fait rêver dans ma jeunesse.

871. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi soir [6 octobre 1866].

Je trouve que ma belle nièce oublie un peu son Bourg-Achard et prétends par cette épître me

⁽¹⁾ Réponse à une lettre de G. Sand timbrée à la poste 28 septembre 1866 (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 18).

rappeler à sa tendresse. Oui, mon pauvre loulou, je m'ennuie de toi. Je n'ai pas autre chose à te dire : il me tarde de revoir ta bonne mine. Ta compagnie me sera aussi agréable que celle de mon petit neveu et de ma petite nièce, lesquels ont fait, trois dîners consécutifs, tant de vacarme à table que le cœur m'en battait de malaise nerveux. Je deviens scheik, le bruit m'incommode.

Sais-tu de qui j'ai reçu tantôt la visite ? De M. et M^{me} Cloquet. Ils revenaient du Tréport, et n'ont pas voulu, malgré mes instances, coucher à Croiset ni même y dîner. Nous aurons demain à dîner Fortin et son épouse avec Laporte, et peut-être Bataille, le conseiller d'État.

Voilà toutes les nouvelles d'ici.

La pièce de Monseigneur passera dans les derniers jours de novembre.

Le petit Duplan a dû s'embarquer hier matin pour Alexandrie.

Je continue à travailler comme un bœuf.

J'ai recopié cette semaine tout ce que j'ai écrit depuis mon retour de Dieppe. Cela fait vingt-trois pages. Mon roman en est à la cent soixante-dixième ; il doit en avoir cinq cents ! Quelle perspective ! Aussi il y a des moments où je tombe sur les bottes !

Quand reviens-tu ? Est-ce mercredi ou jeudi ? Ta grand'mère se porte bien, mais elle devient bien sourde.

Adieu, pauvre chérie. Amitiés à Ernest, je t'embrasse.

872. À GEORGE SAND.

[Croisset, début de novembre 1866.]

Je suis arrivé ici samedi au soir; toutes mes courses sont finies et je me remets cette après-midi au travail.

Sainte-Beuve me paraît très malade. Je crois qu'il n'en a pas pour longtemps.

J'ai dîné avant-hier et hier avec Tourgueneff. Cet homme-là a une si belle puissance d'images, même dans la conversation, qu'il m'a montré G. Sand accoudée sur un balcon dans le château de M^{me} Viardot, à Rosay. Il y avait sous la tourelle un fossé, dans le fossé un bateau, et Tourgueneff, assis sur le banc de cette barque, vous regardait d'en bas; le soleil couchant frappait sur vos cheveux noirs.

873. À ERNEST FEYDEAU.

Entièrement inédite.

Nuit de dimanche [dimanche].

Il y a dans Béranger, notre grand poète national (celui que Gustave Planche comparait à Horace), une chanson à cette fin de féliciter le père d'une petite fille nouvellement née. Je suis, ce soir, trop fatigué pour te la retranscrire de son volume. Mais cherche-la et chante-toi-la, de ma part.

Tu as été bien aimable de m'apprendre cette

nouvelle. Puisque l'événement vous fait plaisir, il m'en fait.

Ah ! mon pauvre vieux, quand M^{lle} Feydeau sera en âge de m'inspirer des sentiments déshonnêtes, je ne serai plus en état de les lui prouver.

874. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, mercredi soir [9 novembre 1866].

MADAME ET PRINCESSE,

Il faut d'abord que je vous remercie pour les bonnes pages que vous m'avez envoyées de là-bas. Ensuite que je vous dise combien je suis content de vous savoir revenue, puisque vous désiriez ce retour.

L'air du *chez soi* est doux, quand il nous a manqué pendant longtemps. La maison sourit, les murailles vous reconnaissent, les fauteuils vous tendent les bras, comme pour vous embrasser.

C'est aujourd'hui mercredi. Vos hôtes habituels doivent être chez vous. Je m'y place par la pensée et ne suis pas un de ceux qui se réjouissent le moins de vous revoir.

Je vous souhaite, toutefois, un meilleur temps qu'ici où il pleut sans discontinuer, à verse, à flots, par barriques, par océans. Mais je fais du feu et je travaille. Il faut bien se consoler avec des rêves de tout ce qui nous manque, le soleil, et le reste !

Ce qui me manque, surtout, Princesse, c'est de vous voir plus souvent. J'espère avoir cet honneur, qui est un plaisir, vers la fin du mois prochain.

Mais d'ici là, quand vous n'aurez rien de mieux à faire, traitez-moi comme *en voyage* et envoyez un peu de vos nouvelles à votre

très dévoué et affectionné

G. FLAUBERT.

875. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, 12 novembre 1866.]

J'ai une telle courbature, pour m'être, dans la nuit d'hier, *signalé* à un incendie, que j'ai à peine la force de tenir une plume. Au reste je ne regrette pas ma peine : j'ai été payé par la vue de la bêtise bourgeoise et administrative dans tout son lustre. Pour maintenir l'ordre, on a appelé des soldats, qui croisaient la baïonnette contre les travailleurs, et des cavaliers, qui obstruaient toutes les rues du village. On n'imagine pas l'élément de trouble que jette partout le pouvoir. Je suis rentré chez moi bassement démocrate.

Mon illustre amie, M^{me} Sand, m'a quitté samedi soir. On n'est pas meilleure femme, plus bon enfant, et moins bas-bleu. Elle travaillait toute la journée, et le soir nous bavardions comme des pies jusqu'à des 3 heures du matin. Quoiqu'elle soit un peu trop bienveillante et bénisseuse, elle a des aperçus de très fin bon sens, pourvu qu'elle n'enfourche pas son dada socialiste. Très réservée en ce qui la concerne, elle parle volontiers des hommes de 48 et appuie volontiers sur leur bonne volonté plus que sur leur intelligence.

876. À GEORGE SAND.

[Croisset] Nuit de lundi [12-13 novembre 1866].

Vous êtes triste, pauvre amie et chère maître ; c'est à vous que j'ai pensé en apprenant la mort de Duveyrier. Puisque vous l'aimiez, je vous plains. Cette perte-là s'ajoute aux autres. Comme nous en avons dans le cœur, de ces morts ! Chacun de nous porte en soi sa nécropole.

Je suis tout *déviissé* depuis votre départ ; il me semble que je ne vous ai pas vue depuis dix ans. Mon unique sujet de conversation avec ma mère est de parler de vous ; tout le monde ici vous chérit.

Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses et si rares ?

Je ne sais pas quelle espèce de sentiment je vous porte, mais j'éprouve pour vous une tendresse *particulière* et que je n'ai ressentie pour personne jusqu'à présent. Nous nous entendions bien, n'est-ce pas ? C'était gentil.

Je vous ai surtout regrettée hier soir à 10 heures. Il y a eu un incendie chez mon marchand de bois. Le ciel était rose et la Seine couleur de sirop de groseille. J'ai travaillé aux pompes pendant trois heures et je suis rentré aussi affaibli que le Turc de la girafe.

Un journal de Rouen, le *Nouvelliste*, a relaté votre visite dans Rouen, si bien que samedi, après vous avoir quittée, j'ai rencontré plusieurs bour-

geois indignés contre moi parce que je ne vous avais pas exhibée. Le plus beau mot m'a été dit par un ancien sous-préfet : « Ah ! si nous avions su qu'elle était là... nous lui aurions... nous lui aurions... » — un temps de cinq minutes, il cherchait le mot — « nous lui aurions... souri ! » C'eût été bien peu, n'est-ce pas ?

Vous aimer « plus » m'est difficile, mais je vous embrasse bien tendrement. Votre lettre de ce matin, si mélancolique, a été au *fond*. Nous nous sommes séparés au moment où il allait nous venir sur les lèvres bien des choses ! Toutes les portes, entre nous deux, ne sont pas encore ouvertes. Vous m'inspirez un grand respect et je n'ose pas vous faire de questions.

877. À LA MÊME.

[Croisset] Samedi matin [17 novembre 1866].

Ne vous tourmentez pas pour les renseignements relatifs aux journaux. Ça occupera peu de place dans mon livre et j'ai le temps d'attendre. Mais quand vous n'aurez rien à faire, jetez-moi sur un papier quelconque ce que vous vous rappelez de 48. Puis, vous me développerez cela en causant. Je ne vous demande pas de la copie, bien entendu, mais de recueillir un peu vos souvenirs personnels.

Connaissez-vous une actrice de l'Odéon qui a joué Macduff dans *Macbeth*, Duguéret ? Elle voudrait bien avoir dans *Mont-Revêche* le rôle de Nathalie. Elle vous sera recommandée par Girardin,

Dumas et moi. Je l'ai vue hier dans *Faustine*, où elle a montré du chien. Vous êtes donc prévenue ; à vous de prendre vos mesures. Mon opinion est qu'elle a de l'intelligence et qu'on en peut tirer parti.

Si votre petit ingénieur a fait un *vœu*, et que ce vœu-là ne lui coûte pas, il a raison de le tenir ; sinon, c'est une pure niaiserie, entre nous. Où la liberté existera-t-elle, si ce n'est dans la passion ?

Eh bien, non ! *De mon temps*, nous ne faisons pas de vœux pareils et on était amoureux ! et crânement ! Mais tout s'associait dans un large éclectisme, et si l'on s'écartait *des dames*, c'était par orgueil, par défi envers soi-même, comme tour de force. Enfin, nous étions des romantiques rouges, d'un ridicule accompli, mais d'une efflorescence complète. Le peu de bon qui me reste vient de ce temps-là !

878. À LA MÊME.

Croisset, mardi [27 novembre 1866].

Vous êtes seule et triste là-bas, je suis de même ici. D'où cela vient-il, les accès d'humeur noire qui vous envahissent par moments ? Cela monte comme une marée, on se sent noyé, il faut fuir. Moi, je me couche sur le dos. Je ne fais rien, et le flot passe.

Mon roman va très mal pour le quart d'heure. Ajoutez à cela des morts que j'ai apprises : celle de Cormenin (un ami de vingt-cinq ans), celle de Gavarni, et puis tout le reste ; enfin, ça se pas-

sera. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade Ah! je les aurai connues, les *affaires du style*!

Bref, je passe ma vie à me ronger le cœur et la cervelle; voilà le vrai *fond* de votre ami.

Vous lui demandez s'il pense quelquefois à «son vieux troubadour de pendule», mais je crois bien! Et il le regrette. C'était bien gentil, nos causeries nocturnes (il y avait des moments où je me retenais pour ne pas vous *bécoter* comme un gros enfant). Les oreilles ont dû vous corner hier soir. Je dînais chez mon frère avec toute la famille. Il n'a guère été question que de vous, et tout le monde chantait vos louanges, si ce n'est moi, bien entendu, qui vous ai débinée le plus possible, chère maître bien-aimée.

J'ai relu, à propos de votre dernière lettre (et par une filière d'idées toute naturelle), le chapitre du père Montaigne intitulé «quelques vers de Virgile». Ce qu'il dit de la chasteté est précisément ce que je crois.

C'est l'effort qui est beau et non l'abstinence en soi. Autrement il faudrait maudire la chair, comme les catholiques. Dieu sait où cela mène! Donc, au risque de rabâcher et d'être un Prud'homme, je répète que votre jeune homme a tort. S'il est continent à vingt ans, ce sera un ignoble paillard à cinquante. Tout se paye! Les grandes natures, qui sont les bonnes, sont avant tout prodigues et n'y

regardent pas de si près à se dépenser. Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer autant que possible dans toute son étendue.

Voilà, je crois, le vrai humain.

879. A MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset] Nuit de mercredi

[novembre 1866].

MA CHÈRE AMIE,

Si je ne vous avais pas remerciée encore de votre *Femme bien élevée*, c'est que j'ai voulu la relire. Eh bien, savez-vous mon opinion *très sincère* ? Ça m'a paru meilleur que la première fois.

Il aurait fallu très peu pour faire de ce livre un chef-d'œuvre. Les *longues scènes* manquent, voilà tout.

Quant aux caractères, je vous assure qu'ils sont excellents. C'est étudié et bien fait. Bref, j'ai été très content.

Faites donc une large distribution d'exemplaires, tâchez qu'on vous lise, et on vous applaudira.

Quant à moi, j'aurais tant de choses à vous dire sur mon travail que je ne vous en dirai rien. Je ne suis pas pour le moment dans une veine heureuse, je barbote et me ronge.

Il est d'ailleurs quatre heures du matin, je suis éreinté. Il me reste cependant assez de forces pour vous embrasser. (Je crois même que cette idée-là m'en redonne).

Adieu donc. Bon courage et bonne humeur surtout, c'est l'essentiel.

A vous.

Parlez-moi un peu de ce que vous faites. Nous ne vous verrons pas avant la fin de février.

880. À GEORGE SAND.

[Croisset] Nuit de mercredi
[5-6 décembre 1866].

Oh ! que c'est beau, la lettre de Marengo l'hirondelle⁽¹⁾ ! Sérieusement, je trouve cela un chef-d'œuvre ! Pas un mot qui ne soit un mot de génie. J'ai ri tout haut à plusieurs reprises. Je vous remercie bien, chère maître, vous êtes gentille comme tout.

Vous ne me dites jamais ce que vous faites. Le drame⁽²⁾, où en est-il ?

Je ne suis pas du tout surpris que vous ne compreniez rien à mes angoisses littéraires ! Je n'y comprends rien moi-même. Mais elles existent pourtant, et violentes. Je ne sais plus comment il faut s'y prendre pour écrire et j'arrive à exprimer

⁽¹⁾ La lettre de « Marengo l'hirondelle » est une plaisanterie, de George et de Maurice Sand, qui a été publiée dans la *Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 46, avec l'orthographe très fantaisiste imaginée par la mère et le fils. Cette lettre est signée : « Victoire Potelet, ditte Marengo Lirondelle, femme Dodin. » Elle est timbrée par la poste, Paris, 4 décembre 1866, c'est-à-dire du mardi, ce qui permet de dater très exactement celle de Flaubert. (Note de René Descharmes, édition Santandréa.)

⁽²⁾ *Cadio*.

la centième partie de mes idées, après des tâtonnements infinis. Pas primesautier, votre ami, non ! pas du tout ! Ainsi, voilà deux jours entiers que je tourne et retourne un paragraphe sans en venir à bout. J'en ai envie de pleurer dans des moments ! Je dois vous faire pitié ! Et à moi donc !

Quant à notre sujet de discussion (à propos de votre jeune homme), ce que vous m'écrivez dans votre dernière lettre est tellement ma manière de voir, que je l'ai non seulement mise en pratique, mais prêchée. Demandez à Théo. Entendons-nous, cependant. Les artistes (qui sont des prêtres) ne risquent rien d'être chastes, au contraire ! Mais les bourgeois, à quoi bon ? Il faut bien que certains soient dans l'humanité. Heureux même ceux qui n'en bougent !

Je ne crois pas (contrairement à vous) qu'il y ait rien à faire de bon avec le caractère de l'*Artiste idéal*. Ce serait un monstre. L'Art n'est pas fait pour peindre les exceptions, et puis j'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur. Je trouve même qu'un romancier *n'a pas le droit d'exprimer son opinion* sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion ? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. A quoi bon les dire, en effet ! Le premier venu est plus intéressant que M. G. Flaubert, parce qu'il est plus *général* et par conséquent plus typique.

Il y a des jours, néanmoins, où je me sens au-dessous du crétinisme. J'ai maintenant un bocal de poissons rouges et ça m'amuse. Ils me tiennent compagnie pendant que je dîne. Est-ce bête de

s'intéresser à des choses si melones ! Adieu, il est tard, j'ai la tête cuite.

Je vous embrasse.

881. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Mardi.

Certainement Princesse ! Je dirai, écrirai et *ferai* tout ce que vous voudrez.

Je compte toujours vous voir vers la fin de la semaine prochaine et j'irais même à Paris dès maintenant, si je n'attendais ma nièce (la fille de mon frère), qui vient exprès à Rouen pour l'anniversaire de la mort de son mari.

Je désire causer avec vous longuement et très franchement de ce qui vous occupe maintenant : à savoir notre ami.

Comment faire pour vous être agréable ? Vous me le direz ; j'obéirai. Je ne connais pas le roman de Cherbuliez⁽¹⁾, ne recevant point la *Revue des Deux-Mondes*. Ce brave recueil, d'ailleurs, m'a toujours été hostile, infortune que je partage philosophiquement avec de plus grands que moi.

N'enviez pas ma solitude. Elle est amère quelquefois, bien que douce à la surface.

Que le ciel vous tienne en joie, Princesse, et vous envoie toutes les bénédictions que vous méritez.

Je vous baise les deux mains et suis à vous.

⁽¹⁾ *Entretiens sous un châtaigner.*

882. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 13 décembre 1866.

Non, chère Demoiselle, je ne trouve pas ridicule votre douleur à propos de la perte d'un petit chien. Qu'on aime une bête ou un homme (la différence n'est pas si grande), le beau est d'aimer. Nous ne valons quelque chose que par notre puissance d'affection; c'est pour cela que vous valez beaucoup. Je sympathise avec vous, n'en doutez pas, et bien que nous ne connaissions pas nos visages, je vous considère comme une amie.

J'ai eu, il y a un mois, M^{me} Sand pendant une semaine chez moi et nous avons beaucoup parlé de vous. Elle vous aime et vous estime. Nous avons vainement cherché tous les deux à, ou en quoi, nous pourrions vous être utiles, comment faire, c'est-à-dire, pour vous tirer de l'état lamentable où vous restez plongée. Cela dépasse ses forces et les miennes. Il faut faire appel à votre volonté; mais n'a pas de volonté qui veut.

Cependant ne pourriez-vous pas arriver, par une hygiène intellectuelle, à vous étourdir sur vos souffrances? Si vous vous donniez des occupations forcées, une grande tâche à accomplir? Entreprenez de longues lectures, en vous divisant la besogne, heure par heure, d'une façon monacale.

Vous a-t-on conseillé l'hydrothérapie? L'eau froide réussit parfois très bien dans les névroses. Cela ôte les langueurs. Essayez, rien ne coûte; et puis sortez donc de votre milieu! *Il le faut, il le faut!* Promenez-vous, entendez de la musique.

Vous me parliez de vos lectures, autrefois. Lisez donc un nouveau roman d'un ami très intime, Maxime Du Camp (mon ancien compagnon de voyage). Cela a paru dans la *Revue nationale* et a pour titre les *Forces perdues*.

Voilà exactement comme nous étions dans notre jeunesse ; tous les hommes de ma génération se retrouveront là.

Je suis bien curieux d'avoir votre sentiment personnel sur cet ouvrage.

Quant au mien, je ne suis pas encore à la moitié. Il est très long et très difficile à écrire.

Je vous serre les mains bien affectueusement et suis votre tout dévoué.

883. À GEORGE SAND.

Croisset, nuit de samedi [15-16 décembre 1866].

J'ai vu le citoyen Bouilhet, qui a eu dans sa belle patrie un vrai triomphe. Ses compatriotes, qui l'avaient radicalement nié jusqu'alors, du moment que Paris l'applaudit, hurlent d'enthousiasme. Il reviendra ici samedi prochain pour un banquet qu'on lui offre : 80 couverts au moins, etc. !

Quant à Marengo l'hirondelle, il vous avait si bien gardé le secret qu'il a lu l'épître en question avec un étonnement dont j'ai été dupe ⁽¹⁾.

(1) G. Sand avait écrit le 8 décembre : « Je vois que ce coquin de Bouilhet m'a trahie ; il m'avait promis de recopier d'une folle écriture la lettre de Marengo pour voir si vous y couperiez. »

Pauvre Marengo ! C'est une figure ! et que vous devriez faire quelque part. Je me demande ce que seraient ses mémoires, écrits dans ce style-là. Le mien (de style) continue à me procurer des embêtements qui ne sont pas minces. J'espère cependant, dans un mois, avoir passé l'endroit le plus vide ! Mais actuellement je suis perdu dans un désert. Enfin, à la grâce de Dieu, tant pis ! Avec quel plaisir j'abandonnerai ce genre-là pour n'y plus revenir de mes jours !

Peindre des bourgeois modernes et français me pue au nez étrangement ! Et puis, il serait peut-être temps de s'amuser un peu dans l'existence, et de prendre des sujets agréables pour l'auteur.

Je me suis mal exprimé en vous disant « qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur ». J'ai voulu dire : ne pas mettre sa personnalité en scène. Je crois que le grand Art est scientifique et impersonnel. Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les personnages, et non les attirer à soi. Voilà du moins la méthode ; ce qui arrive à dire : Tâchez d'avoir beaucoup de talent, et même de génie si vous pouvez. Quelle vanité que toutes les poétiques et toutes les critiques ! Et l'aplomb des messieurs qui en font m'épate. Oh ! rien ne les gêne, ces cocos-là !

Avez-vous remarqué comme il y a dans l'air, quelquefois, des courants d'idées communes ! Ainsi, je viens de lire, de mon ami Du Camp, son nouveau roman : les *Forces perdues*. Cela ressemble par bien des côtés à celui que je fais. C'est un livre (le sien) très naïf et qui donne une idée *juste* des hommes de notre génération, devenus de vrais fossiles pour les jeunes gens d'aujourd'hui.

La réaction de 48 a creusé un abîme entre les deux France.

Bouilhet m'a dit que vous aviez été, à un des derniers Magny, sérieusement indisposée, toute « femme en bois » que vous prétendez être.

Oh ! non, vous n'êtes pas en bois, cher bon grand cœur ! « Vieux troubadour aimé », il serait peut-être opportun de réhabiliter au théâtre Almanzor ? Je le vois avec sa toque, sa guitare et sa tunique abricot, engueulant, du haut d'un rocher, des boursiers en habit noir. Le discours pourrait être beau. Allons, bonne nuit ; je vous baise sur les deux joues tendrement.

884. À LA MÊME.

Croisset, nuit de samedi [22-23 décembre 1866] ?

Tant mieux qu'on soit content à l'Odéon, chère maître.

Je m'attends à un re-Villemer et serai, bien entendu, à la première. C'est pour le mois d'avril, n'est-ce pas ? Au reste, peu importe : que je sois ici ou là-bas, j'irai.

M^{lle} Bosquet (l'auteur de la *Normandie merveilleuse*) a publié un roman intitulé : *Une femme bien élevée*. Il y a certainement là dedans quelque chose. Je me suis permis de lui conseiller de vous offrir un exemplaire. Quel style ! Si vous pouviez lui faire avoir un article par Mario Proth, ou quelqu'un de vos amis, vous feriez une bonne action.

885. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset, décembre 1866.]

Voici le mot pour Lavoix, chère amie.

Mais votre ami Darcel connaît bien plus de journalistes que moi.

Quant à M^{me} Sand, elle a été, avec vous, comme elle est avec tout le monde.

La pauvre femme est d'ailleurs malade.

Si vous aviez un peu moins de cette vertu dont vous me paraissez très fière, vous seriez plus forte en physiologie masculine, et sauriez, ma belle amie, que mes facultés ne sont pas à commander et que la littérature ne remplace pas tout, c'est-à-dire ne tient pas lieu *du reste*. Mais vous l'avez, vous, le reste. Aussi...

Adieu, je baise vos beaux yeux (si vous le permettez, bien entendu; ne vous fâchez pas) et les deux côtés de votre charmant col.

A vous.

886. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, décembre 1866.]

Je suis maintenant dans une solitude complète. Le brouillard qu'il faisait augmentait encore le silence; c'était comme un grand tombeau blanchâtre qui vous enveloppait. Je n'entends d'autre bruit que le crépitement de mon feu et le tic tac de ma pendule. Je travaille à la clarté de ma lampe environ dix heures sur vingt-quatre, et le temps

s'écoule. Mais comme j'en perds ! Quel rêveur je suis, en dépit de moi-même. Je commence à être un peu moins découragé. Quand vous me reverrez, j'aurai fait à peu près trois chapitres ; trois chapitres, pas plus. Mais j'ai cru mourir de dégoût au premier. La foi en soi-même s'use avec les années, la flamme s'éteint, les forces s'épuisent. Ce qui me désole au fond, c'est la conviction où je suis de faire une chose inutile, je veux dire contraire au but de l'Art, qui est l'exaltation vague. Or, avec les exigences scientifiques que l'on a maintenant et un sujet bourgeois, la chose me semble radicalement impossible. La beauté n'est pas compatible avec la vie moderne. Aussi est-ce la dernière fois que je m'en mêle ; j'en ai assez.

Les moines ont beau faire, le soleil n'est pas de leur côté ; car rien n'est éternel, pas même le soleil, du reste. Et nous, pauvres petits grains de poussière, infimes vibrations de l'immense mouvement, atomes perdus ! réunissons nos deux néants dans un même frisson et qu'il se continue comme l'espace ! Quelle métaphysique ! Il faut me la pardonner ; je n'en abuse guère, et puis, d'ailleurs, tout parle de l'amour !

887. À GEORGE SAND.

[Fin 1866 ou premiers jours de 1867.]

Ne vous ayant pas près de moi, je vous lis ou plutôt relis. J'ai pris *Consuelo*, que j'avais dévoré jadis dans la *Revue Indépendante*.

J'en suis, derechef, *charmé*. Quel talent, nom de Dieu ! quel talent ! C'est le cri que je pousse par intervalles, dans le « silence du cabinet ». J'ai tant pleuré pour de vrai, au baiser que Porpora met sur le front de Consuelo !... Je ne peux mieux vous comparer qu'à un grand fleuve d'Amérique. Énormité et douceur.

Je n'ai pas encore lu les *Odeurs* du grand homme nommé Vuillot. S'il n'y a pas d'injures contre nous, c'est incomplet. Et des gens d'esprit admirent tout cela, pourtant ! Oh ! saint Polycarpe !

888. À ERNEST FEYDEAU.

1 Croisset, mardi [fin 1866-début 1867].

CHER VIEUX,

Je ne sais pas si tu existes encore, mais comme je viens te demander un service, j'espère que tu me donneras de tes nouvelles. Voici la chose ; elle concerne mon bouquin⁽¹⁾.

Mon héros Frédéric a l'envie légitime d'avoir plus d'argent dans sa poche et joue à la Bourse, gagne un peu, puis perd tout, 50 à 60,000 francs. C'est un jeune bourgeois complètement ignorant en ces matières et qui ne sait pas en quoi consiste le 3 p. 0/0. Cela se passe dans l'été de 1847.

Donc, de mai à fin août, quelles ont été les

⁽¹⁾ Il s'agit du chapitre IV de la seconde partie de *L'Éducation sentimentale*, page 346 : « à la fin de Juillet, une baisse inexplicable fit tomber les actions du Nord... »

valeurs sur lesquelles la spéculation s'est portée de préférence?

Ainsi il y a trois phases à mon histoire :

1^o Frédéric va chez un agent de change, apporte son argent et se décide pour ce que l'agent de change lui conseille. Est-ce ainsi que cela se passe?

2^o Il gagne. Mais comment? et combien?

3^o Il perd tout. Comment? et pourquoi?

Tu serais bien aimable de m'envoyer ce renseignement, qui ne doit pas tenir dans mon livre plus de 6 ou 7 lignes. Mais explique-moi clairement et véridiquement.

Fais attention à l'époque, c'est en 1847, l'été des affaires Praslin et Teste.

Par la même occasion, dis-moi un peu ce que tu deviens et fabriques.

889. À SAINTE-BEUVE.

Croisset, dimanche [début janvier 1867].

MON CHER MAÎTRE,

La Princesse m'écrit que vous êtes souffrant depuis longtemps déjà. Qu'avez-vous donc? Ne faites pas la bêtise de devenir gravement malade. Soignez-vous. Reposez-vous! et ayez l'obligeance de me donner de vos nouvelles.

Si vous ne pouvez m'écrire, je me recommande à M. Troubat.

En vous la souhaitant « bonne et heureuse » je vous embrasse, cher maître.

890. À JULES TROUBAT.

[Croisset], jeudi [janvier 1867].

Merci derechef. Vous me mettez, comme on dit, « du baume dans le sang ».

La solution que vous m'annoncez ce matin m'a été prédite hier par quelqu'un qui s'y connaît. Il serait possible que notre cher maître arrivât à se guérir *complètement*.

Prêchez-le, pour *qu'il ne fasse rien du tout*.

Donnez-moi de ses nouvelles, quand vous en aurez le loisir.

Mille poignées de main de votre

G. F.

891. AU COMTE RENÉ DE MARICOURT.

Croisset, près Rouen, 4 janvier [1867].

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

En rejetant les deux tiers et demi des choses extra-aimables que vous m'écrivez, il en resterait encore assez pour contenter les plus difficiles. Vous me paraissez un très aimable homme; telle est mon opinion sur vous. Donc, je vous prie de vous rappeler ceci :

Vers la fin de février, à partir du 20 ou 25, je serai à Paris, boulevard du Temple, 42, où je resterai jusqu'au mois de juin. Je compte sur votre visite, une heure de conversation valant mieux que dix lettres. Vous m'y trouverez tous les di-

manches; on y déjeune à onze heures. Apportez-moi vos manuscrits, pourvu qu'ils soient lisibles, et comptez sur moi entièrement.

Je ferai tout ce que je pourrai pour vous être agréable. Quant à vous faire avoir des articles, je ne demande pas mieux que d'en demander pour vous; mais entre les promesses et l'exécution d'icelles il y a loin, comme vous savez. Enfin nous verrons.

Certainement il faut continuer! Quand on a votre talent on *doit* s'en servir.

Vous avez voyagé, vous connaissez le monde, vous êtes *un homme*, allez donc! Il s'agit de mettre sa tête dans ses deux mains, et de bien réfléchir, et de ne pas se lasser.

Il est cependant une illusion que je dois vous ravir, c'est celle que vous avez relativement à la possibilité de gagner quelque sol. Plus on met de conscience dans son travail, moins on en tire de profit. Je maintiens cet axiome la tête sous la guillotine. Nous sommes des ouvriers de luxe; or, personne n'est assez riche pour nous payer. Quand on veut gagner de l'argent avec sa plume, il faut faire du journalisme, du feuilleton ou du théâtre. La *Bovary* m'a rapporté... 300 francs, que j'AI PAYÉS, et je n'en toucherai jamais un centime. J'arrive actuellement à pouvoir payer mon papier, mais non les courses, les voyages et les livres que mon travail me demande; et, au fond, je trouve cela bien (ou je fais semblant de le trouver bien), car je ne vois pas le rapport qu'il y a entre une pièce de cinq francs et une idée. Il faut aimer l'Art pour l'Art lui-même; autrement, le moindre métier vaut mieux.

Nous causerons de tout cela et de bien d'autres choses, avant deux mois, j'espère. D'ici là je vous serre la main et suis vôtre.

Envoyez-moi votre roman paru dans la *Revue Contemporaine*⁽¹⁾ (l'aîné de celui que je connais); mais je vous demande d'avance la permission de ne pas vous écrire dessus une longue lettre, car je travaille présentement beaucoup.

892. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche 10 [janvier 1867].

MADAME ET PRINCESSE,

Vous n'avez pas besoin, pour m'écrire, d'avoir à me conter des « choses intéressantes ». Des nouvelles de vous, quelles qu'elles soient, m'intéressent, et puis comment ne pas désirer vos lettres qui sont... mais je me tais ! pour n'avoir pas l'air d'un *vil courtisan*.

En fait d'existence monotone, la mienne ne le cède à aucune ! Aussi vais-je interrompre ce train de vie, plus laborieux qu'agréable. Car, au milieu de la semaine prochaine (dans dix jours environ), je me précipiterai vers la rue de Courcelles, et avec quelle joie ! Je doute, comme vous, que le nouveau Régime de la Presse tourne à bien. Les journaux sont une des causes de l'abrutissement moderne (cela rentre dans la doctrine secrète). Mais le meilleur moyen de les rendre innocents est, je crois, de les laisser libres. La Parole im-

primée ne devrait pas avoir plus d'importance que la Parole prononcée. Espérons qu'on y arrivera! [...]

Mon «illustre amie», comme vous dites, a été assez malade. Elle est maintenant à Nohant. Je crois qu'elle va passer le reste de l'hiver dans le Midi.

Je souhaite à Ponsard et à Dumas tout le succès possible. Je les applaudirai de grand cœur, si je peux être à leur première.

Tant mieux que Sainte-Beuve se rétablisse; il faut qu'il vive longtemps, nous en avons tous besoin. Vous faites bien d'avoir pour lui de l'affection, car il vous est sincèrement dévoué. Mais peut-on vous connaître et ne pas vous aimer, Princesse!

C'est pourquoi je prends la liberté de vous baiser les deux mains et de vous affirmer que je suis entièrement vôtre.

G. FLAUBERT.

893. À GEORGE SAND.

Croisset, nuit de samedi [12-13 janvier 1867].

Non, chère maître, vous n'êtes pas près de votre fin. Tant pis pour vous, peut-être. Mais vous vivrez vieille et très vieille, comme vivent les géants, puisque vous êtes de cette race-là; seulement, il *faut* se reposer. Une chose m'étonne, c'est que vous ne soyez pas morte vingt fois, ayant tant pensé, tant écrit, et tant souffert. Allez donc un peu, comme vous en aviez tant envie, au bord de la Méditerranée. L'azur détend et retrempe.

Il y a des pays de Jouvence, comme la baie de Naples. En de certains moments, ils rendent peut-être plus triste ? Je n'en sais rien.

La vie n'est pas facile ! Quelle affaire compliquée et dispendieuse ! J'en sais quelque chose. Il faut de l'argent pour *tout* ! si bien qu'avec un revenu modeste et un métier improductif, il faut se résigner à *peu*. Ainsi fais-je ! Le pli en est pris ; mais les jours où le travail ne marche pas, ce n'est pas drôle. Ah ! oui, je veux bien vous suivre dans une autre planète. Et à propos d'argent, c'est là ce qui rendra la nôtre inhabitable dans un avenir rapproché, car il sera impossible d'y vivre, même aux plus riches, sans s'occuper de *son bien* ; il faudra que tout le monde passe plusieurs heures par jour à tripoter ses capitaux. Charmant ! Moi, je continue à tripoter mon roman, et je m'en irai à Paris quand je serai à la fin de mon chapitre, vers le milieu du mois prochain.

Et quoi que vous en supposiez, « aucune belle dame » ne vient me voir. Les belles dames m'ont beaucoup occupé l'esprit, mais m'ont pris très peu de temps. Me traiter d'anachorète est peut-être une comparaison plus juste que vous ne croyez.

Je passe des semaines entières sans échanger un mot avec un être humain, et à la fin de la semaine il m'est impossible de me rappeler un seul jour, ni un fait quelconque. Je vois ma mère et ma nièce les dimanches, et puis c'est tout. Ma seule compagnie consiste en une bande de rats qui font dans le grenier, au-dessus de ma tête, un tapage infernal, quand l'eau ne mugit pas et que le vent ne souffle plus. Les nuits sont noires comme de l'encre, et un silence m'entoure, pareil à celui du

désert. La sensibilité s'exalte démesurément dans un pareil milieu. J'ai des battements de cœur pour rien.

Tout cela résulte de nos jolies occupations. Voilà ce que c'est que de se tourmenter l'âme et le corps. Mais si ce tourment-là est la seule chose propre qu'il y ait ici-bas ?

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que j'avais relu *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt* ; cela m'a pris quatre jours. Nous en causerons très longuement, quand vous voudrez. Pourquoi suis-je amoureux de Siverain ? C'est que j'ai les deux sexes, peut-être ?

894. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset] Nuit de samedi [12-13 janvier 1867].

Si c'est une consolation pour vous de savoir que je m'embête, *soyez-le !* car je ne m'amuse pas démesurément. Mais je travaille beaucoup, ce qui fait que je m'emm... Quand je dis que je travaille, c'est une manière de parler. Je me donne du mal et puis c'est peut-être tout. N'importe ! Je crois avoir passé l'endroit le plus vide de mon interminable roman. Mais je n'en referai plus de pareil. Je vieillis. Or, il serait temps de faire quelque chose de bien et d'amusant pour moi.

Je passe des semaines entières sans voir un être humain, ni échanger une parole avec mes semblables. D'ailleurs, je deviens *insociable* comme l'individu Marat, qui est au fond mon homme. J'ai même envie de mettre son buste dans mon cabinet, uniquement pour révolter les bourgeois ;

mais il est trop laid. Hélas ! Beau sous le rapport moral, mais pas de plastique. Si bien (car tout cela est une parenthèse) qu'ayant accepté à dîner avant-hier chez ma nièce, à Rouen, j'ai pris plaisir à engueuler différentes personnes de la localité qui se trouvaient là, et me suis rendu complètement désagréable. [.] Ce qui n'empêche pas M^{me} Sand de croire que de temps à autre « une belle dame vient me voir », tant les femmes comprennent peu qu'on puisse vivre sans elles. [.]

Vous êtes bien gentils de m'avoir répondu tout de suite. Donnez-moi donc des nouvelles *détaillées* de Sainte-Beuve.

J'espère vous voir dans un mois environ, quand j'aurai fini mon chapitre. Alors, je serai à la moitié de mon volumineux *Coco*, en étant moi-même un assez triste. [. . .]

895. À SAINTE-BEUVE.

16 janvier 1867.

Ah ! sapristi ! je suis content, cher maître ; votre lettre d'hier matin m'a causé une vraie joie.

J'espère vous retrouver à la fin de ce mois-ci en pleine convalescence. Nous *cauponiserons* ensemble pour célébrer icelle.

Il est fort possible que *tout* se rétablisse.

Quant à mon bouquin, il n'est pas près d'être fini. J'achève la seconde partie. Je ne puis être débarrassé avant le milieu de 1869.

Comme j'ai envie de vous voir ! En attendant ce plaisir-là, je vous embrasse.

896. À GEORGE SAND.

[Croisset] Nuit de mercredi [23-24 janvier 1867].

J'ai suivi vos conseils, chère maître, *j'ai fait de l'exercice!!!*

Suis-je beau, hein ?

Dimanche soir, à 11 heures, il y avait un tel clair de lune sur la rivière et sur la neige que j'ai été pris d'un prurit de locomotion et je me suis promené pendant deux heures et demie, me montant le bourrichon, me figurant que je voyageais en Russie ou en Norvège. Quand la marée est venue et a fait craquer les glaçons de la Seine et l'eau gelée qui couvrait les cours, c'était, sans blague aucune, superbe. Alors j'ai pensé à vous et je vous ai regrettée.

Je n'aime pas à manger seul. Il faut que j'associe l'idée de quelqu'un aux choses qui me font plaisir. Mais ce quelqu'un est rare. Je me demande, moi aussi, pourquoi je vous aime. Est-ce parce que vous êtes un grand homme ou un être charmant ? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'éprouve pour vous un sentiment *particulier* et que je ne peux pas définir.

Et à ce propos, croyez-vous (vous qui êtes un maître en psychologie) qu'on aime deux personnes de la même façon ? et qu'on éprouve jamais deux sensations identiques ? Je ne le crois pas, puisque notre individu change à tous les moments de son existence.

Vous m'écrivez de belles choses sur « l'affection désintéressée ». Cela est vrai, mais le contraire

aussi ! Nous faisons toujours Dieu à notre image. Au fond de tous nos amours et de toutes nos admirations, nous retrouvons *nous*, ou quelque chose d'approchant. Qu'importe, si *nous* est bien !

Mon *moi* m'assomme pour le quart d'heure. Comme ce coco-là me pèse sur les épaules par moments ! Il écrit trop lentement et ne pose pas le moins du monde quand il se plaint de son travail. Quel pensum ! et quelle diable d'idée d'avoir été chercher un sujet pareil ! Vous devriez bien me donner une recette pour aller plus vite ; et vous vous plaignez de chercher fortune ! Vous !

J'ai reçu de Sainte-Beuve un petit billet qui me rassure sur sa santé, mais qui est lugubre. Il me paraît désolé de ne pouvoir hanter les bosquets de Cypris ! Il est dans le vrai, après tout, ou du moins dans son vrai, ce qui revient au même. Je lui ressemblerai peut-être quand j'aurai son âge. Je crois que non, cependant. N'ayant pas eu la même jeunesse, ma vieillesse sera différente.

Cela me rappelle que j'ai rêvé autrefois un livre sur *Sainte-Périne*. Champfleury a mal traité ce sujet-là. Car je ne vois pas ce qu'il a de comique ; moi, je l'aurais fait atroce et lamentable. Je crois que le cœur ne vieillit pas ; il y a même des gens chez qui il augmente avec l'âge. J'étais plus sec et plus âpre il y a vingt ans. Je me suis féminisé et attendri par l'usure, comme d'autres se racornissent, et cela m'indigne. Je sens que je deviens *vache*, il ne faut rien pour m'émouvoir ; tout me trouble et m'agite, tout m'est aquilon comme un roseau.

Un mot de vous, qui m'est revenu à la mémoire, me fait relire maintenant la *Jolie fille de*

Pertb. C'est coquet, quoi qu'on en dise. Ce bon-homme avait quelque imagination, décidément.

Allons, adieu. Pensez à moi. Je vous envoie mes meilleures tendresses.

897. À LA MÊME.

[Croisset] Mercredi [30 janvier 1867].

J'ai reçu hier le volume de votre fils ⁽¹⁾. Je vais m'y mettre quand je serai débarrassé de lectures moins amusantes probablement. Ne l'en remerciez pas moins en attendant, chère maître.

D'abord, parlons de vous, « de l'arsenic ». Je crois bien ! Il faut boire du fer, se promener et dormir et aller dans le Midi, quoi qu'il en coûte, voilà ! Autrement, la *femme en bois* se brisera. Quant à de l'argent, on en trouve ; et le temps, on le prend. Vous ne ferez rien de ce que je vous conseille, naturellement. Eh bien ! vous avez tort, et vous m'affligez.

Non, je n'ai pas ce qui s'appelle des soucis d'argent ; mes revenus sont très restreints, mais sûrs. Seulement, comme il est dans l'habitude de votre ami d'anticiper sur iceux, il se trouve gêné par moments, et il grogne « dans le silence du cabinet », mais pas ailleurs. A moins de bouleversements extraordinaires, j'aurai toujours de quoi manger et me chauffer jusqu'à la fin de mes jours. Mes héritiers sont ou seront riches (car c'est moi qui suis le pauvre de la famille). Donc, zut !

⁽¹⁾ *Le Coq aux cheveux d'or, récit des temps fabuleux.*

Quant à gagner de l'argent avec ma plume, c'est une prétention que je n'ai jamais eue, m'en reconnaissant radicalement incapable.

Il faut donc vivre en petit rentier de campagne, ce qui n'est pas extrêmement drôle. Mais tant d'autres, qui valent mieux que moi, n'ayant pas le sol, ce serait injuste de se plaindre. Accuser la Providence est d'ailleurs une manie si commune, qu'on doit s'en abstenir par simple bon ton.

Encore un mot sur le pécune et qui sera seulement entre nous. Je peux, sans que ça me gêne en rien, dès que je serai à Paris, c'est-à-dire du 20 au 23 courant, vous prêter mille francs, si vous en avez besoin pour aller à Cannes. Je vous fais cette proposition carrément, comme si je la faisais à Bouilhet ou à tout autre intime. Pas de cérémonie ! voyons !

Entre gens du monde, ça ne serait pas convenable, je le sais ; mais entre troubadours on se passe bien des choses.

Vous êtes bien gentille avec votre invitation d'aller à Nohant. J'irai, car j'ai grande envie de voir votre maison. Je suis gêné de ne pas la connaître, quand je pense à vous. Mais il me faut reculer ce plaisir-là jusqu'à l'été prochain. J'ai actuellement besoin de rester à Paris quelque temps. Trois mois ne sont pas de trop pour tout ce que je veux faire.

Je vous renvoie la page de ce bon Barbès, dont je connais la vraie biographie fort imparfaitement. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est honnête et héroïque. Donnez-lui une poignée de main de ma part, pour le remercier de sa sympathie. Est-il, *entre nous*, aussi intelligent que brave ?

J'aurais besoin, maintenant, que des hommes de ce monde-là fussent un peu francs avec moi, car je vais me mettre à étudier la Révolution de 48. Vous m'avez promis de me chercher dans votre bibliothèque de Nohant : 1° un article de vous sur les faïences; 2° un roman du père X***, jésuite, sur la sainte Vierge.

Mais quelle sévérité pour le père Beuve, qui n'est ni jésuite ni vierge! Il regrette, dites-vous, « ce qu'il y a de moins regrettable, entendu comme il l'entendait ». Pourquoi cela? Tout dépend de l'*intensité* qu'on met à la chose.

Les hommes trouveront toujours que la chose la plus sérieuse de leur existence, c'est jouir.

La femme, pour nous tous, est l'ogive de l'infini. Cela n'est pas noble, mais tel est le vrai fond du mâle. On blague sur tout cela, démesurément, Dieu merci, pour la littérature, et pour le bonheur individuel aussi.

Ah! je vous ai bien regrettée tantôt. Les marées sont superbes, le vent mugit, la rivière blanchit et déborde. Elle vous a des airs d'océan qui font du bien.

898. À LA MÊME.

[Croisset] Mardi [12 février 1867].

Je viens de recevoir vos trois brochures en même temps que votre lettre, chère maître. Merci des unes et de l'autre.

Je serai à Paris vers la fin de la semaine prochaine.

Si vous y venez, quand sera-ce ? Soignez-vous pour *nous*.

Adieu. Je vous embrasse.

Je suis au milieu du *Coq*. C'est bien estrange ! Ce qui est dire que ça me botte.

Certainement, j'emploie le mot *vache* à mon usage. J'ai même inventé le verbe *vacher*. Je vache, tu vaches. Mais le plus beau c'est l'*impératif* : « Vachons ! ».

899. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset] Dimanche [17 février 1867].

Non, ma chère amie, je ne vous oublie pas !

Si mes épîtres sont rares, c'est que je n'ai rien à vous dire, voilà tout ! Que faut-il faire pour vous calmer ? Dites-le !

Au reste (ou du reste), j'irai vous porter mes excuses, moi-même, du 20 au 23 courant.

M^{me} Sand est encore à Nohant et en reviendra je ne sais quand.

M. Levallois est trop aimable ; qu'il ne se gêne nullement et publie dans son volume son article sur *Salammbô*. Il ne m'avait pas blessé, mais irrité, à cause des idées historiques qui, selon moi, étaient fausses. Je ne prétends imposer à personne mon opinion et serais fâché qu'on me fit des sacrifices.

En fait d'opinions, je crois que mon présent livre les révoltera toutes, mais cela tient au sujet même. Tant pis, après tout ! et à la grâce de Dieu !

Je vous félicite de passer dans l'*Opinion Nationale* après l'Exposition.

D'ici à l'hiver prochain, il ne faut rien publier, tout va être pris par les machines et les bottes sans coutures. Aussi MM. les gens de lettres, jaloux des industriels, se sont mis à « faire un ouvrage pour l'Exposition ». Les phrases s'alignent à côté des clyso pompes. Vive le progrès!

Tenez-vous en joie. Je vous baise sur les deux côtés de votre joli col, et suis vôtre.

900. À MADAME ***.

Croisset, mardi soir [février 1867].

M. de Maricourt ne s'est point trompé en préjugant une sympathie entre nous deux. Son livre m'a tellement plu que je vais vous dire exactement, entièrement, ce que j'en pense. Si je le trouvais médiocre, je vous enverrais un éloge sans restrictions et tout serait dit. Mais les *Deux Chemins*⁽¹⁾ sont une œuvre à *considérer*. Donc, au risque de faire le *pion* (mais j'y suis contraint), je commence.

Quant à de l'intérêt, il y en a beaucoup, et du talent aussi, un talent franc et charmant; c'est plein de choses étudiées, vues, *vécues*. Jusqu'aux deux tiers du livre (à part quelques petites taches, des étourderies) j'ai à peu près tout admiré. Mais à partir du tremblement de terre (page 140), il

⁽¹⁾ Par René de Maricourt.

me semble que le roman ne se tient plus sur les pieds. Je veux dire que les événements *ne dérivent plus* du caractère des personnages ou que ces mêmes caractères ne les produisent pas. Car c'est l'un ou l'autre (et même l'un et l'autre) dans la réalité. Les faits agissent sur nous et nous les causons. Ainsi, à quoi sert la révolution de Sicile? Déborah n'avait pas besoin de cela pour s'en aller, et Pipinna pour mourir. Pourquoi ne pas leur avoir trouvé une fin *en rapport naturel* avec tous leurs antécédents? Cela est de la fantaisie et donne à une œuvre sérieusement commencée des apparences légères. Le roman, selon moi, doit être scientifique, c'est-à-dire rester dans les généralités probables. Voilà mon plus gros reproche et même le seul qui soit grave.

J'ai été *ravi* tout d'abord par le portrait de Pipinna et l'intérieur de sa famille. Si tout était de ce calibre-là, le livre serait un chef-d'œuvre. Stella, le père, la maman, tout cela est parfaitement fait. Certaines pages exhalent un parfum du Midi qui vous pénètre; on s'écrie : *C'est ça*.

J'aime beaucoup Déborah. Sa description de l'enfant mort est un bijou. Mais ce qui domine tout le livre, c'est la promenade en canot (pages 76 et suivantes). Quand on a écrit ces pages-là, on est capable de tout écrire. Pas un écrivain qui ne puisse s'en honorer.

Le parallélisme entre les deux femmes marche naturellement, tout est bien engagé; mais, après la soirée où Déborah chante, commence (pour moi) le revers de la médaille. J'ai compris jusque-là et admiré ce caractère, mais il devient trop *voulu* de la part de l'auteur. Je la trouve un peu trop

actrice et *poseuse*; les femmes perdues sont plus naïves. Quel intérêt a-t-elle à faire le monstre? Il me semble que la vérité (probable) et la moralité du livre y auraient gagné, si elle eût fini par aimer Herman, juste au moment où celui-ci s'en fût dégoûté! Du reste, elle a de beaux mouvements d'éloquence. Mais on se demande : est-ce vrai? tandis que l'on croit, comme si on les avait reçues soi-même, aux hyperboles orientales de Pipinna, parce qu'elle est humaine. Je crois, enfin, qu'à un certain moment l'auteur a voulu montrer son esprit et a perdu de vue ses personnages, si bien plantés tout d'abord. Cela commençait comme un grand roman, puis a tourné à la nouvelle.

Je blâme le *rêve* (page 42) comme poncif. L'auteur ne s'aperçoit pas non plus parfois qu'il gâte ce qu'il vient de faire. Ainsi (page 23), entre deux paragraphes excellents, il intercale une naïveté qui détruit son effet : « Comme pour obéir à la grande loi du contraste. »

Puisque vous me montrez le contraste, vous n'avez pas besoin de me le dire. Il y a (rarement il est vrai) des métaphores fausses, mais il y en a; ainsi dans *Un purgatoire en sol dièze*, qui est un petit conte du meilleur goût : « Je fus frappé de l'extrême douceur ». Une douceur ne *frappe* pas. Ah! je suis un pédant! je sais bien. Mais quand on a de jolies mains, on doit les soigner. Or M. de Maricourt a non seulement une main d'artiste très bien faite et exercée, mais il a le biceps saillant, ce qui vaut mieux. Son livre a des parties énergiques et viriles. On y sent ce qui est la première des choses : une individualité. J'aurais encore

beaucoup à vous dire, car ce livre, je vous le répète, m'a frappé. Je l'ai lu d'une haleine et je reviens de le feuilleter. Faites donc à son auteur mes compliments très sincères. Je voudrais le connaître, il me plaît.

901. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Nuit de mercredi [1867].

Tantôt à six heures, on m'a apporté de Rouen votre charmant cadeau⁽¹⁾, Princesse.

Je le trouve si joli et il me plaît tellement que je l'ai gardé sur ma table au milieu de mes paperasses et que je le contemple, sans m'en lasser, comme un grand enfant que je suis. Je songerai donc à vous, tout en mangeant; ce sera une fois de plus dans la journée. Mais ce qui flatte encore mieux que le cadeau, c'est le souvenir. Je ne me rappelais plus cette promesse, faite à Saint-Gratien, dans les bons jours que j'ai passés près de vous. J'imagine que le moment approche où vous allez partir pour Compiègne. Je ne me déplacerai pas avant votre retour, bien entendu. Comme mon voyage à Paris n'a, *au fond*, d'autre but que de vous voir, je tiens à ne pas vous manquer. Ma grippe et mon enrouement seront passés d'ici là, je l'espère. D'ailleurs tant pis !

J'ai eu dernièrement des nouvelles de Sainte-Beuve, par Tourgueneff qui m'a fait une visite de vingt-quatre heures. Je connais peu d'hommes

(1) Couteau indien offert par la Princesse.

d'une conversation plus exquise (c'est de Tourgueneff que je parle et non de Sainte-Beuve; on peut s'y tromper). Sa compagnie vous plairait infiniment, j'en suis sûr.

Voilà de bien *mauvais jours* pour votre atelier, n'est-ce pas? Quelle humidité, quel vilain temps! Ne vous semble-t-il pas, quelquefois, que l'eau du ciel nous entre dans le cœur et y fait des larmes? C'est pour cela qu'il faut se créer un autre monde, en dehors de la nature : l'Idéal console du Réel. Il y a pourtant de belles réalités, et qui sont bonnes en même temps.

Je vous baise les deux mains, Princesse,
et suis tout à vous.

G. FLAUBERT.

902. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi, 11 heures, 28 février 1867.

Mais, mon pauvre loulou, il me semble *que* la décence exigeait *que* ce fût la nièce *qui* écrivît d'abord à son oncle. Il est vrai que ton vieux gâchon ne tient pas beaucoup à la décence! C'est là ce qui te justifie à mes yeux des reproches *amers* que tu m'envoies.

Je savais le voyage peu agréable de ton époux. L'important, c'est que la ferme est vendue et qu'on sera délivré des lamentations du gérant et du fermier.

Quant à ta grand'mère, ne crois pas qu'elle en sera plus tranquille. Il est dans sa nature de se tourmenter toujours. Quand les sujets d'inquié-

tude lui manquent, elle en invente : elle ne sait que *s'ingénier* pour se rendre malheureuse.

En fait de nouvelles « du Théâtre et des Arts », je ne puis t'en donner aucune. Je n'ai pas encore été à aucun spectacle et n'irai probablement de tout l'hiver que pour la première de Ponsard et la première de Dumas. Je m'occupe exclusivement de l'histoire de 48. Cela remplace les faïences. Mes courses principales sont finies, et j'aurai écrit à la fin de cette semaine deux pages, ce qui est beau. Il est probable que j'irai voir samedi prochain ce pauvre Bouilhet. Je partirai le matin et reviendrai le soir.

Pourquoi donc ces névralgies dans ta caboche, mon mimi ? Ce sont des migraines, n'est-ce pas ?

Tu ne me dis pas si j'aurai l'honneur et le plaisir de votre visite le mois prochain ?

Adieu, mon Caro. Ecris-moi le plus souvent que tu pourras, au lieu de rêvasser au coin de ton feu, comme tu dis.

Ton vieil oncle qui t'aime.

903. À GEORGE SAND.

[Paris, fin février-début mars 1867.]

CHÈRE MAÎTRE,

Vous devriez vraiment aller voir le soleil quelque part. C'est bête d'être toujours souffrante ; voyagez donc ; reposez-vous. La résignation est la pire des vertus.

J'aurais besoin d'en avoir pour supporter toutes les bêtises que j'entends dire ! Vous n'imaginez pas à quel point on en est. La France, qui a été prise quelquefois de la danse de Saint-Guy (comme sous Charles VI), me paraît maintenant avoir une paralysie du cerveau. On est idiot de peur : peur de la Prusse, peur des grèves, peur de l'Exposition qui « ne marche pas », peur de tout. Il faut remonter jusqu'en 1849 pour trouver un pareil degré de crétinisme.

On a tenu, au dernier Magny, de telles conversations de portiers, que je me suis juré intérieurement de n'y pas remettre les pieds. Il n'a été question tout le temps que de M. de Bismarck et du Luxembourg. J'en suis encore gorgé ! Au reste, je ne deviens pas facile à vivre ! Loin de s'émousser, ma sensibilité s'aiguise ; un tas de choses insignifiantes me font souffrir. Pardonnez-moi cette faiblesse, vous qui êtes si forte et si tolérante !

Le roman ne marche pas du tout. Je suis plongé dans la lecture des journaux de 48. Il m'a fallu faire (et je n'en ai pas fini) différentes courses à Sèvres, à Creil, etc.

Le père Sainte-Beuve prépare un discours sur la libre pensée, qu'il lira au Sénat, à propos de la loi sur la presse. Il a été très crâne, savez-vous.

Vous direz à votre fils Maurice que je l'aime beaucoup, d'abord parce que c'est votre fils et *secundo* parce que c'est lui. Je le trouve bon, spirituel, lettré, pas poseur, enfin charmant « et du talent ».

904. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris, début de mars 1867.]

MA CHÈRE CARO,

Je me suis occupé de toi, relativement à Couture ⁽¹⁾.

La conduite inqualifiable qu'il a tenue avec l'Impératrice et ce que m'avait dit de lui, dernièrement, la Princesse m'ont engagé à prendre de plus amples informations. J'ai écrit à M^{me} Sand ; ce matin elle m'a envoyé une lettre que je te montrerai et d'où il résulte que tu aurais tort d'entrer en relations avec un pareil monsieur.

Je vais aujourd'hui me trouver avec des amis intimes d'Amaury Duval, que je connais d'ailleurs, et qui est un homme charmant. J'ai vu de lui des portraits au crayon, exquis ; je demanderai ce qu'il en coûterait.

Ta bonne maman t'aura, sans doute, raconté *ma scène* avec la baronne ; je te la narrerai plus au long. C'était beau de bêtise, je t'assure.

Quel est le fameux violoncelliste avec qui tu as si bien joué dimanche ?

Moi, dimanche prochain, j'entendrai pour la

(1) Thomas Couture, peintre auquel M^{me} Commanville voulait demander de faire son portrait. Il est question de ce projet dans une lettre de George Sand à Flaubert du 13 novembre 1866. Il est vraisemblable que, dès son arrivée à Paris, Flaubert s'était chargé à son tour de la commission de sa nièce. Mais la lettre de Sand qui dissuade celle-ci de s'adresser à un « pareil monsieur » n'a pas été retrouvée, non plus que celle de Flaubert à Sand. (Note de René Descharmes, édition Santandréa).

seconde fois la fameuse Suédoise qui pince le violon d'une manière si distinguée.

Feydeau, l'autre jour, devant un « aréopage » de gens de lettres, a encore parlé avec exaltation des critiques que M^{me} Commanville lui avait faites sur ses livres ! Je me suis rengorgé, bien entendu.

Comme il m'ennuie de ne pas voir ta bonne fraîche mine que je bécote.

Ton vieux oncle en baudruche.

905. À LA MÊME.

[Paris, 15 [13] mars 1867.]

[.....] Mon impression sur *Galilée*⁽¹⁾ est que : c'est pitoyable ! On ne peut pas se figurer une œuvre dramatique plus piètre, plus veule, plus ennuyeuse.

Puisque tu tiens à savoir des nouvelles des théâtres, je t'apprendrai aussi que *Don Carlos*⁽²⁾ a paru lamentable aux connaisseurs et a fortement embêté le public.

J'assisterai samedi prochain à la première d'Alexandre Dumas fils au Gymnase. Mais, en fait de spectacle, j'en vois un presque tous les soirs qui me divertit parfois extrêmement : je veux dire les noces qui se passent chez Bonvalet. Dans la grande salle vitrée faisant face à ma fenêtre, j'aperçois des bourgeois et des bourgeoises gambadant comme des singes. Tous les messieurs sont en habits noirs, toutes les demoiselles en

(1) Drame en vers de Ponsard.

(2) Opéra de Verdi.

robes blanches. L'ensemble de tous ces gens qui se remuent (sans que j'entende rien de la musique) me paraît étrange et fou. Tout à l'heure la lune brillait dans le ciel, un peu à droite, à côté de la maison, et cette grandeur et cette petitesse faisaient un contraste qui *avait du cachet*.

M. René de Maricourt n'a rien d'attrayant à première vue, mais je le crois un excellent garçon, et très malheureux, très à plaindre. Il m'a dit que son frère était un fou fiéffé : le gaillard aimait beaucoup les cocottes et le vin, particulièrement celui d'Asti ; dix bouteilles de ce cru ne l'effrayaient pas. Avant de servir le pape, il avait été soldat de Garibaldi et avait fait toutes sortes d'extravagances.

Adieu, mon bibi. Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux ganachon qui t'aime.

P.-S. — Dis à ta bonne maman de m'écrire. Nos deux dernières lettres se sont croisées, et franchement elle doit être moins fatiguée d'écrire que moi.

Je n'ai pas bougé de mon domicile depuis dimanche soir. Mais demain je me lève à 9 heures et me mets en courses. J'en ai quatorze d'inscrites sur ma liste. Forte journée de voiture, hélas !

J'ai eu hier à déjeuner Ernest Chevalier.

Ton mari a pu te dire qu'il m'avait surpris buvant le champagne dans des seaux et dansant le cancan avec des demoiselles de l'Opéra. B*** n'est pas très éloigné de se figurer de cette façon *la vie que je mène à Paris*. Pourquoi sa lettre m'a-t-elle révolté ? C'est bête, de ma part ; n'importe ! sa lettre m'a choqué.

906. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche [mars 1867].

MADAME,

J'ai eu des nouvelles de Votre Altesse hier, par Bouilhet; je sais donc que vous vous portez bien, c'est l'essentiel. Quand vous n'aurez rien de mieux à faire vous serez néanmoins bien bonne de m'envoyer un peu de cette écriture qu'on lit avec autant de plaisir que de peine. *Autant* n'est pas juste, car l'un l'emporte sur l'autre.

Je vous félicite d'avoir traversé ce mois-ci sans rhume, grippe, ou douleur; il a fait sur « mes bords » un froid atroce terminé par un dégel abominable. J'ai eu des toits crevés, bref un tas d'événements pittoresques mais désagréables.

Le plus désagréable c'est de vivre loin de vous. Mon temps de solitude va heureusement cesser, car je compte me présenter chez vous vers le milieu du mois prochain.

Je vis dans une telle ignorance des choses de ce monde que j'ignorais les changements de ministre, et la suspension de *Galilée* ⁽¹⁾. Ne trouvez-vous pas que Ponsard tourne au Sixte-Quint?

Voilà les jours qui rallongent et la lumière qui revient. Travaillez-vous?

Quant à moi, j'ai fait cet hiver tout ce que j'ai

⁽¹⁾ Pièce de Ponsard jouée — bien qu'elle ne fût pas écrite pour la représentation — sur la scène du Théâtre-Français le 7 mars 1867, où elle n'eut aucun succès.

pu et j'ai la conscience nette comme un bon casseur de cailloux !

Ah ! si le pauvre tas que j'élève pouvait vous plaire, je serais bien content !

J'aimerais à écrire quelque chose qui vous fût réellement agréable ! Car je vous avouerai, Princesse, que je redoute beaucoup votre jugement et que j'ambitionne votre suffrage. Le nombre des gens pour lesquels je fais des livres est très restreint, et comme il y a peu d'esprits de la trempe du vôtre, j'aimerais mieux avoir amusé ou émotionné Votre Altesse que toute une foule.

Permettez-moi, je vous prie, de vous baiser les mains, en vous assurant que je suis

Votre très humble et dévoué

G. FLAUBERT.

907. À JULES DUPLAN.

Paris, dimanche 17 mars 1867, 6 heures du soir.

MON CHER BONHOMME,

J'ai été bien content, ce matin, en recevant ta lettre. Je commençais à trouver qu'elle tardait à venir. J'avais même été, jeudi, chez Blamont, pour avoir de tes nouvelles. Enfin, tu vas bien et tu t'amuses ! « Taïeb, taïeb quetir !⁽¹⁾ »

Tu ne saurais croire comme tu me manques ici, et je serais bien dupe si je m'en retournais à

(1) Bien, très bien (en arabe).

Croisset avant ta rentrée à Paris. Dans ce cas-là, il faudra que tu viennes me voir là-bas, ne serait-ce qu'un jour.

Tu es juste maintenant dans le milieu dont j'aurais besoin pour mon roman sur l'Orient moderne. Tu vois les choses et fréquentes des binettes qui me seront indispensables. *Pense-z-y*. Je ne te demande pas, bien entendu, de prendre des notes; mais j'en prendrai d'après tes souvenirs tout récents, que tu me dérouleras dans le silence du cabinet.

Blamont a été très gentil. Lévy m'a enfin prêté cinq mille francs, que j'espère, du reste, lui rendre au mois de mai prochain; car ma mère a vendu sa ferme de Courtavent et veut nous en partager le montant. Le premier paiement aura lieu dans six semaines; je dois avoir, alors, dix mille francs, dont je cracherai la moitié à l'Israélite. Pour remercier Blamont de ses bons services, je lui ai communiqué deux palimpsestes HENAVRMES : l'un est un procès-verbal de gendarmerie; l'autre, les mémoires secrets d'une dame. Pas n'est besoin de dire que les deux documents sont lubriques.

Je suis arrivé de Croisset, ici, avec Monseigneur, le 19 février, pour la centième de la *Conjuration*. Trois jours après, la mère de Bouilhet mourait. Le pauvre bougre a passé par d'atroces moments. Notre ami Maxime a publié, dans la *Revue des Deux Mondes*, un grand article sur le télégraphe, et est maintenant lancé dans les voitures. Ses *Forces perdues* ont paru en volume. Connais-tu cela? C'est évidemment ce qu'il a fait de meilleur.

J'ai eu aujourd'hui Graindorge⁽¹⁾, le Major et les Bichons, et il ne fut question, bien entendu, que des *Idées de Madame Aubray*, dont la première a eu lieu hier. Succès énorme, je crois. Mais le plus beau a été le père Dumas, qui s'est par trois fois présenté au public pour se faire applaudir à la place de son fils.

Non, tu n'imagines pas quelque chose d'em... comme *Galilée*; « nous renonçons à peindre ». (Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, liv. III.)

Notre grand historien national⁽²⁾ baisse un peu; je vois moins d'enthousiasme que l'année dernière. Le poète Glatigny improvise à l'Alcazar et Lagier⁽³⁾ se range. Elle vit en garni et paye des dettes...

Je cherche quelles nouvelles à t'envoyer et je n'en trouve plus; il reste donc à te parler de moi. Tu me demandes si je suis content de ce qui est fait? Franchement, je n'en sais rien. Présentement, je lis un tas de choses sur 48. Je vais à la bibliothèque des députés et je recueille des renseignements de droite et de gauche. Ah! combien je voudrais être dans ta peau, — ou plutôt à côté d'icelle — pour fumer ensemble un chibouk sous les arbres de l'Esbékieh⁽⁴⁾! Tu n'imagines pas l'abominable hiver que nous avons; il fait, par moments, aussi froid qu'au mois de janvier! La neige tombe et le vent nous coupe en quatre.

(1) Taine.

(2) Thiers.

(3) Déjà citée p. 213. Après avoir joué le drame et la comédie sur les scènes de Paris, Londres et Saint-Petersbourg, Suzanne Lagier douée d'une voix charmante et d'un talent de compositeur, entra à l'Alcazar. Elle y fut populaire, surtout dans la *Polka des Buveurs*.

(4) Promenade du Caire.

La présente est stupide; je viens de l'écrire en hâte. Il est sept heures; je n'ai que le temps de dîner, après quoi j'irai chez la Princesse, où l'on joue un proverbe de Feuillet; tu sais que c'est mon auteur!

Adieu. Reviens-nous le plus tôt possible. Amitiés au Grand ⁽¹⁾.

908. À EUGÈNE CRÉPET.

[Paris] Vendredi soir [mars ou avril 1867].

MON AMI TRÈS CHER,

Vous êtes bien aimable, mais bien pressé! Cela me flatte, mais me gêne. Pour avoir fait une promesse de pareille nature à Charles-Edmond, je me suis reculé d'un an dans la confection de *Salammbô*! Si je vous répondais par un oui formel, il en serait de même pour le roman auquel je suis attelé. J'ai besoin, pour travailler, de la plus complète liberté d'esprit; ce qui chauffe les autres me glace, ce qui les anime me paralyse. Ma haine pour la typographie est telle que je n'aime pas à entrer dans une imprimerie et que j'ignore la manière de corriger les épreuves. Je vous réponds donc brutalement : *laissez-moi tranquille*, ou autrement je n'en finirai jamais.

Vous ne doutez pas que je n'aie envie 1° d'entrer dans votre papier, puisqu'il est vôtre, et 2° de gagner quelques piastres avec ma copie. Voilà deux vérités qui me semblent incontestables.

⁽¹⁾ Cernuschi.

Mon bouquin ne peut être fini avant la fin de 1869, ainsi vous avez du temps. Quant à revoir mon traité avec Lévy, je ne l'ai pas sous la main ; il est à Croisset. Voulez-vous venir me voir un de ces matins (avant midi) à partir de mardi ou mercredi prochain ? Je ne vous donne rendez-vous ni dimanche ni lundi, parce que je serai absent ces deux jours-là. Je suis content que vous vous soyez arrangé avec M. de Maricourt.

Mille poignées de main et tout à vous.

909. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, lundi matin, 8 avril 1867.

MON PAUVRE LOULOU,

Comment vas-tu ? Causons un peu.

J'ai eu, hier, de vos nouvelles par M^{me} Brainne, ta voisine. Je sais, en conséquence, que tu continues à embellir les soirées de M. le Préfet, chose qui ne me paraît pas difficile si toutes ses réceptions ressemblent à celles que j'ai vues.

Celle que tu vas avoir ce soir, chez toi, sera probablement plus amusante, car c'est aujourd'hui, n'est-ce pas, qu'a lieu le fameux quintette ? Je voudrais y être, pauvre chérie !

Je vais tantôt aller à notre dîner de Magny, où j'apprendrai comment s'est passée réellement la fameuse séance du Sénat où Sainte-Beuve a pris la défense de Renan. Demain je fais mon expédition de Creil, et samedi prochain je dîne chez le père Baudry : tel est le programme de ma semaine.

« L'horizon politique se rembrunit. » Personne ne pourrait dire pourquoi, mais il se rembrunit, il se noircit même. Les bourgeois ont peur de tout ! peur de la guerre, peur des grèves d'ouvriers, peur de la mort (probable) du Prince Impérial ; c'est une panique universelle. Pour trouver un tel degré de stupidité, il faut remonter jusqu'en 1848 ! Je lis présentement beaucoup de choses sur cette époque : l'impression de bêtise que j'en retire s'ajoute à celle que me procure l'état contemporain des esprits, de sorte que j'ai sur les épaules des montagnes de crétinisme. Il y a eu des époques où la France a été prise de la danse de Saint-Guy. Je la crois, maintenant, un peu paralysée du cerveau. Tout cela, chère Madame, « n'est pas rassurant pour les affaires ». Ce que tu me dis de ton amie ne me surprend nullement. Voici des lignes que je lisais hier au soir dans un fort bouquin et qui m'ont fait penser à elle :

« La vraie manière de souffrir, c'est de quitter le chemin de sa destinée. Des punitions immédiates et qui sortent elles-mêmes de l'ordre des choses atteignent tout homme qui s'écarte de cette voie, et proportionnellement au degré dont il s'en écarte. » (Jouffroy, *Cours de droit naturel*.) Pensée forte, pour être mise dans un album.

Je n'ai pas été à l'Exposition, ayant d'autres choses à faire ; il y a des vitrines très amusantes, quoi qu'on dise.

A toi.

Ton vieil oncle.

J'attends Monseigneur dimanche ; il restera chez moi jusqu'au mercredi suivant.

910. À LOUIS BOUILHET.

Nuit de lundi [8-9 avril 1867].

MONSEIGNEUR,

J'ai lu le roman de M^{me} Régnier⁽¹⁾. Nous en causerons tout à l'heure.

Ma grippe a l'air de se passer. Mais elle a été violente et j'ai peur qu'elle ne recommence dans mes courses que je vais être obligé de faire à Sèvres et à Creil. Il faut pourtant que je m'y résigne. Car je ne puis aller plus loin, dans ma copie⁽²⁾, sans voir une fabrique de faïence. Je bûche la Révolution de 48 avec fureur. Sais-tu combien j'ai lu et annoté de volumes depuis six semaines? Vingt-sept, mon bon. Ce qui ne m'a pas empêché d'écrire dix pages.

Hier, chez la Princesse, où j'ai dîné, Théo m'a dit qu'il avait organisé un sous-Magny chez M^{me} de Païva. Je serai invité au premier vendredi; je te dirai ce qui en est.

Le *Moniteur* a donné inexactement la séance du Sénat où le père Beuve s'est signalé par sa haine des prêtres; il a été énorme. Le public est pour lui. Il a reçu hier des visites et des félicitations en masse.

J'attends Duplan dans une huitaine de jours. Les Bichons partent demain soir pour Rome. Je dînerai probablement un de ces jours avec le

(1) *Un Duel de salon*, par M^{me} de Régnier (Daniel Darc).

(2) *L'Éducation sentimentale*.

Prince, chez la Tourbey. Le public est *très* froid aux *Idées de madame Aubray*. Il y a tous les soirs quelques sifflets. Quant au succès d'argent, il est énorme. Je n'ai pas été à l'Exposition et n'irai pas d'ici à longtemps. Voilà toutes les nouvelles.

Ce que je blâme dans *Un Duel de salon*, c'est le fond de l'histoire. Cette invention d'un ancien forçat déguisé en grand seigneur et captant le cœur d'une riche veuve me semble manquer de vérité et de nouveauté. Le style, la psychologie, les descriptions, en un mot la forme entière du livre dépasse de beaucoup la fable. Et j'ai été tout désillusionné en arrivant au secret de la comédie. Une fois cette réserve faite, je trouve l'œuvre pleine de qualités très remarquables. Telle est mon opinion *sincère*. J'ai été surtout frappé de la nouveauté et [de] la justesse de certaines comparaisons. Comment peut-on, avec tant d'esprit, tomber dans la rengaine du forçat en gants blancs ! Ce qui n'empêche pas le livre d'être amusant et de pouvoir être présenté bravement à un journal. M^{me} Régnier veut-elle que je tente l'épreuve au grand ou au petit *Moniteur* ? Je suis à ses ordres. Quant à réussir, je ne promets rien. Mais je ferai la réclame très chaudement et très sincèrement.

Quant aux critiques de détail, je reproche au commencement d'avoir trop de dialogues. (Tu sais du reste la haine que j'ai du dialogue dans les romans. Je trouve qu'il doit être *caractéristique*.) Je me permettrai également de blâmer un certain nombre d'expressions toutes faites, telles que, dans la première page : « Se mettant de la partie, lui donna gain de cause. » Puis, à côté de cela, des choses ravissantes : « Une de ces mains expressives

qui parlent avec le bout des ongles!» De semblables raretés sont fréquentes.

Charmant, le chapitre II : *le Bois de Boulogne*. Pourquoi n'avoir pas commencé le roman à cet endroit-là avec les portraits des deux rivales?

J'aime beaucoup le bal, où il y a d'excellents détails : « Des nuages de gaze et de dentelles coupés par des éclairs de rubis et de diamants passaient aux bras de cavaliers *aussi noirs que possible*. » Pourquoi gâter une vraie merveille de style ! Oh ! les femmes !

Page 43, nous retombons dans Célimène et Arsinoé !

La sortie de d'Areille fumant son cigare, excellente !

Les rêveries de Madeleine au soleil levant, très bon. Il y a un vrai talent de moraliste dans l'analyse de Madeleine en prières. C'est *sent*i et profond.

Page 99 : « Offrant en miniature un tableau de l'industrie universelle. » Hum ! hum !

Les deux dialogues entre la duchesse et le comte, chapitres IX et X, sont pleins de talent scénique. A la bonne heure ! Rien, ici, ne pourrait remplacer le dialogue.

De Breuil et sa maladie m'intéressent peu. On n'a nulle inquiétude sur son compte. La visite que ses deux amis lui font est spirituelle.

Page 57. Les preuves de l'identité (fausse) du comte devaient, il me semble, être données ici par Madeleine. Cela dérouterait le lecteur qui serait convaincu, comme de Breuil, que le comte est un honnête homme ??? et ça abrégait les explications postérieures.

Page 161. Le langage des deux personnages en scène est-il bien vrai? « Heureux l'homme qui a su faire vibrer les nobles instincts de votre âme, Madame. »

Gustave, l'*artiste* sceptique, est un personnage de vaudeville. Il ressemble trop au confident de *toutes* les pièces.

Mais le roman prend une allure beaucoup plus relevée à partir du chapitre xiv commençant par la description de Nice, qui est un *morceau*.

Malgré des phrases telles que celle-ci : « Les premiers mois de mariage furent pour les deux époux un enchantement perpétuel », les premiers détachements du comte sont finement faits.

Le domino jaune, enveloppé de jais noir, fait une grande impression, excite la curiosité, et le dialogue est bon. Une phrase sur la voix du domino, exquise de justesse.

J'aime la description d'Hélène courant à cheval. Mais je demande, en toute humilité, si l'action héroïque qu'elle fait n'est pas un peu poncive?

Chapitre xix. Pourquoi Venise? puisque rien d'utile au roman ne s'y passe, ou plutôt ce qui s'y passe pourrait être dit en trois mots.

Page 279. Bon, le boudoir d'Hélène, et le dialogue qui s'y trouve, *idem*. Je trouve superbe le marquis de Ver et la fin du chapitre xxi.

Les scènes du chalet sont intéressantes; on a peur pour cette pauvre Madeleine; il y a de la *puissance* dans toute cette partie-là. De la puissance dramatique, il me semble. On regrette que ça ne soit pas sur les planches.

La lâcheté du comte est concevable en ce sens qu'elle est bien amenée; mais l'atrocité d'Hélène

(dont j'admire le caractère) aurait dû être préparée, dans les parties précédentes, par des motifs, des faits plus explicites.

Le marchand d'huile est comique et réussi.

La confession du comte est raide!!! Ici, selon moi, est (je le répète) le défaut constitutionnel du comte.

La salle admire, l'auteur en a tiré bon parti, et les conséquences se déroulent logiquement. L'entrevue entre les deux rivaux, à Paris, est ce qu'elle devait être.

Le suicide de Madeleine était indispensable comme *drame*; mais, dans la réalité, elle aurait vécu en paix avec ce bon de Breuil, ce qui n'eût pas révolté le lecteur. Cette fin est amusante, du reste, comme tout le livre.

Voilà tout ce que j'ai à en dire.

Adieu, cher vieux, il est près de quatre heures du matin. Ce qui me fait une journée de dix-huit heures de travail. C'est raisonnable. Sur ce, je vais me coucher et t'embrasse.

911. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi matin [avril-mai 1867].

MON CAROLO,

Je viens de recevoir les 350 francs inclus dans ta gentille lettre. Merci des uns (dont le besoin se faisait sentir) et de l'autre qui m'a été fort agréable.

Je me suis très peu trimbalé dans le monde depuis ton départ, car je n'ai pas été dimanche chez

la Princesse, ni lundi au Magny de la quinzaine, ni hier chez M. Cloquet où j'étais invité à dîner. Je vais aujourd'hui aller à l'Exposition avec la Princesse Mathilde. Je dînerai chez M^{me} Husson, mais demain et après-demain je ne sors pas de chez moi, afin de piocher pour finir mon chapitre avant mon retour dans ma patrie.

Voilà des nouvelles peu intéressantes, mais je n'en ai pas d'autres à te donner. Quant à la politique, les bourgeois ont toujours une extrême venette de la guerre. Je ne crois pas, quoi qu'on dise, qu'elle ait lieu maintenant. Beaucoup de personnes de ma connaissance sont déjà parties pour la campagne. « Tout part. » Je n'ai pas envie de faire comme tout : le plus grand charme de la campagne est pour moi le voisinage et la société de ma belle nièce.

Ton vieil oncle.

912. À GEORGE SAND.

[Paris, mai 1867.]

Je m'ennuie de ne pas avoir de vos nouvelles, chère maître. Que devenez-vous ? Quand vous reverrai-je ?

Mon voyage à Nohant est manqué. Voici pourquoi. Ma mère a eu, il y a huit jours, une petite attaque. Il n'en reste rien, mais cela peut recommencer. Elle s'ennuie de moi et je vais hâter mon retour à Croisset. Si elle va bien vers le mois d'août et que je sois sans inquiétude, pas n'est besoin de vous dire que je me précipiterai vers vos pénates.

En fait de nouvelles, Sainte-Beuve me paraît gravement malade et Bouilhet vient d'être nommé bibliothécaire à Rouen.

Depuis que les bruits de guerre se calment, on me semble un peu moins idiot. L'écœurement que la lâcheté publique me causait s'apaise.

J'ai été deux fois à l'Exposition; cela est écrasant. Il y a des choses splendides et extra-curieuses. Mais l'homme n'est pas fait pour avaler l'infini; il faudrait savoir toutes les sciences et tous les arts pour s'intéresser à tout ce qu'on voit dans le Champ de Mars. N'importe, quelqu'un qui aurait à soi trois mois entiers et qui viendrait là tous les matins prendre des notes s'épargnerait par la suite bien des lectures et bien des voyages.

On se sent là très loin de Paris, dans un monde nouveau et laid, un monde énorme qui est peut-être celui de l'avenir. La première fois que j'y ai déjeuné, j'ai pensé tout le temps à l'Amérique et j'avais envie de parler nègre.

913. À LA MÊME.

[Paris] Vendredi matin [mai 1867].

Je m'en retourne vers ma mère lundi prochain, chère maître, et d'ici là je n'ai guère l'espoir de vous voir!

Mais quand vous serez à Paris, qui vous empêchera de pousser jusqu'à Croisset, où tout le monde vous adore, y compris moi!

Sainte-Beuve a enfin consenti à voir un spécialiste et à se faire sérieusement traiter. Aussi va-t-il mieux. Son moral est remonté.

La place de Bouilhet lui donne quatre mille francs par an et le logement. Il peut, maintenant, ne plus penser à *gagner sa vie*, ce qui est le vrai luxe.

On ne parle plus de la guerre, on ne parle plus de rien. L'Exposition seule « occupe tous les esprits » et les cochers de fiacre exaspèrent tous les bourgeois.

Ils ont été bien beaux (les bourgeois) pendant la grève des tailleurs. On aurait dit que *la Société* allait crouler.

Axiome : la haine du Bourgeois est le commencement de la vertu. Moi, je comprends dans ce mot de « bourgeois » les bourgeois en blouse comme les bourgeois en redingote. C'est nous, et nous seuls, c'est-à-dire les lettrés, qui sommes le Peuple, ou pour parler mieux, la tradition de l'Humanité.

Oui, je suis susceptible de colères désintéressées, et je vous aime encore plus de m'aimer pour cela. La bêtise et l'injustice me font rugir. Et *je gueule*, dans mon coin, contre un tas de choses « qui ne me regardent pas ».

Comme c'est triste de ne pas vivre ensemble, chère maître ! Je vous admirais avant de vous connaître. Du jour que j'ai vu votre belle et bonne mine, je vous ai aimée. Voilà. Aussi je vous embrasse très fort. Votre vieux

G. F.

Je fais remettre rue des Feuillantines le paquet de brochures relatives aux faïences.

Une bonne poignée de main à Maurice. Un baiser sur les quatre joues de mademoiselle Aureore.

914. À MADAME JULES SANDEAU.

[Paris] Mercredi, 3 heures [mai 1867?].

Ah! sapristi! comme il est difficile de se rencontrer, ma chère amie. Nous qui vous attendions aujourd'hui, nous en sommes tout «marrys».

Je ne serai pas chez moi vendredi dans l'après-midi, parce que j'ai un rendez-vous avec un commissaire de police pour des renseignements littéraires. Mais j'y serai tout l'après-midi de samedi, et en venant à quatre heures, vous trouverez ma nièce qui rentrera pour vous recevoir.

Mille tendresses de votre vieux fidèle.

915. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Croisset, mardi, 6 heures [mai 1867].

Je comptais voir Nefftzer lundi dernier (il y a eu hier huit jours) et, comme j'ai été ce jour-là à Versailles, revenir à Paris dans sa compagnie. Je ne l'ai pas rencontré et il n'est pas venu. *Mais* je viens de lui écrire. Êtes-vous contente?

Que m'avez-vous chanté dans votre dernière lettre? et sur quelle herbe aviez-vous marché pour vous plaindre de ce qu'on ne vous «prônait pas» et soupirer après la grosse caisse? Prenez garde, vous allez prendre la maladie parisienne de la célébrité. Pensez donc à vos livres, à votre style, et à rien de plus. Si je vous parle ainsi, c'est que

1^o vous m'honorez de votre confiance, et que 2^o j'ai le droit de prêcher la vertu littéraire, car je paie mes paradoxes.

Vous avez beau me soutenir que vous travaillez, je vous affirme que non. J'entends, par travailler, lutter contre les difficultés et ne laisser une œuvre que lorsqu'on n'y voit plus rien à faire. Vous êtes suffisamment préoccupée du Vrai, mais pas assez du Beau; et je m'indigne (comme la dernière fois) quand je vous entends me parler de talents du xxiii^e ordre (comme André Léo⁽¹⁾ ou je ne sais plus qui). Acharnez-vous donc sur les classiques, sucez-les jusqu'à la moelle; ne lisez rien de médiocre comme littérature, emplissez-vous la mémoire de statues et de tableaux, et regardez surtout au delà du Peuple, car c'est un horizon borné et transitoire. Ah! quel livre c'eût été que le *Roman d'une ouvrière*, avec un peu plus de patience et de concentration! Ne sentez-vous pas qu'il y a là dedans des choses excellentes à côté de choses *poncives*? Si vous aviez songé davantage à l'harmonie du livre, la disparate entre le jeune premier, personnage convenu, et votre ouvrière, personnage vrai, n'eût pas existé.

C'est parce que je fais un très grand cas de votre esprit que je vous dis toutes ces vérités; et là-dessus je vous embrasse très tendrement sur les deux côtés de votre joli col.

(1) Pseudonyme de M^{me} L. Champseix. Elle publia de nombreux romans et brochures dans lesquels sont développées des idées très libérales, surtout en faveur des droits de la femme et de son émancipation. Arrêtée après les événements de la Commune, elle fut libérée et se retira en Suisse.

916. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi matin [fin mai-début juin 1867].

Je viens de lire avec bien du plaisir ta gentille lettre, mon Carolo. Tant mieux que vous soyez contents de mon logement ! C'est dans cet espoir-là qu'il était offert. Il me serait impossible de vous suivre dans vos promenades, car au mal de dents a succédé un rhumatisme du pied qui m'empêche de me tenir debout ; aussi, je n'irai pas voir demain les Bohémiens. Monseigneur viendra dîner ici et passera la journée de jeudi [.....].

Je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre, je n'ai pas vu un chat depuis votre départ ; ma plus grande distraction a été l'orage dans la nuit de dimanche. Le temps s'est rafraîchi.

Ton vieux ganachon qui t'aime.

Tu diras à Ernest que j'ai retrouvé le paquet de lettres dont j'étais inquiet ; embrasse-le de ma part (pas le paquet de lettres, mais l'homme).

Mon propriétaire, ou plutôt le *séquestre*, m'avait promis de mettre des persiennes neuves aux deux fenêtres qui sont sur le boulevard. Rappelle cette promesse au portier : j'aimerais que ce travail se fit pendant que vous êtes là, n'aimant pas que les ouvriers batifolent dans mon logement quand il n'y a personne. Le *séquestre* s'appelle M. *Brûlé*, mais son activité n'est pas brûlante !

917. À MAURICE SCHLÉSINGER.

2 juin 1867.

MON CHER AMI,

J'ai trois choses à vous dire :

1° Vous êtes venu en France dernièrement et je ne vous ai pas vu, ce qui n'est point gentil de votre part.

2° Le fils de notre ancien ami Pradier désirerait avoir, dans la *Gazette musicale*, un article (d'éloges, bien entendu) sur un *Album pour piano*, qu'il a récemment publié. Je ne connais aucun des rédacteurs de la *Gazette*. Pouvez-vous, vous, lui faire avoir cet article?

Troisième question (importante et pressée, s. v. p.) : je suis forcé, dans le travail que je fais maintenant, de passer par la Révolution de 48. Vous avez joué un rôle dans le *Club des Femmes*⁽¹⁾. Le récit exact de cette soirée se trouve-t-il quelque part? Ce qui serait bien, ce serait de recueillir vos souvenirs à ce sujet et de me les envoyer lisiblement écrits — car j'ai souvent du mal à déchiffrer vos rares épîtres. Tel est le service que j'attends de vous, cher ami. Si M^{me} Maurice est de retour à Bade, présentez-lui mes meilleurs souvenirs.

Je vous embrasse et suis vôtre.

⁽¹⁾ *Le club des maris et le club des femmes*, vaudeville par Clairville et Cordier. 1 vol. in-8°, Paris, 1848, Tresse, éd.

918. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi, 4 heures [7 juin 1867].

MA CHÈRE CARO,

Les Souverains désirant me voir, comme une des plus splendides curiosités de la France, je suis invité à passer la soirée avec eux lundi prochain⁽¹⁾.

Mon intention est d'arriver à Paris dimanche, à 4 heures 20.

N'y aurait-il pas moyen de loger dans mon logement, pour deux nuits seulement? car je repartirai mardi matin. Après quoi, je vous rendrai ma propriété.

Je me contenterai du divan qui est dans mon cabinet, mais il faudra que tu me prêtas ma table de toilette.

Tu me prêteras également *our little tiger Anselme* pour aller aux Tuileries le lundi soir.

Si vous n'avez pas d'invitation dimanche, il me serait plus commode ce jour-là (comme le suivant, du reste) de dîner chez vous. Ta grand'mère arrive à l'instant d'Ouille. Elle va *très bien*.

Je t'embrasse, mon loulou.

Ton vieux *Dérangeur* d'oncle.

⁽¹⁾ Alexandre II de Russie, le roi d'Italie, le roi de Prusse, etc., venus à Paris à l'occasion de l'Exposition, assistèrent à une grande fête donnée en leur honneur aux Tuileries, le 10 juin.

919. À LA MÊME.

Croisset, mardi, 2 heures [11 juin 1867].

MON LOULOU,

J'ai les boutons de manchette de ton époux attendant à une chemise.

Tâche de me retrouver : 1° mon écrin et ma croix ; 2° mon passe-partout ; 3° la clef de ma cantine.

Le père Cloquet arrivera *seul* ici jeudi.

Dans quelle exaspération j'étais ce matin !!

Je vous embrasse, en exceptant de mes tendresses votre bon petit domestique de voyage.

Ton vieux.

Ce à quoi je tiens le moins, c'est à mon paletot⁽¹⁾, quoique je serais content de le retrouver.

Ta mère va très bien.

Nous vous attendons toujours demain par le train express du soir.

⁽¹⁾ «Le paletot avait été égaré au bal des Tuileries, par la faute de mon domestique, «le petit *Tiger*»; puis, au moment de refaire la caisse, plusieurs objets ne s'étaient pas retrouvés. Ce qui avait exaspéré mon oncle, c'est qu'à 5 heures du matin mon domestique, très correct, avait cru devoir remettre un tablier de service pour aider aux préparatifs du départ. Alors mon oncle était entré dans une fureur «homérique», comme il appelait lui-même ces accès d'exaspération.» (Note de M^{me} Commanville.)

920. À LA PRINCESSE MATHILDE.

[Fin mai 1867.]

C'était par pure discrétion, Princesse, que je ne vous écrivais pas, vous supposant trop occupée par les visites des Souverains⁽¹⁾ pour avoir le loisir de penser à mon humble personne.

Que les « absents aient tort » (quand c'est vous qui êtes *l'absente* !) je n'admets pas cela ! Vous n'en croyez rien, n'est-ce pas ? Autrement vous vous tromperiez, ce qui serait contraire à vos habitudes.

Mais que voulez-vous que je fasse ici, dans l'isolement, sinon songer à vous ! C'est même la plus douce de mes occupations.

Je vous remercie bien de l'intérêt que vous marquez pour ma mère. Je l'ai trouvée affaiblie et vieillie. Cependant je n'ai pas d'inquiétude immédiate.

Je la mènerai voir l'Exposition vers le milieu de juillet, c'est-à-dire que, dans six semaines, Princesse, je me présenterai à Enghien ; et j'espère, quelque temps après, vous retrouver à Dieppe.

Depuis mon retour dans ma patrie, je suis travaillé par un mal de dents qui me fait souffrir violemment. Car mon enveloppe de gendarme recouvre une sensitive. Heureux les gens qui n'ont pas de nerfs, les gens calmes et forts, ceux

(1) Visite des souverains étrangers à l'Exposition de 1867.

qui ne sont pas *naturellement* et toujours agités, comme les feuilles du tremble ! Mais j'ai peur de vous ennuyer avec mes plaintes.

C'est vous, au contraire, qu'il faut plaindre. Car la vie que vous menez maintenant doit vous excéder ! Vous aimez trop le vrai pour vous plaire à l'officiel.

Allons ! que la foule des têtes couronnées vous soit légère et qu'elle passe vite !

Gardez-moi toujours, de temps à autres, un bon souvenir et permettez-moi, Princesse, de vous baiser les deux mains, en vous assurant que je suis entièrement

le vôtre.

G. FLAUBERT.

921. À GEORGE SAND.

[Croisset, vers le 15 juin 1867.]

J'ai passé trente-six heures à Paris au commencement de cette semaine, pour assister au bal des Tuileries. Sans blague aucune, c'était splendide. Paris, du reste, tourne au colossal. Cela devient fou et démesuré. Nous retournons peut-être au vieil Orient. Il me semble que des idoles vont sortir de terre. On est menacé d'une Babylone.

Pourquoi pas ? L'individu a été tellement nié par la démocratie qu'il s'abaissera jusqu'à un affaïssement complet, comme sous les grands despotismes théocratiques.

Le czar de Russie m'a profondément déçu ; je l'ai trouvé pignouf. En parallèle avec le sieur Flo-

quet qui crie, sans danger aucun : « Vive la Pologne ! » nous avons des gens *chic* qui se sont fait inscrire à l'Élysée. Oh ! la bonne époque !

Mon roman va *piano*. A mesure que j'avance, les difficultés surgissent. Quelle lourde charrette de moellons à traîner ! Et vous vous plaignez, vous, d'un travail qui dure six mois !

J'en ai encore pour deux ans, au moins (du mien). Comment diable faites-vous pour trouver la liaison de vos idées ? C'est cela qui me retarde. Ce livre-là, d'ailleurs, me demande des recherches fastidieuses. Ainsi, lundi, j'ai été successivement au Jockey-Club, au Café Anglais et chez un avoué.

Aimez-vous la préface de Victor Hugo à *Paris-Guide* ? Pas trop, n'est-ce pas ? La philosophie d'Hugo me semble toujours vague.

Je me suis pâmé, il y a huit jours, devant un campement de Bohémiens qui s'étaient établis à Rouen. Voilà la troisième fois que j'en vois et toujours avec un nouveau plaisir. L'admirable, c'est qu'ils excitaient la *haine* des bourgeois, bien qu'inoffensifs comme des moutons.

Je me suis fait très mal voir de la foule en leur donnant quelques sols, et j'ai entendu de jolis mots à la Prud'homme. Cette haine-là tient à quelque chose de très profond et de complexe. On la retrouve chez tous les *gens d'ordre*.

C'est la haine que l'on porte au bédouin, à l'hérétique, au philosophe, au solitaire, au poète, et il y a de la peur dans cette haine. Moi qui suis toujours pour les minorités, elle m'exaspère. Il est vrai que beaucoup de choses m'exaspèrent. Du jour où je ne serai plus indigné, je tomberai à

plat, comme une poupée à qui on retire son bâton.

Ainsi, *le pal* qui m'a soutenu cet hiver, c'était l'indignation que j'avais contre notre grand historien national, M. Thiers, lequel était passé à l'état de demi-dieu, et la brochure Trochu, et l'éternel Changarnier revenant sur l'eau. Dieu merci, le délire de l'Exposition nous a délivrés momentanément de ces *grands hommes* !

922. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset, juin 1867.]

MES CHERS VIEUX,

Vous vous embêtez violemment à Vichy, je vous en préviens; aussi je vous conseille, pour vous distraire, d'aller ensuite faire un petit tour en Auvergne. Clermont vaut la peine qu'on se dérange et vous trouverez là des *sites pittoresques*.

Vous pouvez vous faire piloter dans cette ville par un ami à moi, qui se nomme Bardoux, avocat, rue de l'Éclache. Ledit Bardoux⁽¹⁾ a publié un vol[ume] de vers et, étant un lettré, regarderait comme une injure une lettre de moi où je vous nommerais. Ci-inclus ma carte, qui vous servira d'introduction. En l'absence de Bardoux, adressez-vous à un gentilhomme nommé de La Vergne, lequel est très bon enfant et expert en choses de sa localité. Je vous conseille de descendre à Cler-

(1) Futur ministre de l'Instruction publique.

mont, à l'Hôtel du Mulet, sur la Grande place ; on s'y empiffre convenablement. Ne pas oublier, à Royat, d'aller dîner chez la mère Fournier ; elle accommode les côtelettes de veau et les champignons d'une manière idéale.

Quant aux hôtels de Vichy, ils sont tous pitoyables. Pas de pays où la nourriture soit plus piètre. Nous sommes descendus à l'*Hôtel Britannique*, tenu par Léger, mais je crois qu'il n'existe plus. Le plus célèbre est l'Hôtel Guillermin. Les prix varient de 10 à 15 francs par jour.

En votre qualité d'hommes de lettres, vous serez invités à dîner chez Callou, le fermier des eaux. Je vous conseille d'accepter, parce que c'est le seul endroit de Vichy où l'on boive de l'eau non médicinale.

N. B. — Observer la bedaine de Jules César, libraire.

Le docteur Willemin auquel je vous adresse, quoique marié et père d'une nombreuse famille, vous indiquera où se trouve le b... et se ferait même un plaisir de vous y conduire. Bref, je crois que vous le trouverez gentil.

Adieu, mes bons vieux, envoyez-moi de là-bas quelque épître.

Eh bien, et le roman⁽¹⁾ ? quand paraît-il en volume ? Ma mère va assez bien et vous remercie de votre bon souvenir.

Je vous embrasse tendrement.

⁽¹⁾ *Manette Salomon.*

923. À LA PRINCESSE MATHILDE.

[Juin 1867.]

Je suppose maintenant Votre Altesse débarassée de ses corvées *souveraines*. C'est pourquoi je lui écris sans crainte de la déranger.

Je désire savoir de vos nouvelles. Êtes-vous revenue à Saint-Gratien? Avez-vous repris la peinture? Comme vous devez vous reposer tranquillement, n'est-ce pas?

Que dites-vous du père Sainte-Beuve? Je l'ai trouvé très beau⁽¹⁾! Il a défendu la cohorte vaillamment, et en bons termes. Ses adversaires me paraissent d'une médiocrité désespérante!

D'où vient donc cette haine contre la littérature? Est-ce envie ou bêtise? L'un et l'autre, sans doute, avec une forte dose d'hypocrisie en sus.

Comme ils sont rares les mortels tolérables, mais Vous, Princesse, vous êtes indulgente. L'élévation de votre esprit fait que vous regardez de haut la sottise; moi, elle m'écrase, étant, comme vous savez, un homme faible et *sensible*.

Ma délicatesse physique est même telle que j'ai fui mon logis pour fuir l'odeur de la peinture. Car on badigeonne actuellement l'extérieur de ma cabane et je me suis réfugié à Rouen, pour deux ou trois jours.

Je viens d'y recevoir la visite inattendue du trouvère Glatigny; ce pauvre diable m'a paru très reconnaissant de ce que vous lui avez envoyé.

(1) Lecture au Sénat d'un rapport sur la liberté de la Presse.

J'ai eu, sous mon toit, la semaine dernière, d'autres obligés de Votre Altesse : le baron et la baronne Jules Cloquet — cette dernière particulièrement *suffoquée* de reconnaissance.

Les de Goncourt doivent être à Vichy. Edmond surtout m'a l'air malade. Mais nous sommes tous malades ! C'est le résultat du joli métier que nous faisons.

Des efforts enragés, une angoisse permanente, la vie domestique étroite et l'amour refoulé, voilà notre tort.

Mais je vous ennuie, sans doute, Princesse ? Donc, sans chercher une formule pour finir, permettez-moi de vous assurer que je suis entièrement

Tout à vous.

G. FLAUBERT.

Le bal des Tuileries reste dans mon souvenir comme une chose féérique, comme un rêve. Il ne m'a manqué que de vous voir de plus près et de pouvoir vous parler. Ne dirait-on pas Madame Bovary impressionnée par son premier bal ?

924. À SA NIÈCE CAROLINE.

Mercredi, 4 heures [juillet 1867].

MON PAUVRE LOULOU,

Tes deux pauvres vieux n'ont pas été d'une gaieté folle après ton départ. Enfin ! il faut bien se résigner. Ta grand'maman a eu une petite attaque

de nerfs qui n'a pas eu de suites; cela lui est venu à propos de ses comptes de cuisine; mais, depuis lors, elle est beaucoup mieux. En fait de nouvelles, Monseigneur est venu dîner avec nous samedi et est reparti lundi matin. Croirais-tu que les Achille s'en vont aujourd'hui à Paris, voir l'Exposition?

M. et M^{me} Fortin nous ont donné sur ton ami le père Calame les détails les plus déplorables : il paraît que c'est un vieux pochard, et pas trop honnête.

Nous attendons toujours Juliette avec ses mioches samedi prochain, et notre intention est de partir jeudi (de demain en huit). Je crois que les dames Vasse viendront ici vers le milieu d'août.

Nous avons maintenant des couvreurs sur le toit; le tapotement a succédé à l'infection. Combien je te plains d'être au milieu de la peinture! Tes maux de cœur ne m'étonnent nullement : je regarde comme insensé d'habiter dans une maison pareille! Je n'ai pas dit à ta grand'mère ce que tu m'avais recommandé de lui cacher; mais à l'avenir, quand tu voudras m'écrire quelque chose de particulier, mets-le sur un petit bout de papier spécial, car il faut, bien entendu, que je lui lise tout haut tes lettres; autrement la bonne femme se blesserait.

N'oublie pas de m'envoyer très prochainement des bouffettes pour mes pantoufles.

N'as-tu pas le premier volume du *Chateaubriand* de Sainte-Beuve?

Adieu, ma chère Caro, et tout à toi.

925. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, jeudi 22 [juillet 1867].

Si Votre Altesse n'a pas avancé son séjour aux bains de mer, j'espère me présenter chez elle dans une quinzaine environ. Car au commencement du mois prochain je mènerai ma mère à Paris afin de lui montrer l'Exposition.

J'aurais très bien accepté vos deux billets pour la cérémonie. C'eût été une occasion légitime de vous voir; or vous savez, Princesse, que ces occasions-là je ne les *rate* pas.

Ce que vous me dites de Sainte-Beuve est peut-être vrai. Il a peut-être dépassé la mesure (à un certain point de vue, qui n'est pas le mien d'ailleurs). Mais ses adversaires lui avaient donné l'exemple, et puis il est si difficile de rester dans les limites! On est lâche en deçà, téméraire au delà! Que faire?

Je ne comprends goutte à l'histoire de l'École normale. La mort de Maximilien⁽¹⁾ m'a fait horreur! Quelle abomination! et quelle triste chose que l'espèce humaine!

C'est pour ne pas songer aux crimes et aux sottises de ce monde et pour n'en pas souffrir que je me réfugie dans l'art, à corps perdu. Triste consolation! À défaut d'autres, cependant...

Que dites-vous de Ponsard qui a trouvé moyen,

(1) L'Empereur du Mexique, fusillé à Queretaro, le 19 juin 1867.

avec son pantalon⁽¹⁾, d'être ridicule jusque dans la mort! Il n'y a que les poètes tragiques pour atteindre à ces effets! La gent de lettres doit se remuer beaucoup maintenant pour avoir son fauteuil. « A l'Académie! quelle douceur! » comme me disait un jour Camille Doucet. Il y a, selon moi, de meilleures ambitions, des choses plus tentantes! Mais quand on dit cela, on vous répond par la fable du Renard et des raisins.

Aux trente-neuf visites qu'il faut faire dans Paris pour briguer la verdurette, je préfère celle que je ferai prochainement à Saint-Gratien pour vous baiser les deux mains, sans cesse, et vous assurer que je suis du fond du cœur, tout à vous.

G. FLAUBERT.

926. À GEORGE SAND.

[Croisset] Samedi [27 juillet 1867].

Il faut rayer ce mot-là, chère maître; je n'étais pas assez *plongé* dans le travail pour n'avoir pas envie de vous voir. J'ai fait à la littérature assez de sacrifices jusqu'à présent sans y ajouter ce dernier. La raison était que : on a repeint mon logis. Si bien que j'ai passé quinze jours à Rouen dans le logement de ma mère, puis une semaine dans

⁽¹⁾ Après la cérémonie religieuse, le cercueil de Ponsard fut transporté dans un petit jardin attenant à l'église, où furent prononcés les discours. Un employé des pompes funèbres, à cheval sur le mur de l'enclos, passait à un de ses collègues, pour les étendre sur le cercueil, l'habit de l'académicien défunt et son pantalon, après les avoir secoués avec ostentation.

le petit pavillon qui est au bout du jardin. Voilà pourquoi on n'a pas prié son *vieux* de venir.

Mais qui empêche de nous voir ici à partir du mois de septembre ? Je vais être absent tout le mois d'août. Adressez-moi vos lettres boulevard du Temple, 42.

Et le travail ? Que devient *Cadio* ?

Je me sens vieux comme une pyramide et fatigué comme un âne. Ma mère ne contribue pas à me rendre gai. Elle s'affaiblit, s'aigrit, s'attriste et m'attriste. C'est pour la distraire un peu que je la mène à l'Exposition.

Nonobstant, je continue mon sillon et j'espère, à la fin de cette année, avoir fini ma seconde partie. Le tout ne sera pas fait avant deux ans ! et puis, adieu pour jamais aux bourgeois ! Rien n'est épuisant comme de creuser la bêtise humaine !

A propos de bêtise, il paraît que le monde officiel est furieux contre le père Sainte-Beuve. L'affliction de Camille Doucet touche au sublime.

Au point de vue de la liberté future, il faut peut-être bénir cette hypocrisie religieuse des gens du monde qui nous révolte tant ! Plus tard la question sera vidée, mieux elle sera vidée. Ils ne peuvent que s'affaiblir et *nous*, nous fortifier.

927. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, dimanche [28 juillet 1867].

MON CHER ERNEST,

Je viens d'apprendre que tu es nommé Procureur général à Angers.

Comme je sais que tu désirais beaucoup cette résidence, je m'en réjouis, ainsi que ma mère.

Si tu passes par Paris la semaine prochaine, tu es sûr de m'y trouver.

Angers étant moins loin que Grenoble, nous nous verrons, je l'espère, un peu plus souvent maintenant.

Adieu, cher vieux, je t'embrasse.

928. À EDMOND DE GONCOURT.

[Paris] Vendredi, 1 heure
[6 septembre 1867].

MON CHER VIEUX,

En arrivant à Paris avant-hier, j'ai appris votre nomination *par l'article de Scholl*. Mon plaisir donc a été mêlé de désagrément.

Puis, hier soir, la Princesse m'a dit que vous étiez à Paris. Si vous aviez l'habitude d'ouvrir aux gens qui viennent frapper à votre porte, je me serais présenté chez vous, vers minuit, pour vous embrasser.

Comment nous voir ? car je repars ce soir.

Ce n'est pas vous que je voulais complimenter, mais Jules, à qui la chose a dû faire plus de plaisir qu'à vous.

Le 15 août prochain, ce sera votre tour.

Adieu, mon cher vieux, je vous embrasse tous les deux très tendrement.

Votre G. F.

Je vous ai écrit à Trouville, poste restante.
Avez-vous reçu ma lettre ?

P.-S. Un remords me prend.

Que faites-vous ce soir ? Où serez-vous de cinq heures à minuit ? Il n'est pas sûr que je puisse dîner avec vous ??? Mais où se voir ?

Vous savez que ça se porte dès que c'est imprimé dans le *Moniteur*.

Donc, voici un petit cadeau de votre ami.

Coupez ledit ruban et le portez.

Je dis coupez par moitié, car il y en a pour deux.

929. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Samedi matin [septembre 1867].

Je comptais, Princesse, reculer mon départ jusqu'à lundi prochain pour avoir le plaisir et l'honneur de vous voir dimanche. Mais une indisposition grotesque, qui me tourmente depuis ces grandes chaleurs, fait que je m'en retourne tout à l'heure vers Croisset, n'étant pas pour le moment un homme *sociable*. Je vous aurai bien peu vue, cet été ; je compte prendre ma revanche cet hiver !

La vie s'écoule sans que l'on fasse rien de ce que l'on veut, rien de ce que l'on désire ! Tout est bien mal organisé en ce monde, ne trouvez-vous pas ? Je croyais que vous deviez rester à Dieppe un mois et que vous ne partiriez pas de Saint-Gratien avant la fin d'août. Aussi ai-je été fortement dupé lundi dernier en trouvant porte close.

Permettez-moi, Princesse, de me mettre à vos pieds et de vous assurer que je suis tout à vous.

G. FLAUBERT.

930. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Croisset, mardi soir [septembre 1867].

MA CHÈRE AMIE,

Si je n'avais pas pour votre esprit beaucoup d'estime et pour votre personne beaucoup d'affection, je vous dirais tout simplement que *Jacqueline de Vardon* est un chef-d'œuvre, au lieu de vous envoyer l'abominable lettre que vous allez lire. Rassurez-vous cependant; je pense de votre roman beaucoup de bien; *par places*, il y a des choses excellentes, mais je blâme radicalement sa conduite, et je trouve que vous vous lâchez beaucoup sous le rapport de l'écriture. Vous étiez plus sévère autrefois, quand vous lisiez de meilleure littérature et que vous n'imprimiez pas. Il me semble que Paris vous perd.

Je commence!

Et d'abord pourquoi la première description, celle des environs de Jumièges, description qui n'a aucune influence sur aucun des personnages du livre, et qui est mangée, d'ailleurs, par une autre qui vient immédiatement, celle de Rouen? Celle-là est magistrale en soi, et excellente parce qu'elle est utile. On ne sait pas qui sont *les deux femmes* en scène, ni qui est ce M. Louis, ni qui est M^{lle} Vardon. Comment voulez-vous alors qu'on s'intéresse à elle? Puis ça s'arrête brusquement et nous sommes transportés dans un autre pays, à Rouen.

Quant au style, je trouve dans le premier paragraphe deux relatifs se régissant : « *qui embrasse*

l'étendue du lit *qu'elle* occupait », et, chose plus fâcheuse, une métaphore rococotte « les limites de son empire ». L'empire d'un fleuve ? A bas l'Empire !

Je tire mon chapeau, comme je vous l'ai dit, à la description de Rouen et à l'enfance de Jacqueline. Mais là le dialogue direct n'était pas utile, puisque vous n'êtes pas encore dans votre action. Les paroles de la bonne, qui *n'est pas un personnage du livre*, devaient être racontées et non dites. Vous n'observez pas les plans.

Voici quelques lignes de premier ordre : « L'orthodoxie n'est qu'une fiction, etc. », mais cela aurait dû faire la conclusion de toute la vie religieuse de Jacqueline, en être le jugement ; alors on les eût remarquées. On dirait que vous perdez à plaisir toute votre monnaie.

Votre dialogue commence par le vrai mot de la situation : « Tu n'es pas heureuse de ton mariage », mais combien il ferait plus d'effet si c'était le premier dialogue du roman ! Les silhouettes de Clémence et de son mari sont agréables, on commence à s'y intéresser, et puis on ne les revoit plus, ou presque plus.

(Et pourquoi ne les revoit-on plus ? Parce que l'auteur *a voulu faire une héroïne noble*. Mais les trois quarts des femmes à qui serait arrivée l'histoire de Jacqueline ne se seraient pas tuées ; Jacqueline ne s'étant pas tuée, M. de Blavy aurait pu reparaître, et qui sait le reste ?)

J'admire profondément tout votre passage sur l'addition ; mais vous me permettrez de vous dire que M^{lle} de Vardon a un singulier goût en fait de toilette. Elle porte une broche camée et un bra-

celet *de cheveux*, deux horreurs ! Mais en voici une autre, plus forte : « *Achevait de donner à l'ensemble de la toilette de M^{lle} de Vardon UN CACHET puritain!!!* » et ce n'est pas la seule fois que vous avez employé cette exécration métaphore. Ma rage est indescriptible, j'ai besoin de souffler !

Votre jeune magistrat est très bien et très vrai, plus sympathique même que vous ne croyez. La lettre du père également est bonne. Mais je ne vois pas de différence de caractère entre M^{lle} Lizel et Clémence.

On arrive à la proposition d'aller au bal masqué ; très bien ; et le lecteur s'attend à y suivre les personnages. Pas du tout, on le mène à la campagne, et on le fait assister aux amours de deux personnages épisodiques ! Il y a là-dedans des détails gentils (bien que votre Frédéric parle tantôt comme un artiste : « *Quelle charmante courbe d'épaule* » et tantôt comme un notaire : « *Scellons ce pacte* »). Où diable avez-vous rencontré des gens qui disent : « *Scellons ce pacte* » ? Puis nous revenons au bal (juste au moment où l'on s'intéresse à vos deux enfants) et ce bal ne tient pas plus de place que le passage précédent.

Pourquoi n'avez-vous pas fait une description à fond de ce bal, puisqu'il a une importance décisive sur Jacqueline ? Ce qu'elle ressentait est très bien analysé, mais le tableau, où est-il ? Et M^{lle} Lizel, est-ce que la foule ne doit pas aussi l'agiter ? Il y avait là deux émotions différentes à peindre, sans compter celle du père Dherban qui *devait* aussi éprouver quelque chose, nonobstant la présence de sa pupille.

Puis voici une chose excellente : « *Marianne,*

couchez-vous, etc. », c'est inattendu et cependant à sa place. La petite scène chez le restaurant, bonne.

Le remords immédiat de Jacqueline est trop exclusivement chrétien pour une femme qui se suicidera. J'aurais voulu que l'auteur insistât plus sur l'idée de dégradation. C'est un doute que je vous sou mets.

Vous avez un très bon dialogue ensuite, entre elle et son amant; il en est de même de vos analyses psychologiques, ça et là.

Mais à quoi sert le retour de M. de Blavy et de Clémence, si ce n'est à amener un mot, un seul mot?

Seconde scène avec Edmond, très bonne; mais voici Jacqueline qui fait exactement à Marie ce qu'elle a fait à Clémence.

Le parallélisme, puisqu'il est voulu, devrait être plus marqué et vous deviez rappeler l'autre situation analogue, en mettant les pieds dans le plat franchement, et en insistant dessus.

Je vous assure que Jacqueline n'est pas sympathique, parce qu'elle n'a pas été suffisamment amoureuse. On donne presque raison à Dherban fils, qui ne l'a jamais trompée, en définitive, et qui est l'homme de la nature. Elle lui en veut d'avoir éprouvé une surprise des sens, et il y a dans sa colère contre lui plus d'orgueil blessé que d'amour, chose très vraie et très commune. Mais l'auteur n'a pas l'air d'en avoir conscience et semble prendre le parti de son héroïne.

Quant à la lettre finale, *c'est un morceau achevé*; alors seulement on se rappelle le premier chapitre, qui est beaucoup trop loin derrière nous.

Voilà ce que j'avais à vous dire de plus dur. Il y a aussi quantités d'expressions toutes faites, d'idiotismes usés. Vous ne me paraissez pas vous inquiéter, comme autrefois, du sacro-saint style.

J'ai vidé le fond de mon sac, et je vous embrasse. Me pardonnez-vous?

931. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi, Croisset, près Rouen.

Quand je suis arrivé ici, au milieu de la semaine dernière, j'étais si malade que j'ai été plusieurs jours sans pouvoir ni dormir ni travailler. J'ai trouvé ma mère singulièrement faible. Elle m'a même, pendant un moment, causé de l'inquiétude. Mais enfin tout va mieux, Dieu merci, et je vous demande de vos nouvelles, Princesse, car je m'ennuie de vous, comme si je ne vous avais pas vue depuis quinze ans.

Vous me recevez avec une bonté si gracieuse, et je me suis fait d'aller rue de Courcelles une habitude si douce que, revenu dans ma solitude, je sens un grand vide.

Je n'en bougerai pas de tout cet été, sauf pour aller à Saint-Gratien, bien entendu. Ce sera le seul plaisir que je me permettrai; je n'en vois pas de plus grand à prendre.

J'ai été très content du discours de Sainte-Beuve; et vous aussi, n'est-ce pas?

Comme Monseigneur l'Archevêque de Rouen est beau! Et voilà les hommes qui *nous* dénigrent et qui *vous* trahissent.

Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, Princesse, je vous baise les deux mains et suis entièrement

V^otre.

G. FLAUBERT.

932. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset] Mardi soir [septembre 1867].

On a bien raison de vous aimer, car vous êtes une bonne femme et un bon esprit. Combien d'autres, qui ne sont pas dignes de décrotter vos bottines, m'en auraient voulu pour les duretés de ma dernière lettre !

Je vous ai écrit comme à un homme, et je vois que j'ai bien fait.

Nous recauserons de *Jacqueline de Vardon* longuement.

En attendant, je vous aime plus que jamais et vous embrasse.

933. À GEORGE SAND.

[Croisset, fin septembre 1867.]

CHÈRE MAÎTRE',

Comment ! pas de nouvelles ?

Mais vous allez me répondre puisque je vous demande un service. Je lis ceci dans mes notes : « *National* de 1841. Mauvais traitements infligés à Barbès, coups de pieds sur la poitrine, on le traîne

par la barbe et les cheveux pour le transférer dans un *in pace*. Consultation d'avocats signée : E. Arago, Favre, Berryer, pour se plaindre de ces abominations.»

Informez-vous près de lui si tout cela est exact; je vous en serai obligé.

934. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Mercredi [1867].

MADAME ET PRINCESSE,

Je ne comprenais rien, en effet, à la seconde partie de votre lettre. Je croyais mal lire; je me creusais la cervelle. Enfin tout est éclairci et je vous renvoie le billet destiné à Chennevières.

Mais il ne faut plus, Princesse, être si modeste ou si railleuse, c'est-à-dire écrire une ligne comme celle-ci. « Je me croyais si loin de votre pensée. » Vous loin de ma pensée? *Est-ce possible?*

La mort de ce pauvre abbé Coquereau m'a fait doublement de peine. Je savais que vous aviez pour lui beaucoup d'affection et sa personne m'était très sympathique.

Quelle triste chose que... *tout*, n'est-ce pas?

C'est pour s'étourdir qu'il faut se ruer sur une marotte quelconque, heureux quand elle ne se brise pas dans vos mains!

Puisque l'Exposition vous ennuie (sentiment que je partage entièrement), je vous engage à lire dans un des volumes de Renan : *Essais de Morale et de Critique*, un article intitulé *Poésie de l'Exposition*; ça vous plaira.

Je vous remercie, Princesse, pour toutes les bonnes choses aimables et charmantes que vous m'envoyez.

Croyez à mon sincère attachement et permettez-moi de vous baiser les deux mains en me disant

Vôtre.

G. FLAUBERT.

935. À ARMAND BARBÈS.

Croisset, 8 octobre 1867.

Je ne sais, Monsieur, comment vous remercier de votre lettre, si aimable, si cordiale et si noble. J'étais habitué à vous respecter, à présent je vous aime.

Les détails que vous m'envoyez seront mis (incidemment) dans un livre que je fais et dont l'action se passe de 1840 à 1852. Bien que mon sujet soit purement d'analyse, je touche quelquefois aux événements de l'époque. Mes premiers plans sont inventés et mes fonds réels.

Vous connaissez mieux que personne bien des choses qui me seraient utiles et que j'aurais besoin d'entendre. Mais il n'y a pas moyen de nous voir, puisque vous habitez là-bas et moi ici. Sans M^{me} Sand, je ne saurais même comment vous faire parvenir mes remerciements. J'ai été bien touché de ce que vous me dites sur elle. Ce nous est une religion commune, — avec d'autres.

Aussi, je me permets de vous serrer les mains très fort et de me dire

Tout à vous.

936. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, jeudi [1867].

C'est bien aimable à vous, Princesse, de me donner de vos nouvelles. J'irai du reste en chercher moi-même, dans une huitaine de jours, à la fin de la semaine prochaine, et (quoi que vous en disiez) Paris ne me semblera pas « traître », puisque je vous y verrai.

Je partage vos ennuis politiques. Ces affaires d'Italie⁽¹⁾ sont déplorables ! Comment tout cela finira-t-il !

Je vous remercie de me donner des nouvelles de l'ami Sainte-Beuve et je suis bien content de savoir qu'il va mieux. J'ai eu dernièrement un mal de paupières fort désagréable ; cela venait de l'excès de fumée qu'il y avait dans mon cabinet, — fumée causée par les grands vents. Mais je suis guéri et mes yeux seront nets pour regarder la Princesse.

Je vous plains beaucoup d'être dérangée par la maçonnerie. Il n'y a pas que les grands malheurs pour nous affliger ; les petits tourments aussi sont terribles par leur permanence et leur quantité. Moi, je redoute plus le grincement d'une porte que la trahison d'un ami. Il est vrai que je suis un

⁽¹⁾ Intervention de la France en faveur du Gouvernement pontifical pour garantir le territoire du Saint-Père contre toute agression de l'Italie, en vertu de la convention du 15 septembre 1864 conclue entre Napoléon III et Victor-Emmanuel.

malade, un *écorché*; ma grosse enveloppe de gen-darme est menteuse. Vous voyez bien que je parle de moi comme une femmelette!

Non! le travail n'absorbe pas toujours; mais il occupe, et c'est beaucoup.

Cependant la vie s'écoule, c'est là l'important. Vivre dans une tour d'ivoire est d'ailleurs un excellent moyen de ne pas se salir les pieds. Je gèle un peu dans la mienne, par moments.

C'est pourquoi, jeudi ou vendredi prochain, j'aurai l'honneur, Princesse, et le plaisir de vous baiser les deux mains et de vous assurer une fois de plus que je suis

Tout à vous.

G. FLAUBERT.

937. À LA MÊME.

Jeudi [1867].

Il n'est pas possible, Princesse, d'écrire à quelqu'un une lettre plus charmante que la vôtre (du 26); j'en ai été touché jusqu'au fond de l'âme, *sincèrement*.

Quel dommage que vous ne soyez pas une simple bourgeoise! La gratitude se lâcherait avec plus de liberté. Vous savez d'ailleurs que je suis timide, quoi que vous en disiez.

Mon indisposition persistante m'a fait revenir de Champagne à Paris et de Paris à Croisset plus tôt que je ne l'avais projeté. Ce qui m'a le plus contrarié là dedans c'est de n'avoir pu vous voir à

Saint-Gratien, qui est un petit coin de ce monde exquis, Princesse, comme tout ce qui vous concerne. Je prendrai ma revanche avant l'hiver. J'irai vous surprendre, à quelque jour, si vous le permettez. On est toujours sûr de trouver votre personne et votre affection. Je me suis présenté chez Sainte-Beuve la veille de son départ; une de ses odalisques m'a répondu qu'il dormait. Je l'ai laissé continuer son somme, et ne l'ai pas vu, par conséquent. Je n'ai pas de nouvelles des de Goncourt qui sont à Trouville. Ceux-là m'inquiètent aussi. Je ne les crois pas solides. Je partage entièrement le dégoût que vous inspire la vue du monde dans les villes d'eaux. Il arrive une époque où la Banalité vous horripile, et où la Bêtise vous exaspère. C'est alors qu'on se rejette, avec égoïsme, sur les rares personnes qui en sont exemptes. Tout en lisant, je manie le petit couteau indien que vous m'avez donné, et quand je lève les yeux je vois votre grande aquarelle. Quoique je n'aie pas besoin de *souvenirs* pour songer à vous, Princesse, je réclame humblement, néanmoins, un certain portrait, une certaine gravure dont il était question, l'autre jour, chez vous.

A ce moment-là, nous étions assis par terre sur les marches de votre escalier, à vos pieds; c'est la place naturelle de ceux qui vous connaissent. Je m'y remets et j'y reste.

Car je suis, Princesse, tout à vous.

G. FLAUBERT.

938. À GEORGE SAND.

Croisset [1^{er} novembre 1867].

CHÈRE MAÎTRE,

J'ai été aussi honteux qu'attendri hier au soir en recevant votre « tant gente » épître. Je suis un misérable de n'avoir pas répondu à la première. Comment cela se fait-il ? Car ordinairement je ne manque pas d'exactitude.

Le travail ne va pas trop mal. J'espère avoir fini ma seconde partie au mois de février. Mais pour avoir tout terminé dans deux ans, il faut que, d'ici là, votre vieux ne bouge pas de son fauteuil. C'est ce qui fait que je ne vais pas à Nohant. Huit jours de vacances, c'est pour moi trois mois de rêverie. Je ne ferais plus que songer à vous, aux vôtres, au Berry, à tout ce que j'aurais vu. Mon malheureux esprit naviguerait dans des eaux étrangères. J'ai si peu de force !

Je ne cache pas le plaisir que m'a fait votre petit mot sur *Salammbô*. Ce bouquin-là aurait besoin d'être allégé de certaines inversions ; il y a trop d'*alors*, de *mais* et de *et*. On sent le travail.

Quant à celui que je fais, j'ai peur que la conception n'en soit vicieuse, ce qui est irrémédiable ; des caractères aussi mous intéresseront-ils ? On n'arrive à de grands effets qu'avec des choses simples, des passions tranchées. Mais je ne vois de simplicité nulle part dans le monde moderne.

Triste monde ! Est-ce assez déplorable et lamentablement grotesque, les affaires d'Italie ? Tous ces ordres, contre-ordres de contre-ordres des contre-

ordres! La terre est une planète très inférieure, décidément.

Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente des reprises de l'Odéon. Quand irez-vous dans le Midi? Et où cela, dans le Midi?

D'aujourd'hui en huit, c'est-à-dire du 7 au 10 novembre, je serai à Paris, ayant besoin de flâner dans Auteuil pour y découvrir des petits coins. Ce qui serait gentil, ce serait de nous en revenir à Croisset ensemble. Vous savez bien que je vous en veux beaucoup pour vos deux derniers voyages en Normandie.

A bientôt, hein? Pas de blague! Je vous embrasse comme je vous aime, chère maître, c'est-à-dire très tendrement.

Voici un morceau que j'envoie à votre cher fils, amateur de ce genre de friandises :

Un soir, attendu par Hortense,
Sur la pendule ayant les yeux fixés,
Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

(*Mémoires de l'Académie de Saint-Quentin.*)

939. À LA PRINCESSE MATHILDE.

[1867.]

« Qu'est-ce qui peut penser à moi? » m'écrivez-vous. Tous ceux qui vous connaissent, Princesse, et ils font plus que d'y penser. Les littérateurs, gens dont le métier est de voir et de sentir, ne *peuvent* pas être bêtes! Aussi je crois que mes intimes, les de Goncourt, Théo, le père Beuve et

moi ne sont pas les moins dévoués de votre entourage.

A propos de Sainte-Beuve, comment va-t-il? Je n'en ai aucune nouvelle.

Ici également il fait un froid abominable, et on se chauffe comme en plein hiver. J'ai actuellement la compagnie de trois cousines et d'un cousin venus de Champagne! Bonnes gens d'ailleurs.

Dans quelques jours, peut-être, j'aurai celle de M^{me} Sand, qui vous fournit, Princesse, des plaisanteries si flatteuses pour *un homme de mon âge*. Je travaille avec assez d'entrain et je me promets comme une récompense, au bout de mon chapitre, d'aller vous voir. Il y aura peut-être d'ici-là de grands changements. Seront-ils bons? je le crois. Car la guerre est maintenant impossible, vu la saison. Les affaires d'Italie se décideront d'elles-mêmes et la confiance renaîtra.

Quant à la peur que fait la Prusse aux bons Français, j'avoue n'y rien comprendre et en être, pour ma part, humilié.

Si robuste que l'on soit, il y a des jours, n'est-ce pas, où l'on se sent comme broyé par la sottise universelle?

Mais il y en a d'autres où l'on reprend courage à la vie, ceux qui vous apportent quelque chose de bon, les matins où l'on reçoit une lettre de la Princesse.

Il y en a de meilleurs encore; c'est quand on peut lui baiser les mains et lui dire comme je fais : je suis, Madame,

Tout à vous.

G. FLAUBERT.

940. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Mardi [12 novembre 1867].

CHÈRE CARO,

Je suis revenu hier au soir mourant de faim et de froid et, après un somme de dix heures, mon premier soin est de t'écrire. Il paraît que je ne vais pas être longtemps sans te voir, mon pauvre loulou. Tant mieux, car je m'ennuie beaucoup de ton aimable personne; il me semble qu'il y a fort longtemps que je ne t'ai vue.

Tu serais bien gentille de m'écrire un petit mot pour me dire quand est-ce que tu viendras. Ta bonne maman repassera sans doute par Dieppe jeudi; tu peux la garder encore, car elle s'amuse et se plaît beaucoup plus chez toi que chez elle. Le temps est *magnifique*. Qu'elle en profite!

Julie est retombée malade le jour même de mon départ. Elle est couchée et Fortin vient la voir tous les jours; mais elle va mieux. Pas n'est besoin de te dire que ton hospitalité l'a ravie.

Je te quitte, mon pauvre loulou, pour écrire au père Michelet qui m'a envoyé son *Louis XVI*.

Adieu. A bientôt j'espère.

Ton vieux ganachon qui t'aime.

941. À MICHELET.

Croisset, mardi [12 novembre 1867].

MON CHER MAÎTRE,

Je ne sais de quelle formule me servir pour vous exprimer mon admiration.

La dernière pierre de votre gigantesque monument me semble un bloc d'or. J'en suis ébloui.

Voilà la première fois que je saisis nettement la fin du dix-huitième siècle. Jusqu'à vous je n'avais rien compris à M. de Choiseul, à Marie-Antoinette, à l'affaire du Collier, etc. Je vous remercie d'avoir remis à sa place Calonne, dont l'exaltation par Louis Blanc me semblait une *injustice*. C'est pour cela qu'on vous aime. Vous êtes juste, vous.

Quant à votre jugement sur Rousseau, je puis dire qu'il me charme, car vous avez précisé exactement ce que j'en pensais.

Bien que je sois dans le troupeau de ses petits-fils, cet homme me déplaît. Je crois qu'il a eu une influence funeste. C'est le générateur de la démocratie envieuse et *tyrannique*. Les brumes de sa mélancolie ont obscurci dans les cerveaux français l'idée du droit.

Je ne relève pas tout ce qui m'a enthousiasmé dans votre volume. Les aperçus, les mots, les traits, les idées. Un tissu de merveilles.

Il ne me reste plus qu'à relire souvent ce volume, que j'ai dévoré d'un seul coup. Puis, je vais le mettre près de ses aînés dans le compar-

timent de ma bibliothèque qui contient Tacite, Plutarque et Shakespeare, ceux qu'on relit toujours et dont on se nourrit. Cela n'est pas une manière de parler, car vous êtes certainement l'auteur français que j'aie le plus lu, relu.

Il me tarde de vous voir pour vous remercier encore une fois, mon cher maître. Je sais que vous avez eu la bonté de passer chez moi au mois de septembre dernier. Je ne reviendrai pas à Paris avant la fin de janvier.

Voulez-vous avoir la bonté de me rappeler au souvenir de M^{me} Michelet?

Permettez-moi de vous serrer les deux mains.
Votre admirateur et très affectionné.

942. A MADAME JULES SANDEAU.

[Croisset] Samedi [novembre 1867].

Si je vous écrivais chaque fois que je pense à vous, je me ruinerais en timbres-poste. Comment d'ailleurs ne songerais-je pas à votre jolie mine, puisque je l'ai là, devant moi, clouée sur mon armoire aux pipes! Je voudrais bien la voir en nature. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Que faites-vous? Que lisez-vous? etc. Et votre cher fils?

Vous devez être maintenant revenue à l'Institut?

Comment va Madame Plessy? On m'a conté qu'elle était ou avait été très malade.

Quant à votre ami, il espère, à la fin de jan-

vier, avoir terminé la seconde partie de son roman. Comme il m'embête ! Comme il m'embête ! Après celui-là, bonsoir ! Je dirai adieu aux bourgeois pour le reste de mes jours.

J'oubliais de vous remercier de votre dernière lettre qui était ravissante. Le mot est bien usé, n'importe ! Ici, je le maintiens bon. Pourquoi est-on si *attaché* à vous ?

Une de vos prédilections m'est revenue à la pensée, dernièrement, en lisant, dans le dernier volume de Michelet, son jugement sur Rousseau. Ce jugement-là (qui est le mien et que, par conséquent, j'admire) a dû vous choquer. Car vous aimez ce vieux drôle, autrement vous ne seriez pas femme. A toutes les objections que l'on fait contre lui, on vous répond qu'il avait « tant de cœur ! » Moi aussi, j'en ai, mais je n'ai pas précisément toutes ses habitudes, ni sa descente⁽¹⁾ — ni son style, hélas !

Nous ne nous sommes pas vus depuis que votre ami Feuillet a publié *Camors*. Je trouve cela très remarquable. Jamais il n'a si bien fait.

Et votre époux ? « a-t-il quelque chose sur le chantier » ?

Je voudrais bien produire une œuvre qui vous enchantât, car vous êtes une des personnes dont j'estime le plus le goût — malgré votre voisinage de l'Académie.

Envoyez-moi quelquefois de votre écriture.

Je vous baise les deux mains aussi longtemps que vous le permettrez.

(1) Hernie.

943. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset] Samedi soir [novembre 1867].

Si je vous écrivais chaque fois que je pense à vous, ce serait tous les jours; mais j'ai si peu de choses à vous conter, ma vie est si plate et je me trouve tellement éreinté de manier la plume que, sans le désir d'avoir de vos nouvelles, je ne vous donnerais pas des miennes.

Comment allez-vous? que faites-vous et que lisez-vous?

J'ai à vous remercier du *Roman des ouvrières* que j'ai, derechef, non pas lu en entier mais repassé. C'est supérieur à *Mademoiselle de Vardon*, soyez-en sûre, et les parties excellentes sont nombreuses.

Mais pourquoi cette préface?

Allez-vous faire des livres utiles maintenant?

En quoi, dans le domaine de l'Art, MM. les ouvriers sont-ils plus intéressants que les autres hommes? Je vois maintenant, chez tous les romanciers, une tendance à représenter la caste comme quelque chose d'essentiel en soi, exemple : *Manette Salomon*.

Cela peut être très spirituel, ou très démocratique; mais avec ce parti pris on se prive de l'élément éternel, c'est-à-dire de la généralité humaine.

Je sais bien tout ce que vous pourrez me répondre : c'est une chicane que je vous cherche pour vous engager à faire sortir votre muse des classes pauvres. Il faut représenter des Passions et non plaider pour des Partis.

Le ton bourru de ma dernière lettre vous a prouvé quel cas je fais du *fond* de votre esprit. Je n'aime pas moins tout le reste de la personne, vous le savez. Aussi ai-je vu avec plaisir que Darcel prenait avec vous un genre de critique plus révérencieux; j'ai été content de son article, ou à peu près.

J'espère vous voir à la fin de janvier, quand j'aurai fini le dernier chapitre de ma seconde partie.

Pensez quelquefois à moi. Je baise les deux côtés de votre joli col.

944. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset] Nuit de mercredi, 2 h. [novembre 1867].

J'ai reçu les deux volumes ce matin à 11 heures et je viens de les finir. C'est vous dire, mes bons, que *Manette Salomon* m'a occupé toute la journée. J'en suis ahuri, ébloui, bourré. Les yeux me piquent. Donc, je vous expectore mon sentiment, sans la moindre préparation.

Quant à du talent, ça en regorge. Quelle abondance, n... de D...! Jamais de la vie vous n'avez été plus *vous*, ce qui est le principal.

Voici, en fermant les paupières, ce que je revois : primo et *avant tout* le caractère de Garnotelle. Ce bonhomme-là est réussi d'un bout à l'autre et enfonce Pierre Grassou de cent coudées; 2° toutes les *poses* de Manette. Vous avez là des pages à apprendre par cœur, des *morceaux* qui sont exquis, parfaits; 3° un clair de lune finissant par « et la

bêtise même des femmes rêvait »; n'est-ce pas là la phrase ?

Il n'y a pas une seule des tirades de Chasagnol qui ne me plaise ! Mais (il faut bien critiquer), je vous demande, en toute humilité, si elles ne sont pas toutes un peu pareilles comme valeur et comme tournure ?

Je me suis moins amusé au commencement du second volume. Fontainebleau m'a semblé un peu long. Pourquoi ?

Ah, s... n... de D... ! j'oubliais une chose *superbe* : la baignade d'Anatole, dans la Seine, la nuit. Il est *excellent*, le bohème, excellent d'un bout à l'autre.

Id. des embêtements causés à Coriolis par la Juiverie. Il y a, vers la fin du second volume, une foule de choses exquises. L'enfoncement de l'artiste par la femme, les doutes qu'il a de lui-même, toute cette fin m'a navré. C'est neuf, vrai et fort. Je connaissais le Jardin des Plantes et le tableau du satyre-bourgeois. Mais j'ignorais celui de Trouville, qui le vaut.

Comment avez-vous pu faire des descriptions d'Asie-Mineure si vraies, et dans la *mesure* exacte ? ce qui n'était pas facile.

Deux chicanes idiotes : 1^o Vous écrivez *tatibos*, il me semble. C'est *tactibos*⁽¹⁾ ; 2^o « aux miss », le pluriel de miss est *misses*.

⁽¹⁾ Au chapitre LXVIII de *Manette Salomon*, on lit : « Sur sa tête elle avait le charmant *tatibos* de Smyrne, le tarbouch rouge aplati, tout couvert d'agrèments et de broderies ». L'orthographe *tatibos* a été maintenue dans les éditions postérieures (1868, 1876 et édition de l'Académie Goncourt, s. d.). La coiffure décrite par les Goncourt est connue sous les noms de *yéméni*, *tchatma*, *tchévré*, *boudak* ou *fabioli*. Les Smyrniotes et les hellénistes que nous avons consultés ignorent également le *tatibos* et le *taktibos*.

Le père Langibout m'a été au cœur, en souvenir de M. Langlois qui était, lui aussi, un élève de David.

J'ai reconnu beaucoup de masques et retrouvé beaucoup de choses.

L'enterrement du singe au clair de lune me reste dans la tête comme si je l'avais vu, ou plutôt éprouvé. Pauvre singe ! On l'aime !

P.-S. — Envoyez-moi un exemplaire sur papier ordinaire, car je ne veux pas prêter mon exemplaire, et comme il va rester sur ma table, les personnes de ma famille me le prendraient.

Je n'y vois plus, excusez la bêtise de ma lettre. J'ai voulu seulement vous envoyer un bravo, mes chers bons. J'ai bien raison de vous aimer et je vous embrasse plus fort que jamais. A vous, *ex imo*.

945. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, mercredi soir [novembre-décembre 1867].

MON CHER VIEUX,

Je ne t'oublie pas du tout, quoi que tu en dises ! mais je n'ai rien à te conter ! Mon silence n'a pas d'autre raison.

Je me mets à ma table vers midi et demi ; à cinq heures je pique un chien qui dure quelquefois jusqu'à sept, alors je dîne ; puis je me ref... à la pioche jusqu'à trois heures et demie ou quatre heures du matin, et je tâche de fermer l'œil après avoir lu un chapitre du sacro-saint, immense et extra-beau Rabelais. Voilà.

J'espère avoir fini ma seconde partie à la fin de janvier, et tout le reste dans l'été de 1869, ce qui ne me promet point, jusque-là, poires molles.

Tu serais bien aimable de m'envoyer une *re-Comtesse de Cbâlis*, pour la répandre.

La mienne est déjà éreintée.

Je te remercie des trois numéros du *Figaro*. Qu'est-ce que ça devient ?

Rugis-tu contre M. Thiers ? Quel profond penseur, hein ! Peut-on voir un Prud'homme plus radical ? Est-on bête en France, n... de D... !

Là-dessus, je t'embrasse.

Ton G. F.

946. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, samedi soir [1867].

Je m'ennuie beaucoup de vous, Princesse, car je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis longtemps. Que devenez-vous, par la température sibérienne qu'il fait ?

Avez-vous fini l'arrangement de votre galerie ?

Il m'a été impossible de retrouver le numéro de cette maison du boulevard Bineau dont je vous avais parlé et où il y a une ornementation indienne. Chennevières pourrait vous donner ce renseignement, en le demandant à Foulogne. Mais je crois la chose (entre nous) peu intéressante à contempler.

Connaissez-vous un joueur de harpe qui s'appelle Godefroy ? Le hasard me l'a fait entendre la semaine dernière. Il me semble qu'il n'a jamais joué chez Votre Altesse. Quant à moi, il m'a ravi. Je crois qu'il vous produirait le même plaisir.

Puisque vous aimez *Fanny* de mon ami Feydeau, avez-vous lu *La Comtesse de Châlis* ?

C'est assez drôle; drôle est le mot. Je n'ai pas trouvé la même qualité au discours de M. Thiers ! Quel immense bourgeois ! Quel homme ! Et on l'admire ! N'est-ce pas désolant de voir la France affolée d'un esprit si foncièrement médiocre ?

Vous ennue-t-on toujours avec la question des cimetières ? Tout ce qui vous regarde m'intéresse. C'est pourquoi je me permets tant de questions. Je vis maintenant complètement seul, ma mère étant à Rouen, et je travaille le plus que je peux, afin d'avoir fini ma seconde partie vers les derniers jours de janvier. C'est à cette époque-là que j'espère vous voir, Princesse, et pouvoir vous dire une fois de plus que je suis

Votre très humble, très dévoué et très
affectionné.

G. FLAUBERT.

Croisset, lundi soir.

947. À ALFRED CANEL.

[Croisset, 8 décembre 1867.]

MONSIEUR,

Mon ami Bouilhet m'a remis de votre part votre traduction de Catulle et votre étude sur l'abbé Baston. Permettez-moi de vous envoyer mes remerciements. Le dernier de ces ouvrages m'a vivement intéressé. J'ai tout lieu de croire qu'il en sera de même de l'autre.

Daignez agréer l'assurance de ma parfaite considération.

948. À JULES DUPLAN.

Croisset, dimanche [15 décembre 1867].

Comme je voudrais être avec toi, mon bon cher vieux : 1° parce que je serais avec toi; 2° parce que je serais en Égypte; 3° parce que je ne travaillerais pas; 4° parce que je verrais le soleil, etc.

Tu n'imagines pas l'horrible temps qu'il fait aujourd'hui. Le ciel est grisâtre comme un pot de chambre mal lavé, et plus bête encore que laid.

Je vis actuellement tout à fait seul, ma mère étant à Rouen. Monseigneur vient me voir d'habitude tous les dimanches. Mais aujourd'hui, il traite, il donne à dîner à un tapissier de ses amis. Sa sérénité commence à revenir. Je crois qu'il est sur le point d'empoigner un sujet. Mais son changement de résidence l'avait complètement dévissé. J'ai reçu avant-hier une lettre de Maxime. Il me paraît en très bon état, rugissant d'ailleurs contre M. Thiers, lequel est maintenant le roi de France. Voilà où nous en sommes, mon bon, absolument cléricaux. Tel est le *fruit* de la bêtise démocratique ! Si on avait continué par la grande route de M. de Voltaire, au lieu de prendre par Jean-Jacques, le néo-catholicisme, le gothique et la fraternité, nous n'en serions pas là. La France va devenir une espèce de Belgique, c'est-à-dire qu'elle sera divisée franchement en deux camps. Tant mieux ! Quel coupable qu'Isidore ! Mais comme il faut toujours tirer de tout un agrément personnel, je me réjouis, quant à moi, du triom-

phe de M. Thiers. Cela me confirme dans le dégoût de ma patrie et la haine que je porte à ce Prud'homme. Est-il possible de parler de la religion et de la philosophie avec un laisser-aller plus idiot ! Je me propose, du reste, *de l'arranger* dans mon roman, quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de juin. J'aurai (dans le second chapitre de ma troisième partie) un dîner où on exaltera son livre sur la *propriété*. Je travaille comme trente mille nègres, mon pauvre vieux, car je voudrais avoir fini ma seconde partie à la fin de janvier. Pour avoir terminé le tout au printemps de 69, de manière à publier dans deux ans d'ici, je n'ai pas *buit jours à perdre* ; tu vois la perspective. Il y a des jours, comme aujourd'hui, où je me sens *moulu*. J'ai peine à me tenir debout, et des suffocations intermittentes m'étouffent.

C'est jeudi dernier que j'ai eu 46 ans ; cela me fait faire des réflexions philosophiques ! En regardant en arrière, je ne vois pas que j'aie gaspillé ma vie, et qu'ai-je fait, miséricorde ! Il serait temps de pondre quelque chose de propre.

N'oublie pas d'étudier, pour moi, le *coquin Orientalo-Occidental* ; fourre dans ta mémoire quelques anecdotes idoines à mes désirs ; prends-moi des notes. Et ne t'abrutis pas dans les billards européens ! Repasse-toi une séance d'almées, et va voir les Pyramides. Qui sait si tu retourneras jamais en Égypte ! Profite de l'occasion, crois-en un vieux plein d'expérience, et qui t'aime. Si tu y penses, rapporte-moi : 1° un flacon d'huile de santal, et 2° une ceinture de pantalon en filet ; songe que ton ami a la bedaine grosse. En fait de

nouvelles, l'artiste Feydeau a un succès avec la *Comtesse de Cbâlis*, ce qui ne l'empêche pas d'échanger, dans le *Figaro*, des objurgations avec l'israélite Lévy. La *Manette Salomon* des Bichons me paraît avoir remporté une veste d'une telle longueur qu'elle peut passer pour un linceul; c'est à lire néanmoins.

En fait de lectures, je me suis livré dernièrement à l'étude du croup. Il n'y a pas de style plus long et plus vide que celui des médecins! Quels bavards! Et ils méprisent les avocats!

Fais-moi penser à t'apporter une raide pièce de vers composée par Bérat; c'est un éloge de Rouen comme tu n'en découvriras pas dans les hypogées, je t'en réponds.

949. À GEORGE SAND.

[Croisset] Nuit de mercredi [18-19 décembre 1867].

Chère maître, chère amie du bon Dieu, « parlons un peu de Dozenval », rugissons contre M. Thiers! Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject, un plus étroniforme bourgeois! Non, rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la bourgeoisie! Est-il possible de traiter avec un sans-façon plus naïf et plus inepte la philosophie, la religion, les peuples, la liberté, le passé et l'avenir, l'histoire et l'histoire naturelle, tout, et le reste! Il me semble éternel comme la médiocrité! Il m'écrase.

Mais le beau, ce sont les braves gardes nationaux qu'il a fourrés dedans en 1848, et qui recommencent à l'applaudir! Quelle infinie démence! Ce qui prouve que tout consiste dans le tempérament. Les prostituées, comme la France, ont toujours un faible pour les vieux farceurs.

Je tâcherai du reste, dans la troisième partie de mon roman (quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de juin), d'insinuer un panegyrique dudit, à propos de son livre : *De la propriété*, et j'espère qu'il sera content de moi.

Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois son opinion sur les choses de ce monde, sans risquer de passer, plus tard, pour un imbécile? Cela est un rude problème. Il me semble que le mieux est de les peindre, tout bonnement, ces choses qui vous exaspèrent. Disséquer est une vengeance.

Eh bien! ce n'est pas à lui que j'en veux, ni aux autres; mais aux *nôtres*.

Si l'on se fût préoccupé davantage de l'instruction des classes *supérieures* en reléguant pour plus tard les comices agricoles; si on avait mis enfin la tête au-dessus du ventre, nous n'en serions pas là probablement.

Je viens de lire, cette semaine, la *Préface* de Buchez à son *Histoire parlementaire*. C'est de là entre autres que sont sorties beaucoup de bêtises dont nous portons le poids aujourd'hui.

Et puis, ce n'est pas bien de dire que je ne pense pas « à mon vieux Troubadour ». À qui donc penser? À mon bouquin peut-être? Mais c'est bien plus difficile et moins agréable.

Jusques à quand restez-vous à Cannes?

Après Cannes, est-ce qu'on ne reviendra pas à Paris? Moi, j'y serai vers la fin de janvier.

Pour que j'aie fini mon livre dans le printemps de 1869, il faut que d'ici là je ne me donne pas huit jours de congé! Voilà pourquoi je ne vais point à Nohant. C'est toujours l'histoire des Amazones. Pour mieux tirer de l'arc, elles s'écrasaient le tétou. Est-ce un si bon moyen, après tout!

Adieu, chère maître, écrivez-moi, hein!
Je vous embrasse tendrement.

950. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Croisset] Jeudi [fin décembre 1867].

Et à vous aussi, ma chère amie, je la souhaite «bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres». Je n'ai même rien de plus à vous dire, mon existence n'offrant pas le moindre intérêt. Je travaille comme un misérable et je suis éreinté jusque dans la moelle des os, voilà tout.

Savez-vous que vous avez présentement un fanatique? Devinez qui? Censier! oui! lui-même, en personne; il ne parle que du *Roman des ouvrières* (p. 338).

Je ne pense pas, comme son auteur, que «la liberté d'aimer, le divorce, l'adultère, etc.», soient au-dessus de toutes les questions; je crois même que, si nous sommes tellement bas moralement et politiquement, c'est qu'au lieu de suivre la grande route de M. de Voltaire, c'est-à-dire celle de la

Justice et du Droit, on a pris les sentiers de Rousseau, qui, par le sentiment, nous ont ramenés au catholicisme. Si on avait eu souci de l'Équité et non de la Fraternité, nous serions haut ! Mais je m'arrête sur cette matière que je commence à connaître, car je l'ai étudiée à fond pour mon livre. Je me contente de vous dire que, selon moi, on donne trop d'importance à ce que messieurs les médecins nomment, dans leur langage élégant, « les organes uro-génitaux ».

Quant à « l'esprit de caste », je ne vous ai pas écrit qu'il ne fallait pas l'exprimer ; c'est le défendre que je blâme.

Si vous aviez moins *défendu* les ouvriers (dans votre *Roman des ouvrières*), vous auriez pu aller plus loin. Je vous ai trouvée trop douce pour les bourgeois.

M^{me} Sand doit être à Cannes, chez M^{me} Juliette Lambert.

Je ne connais pas *un* journal où j'aie quelque autorité. L'année dernière j'ai offert au *Moniteur* un roman très convenable ; on m'a rendu le *manuscrit* après m'avoir fait faire cinq à six courses.

Je n'appelle pas faire des lectures sérieuses lire des bouquins traitant de matières graves, mais lire des livres bien faits, et bien écrits surtout, en *se rendant compte des procédés*. Sommes-nous des romanciers ou des agriculteurs ?

J'espère, dans six semaines, contempler vos charmants yeux et baiser à droite et à gauche votre joli col.

Tout à vous.

951. À TAINE.

[? 1868?]

[.....] Mes personnages imaginaires *m'affectent*, me poursuivent, ou plutôt c'est moi qui suis en eux. Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary, j'avais si bien le *goût d'arsenic dans la bouche*, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomi tout mon dîner. [.....]

N'assimilez pas la vision intérieure de l'artiste à celle de l'homme vraiment halluciné. Je connais parfaitement les deux états; il y a un abîme entre eux. Dans l'hallucination proprement dite, il y a toujours terreur; vous sentez que votre personnalité vous échappe; on croit que l'on va mourir. Dans la vision poétique, au contraire, il y a joie; c'est quelque chose qui entre en vous. Il n'en est pas moins vrai qu'on ne sait plus où l'on est... Souvent cette vision se fait lentement, pièce à pièce, comme les diverses parties d'un décor que l'on pose; mais souvent aussi elle est subite, fugace comme les hallucinations hypnagogiques. Quelque chose vous passe devant les yeux; c'est alors qu'il faut se jeter dessus avidement. [.....]

952. À GEORGE SAND.

[Croisset] 1^{er} janvier 1868.

Ce n'est pas gentil de m'attrister avec le récit des amusements de Nohant, puisque je ne peux

en prendre ma part. Il me faut tant de temps pour faire si peu que je n'ai pas une minute à perdre (ou à gagner), si je veux avoir fini mon lourd bouquin dans l'été de 1869.

Je n'ai pas dit qu'il fallait se supprimer le cœur, *mais le contenir*, hélas !

Quant au régime que je mène et qui est hors des lois de l'hygiène, ce n'est pas d'hier ; j'y suis fait. J'ai néanmoins un éreintement assez conditionné et il est temps que ma seconde partie finisse, après quoi j'irai à Paris. Ce sera vers la fin de ce mois. Vous ne me dites pas quand vous reviendrez de Cannes.

Ma fureur contre M. Thiers n'est pas calmée, au contraire ! Elle s'idéalise et s'accroît.

953. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 24 janvier 1868.

Non ! je ne vous oublie pas, chère Demoiselle, et je suis peiné de vous savoir malade. Si la sympathie en ces occasions pouvait servir à quelque chose, vous seriez guérie. Quel genre de maux d'yeux avez-vous ? Il est donc intermittent, puisque vous m'avez écrit quelques lignes au bas de votre lettre.

Vous m'annoncez la mort d'un vieil ami à vous⁽¹⁾. Moi aussi, j'ai à vous parler de deuil. La semaine dernière j'ai perdu une petite-nièce que j'aimais beaucoup, une enfant de trois ans. Emportée en cinq jours par une pneumonie, suite

(1) Victor Mangin, rédacteur en chef du *Phare de la Loire*.

d'une rougeole. La mère était malade elle-même. J'ai assisté à des désespoirs profonds, dont j'avais ma part, et j'ai monté une fois de plus la côte de ce cimetière où j'en ai déjà tant mis des miens.

Puisque nous aimons tous les deux M^{me} Sand et que vous me demandez de ses nouvelles, je puis vous en donner, quoique je ne l'aie pas vue depuis longtemps. Mais je la verrai dans une huitaine de jours à Paris, où je retourne pour quatre mois environ. Elle va très bien et devait passer l'hiver dans le Midi, mais le grand froid qui rendait les voyages difficiles l'en a empêchée.

Mon roman est arrivé à la fin de sa seconde partie. Mais pour l'avoir entièrement terminé, il me faut bien encore dix mois. J'aborde la Révolution de 1848 et, en étudiant cette époque-là, je découvre beaucoup de choses du passé qui expliquent des choses actuelles. Je crois que l'influence catholique y a été énorme et déplorable.

Je ne pense pas comme vous qu'on soit à la veille d'une guerre religieuse : la Foi manque trop de part et d'autre. Nous sommes dans le temps de la blague, et rien de plus. Tant pis pour les gens comme nous qu'elle n'amuse pas !

Est-ce que vous ne pourriez pas trouver quelqu'un qui vous ferait des lectures, pour continuer votre histoire de l'Anjou ? Je suis très fâché que vous ayez abandonné ce travail, qui vous était sain et utile.

Vos chagrins me semblent si profonds et enracinés que je ne sais plus que vous conseiller, chère Demoiselle. Soignez vos yeux et tâchez de ne pas songer à ce qui vous afflige.

954. À JULES DUPLAN.

Croisset, nuit de vendredi à samedi,
24[25] janvier 1868.

Comme je suis content de te savoir heureux, mon cher bougre ! Je vois d'ici ta binette et celle de Cernuschi contemplant les fresques de Medinet-Abou. La plus basse envie me dévore. Nom d'une balle, que je voudrais être avec vous ! Mais quels seigneurs vous faites. Un pyroscaphe pour Vos Excellences et Mariette-Bey pour cicerone !

Me voilà arrivé à peu près à la fin de ma seconde partie. Je viens, ce soir, de bâcler les huit dernières pages. Il me reste à y mettre le *grainé fin* ; la *ligne* est faite. Quant au *trait de force* ?...

Aussi, mercredi prochain, vais-je me ruer vers la capitale, ce centre des arts, cette ville qui, comme une courtisane, etc... Un peu de repos, franchement, ne me sera pas nuisible.

D'ailleurs, j'ai, depuis six mois, vécu si obstinément seul sur le Parnasse qu'il est bien juste que j'aille à Cythère !

J'ai eu dernièrement des embêtements graves. La petite fille de ma nièce Juliette est morte d'une pneumonie, suite d'une rougeole. La mère et le moutard avaient eu la rougeole ; la mère l'avait encore et était dans son lit. Tu n'imagines rien de lamentable comme cette jeune femme, la tête sur son oreiller, et répétant au milieu de ses larmes : « ma pauvre petite fille ». Le grand-père (mon frère) était complètement dévissé. Quant à ma

mère, elle supporte cela (jusqu'à présent, du moins) mieux que je ne l'aurais cru.

Je ne suis pas content de Monseigneur : il me semble profondément malade, sans pouvoir dire en quoi. Il tousse fréquemment et souffle sans discontinuer comme un cachalot. Ajoute à cela une tristesse invincible. Monseigneur tourne à l'hypochondrie, et l'animal a plus de talent que jamais ! Il fait des pièces de vers détachées superbes, mais ne trouve pas de sujet de drame : c'est là ce qui le désole et lui fait prendre le genre humain en haine. Il débîne tout le monde. Le Major m'a écrit une lettre gigantesque (humoristique et blagueuse), où il luttait avec Grimm de verve et de fantaisie. Notre Max va bien. Laporte m'a fait cadeau de six fromages. Voilà à peu près toutes les nouvelles.

Quant à la politique, l'horizon se calme. On est à la paix. Quel chien d'hiver ! J'ai vu la Seine à Rouen complètement prise ; c'est la troisième fois seulement que, dans ma longue carrière, je jouis de ce spectacle hyperboréen. Après le froid, nous avons eu des coups de vent abominables. A l'heure où je t'écris, le vent mugit et la rivière prend des tournures d'océan.

Il doit faire plus beau à tes côtés. Vous êtes-vous repassé une soirée de cocottes indigènes, au moins !

Réponds-moi à Paris et dis-moi que tu reviens bientôt. Amitiés à Cernuschi. Quant à toi, mon bon vieux, je t'embrasse tendrement.

955. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, samedi soir
[fin janvier-début février 1868].

S... n... de D...! ta lettre de ce matin m'a affligé. C'est embêtant! Je ne peux répéter que cela.

Est-ce que cette pièce est *injouable* à tout autre théâtre qu'aux Français et n'y a-t-il que Bressant dans le monde? Pourquoi fais-tu des pièces pour des acteurs?

Quant au Thierry, qu'il t'ait joué quelque mauvais tour, ça ne m'étonne pas. C'est un catholique dont il faut, dit-on, se défier. Tu aurais tort, non-obstant, de renoncer au théâtre. Je ne connais pas ta dernière œuvre; mais ce dont je suis sûr, c'est que *Un coup de bourse*⁽¹⁾ est ce que tu as fait de plus original. Voilà mon opinion.

Soigne ta calligraphie si tu veux que je lise tes lettres, car celle de ce matin m'a donné beaucoup de mal.

Sais-tu que la « Jeunesse des Écoles » s'apprête à aller siffler Renan comme impérialiste? Le naufrage d'About l'exalte. Les soi-disant libéraux lâchés par messieurs les ecclésiastiques me paraissent d'un joli tonneau comme stupidité. De quelcôté qu'on se tourne, c'est à en vomir. On ne peut pas faire un pas sans marcher sur de la m..., chose fâcheuse pour les gens qui ont la semelle de l'escarpin un peu fine.

J'ai commencé ce soir à esquisser mon avant-

(1) *Un coup de bourse*, pièce en 5 actes. Paris, 1868.

dernier mouvement. J'en ai encore pour un mois, et je suis bien exténué, ou plutôt bien impatient. L'envie d'avoir fini me ronge. Quant à l'ensemble, mes inquiétudes augmentent sur iceluy et l'exécution est de plus en plus difficile à mesure que j'avance, parce que j'ai vidé mon sac et qu'il doit avoir l'air encore plein.

Je ne lis rien, je ne vois personne. Depuis le 12 décembre, il est venu un *Mosieu* me faire une visite de deux heures. Voilà tout. Adieu, meilleure chance, mon pauvre vieux. Bonne pioche.

956. À GEORGE SAND.

[Paris, 25 février 1868.]

Mais certainement, je compte sur votre visite dans mon domicile privé. Quant aux encombrements qu'y peut apporter le beau sexe, vous ne vous en apercevrez pas (soyez-en sûre) plus que les autres. Mes petites histoires de cœur ou de sens ne sortent pas de l'arrière-boutique. Mais comme il y a loin de mon quartier au vôtre et que vous pourriez faire une course inutile, dès que vous serez à Paris donnez-moi un rendez-vous. Et nous en prendrons un autre pour dîner seul à seul les deux coudes sur la table.

J'ai envoyé à Bouilhet votre petit mot affectueux.

A l'heure qu'il est, je suis écœuré par la population qui se rue sous mes fenêtres à la suite du bœuf gras ! Et on dit que l'esprit court les rues !

957. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

[Paris] Mardi, 3 heures [25 février 1868].
 (Pendant que passe le Bœuf.)

MA CHÈRE AMIE,

Je me suis présenté chez vous hier à 5 [heures] moins le quart. Votre portier n'était pas dans sa loge et j'ai vainement sonné à votre porte.

Sainte-Beuve est très content de votre roman⁽¹⁾ et on va vous faire un article dans le *Moniteur*.

Quant à Girardin, il « n'était pas prévenu, il n'a pas eu ma carte », etc. Bref, il a fait des excuses.

Tenez-vous à ce que votre roman paraisse dans la *Presse* ?

Je peux l'y faire présenter par M^{me} de Tourbey à M^{lle} Cahen.

Vous voyez que je pense à vous, car je vous aime et vous baise sur votre joli col, en contemplant vos charmants yeux.

A vous.

958. À MICHELET.

[Paris] Mercredi [février ou mars 1868].

Non, mon cher maître, je n'ai pas reçu votre livre; mais je l'ai lu et je le relis. Quelle *Montagne* que la vôtre ! Où vous arrêterez-vous ?

Je suis écrasé par cette masse d'idées, ébahi par ces profondeurs.

⁽¹⁾ *Le Roman des ouvrières.*

Jamais, je crois, je n'ai lu quelque chose qui m'ait pénétré plus profondément que les Bains d'Acqui. Vous m'avez remis sous les yeux les Pyrénées et les Alpes. Avec vous, du reste, on est toujours sur les sommets.

Le lourd roman auquel vous vous intéressez (lourd pour moi en attendant qu'il le soit pour les autres) ne sera pas terminé avant une grande année. Je suis en plein, maintenant, dans l'histoire de 48. Ma conviction profonde est que le clergé a *énormément* agi.

Les dangers du catholicisme démocratique, que vous signalez dans la Préface de votre *Révolution*, sont tous advenus. Ah ! nous sommes bien seuls !

Mais vous restez, vous !

Je vous serre les mains très fort, en vous priant de me croire, mon cher maître, votre très affectonné.

959. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Mars [1868].

Hélas, non, Princesse, je ne serai pas libre mercredi prochain. J'ai le soir un dîner dont le jour a été choisi par moi. Et puis le soir, à neuf heures, un rendez-vous d'affaires (pour la vente d'une ferme, etc., un tas de choses ennuyeuses !).

Mais je prendrai, mercredi, la liberté de me présenter chez vous, dans l'après-midi, de bonne heure, de sorte que ma première course sera (comme d'habitude) pour aller offrir mes respects

à Votre Altesse, ou plutôt pour avoir tout simplement le plaisir de vous revoir.

Vous confusionnez un pauvre homme avec votre modestie ! Vous êtes pourtant une des rares personnes qui aient le droit de n'en pas avoir. La phrase est incorrecte, mais la pensée est juste.

Puisque vous me tendez la main, je m'incline et je la baise en vous assurant, Princesse, que je suis

Votre très humble et très affectionné.

G. FLAUBERT.

960. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris] Lundi, 1 heure [mars 1868].

MA CHÈRE CAROLO,

Je croyais vraiment que tu avais oublié ton pauvre vieux quand ta gentille lettre a calmé ma fureur. Amuse-toi pendant que tu es jeune, mon loulou, mais pense quelquefois à envoyer un peu de ton écriture à ton oncle Ganachon.

La « saison des bals » doit être finie, et tu vas avoir un peu plus de temps.

Le mien a été fort occupé par des courses à l'hôpital Sainte-Eugénie pour voir des enfants qui avaient le croup. (C'est abominable et j'en sortais navré; mais l'Art avant tout!) Je n'y ai été hier que deux fois en cinq heures; heureusement que c'est fini; je puis maintenant faire ma description. Je me livre aussi à pas mal de courses pour avoir des renseignements sur 48, et j'ai bien du mal à

emboîter mes personnages dans les événements politiques; les fonds emportent les premiers plans.

J'étais hier soir si éreinté que j'ai lâché ma Princesse; aussi, croyant que j'étais malade, vient-elle tout à l'heure de m'envoyer un estafier avec un billet (qui m'invite à dîner pour mercredi). Ledit commissionnaire est surchargé de médailles militaires et très grand, ce qui me donne près de mon portier beaucoup de considération; ce soir, je vais au concert chez son cousin l'Empereur.

Tout à l'heure on vient de m'apporter un billet de faire part m'annonçant la mort de M^{me} Valazé mère. Je ne puis faire autrement que d'aller à son enterrement.

As-tu lu *Thérèse Raquin*? Je trouve ce livre-là très remarquable, quoi qu'on dise. Quant à la *Comtesse de Châlis*, on n'en parle plus, mais plus du tout. Donne-moi donc des détails sur les *femmes* de ta bonne maman. Est-ce que, *sérieusement*, elle renvoie Julie de chez elle? Pourquoi? Cette mesure me paraît bien rigoureuse.

Quand venez-vous à Paris? Il m'ennuie de ta fraîche trombine. L'«horizon politique» continue à s'assombrir et tout le monde déblatère contre le gouvernement, ce qui ne m'empêche pas, moi, de croire à sa solidité par la raison suivante : il n'y a pas un mot de ralliement, une idée commune, un drapeau quelconque, autour duquel on puisse se grouper. Je défie qui que ce soit de réunir vingt personnes ayant la même opinion *active*. La question, d'ailleurs, n'est plus politique, et un changement de gouvernement ne la résoudrait pas. La seule chose importante, Madame, c'est la

religion. Or il se pourrait que la France fût comme la Belgique, c'est-à-dire se divisât en deux partis tranchés, les catholiques d'un côté et les philosophes de l'autre. Mais y a-t-il encore de vrais catholiques? et où sont les philosophes?

Quant à la guerre, avec qui? Avec la Prusse? La Prusse n'est pas si bête!

Là-dessus, ma petite dame, je vous bécote sur les deux joues et suis

Ton vieux bonhomme d'oncle
en baudruche.

Rends à ton époux le baiser qu'il m'envoie et
donnes-en d'autres à ta mère-grand.

961. À JULES DUPLAN.

[Paris] Samedi soir, minuit, 14 mars 1868.

MON CHER VIEUX,

J'ai été bien content, hier, de recevoir ta lettre, mais en même temps bien embêté d'apprendre que je ne te reverrai pas avant six semaines! J'avais vu Blamont une douzaine de jours auparavant, et je m'attendais à ta présence d'un moment à l'autre. Il faut donc se résigner! Reviens-nous en bon état, voilà tout ce qu'on te demande, et «enrichissez-vous», comme disait *Lord Guizot*.

Tout le monde du Rocher se porte à merveille. Max ne sort pas des boucheries, marchés et abattoirs, toujours pour son grand travail sur Paris;

il m'a entraîné une nuit aux Halles, mais je l'ai lâché à trois heures du matin, car j'étais gelé.

Monseigneur fait deux scénarios; il m'a l'air, d'après ses lettres, un peu remonté. Tant mieux! car je t'assure qu'il était médiocrement sociable; monsieur parlait de donner sa démission de bibliothécaire!!! etc. Oh! les poètes! En fait de poètes, mon brave ami Théo schlingue actuellement d'une si formidable façon que la société s'écarte de lui (*sic*): je le crois profondément malade et en suis inquiet. Quant au père Sainte-Beuve, il va mieux.

Comme nouvelles politiques, tu connais sans doute l'incident Kervéguen-Cassagnac et toutes ses phases⁽¹⁾; c'est d'un grotesque profond et d'une bêtise infinie. Je trouve d'ailleurs Paris changé cet hiver; le souverain tourne à la victime, victime de sa majorité, laquelle rappelle par son ineptie les beaux jours de la rue de Poitiers. S'il cassait la Chambre, il regagnerait peut-être tout ce qu'il a perdu. *La question* ne me paraît pas tenir à lui. On sent qu'un changement de régime n'amènerait rien de neuf, et précisément parce que tout le monde crie contre l'Empire, je crois l'Empire solide. On

⁽¹⁾ Marie-Aimé-Philippe-Auguste Le Coat, vicomte de Kervéguen, député du Var, le 10 décembre 1867, avait, du haut de la tribune, en s'appuyant sur les assertions d'un obscur journal belge, *la Finance*, affirmé que 50,000 thalers avaient été mis par Bismarck à la disposition des principaux journaux, entre autres *le Siècle*, *l'Opinion nationale*, *les Débats*, *l'Avenir national*. Mis en demeure de se justifier devant un jury d'honneur, il avait été contraint de reconnaître que ses accusations ne reposaient sur rien. Mais l'affaire revint de nouveau à la tribune, et le 19 février 1868 G. de Cassagnac avait repris pour son compte les mêmes affirmations, appuyant les dires de Kervéguen. (Note de René Decharmes, édition Santandréa.)

ne trouverait pas vingt hommes pour se ranger sous une bannière, le mot d'ordre manque à tous les partis; donc immobilité complète d'ici à longtemps peut-être.

Tu as su l'immense succès⁽¹⁾ du jeune Augier? et on a surtout admiré les vers! C'est à rendre fou! Le sieur Rolland (ce poète qui s'habille en Breton et trouve Corneille «pas fort») a remporté une veste insigne, au Vaudeville⁽²⁾; son œuvre fourmille de jolies phrases dont tu pourras orner l'album de la Vicomtesse. Je ne vois guère, comme infections, autre chose à te narrer.

Quant à ton vieux géant, il a commencé aujourd'hui le premier chapitre de sa troisième partie, mais j'ai bien du mal à emboîter mes personnages dans les événements politiques de 48. J'ai peur que les fonds ne dévorent les premiers plans; c'est là le défaut du genre historique. Les personnages de l'histoire sont plus intéressants que ceux de la fiction, surtout quand ceux-là ont des passions modérées; on s'intéresse moins à Frédéric qu'à Lamartine. Et puis, quoi choisir parmi les faits réels? Je suis perplexe; *c'est dur!*

Quant aux renseignements à recueillir, ça me demande un temps terrible. Je fais des courses, j'écris des lettres, j'envoie et renvoie mon mame-luck dans les maisons, etc.; j'ai passé une semaine entière à me trimbaler à l'hôpital Sainte-Eugénie, pour étudier des moutards atteints de croup. Bref,

⁽¹⁾ Paul Forestier.

⁽²⁾ Amédée Rolland, romancier et auteur de nombreuses pièces, comédies et drames. Il mourut en 1868, quelques mois après la représentation de sa dernière œuvre, *Nos Ancêtres*, drame en cinq actes et six tableaux.

je suis fatigué et assez dégoûté, et il me reste encore 250 pages à écrire! Ne comptes-tu pour rien, non plus, les bourgeois qui vous abordent par ces phrases : « Eh bien, avez-vous quelque nouvelle page sur le chantier? Vous êtes *paresseux*, etc... » J'ai lâché complètement le dîner Magny, où l'on a intercalé des binettes odieuses, mais tous les mercredis je dîne chez la Princesse, avec les Bichons et Théo.

Je t'attendais pour aller à Versailles. Je ferai cette course tout seul, mais je ne sais quand, étant fort dérangé et occupé.

Comme folichonnerie, j'ai été, le mardi-gras, au bal chez Arsène Houssaye. Le plus clair, c'était la jalousie des bons camarades contre notre délicieux fantaisiste; le plus aigre étonnement se peignait sur les visages.

Je t'engage à ne pas rater la Foire de Tanta, si faire se peut, et à visiter les Pyramides, y compris celles de Sakkhara.

Ce que tu me dis des almées m'étonne; tout est donc en décadence?

Le philosophe Baudry a publié le premier volume de sa *Linguistique*⁽¹⁾, qui doit lui ouvrir les portes de l'Institut. Je dîne chez ce brave homme mardi prochain, avec Littré, Renan et Maury. Quelle réunion de bardaches! La princesse Julie raffole de Renan, ne parle que de ses œuvres, et même vous en tanne, si j'ose m'exprimer ainsi. Il a publié un nouveau bouquin de mélanges⁽²⁾,

⁽¹⁾ *Grammaire comparée des langues classiques, comprenant la théorie élémentaire de la formation des mots en sanscrit...* I. *Phonétique*, par Frédéric Baudry (mars 1868).

⁽²⁾ *Questions contemporaines* (*Bibl. franç.*, 28 mars 1868).

avec une préface qui fait du bruit, mais que je ne connais pas encore.

Puisque tu es si plongé dans l'oriental moderne, pense à moi pour mon futur roman de *Harel-Bey*.

J'ai bien envie de te revoir, car tu me manques singulièrement. Amitiés à Cernuschi. Je t'embrasse à deux bras et te bécote sur les deux joues; soigne ton ventre et pense à ton vieux.

Maisiat va bien; je l'ai vu dimanche dernier.

962. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Samedi soir [1868].

Comment! «des excuses», Princesse? et de quoi donc? «Si vous l'avez encore» (cette lettre). Je crois bien! et les autres aussi! Rien de vous n'est à perdre.

D'ailleurs, voici la phrase en question, que je m'étonne maintenant de n'avoir pas lue couramment : « Je suis sûre que la vue de ce ménage⁽¹⁾ vous laissera la sécurité pour leur avenir; mais ne sommes-nous pas curieux? qu'en pensez-vous? »

Quant à l'incident nouveau, je trouve que ce bon Sainte-Beuve n'a pas été très philosophe. Il me semble qu'à sa place j'en aurais ri. Je me vante peut-être; mais il y avait, je crois, mieux à faire qu'à se fâcher.

Je voudrais vous retrouver dans la correspondance de Voltaire une lettre qu'il envoyait à Thi-

(1) M. et M^{me} Taine.

riot dans une circonstance analogue. M. du Deffant le déchirait, en arrière, tout en lui faisant des cajoleries. On l'avertit de la chose, et il répond là-dessus d'un ton supérieur, le ton d'un homme qui connaît les hommes et les femmes.

L'aventure est entièrement comique, du reste, et m'a fait rire. Je vous remercie de me l'avoir communiquée. Elle rappelle un peu la scène des billets, dans le dernier acte du *Misanthrope*. Mais quelle étourderie ! C'est inexplicable !

Quant aux *conseils pratiques* que vous donnez, Princesse, je vous en suis très reconnaissant et j'en ferai mon profit.

Nous en causerons. C'est une raison de plus pour désirer être auprès de vous.

Je me mets à vos pieds et suis votre très
affectionné et dévoué.

G. FLAUBERT.

963. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris, fin mars 1868.

MON LOULOU,

Je n'ai rien à te dire, si ce n'est que je m'ennuie de toi beaucoup et que j'ai fort envie de te voir.

N. B. — Fais-moi le plaisir de demander à ton époux combien j'ai à attendre de lui le 1^{er} avril. Car, depuis le 1^{er} janvier, mes vastes capitaux déposés en ses mains se sont accrus par l'apport nouveau de... est-ce mille ou deux mille francs ? je ne sais plus.

Oui, ma belle nièce, j'admire beaucoup les *Cbâtiments*, et je trouve ces vers-là HÉNAURMES ! bien que le fond du livre soit bête, car c'était la France, le peuple, qu'il fallait engueuler.

Je ne connais pas l'ouvrage de Büchner dont tu me parles ; mais je vois avec plaisir que mon ancienne élève se livre à des lectures sérieuses. Quant à mon avis sur ces choses, le voici en un mot : je ne sais pas ce que veulent dire ces deux substantifs *Matière* et *Esprit* ; on ne connaît pas plus l'une que l'autre. Ce ne sont peut-être que deux abstractions de notre intelligence. Bref, je trouve le Matérialisme et le Spiritualisme deux *impertinences égales*.

Demande à Monseigneur de te prêter le *Banquet* et le *Phédon* de Platon (dans la traduction de Cousin). Puisque tu aimes l'idéal, mon loulou, tu le boiras, dans ces livres, à la source même. Comme art, c'est merveilleux.

J'ai dîné hier chez Bataille⁽¹⁾, avec le duc et la duchesse de Persigny, le terrible Jolibois et l'ancienne sous-préfète de Mantes, M^{me} de Marcilly. Ce brave Bataille a encore reparlé du bon dîner que ta grand'mère lui a donné l'année dernière ; il a l'estomac reconnaissant. (C'est, du reste, un bon père de famille ; la façon dont il bécotait sa petite fille m'a attendri.) Il s'est aussi étendu sur la beauté de M^{me} Fortin. Après quoi j'ai été chez la Princesse, où j'ai vu plusieurs anges. Quelles plumes, n... de D... !

As-tu lu *Thérèse Raquin* ?

Jeudi, probablement, je dînerai avec mon chéri

(1) Conseiller d'État, ami de Napoléon III.

Tourgueneff, qui vient de publier un nouveau roman que je t'engage à lire : *Fumée*.

Je me suis livré cette semaine à des recherches dans les vieux *Tintamarres*, ce qui fait que mon répertoire de calembours s'est accru : je pourrai *briller* à la noce d'Émilie⁽¹⁾.

Adieu, ma chère Caro, je t'embrasse tendrement.

964. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Nuit de samedi [mars 1868].

Comme votre dernière lettre est triste, Princesse ! Elle m'a profondément peiné. Car vous n'êtes pas née pour souffrir. La variété naturelle de votre esprit, qui est d'une constitution ferme et robuste, n'a rien de commun avec nos brumes normandes. Vous êtes pleine de force et de soleil ! Restez vous-même, pour vous d'abord, et ensuite pour ceux qui vous aiment, et qui ne veulent vous savoir du chagrin.

On a ses mauvais jours, je le sais ! Mais *avec de la volonté*, ils deviennent de plus en plus rares. Croyez en là-dessus un grand maître en fait de mélancolie ! J'ai passé par de vrais spasmes d'ennuis. C'était dans ma jeunesse. Car ces bouillonnements lugubres ne sont rien autre chose que les excès de la sève, le trop plein qui ne peut (ou ne veut) sortir. Quant aux déceptions que le monde peut vous faire éprouver, je trouve que c'est lui faire trop d'honneur, il ne mérite pas cette impor-

⁽¹⁾ Une cousine de la famille Flaubert.

tance. Pour moi, voici le principe : *on a toujours affaire à des canailles*. On est toujours trompé, dupé, calomnié, bafoué, *mais il faut s'y attendre* et, quand l'exception se présente, remercier le ciel.

C'est pour cela que je n'oublie rien des plus petits bonheurs qui m'arrivent par une poignée de main cordiale, par un sourire. Tout est trésor pour les pauvres.

Je vous demande pardon de vous parler sur ce ton-là, Princesse, mais il me semble que vous me le permettez, n'est-ce pas ?

J'avais pensé à vous envoyer de la crème de Sotteville; mais on m'a dit, hier, que vous deviez en recevoir lundi prochain. Vous voyez que je connais vos actions.

Ne vous laissez pas assombrir; c'est une mauvaise habitude. J'espère que votre prochaine lettre m'apprendra que vous allez mieux.

Il fait bien beau temps. Sortez-vous? Faites-vous les promenades? Et la peinture?

Moi, j'attends Pâques avec impatience, car à ce moment-là je vous reverrai, et je pourrai vous baiser les deux mains, Princesse, en vous redisant encore que je suis

Tout à vous.

G. FLAUBERT.

965. À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

Jeudi matin [mars ou avril 1868].

« Vous pouvez envoyer le roman à M^{lle} Cahen, rue Saint-Jacques, 350. Il passera probablement

d'ici à trois ou quatre mois, assurément avant six mois.»

Voilà ce que je reçois à l'instant, ma chère amie.

Envoyez donc ledit *manuscrit* (en mettant sur l'enveloppe, entre parenthèses, de la part de M. G. F.)

L'article de Lavoix a paru dans le *Moniteur il y* [a] *au moins trois semaines*; c'est Lavoix lui-même qui me l'a dit hier au soir.

Vous voyez que je pense à vous! Et c'est tout naturel, car vous savez *au fond* les sentiments ou le sentiment que j'ai pour vous.

966. À GEORGE SAND.

[Paris, fin mars ou avril 1868.]

Enfin, enfin, on a donc de vos nouvelles, chère maître, et de bonnes, ce qui est doublement agréable.

Je compte m'en retourner vers ma maison des champs avec M^{me} Sand, et ma mère l'espère aussi. Qu'en dites-vous? Car enfin, dans tout ça on ne se voit pas, nom d'une balle!

Quant à mes déplacements, à moi, ce n'est pas l'envie de m'y livrer qui me manque. Mais je serais perdu si je bougeais d'ici la fin de mon roman. Votre ami est un bonhomme en cire; tout s'imprime dessus, s'y incruste, y entre. Revenu de chez vous, je ne songerais plus qu'à vous, et aux vôtres, à votre maison, à vos paysages, aux mines des gens que j'aurais rencontrés, etc. Il me faut de grands efforts pour me recueillir; à chaque

moment je déborde. Voilà pourquoi, chère bon maître adorée, je me prive d'aller m'asseoir et rêver tout haut dans votre logis. Mais dans l'été ou l'automne de 1869 vous verrez quel joli voyageur de commerce je fais, une fois lâché au grand air. Je suis abject, je vous en préviens.

En fait de nouvelles, il y a du re-calme depuis que l'incident Kervéguen est mort de sa belle mort. Était-ce farce ! et bête !

Sainte-Beuve prépare un discours sur la loi de la presse. Il va mieux, décidément. J'ai dîné mardi avec Renan. Il a été merveilleux d'esprit et d'éloquence, et artiste ! comme jamais je ne l'avais vu.

Avez-vous lu son nouveau volume ? Sa préface fait du bruit.

Mon pauvre Théo m'inquiète. Je ne le trouve pas raide.

967. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mardi matin [mai 1868].

MON LOULOU,

Je te suppose rétablie de ton indisposition, car une lettre que je reçois ce matin de ta grand'mère ne m'en parle pas. Tu vas donc pouvoir embellir de ta présence « nos dernières fêtes ». Je te félicite cependant de préférer la peinture au cotillon.

J'ai vu hier au soir Monseigneur (nous avons dîné ensemble chez Magny) et *je lui ai fait des excuses*, car le pauvre garçon était resté navré de la façon dont je l'avais traité. « Monseigneur est si bon ! » N'avais-je pas eu la mine du grand vicaire

qui secoue son évêque ! Il paraît que toi ou ta grand'mère vous avez raconté la scène aux Achille, car M^{me} Achille l'a redite à Bouilhet lui-même. Bref, j'ai eu des remords et lui ai demandé pardon, car tu sais que je n'aime pas à affliger ceux que j'aime. Bon nègre, au fond.

Jane Robinet m'a envoyé deux billets pour son concert, avec une lettre *très bien* troussée où elle me prie d'y venir. Mais, franchement, je suis si indigné contre moi-même de sortir le soir trop souvent, que je balance un peu à perdre encore cinq à six heures de travail. C'est pour lundi prochain. J'ai vu hier M^{me} Sand qui m'a demandé de vos nouvelles à tous. Elle est de plus en plus aimable.

Dernière nouvelle : on a vidé cette nuit les lieux de mon domicile, et messieurs les vidangeurs ont fait tant de bruit que je n'ai pu fermer l'œil. Dans l'espèce de cauchemar qu'ils m'ont donné, j'ai rêvé : l'Empereur et ma nièce !! Toutes les sommités !

Adieu, pauvre loulou.

Ton vieux ganachon.

968. À EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

[Croisset] Mercredi [mai 1868].

[.....] Rentré chez moi, dimanche, à onze heures et demie, je me couche, en me promettant de dormir profondément, et je souffle ma bougie. Trois minutes après, éclats de trombone et batte-

ments de tambour ! C'était une noce chez Bonvalet. Les fenêtres dudit gargotier étant complètement ouvertes (vu la chaleur de la nuit), je n'ai pas perdu un quadrille ni un cri ! L'orchestre (comme j'ai l'honneur de vous le répéter) était enjolivé *par deux tambours !*

A six h[eu]res] du matin, re-maçons. A sept heures, je déménage pour aller loger au Grand-Hôtel.

Là, trois quarts d'heure de promenade avant de trouver une chambre.

A peine y étais-je (dans la chambre) qu'on se met à clouer une caisse dans l'appartement contigu. Re-promenade dans le même hôtel pour y découvrir un gîte. Bref, à neuf heures, j'en sors et vais à l'Hôtel du Helder, où je trouve un abject cabinet, noir comme un tombeau. Mais le calme du sépulcre n'y régnait pas : cris de MM. les voyageurs, roulement des voitures dans la rue, trimbirage de seaux en fer-blanc dans la cour.

De 1 heure à 3 heures, je fais mes paquets et quitte le boulevard du Temple.

De 4 à 6 heures, avoir tâché de dormir chez Du Camp, rue du Rocher. Mais j'avais compté sans d'autres maçons qui édifient un mur contre son jardin.

A 6 heures je me transporte dans un bain, rue Saint-Lazare. Là, jeux d'enfants dans la cour et piano.

A 8 heures, je reviens rue du Helder, où mon domestique avait étalé sur mon lit tout ce qu'il me fallait pour aller, le soir, au bal des Tuileries. Mais je n'avais pas dîné et, pensant que la faim

peut-être m'affaiblissait les nerfs, je vais au Café de l'Opéra.

A peine y étais-je entré qu'un monsieur dégueule à côté de moi.

A 9 h., je retourne à l'Hôtel du Helder. L'idée de m'habiller m'épuise comme une saignée aux quatre membres. Je renâcle et je me décide à regagner les champs au plus vite. Mon serviteur fait ma cantine.

Ce n'est pas tout. Dernier épisode : ma cantine déroule de l'impériale du fiacre par terre et me tombe sur l'épaule. J'en porte encore les marques. Voilà.

A vous.

969. AUX MÊMES.

Mercredi 17 juin [1868].

Êtes-vous à Vichy ? Allez-vous partir pour Vichy ? Ou êtes-vous revenu de Vichy ? En tout cas, je vous envoie le bonsoir rue Saint-Georges.

Et d'abord, le bruit, ça se calme-t-il un peu ? Moi, j'étais si profondément agacé en revenant ici, que j'ai été plusieurs jours encore sans pouvoir dormir. A trente-trois lieues de distance, j'entendais les maçons ! Ce serait un joli [sujet de] thèse médicale que celui-ci : « De l'influence de la bêtise parisienne sur le développement de la folie. »

Et, à ce propos, quel est ce « quelqu'un » qui me croyait fou ? [.....]

970. À GEORGE SAND.

Samedi soir [juin 1868].

J'ai reçu vos deux billets, chère maître. Vous m'envoyez pour remplacer le mot « libellules » celui d'« alcyons ». Georges Pouchet m'a indiqué celui de *gerre* des lacs (genre *Gerris*). Eh bien ! ni l'un ni l'autre ne me convient, parce qu'ils ne font pas tout de suite image pour le lecteur ignorant⁽¹⁾.

Il faudrait donc décrire ladite bestiole ? Mais ça ralentirait le mouvement ! Ça emplirait tout le paysage ! Je mettrai « des insectes à grandes pattes », ou « de longs insectes », ce sera clair et court.

Peu de livres m'ont plus empoigné que *Cadio*, et je partage entièrement l'admiration de Maxime.

Je vous en aurais parlé plus tôt si ma mère et ma nièce ne m'avaient pris mon exemplaire. Enfin, ce soir, on me l'a rendu ; il est là sur ma table et je le feuillette tout en vous écrivant.

Et d'abord, il me semble que ça *doit avoir été comme ça* ! Ça se voit, on y est et on palpite. Combien de gens ont dû ressembler à Saint-Gueltas, au comte de Sauvières, à Rebec ! et même à Henri, quoique les modèles aient été plus rares. Quant au personnage de *Cadio*, qui est plus d'invention que les autres, ce que j'aime surtout en lui, c'est sa rage féroce. Là est la vérité locale du caractère. L'humanité tournée en fureur, la guillo-

⁽¹⁾ Documentation pour *L'Éducation sentimentale*.

tine devenue mystique, l'existence n'étant plus qu'une sorte de rêve sanglant, voilà ce qui devait se passer dans des têtes pareilles. Je trouve que vous avez une scène à la Shakespeare : celle du délégué à la Convention avec ses deux secrétaires est d'une force inouïe. C'est à faire crier ! Il y en a une aussi qui m'avait fortement frappé à la première lecture : la scène où Saint-Gueltas et Henri ont chacun des pistolets dans leurs poches, et bien d'autres. Quelle splendide page (j'ouvre au hasard) que la page 161 !

Dans la pièce, ne faudrait-il pas donner un rôle plus long à la femme légitime de ce bon Saint-Gueltas ? Le drame ne doit pas être difficile à tailler. Il s'agit seulement de le condenser et de le raccourcir. Si on vous laisse jouer, je vous réponds d'un succès effrayant. Mais la censure ?

Enfin, vous avez fait un maître livre, allez ! et qui est *très amusant*. Ma mère prétend que ça lui rappelle des histoires qu'elle a entendues étant enfant. A propos de Vendée, saviez-vous que son grand-père paternel a été, après M. de Lescure, le chef de l'armée vendéenne ? Ledit chef s'appelait M. Fleuriot d'Argentan. Je n'en suis pas plus fier pour ça ; d'autant plus que la chose est problématique, car le père de ma mère, républicain violent, cachait ses antécédents politiques.

Ma mère va, dans quelques jours, s'en aller à Dieppe, chez sa petite-fille. Je serai seul une bonne partie de l'été et me propose de piocher vigoureusement :

Je travaille beaucoup et redoute le monde,
Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.

Camille DOUCET.

Mais mon sempiternel roman m'assomme parfois d'une façon incroyable ! Ces minces particuliers me sont lourds à remuer ! Pourquoi se donner du mal sur un fond si piètre ?

Je voulais vous en écrire très long sur *Cadio* ; mais il est tard et les yeux me cuisent.

Donc, merci, tout bonnement, ma chère maître.

971. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Mercredi soir [juin 1868].

Je commençais à m'inquiéter de vous, Princesse. Votre bonne lettre, heureusement, est venue hier me rassurer.

Vous vous plaignez « du Monde » qui vous occupe. Il est peu de personnes pourtant sur lesquelles il ait moins d'influence.

Il n'a pu entamer votre nature et, de toutes les calomnies imaginables ou inimaginables, il y en a une qu'on ne se permettra jamais : c'est de vous accuser d'être banale. Prudhomme, (permettez-moi de vous le dire, Princesse,) est très loin de vous, ne serait-ce que par l'écriture. Vous n'avez rien de « Brard et Saint-Omer » et vos lettres ressemblent à ces grandes dames turques qui laissent voir des yeux splendides à travers la gaze.

Dans vos lignes, à première vue, on saisit ça et là des choses charmantes et on est dépité de ne pas voir le reste. Mais on y revient ; ce sont des acquisitions graduelles.

Tout cela est pour m'excuser de ne pouvoir répondre à une question que vous me faites sur le

ménage Taine. C'est du reste, le seul endroit de votre lettre qui me soit resté obscur.

Mais certainement ! je tiendrai ce que vous avez l'amabilité d'appeler « ma promesse ». Je n'ai rien de mieux à faire, et je ne ferai jamais rien qui me soit plus agréable ! Le mois de juillet ne se passera pas sans que vous ayez ma visite. Il me semble qu'il y a très longtemps que je ne vous en ai fait.

L'Empereur ne se doute pas du prodigieux développement qu'il a donné à la cuisine rouennaise ! On ne fait que banqueter pour se réjouir des croix d'honneur distribuées par Sa Majesté. Je suis même forcé d'assister lundi prochain à un de ces festins.

Non ! je ne connais pas le livre de Robert Halt. J'en ai entendu parler à des gens de goût qui, comme vous, le trouvaient remarquable⁽¹⁾.

Quant au mien, il me faut encore une grande année de travail acharné avant de l'avoir fini. Vous plaira-t-il, au moins ? Quelle folie, n'est-ce pas, de se donner tant de mal pour arriver souvent à d'aussi piètres résultats ! Mais l'Art, en soi, est une bonne chose, quand tout le reste vous manque. A défaut du réel, on tâche de se consoler par la fiction. C'est là notre secret, à nous autres râcleurs de guitare.

La vie a pourtant de bons jours, ceux où l'on est près de vous, Princesse, et où je puis vous baiser les deux mains, en vous assurant, une fois de plus, que je suis

entièrement à vous.

G. FLAUBERT.

⁽¹⁾ *Madame Frenex*, 1 volume.

972. À ERNEST CHESNEAU.

Croisset, dimanche [juin ou juillet 1868].

Non ! mon cher ami, votre livre ⁽¹⁾ ne contrarie en rien mes goûts, loin de là ! J'ai même été ravi de voir ce que je sens, ce que je pense, formulé d'une telle façon.

Votre morceau sur l'École anglaise est à lui seul une œuvre. Et d'abord, vous avez très bien signalé son trait saillant, l'absence de composition (si vous aviez tenu à noircir du papier, vous auriez pu faire un rapprochement entre la peinture et la littérature britanniques). Bien que j'aie lu l'ouvrage de Milsand, voilà la première fois que je trouve enfin une définition nette du préraphaélisme !

La manière dont l'absolu et le contingent doivent être mêlés dans une œuvre d'art me semble indiquée nettement page 60. Je pense comme vous. Dès qu'il y a interprétation dans l'œuvre d'un peintre, l'artiste a beau s'en défendre, il fait fonction d'idéaliste (94). Bref, on n'est idéal qu'à la condition d'être réel et on n'est vrai qu'à force de généraliser. Du reste, vous concluez fort bien, en montrant l'inanité des théories par l'exemple des deux écoles anglaise et belge arrivant à des résultats divers, bien qu'elles soient parties du même principe (page 550). La limite de la peinture (ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas) est montrée avec une évidence qui crève les

(1) *Peinture, sculpture. Les Nations rivales dans l'art*, etc.

yeux, à propos d'un tableau de Pamvels et d'un autre de Comte. Enfin, je n'ose trop vous louer de vos idées, parce que ce sont les miennes. Donc, sur la religion nous sommes d'accord.

Quant aux appréciations particulières (question de nerfs et de tempérament autant que de goût), je vous trouve parfois un peu d'indulgence. Comme pour mon ami H. Bellangé, entre autres. Cela tient peut-être à ce que vous savez beaucoup et que vous êtes sensible à des mérites que je ne vois pas. Cependant j'applaudis sans réserve à tout ce que vous dites sur Ingres et Flandrin (315), Gérôme (221), le sculpteur italien Vela (378), bien d'autres encore, et je vous remercie d'avoir rendu justice à Gustave Moreau, que beaucoup de nos amis n'ont pas, selon moi, suffisamment admiré ! Mais pourquoi dites-vous *le sphinx* ? C'est ici *la sphinx*. Cette infime remarque vous prouve que je vous ai lu attentivement. Ainsi, page 124, il y a une faute : « Les Récits d'histoire romaine d'Augustin Thierry », vous avez bien voulu dire « les Récits *mérovingiens* » d'A. Thierry. Les récits d'histoire romaine sont d'Amédée Thierry.

Mais je ne suis nullement de votre opinion quand vous prétendez que « Decamps nous fit un Orient imaginaire ». Son Orient n'est pas plus imaginaire que celui de lord Byron. Ni par la brosse, ni par la plume, personne encore n'a dépassé ces deux-là comme *vérité*.

Vous m'avez souvent mis sous les yeux des tableaux que j'avais oubliés. La description des portraits de l'Empereur et de M^{me} de Ganay sont des pages du meilleur style, achevées, excellentes. Votre article sur l'*Art japonais* est d'un critique

supérieur où l'on sent le praticien sous l'esthéticien (pardon du mot). A preuve : vos observations sur les surfaces courbes, la perspective ; cela est creusé. Vous êtes entré au cœur de l'Art japonais, il me semble.

Une chicane, cependant. Êtes-vous bien sûr que « ce soit le rationalisme étroit de la Chine » qui lui ait fait repousser toute tentative de progrès ? Le rationalisme seul en est-il la cause ? Je n'en sais rien. En résumé, mon cher Chesneau, votre livre m'a fait grand plaisir et je vous remercie de me l'avoir envoyé. Je vous remercie également de l'aimable lettre qui l'accompagnait. Mon nom répété deux fois dans votre volume m'a prouvé votre sympathie. Croyez bien à la mienne.

Je vous serre les deux mains.

973. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi, 3 heures [30 juin 1868].

MON LOULOU,

Ta grand'mère me charge de te dire que : jeudi prochain (après-demain), elle compte partir de Rouen à 11 h. 45 et espère te voir à la gare.

J'aurais bien du plaisir à l'accompagner, pour bécoter ta fraîche mine, mais le sacerdoce me retient.

Quand je reviendrai de Paris, je pousserai tout droit jusqu'à Dieppe, afin d'aller jouir un peu de ton hospitalité dans ta « délicieuse villa ». Ce ne sera pas, je crois, avant le milieu du mois d'août.

Tu sais que nous avons eu hier, à dîner, Cen-

sier⁽¹⁾ et le ménage Lapierre⁽²⁾. Eh bien ! cette petite fête de famille a été réellement charmante. On n'était pas stupide comme la dernière fois. Au contraire ! et ce bon Didier n'a même dit de mal de personne. De qui a-t-on dit du bien ? De ma belle nièce ! Les oreilles ont dû t'en corner, mon loulou. Je n'ai encore aucun détail sur la représentation dramatique de dimanche dernier, chez ton ami Pinel. Fortin m'a l'air perdu par le théâtre. Sérieusement, il a le bourrichon très monté.

Je viens de voir ton ancien modèle, Valentine, passer en canot sous ma fenêtre. Elle pêchait avec son papa. Voilà toutes les nouvelles.

Et quel beau temps ! Je pense à toi, ma Caro, et je te regrette.

Je trouve que ta grand'mère va beaucoup mieux physiquement, et moralement surtout.

Tu me donneras de ses nouvelles fréquemment. Je compte sur toi pour cela.

974. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 5 juillet 1868.

Comment se fait-il, chère Demoiselle, que je retrouve sur ma table une lettre de vous datée du 13 avril ? Je ne vous ai donc pas répondu ? Cela se peut-il ? Comme je suis honteux !

Vous me disiez que vous aviez mal aux yeux. Souffrez-vous moins maintenant ? Et vos autres douleurs, qu'en faites-vous ?

⁽¹⁾ Conseiller à la cour de Rouen.

⁽²⁾ Directeur du *Nouvelliste de Rouen*.

J'ai été, à mon retour ici, assez inquiet de ma mère que j'ai trouvée très affaiblie. Elle va mieux maintenant, Dieu merci ! Mais comme c'est triste de voir les gens que l'on aime vieillir ! Ou plutôt comme tout est triste, n'est-ce pas ?

Je crois comprendre vos mélancolies si profondes. Elles me paraissent incurables, car vous êtes comme Rachel, qui ne « voulait pas être consolée » ; vous ne voulez pas guérir. Se plaire dans sa douleur est le dernier terme de la tristesse. Avez-vous au moins été à Nantes entendre un opéra ? Et un jour, vous pourriez venir à Paris. Avez-vous repris votre histoire de l'Anjou ? Et vos mémoires ? En se fixant une tâche et en l'exécutant comme une bête de somme, la vie passe assez vite.

J'ai eu pendant quelques jours, le mois dernier, la visite de notre amie M^{me} Sand. Quelle nature ! Quelle force ! Et personne en même temps n'est d'une société plus calmante. Elle vous communique quelque chose de sa sérénité.

Je suis toujours plongé dans mon roman. Il me faut encore une bonne année avant de l'avoir fini... et puis je ne recommencerai plus de pareilles besognes. Cette cohabitation morale avec des bourgeois me tourne sur le cœur et m'épuise. Je sens le besoin de vivre dans des milieux plus propres.

Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, et ne prenez jamais mon silence pour de l'oubli, car je vous plains et je vous considère comme une amie.

Tout à vous.

975. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, dimanche [juillet 1868].

J'ai un peu tardé à répondre à Votre Altesse parce que je voulais savoir l'époque précise où il me sera possible d'aller chez elle.

Je compte donc, Princesse, user de votre hospitalité dans la dernière semaine de ce mois. J'espère néanmoins vous voir d'ici-là. Dans une huitaine de jours, probablement, j'irai vous faire une petite visite. Je ne vous ai pas vue depuis la fin de mai; c'est long pour moi.

Mais l'histoire de la fameuse *page*⁽¹⁾ se répand! On m'a envoyé ce matin un numéro du *Figaro* où l'anecdote est racontée! On vous y prête un mot assez drôle et qui, n'étant pas bête, doit être vrai.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre des de Goncourt. Ils me parlent fort peu de leur santé et beaucoup de leur nouvelle maison. J'ai peur de retrouver encore les maçons dans la mienne. Mais la perspective de Saint-Gratien me calmera.

Quant à l'ami Taine, vous avez raison, il sera heureux *quand même*. Je ne le crois pas capable de sentiments violents. Une grande souffrance et une

(1) La Princesse ***, se piquant de littérature, relatait les menus faits tirés de la vie quotidienne de ses relations. Son manuscrit tomba un jour entre les mains d'un académicien, intime de la maison, où tout au long d'une page il était tourné en ridicule. Le salon *** était alors très panaché; un jour on recevait tel parti et, un autre jour, le parti opposé, ce qui fit dire à la princesse Mathilde : «Je reconnais bien là ma chère cousine! Elle mange du Renan avec mon frère et du bon Dieu avec ma belle-sœur.»

grande ivresse doivent lui être étrangers. Tant mieux pour lui. Ne trouvez-vous pas qu'il a l'air né marié?

C'est un homme moderne; moi, je suis un fossile. Il est plein de calme et de raison. Moi, un rien me trouble et m'agite. Donc je l'envie profondément.

Je me mets à vos pieds, Princesse, et vous baise les deux mains, en étant votre très affectionné.

976. À GEORGE SAND.

Croisset, dimanche, 5 juillet 1868.

J'ai violemment bûché depuis six semaines. Les patriotes ne me pardonneront pas ce livre, ni les réactionnaires non plus! Tant pis; j'écris les choses comme je les sens, c'est-à-dire comme je crois qu'elles existent. Est-ce bêtise de ma part? Mais il me semble que notre malheur vient *exclusivement* des gens de notre bord. Ce que je trouve de christianisme dans le socialisme est énorme. Voilà deux petites notes qui sont là, sur ma table :

« Ce système (le sien) n'est pas un système de désordre, car il a sa source dans l'Évangile, et de cette source *divine* ne peuvent découler la haine, les guerres, le froissement de tous les intérêts! Car la doctrine formulée de l'Évangile est une doctrine de paix, d'union, d'amour. » (L. BLANC.)

« J'oserai même avancer qu'avec le respect du dimanche s'est éteinte dans l'âme de nos rimeurs la dernière étincelle du feu poétique. On l'a dit : sans la religion, pas de poésie! » (PROUDHON.)

A propos de celui-là, je vous *supplie*, chère maître, de lire, à la suite de son livre sur la célébration du dimanche, une histoire d'amour intitulée, je crois, *Marie et Maxime*. Il faut connaître ça pour avoir une idée du style des penseurs. C'est à mettre en parallèle avec le *Voyage en Bretagne*, du grand Veuillot, dans *Çà et là*. Ce qui n'empêche pas que nous avons des amis très admirateurs de ces deux messieurs.

Quand je serai vieux, je ferai de la critique; ça me soulagera, car souvent j'étouffe d'opinions rentrées. Personne, mieux que moi, ne comprend les indignations de Boileau contre le mauvais goût : « Les bêtises que j'entends dire à l'Académie hâtent ma fin. » Voilà un homme.

Toutes les fois, maintenant, que j'entends *la chaîne* des bateaux à vapeur, je songe à vous, et ce bruit-là m'irrite moins, en me disant qu'il vous plaît. Quel clair de lune il fait cette nuit sur la rivière!

977. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Paris, 15 juillet [1868].

CHÈRE DEMOISELLE,

A mon retour de Fontainebleau, je trouve votre lettre qui m'est envoyée de Croisset, et je réponds de suite à votre question touchant l'Opéra.

Ce que je vous conseille, c'est de ne rien faire, car vous n'arriverez à rien. On ne peut pas forcer une ville à avoir un théâtre malgré elle. Sur quels fonds serait prise la subvention? L'Empereur, je crois, n'y peut rien du tout.

Je connais Camille Doucet, mais il n'est pas à Paris maintenant.

La question des théâtres me paraît, du reste, près de se vider par la mort. Après trois ans, si cela continue, personne ne voudra plus aller au spectacle.

Le mieux est de venir entendre de la musique à Paris et de laisser là quelque temps votre hôpital, c'est-à-dire tous les gens dont vous vous êtes chargée.

Je vous demande pardon de vous écrire si laconiquement. N'en croyez pas moins à ma sincère affection.

P.-S. — Je serai de retour à Croisset vers le 15 août.

978. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Lundi, 10 h. du soir.

PRINCESSE,

Quand j'ai reçu votre cadeau, tantôt, j'ai été si joyeusement troublé que je n'ai trouvé, tout d'abord, rien à vous dire. Il faudrait être M. de Voltaire pour imaginer un *compliment* digne du sujet! Que dois-je donc faire? Vous dire que j'ai été attendri, voilà tout.

Je n'avais pas besoin d'avoir votre buste sous les yeux, pour songer à vous, très souvent! Je l'ai placé à ma gauche, sur une petite étagère, près de la table où j'écris. Quand je lève les yeux, je l'aperçois. Cela fait comme un sourire continu

dans ma solitude, une bénédiction qui plane sur moi.

Je vous envoie toute ma gratitude, Princesse, je vous baise les deux mains et je suis tout à vous.

979. À GEORGE SAND.

[1868?]

CHÈRE MAÎTRE,

Dans votre dernière lettre, parmi les choses gentilles que vous me dites, vous me louez de n'être pas « hautain ». On n'est pas hautain avec ce qui est haut. Ainsi, sous ce rapport, vous ne pouvez me connaître; je vous récuse.

Bien que je me croie un bon homme, je ne suis pas toujours un monsieur agréable, à preuve ce qui m'est arrivé jeudi dernier. Après avoir déjeuné chez une dame que j'avais appelée « imbécile », j'ai été faire une visite chez une autre que j'ai traitée de « dinde »; telle est ma vieille galanterie française. La première m'avait assommé avec ses discours spiritualistes et ses prétentions à l'idéal; la seconde m'a indigné en me disant que Renan était un « coquin ». Notez qu'elle m'a avoué n'avoir pas lu ses livres. Il y a des sujets sur lesquels je perds patience et, quand on débîne devant moi un ami, mon sang de sauvage revient, je vois rouge. Rien de plus sot ! car ça ne sert à rien et ça me fait un mal affreux.

Ce vice-là, du reste, le *lâchage des amis en société*, me semble prendre des proportions gigantesques.

980. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, mercredi soir [juillet 1868].

Je m'ennuie de vous extrêmement, Princesse, et il me serait très agréable d'avoir de vos nouvelles.

Que devenez-vous ? La statuette⁽¹⁾ avance-t-elle ? En êtes-vous contente ? Qui sont vos hôtes, maintenant ?

Depuis que je vous ai quittée, je n'ai pas eu de révélations de Sainte-Beuve, ni de de Goncourt. Je vis absolument comme une huître et ne sais rien de rien. Mon abominable bouquin me donne du mal et j'y avance très lentement. Je ne pourrai pas l'avoir fini avant l'été prochain. Après quoi je n'en fais plus de pareil. Les bourgeois sont trop laids en nature pour s'éreinter à les peindre.

Un vieux rhumatisme, que j'ai attrapé dans les neiges de la Grèce, m'est revenu et m'a fait souffrir assez violemment.

Mais tout cela est peu de chose ; ce qui est plus triste, c'est d'être forcé, par le hasard des choses, à vivre loin de vous, Princesse, et à vous voir rarement.

J'espère, cependant, me procurer ce bonheur-là dans le milieu du mois prochain.

La politique se calme, n'est-ce pas ? et on parle moins de guerre. On ne parle plus de la *Lanterne* ! Quel soulagement ! La France n'est pas forte tous les jours, il faut en convenir.

(1) Statuette de la Princesse par Auguste Barre.

Je vous avais promis (si vous vous en souvenez) de vous envoyer d'excellentes graines de navets. Il est probable que cette promesse est sortie de votre mémoire, vu son importance. N'importe, comme il y a, près d'Elbeuf, un pays nommé Martot, et renommé pour ce genre de légumes (que vous m'aviez dit aimer), je me suis mis en recherches. Mais j'ai appris que 1° il était beaucoup trop tard pour semer des navets; 2° que Martot *était en pleine décadence*! Hélas, oui! Martot, tout comme Athènes et Babylone a eu sa splendeur! Mais c'est fini! et le voyageur errant dans ses potagers contemple avec tristesse les tronçons de légumes sans gloire, de pauvres navets rabougris. Soyons stoïques. Je suis cependant fâché de n'avoir pu vous envoyer un petit sac de graines. Cela vous aurait montré que je songe à vous, Princesse.

Je vous baise les deux mains et me mets à vos pieds.

G. FLAUBERT.

981. À SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, 22 juillet 1868.

MON CARO,

Qué chaleur! qué chaleur! qué chaleur! Nonobstant, ton vieux Cruchard⁽¹⁾ se porte très bien.

⁽¹⁾ Cruchard, type d'un père directeur de conscience des belles dames. Flaubert écrit pour George Sand, que cette facétie avait beaucoup divertie, la biographie du R. P. Cruchard sous le titre de *Vie et travaux du R. P. C.* par le R. P. Cerpet de la S. de J., dédié à la baronne Dudevant. C'était une réplique à la lettre de *Marengo l'hirondelle*. (Note de René Descharmes, édition Santandréa.)

Je vois avec plaisir qu'il en est de même de vous tous. Garde ta bonne maman le plus longtemps possible, puisqu'elle se trouve si bien dans ton logis. Je ne le crois pas assez grand pour contenir quatre personnes à la fois et peut-être ferai-je mieux de ne venir chez toi qu'une fois les dames Vasse parties. Ce n'est pas l'envie de venir chez toi qui me manque, je t'assure !

Je compte être chez la Princesse mardi prochain. J'y resterai une huitaine. Après quoi je retournerai à Fontainebleau, resterai encore un jour à Paris, et *revolerai* vers la Normandie.

Arrange-toi pour garder ton monde jusqu'à mon arrivée, si tu veux de moi en même temps que lui. (Voilà une phrase !)

Je regrette de ne pas te donner *les leçons de char*. Tu sais que j'ai là-dessus des prétentions et des principes. Ça me serait agréable aussi de prendre des bains de mer.

Quelle gentille lettre tu m'as écrite hier, mon Ioulou !

982. À MAURICE SAND.

Mardi soir, 27 [28 juillet 1868].

Tout ce que je peux vous dire, d'abord, mon cher ami, c'est que votre livre m'a fait passer une nuit blanche. Je l'ai lu, d'emblée, d'un seul coup, ne m'interrompant dans ma lecture que pour bourrer une pipe de temps à autre et résumer mon impression.

Quand elle se sera un peu effacée, je reprendrai

vosre livre pour y chercher des poux. Mais je crois qu'il y en a peu ! Vous devez être content, ça doit plaîre. C'est dramatique et amusant au possible.

Dès les premières pages, j'ai été charmé par *l'air vrai* de la peinture ; et à la fin j'ai admiré la composition de l'ensemble, la manière dont les événements se déduisent et dont les personnages se rattachent.

Vosre caractère principal, Miss Mary, est trop haïssable (d'après mon goût personnel) pour n'être [pas] d'une exactitude parfaite.

C'est là ce qu'il y a de plus rare dans vosre livre, avec les scènes d'intérieur, la vie à New-York.

Vosre bon sauvage m'a fait rire, franchement, quand il est à l'Opéra.

J'ai été saisi par la maison du Missionnaire (la première nuit de Montaret). Ça se voit.

Naïssa scalpant, et s'essuyant ensuite les mains sur l'herbe, m'a paru de premier ordre, ainsi que le dégoût qu'elle inspire à Montaret.

Je hasarde une observation timide : il me semble que l'évasion du Père Athanase et de Montaret, quand ils s'échappent de leur prison, manque un peu de clarté. L'explication matérielle du fait est trop courte. Je vous reproche, comme langage, deux ou trois locutions toutes faites, telles que « rompre la glace ». Vous voyez si je vous ai lu attentivement.

Quel pion je fais, hein ?

Je vous dis tout cela de mémoire, car j'ai prêté vosre livre et on ne me l'a pas encore rendu. Mais le souvenir que j'en ai maintenant est celui d'une chose très bien faite.

Ne pensez-vous pas comme moi qu'on en pourrait tirer pour un théâtre du boulevard une pièce à très grand effet ?

A propos, comment va *Cadio* ?

Dites à votre chère maman que je l'adore. Har-
risse, dont j'ai reçu une lettre aujourd'hui, me
charge de le « rappeler à son souvenir ». Moi, je
vous charge de l'embrasser.

Et je vous serre les deux mains très fort en vous
disant derechef « bravo ».

Et tout à vous.

983. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, dimanche matin.

Je suis bien content de ce que vous dites de
Lui, Princesse. Tout ce qui vous a fait plaisir, là-
bas, m'en fait aussi, par contre-coup.

La mesure dernière, dont j'ai appris la nouvelle
ce matin, m'a réjoui; car vous savez que je garde
une forte dent contre un de ces Messieurs, lequel
me paraît d'ailleurs d'une maladresse insigne.

Il me semble, ou plutôt je sens que vous aussi
vous n'en êtes pas fâchée. Est-ce vrai ? Je le saurai
mercredi prochain, car j'espère ce jour-là, vous
voir. Dès mon arrivée, je me précipiterai rue de
Courcelles, suivant ma coutume indiscreète. Il me
tarde de vous baiser les deux mains, Princesse, et
de vous dire, encore une fois, que je suis

tout à vous.

G. FLAUBERT.

984. À SA NIÈCE CAROLINE.

Saint-Gratien, mercredi, 4 heures [5 août 1868].

Réponds-moi tout de suite pour me dire si mes projets te conviennent. Je partirai d'ici demain, vendredi je retournerai à Fontainebleau, et dimanche soir tu m'auras pour dîner dans ta « délicieuse villa ».

J'avoue que je me trouve si bien chez la Princesse que j'en pars à regret. Mais il faut s'en retourner travailler.

Si M^{me} de La Chaussée est près de toi, tu peux lui dire que la Princesse m'a promis de s'occuper de son affaire.

Je ne resterai pas bien longtemps chez toi, ma chère Caro : 1^o parce que ta grand'mère me semble avoir envie de retourner chez elle, et que 2^o d'Osmoy doit venir me faire une visite avant le 15.

Je viens de faire un somme sur mon lit et je dors encore tout en t'écrivant. Adieu, pauvre chérie. Je vais donc bientôt revoir ta gentille mine.

Ton vieux Cruchard qui t'aime.

985. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Dieppe [début d'août 1868].

CHÈRE DEMOISELLE,

Je suis désolé que vous ayez si mal compris ma dernière lettre. Je ne croyais pas que vous trou-

veriez dans l'expression franche de ma pensée la moindre dureté ! Vous avez pris pour de l'égoïsme ce qui n'est que la vérité. Je m'explique :

Je crois (je vous le répète) que le théâtre et les théâtres touchent à leur dernier moment, et qu'il faudrait pour y porter remède une révolution radicale. Ceux des provinces *ne peuvent vivre*. Tous les directeurs, les uns après les autres, font faillite ; cela est un fait indiscutable ! On aura beau prodiguer les subventions, le goût public manque ; or un théâtre ne peut vivre que par le public. Quant à celui d'Angers, qui vous intéresse particulièrement, je vous répète encore une fois que l'Empereur n'en est pas plus le maître que vous. J'admets qu'il fasse savoir son désir à votre conseil municipal et que ledit conseil vote une subvention ; avant six mois votre théâtre sera fermé faute de spectateurs. Rouen, qui est une ville de cent mille habitants, n'a plus qu'une petite troupe de vaudeville, malgré une subvention de 60,000 francs ; c'est la somme qui servait autrefois à payer le corps de ballet !

Je n'ai fait aucune démarche pour vous être agréable, parce qu'on m'aurait ri au nez. *Je vous en donne ma parole d'honneur*. Je n'ai point d'ailleurs l'autorité que vous me supposez. Ainsi, vendredi dernier, j'ai eu beaucoup de mal à obtenir la permission de visiter le château de Fontainebleau et on a été sur le point de me mettre à la porte, fort poliment, il est vrai, et sans Octave Feuillet (qui est le bibliothécaire de ce palais), je m'en retournerais à Paris comme un simple mortel. Je vous assure, chère Demoiselle, que vous n'avez pas des choses une notion exacte.

Si vous y tenez cependant, je verrai Camille Doucet la première fois que je retournerai à Paris; mais je suis sûr d'avance de la réponse.

Ne croyez donc pas qu'il y ait de ma part mauvaise volonté et soyez persuadée de l'affection que vous porte

GUSTAVE FLAUBERT.

Je serai revenu à Croisset à la fin de cette semaine.

986. À GEORGE SAND.

Dieppe, lundi [10 août 1868].

Mais oui, chère maître, j'étais à Paris par cette chaleur *trop picale* (comme dit M. X***, le gouverneur du château de Versailles), et j'y ai sué fortement. J'ai été deux fois à Fontainebleau, et la seconde fois, selon votre avis, j'ai vu les sables d'Arbonne. C'est tellement beau que j'ai «cuydé» en avoir le vertige.

J'ai été aussi à Saint-Gratien. Me voilà à Dieppe, et mercredi je serai à Croisset, pour n'en plus bouger d'ici à longtemps; il faut avancer le roman.

Hier, j'ai vu Dumas; nous avons parlé de vous, bien entendu, et comme je le reverrai demain, nous en reparlerons.

Je me suis mal expliqué, si je vous ai dit que mon livre «accusera les patriotes de tout le mal»; je ne me reconnais pas le droit d'accuser personne. Je ne crois même pas que le romancier doive exprimer *son* opinion sur les choses de ce monde. Il peut la communiquer, mais je n'aime pas à ce

qu'il la dise. (Cela fait partie de ma poétique, à moi.) Je me borne donc à exposer les choses telles qu'elles me paraissent, à exprimer ce qui me semble le vrai. Tant pis pour les conséquences. Riches ou pauvres, vainqueurs ou vaincus, je n'admets rien de tout cela. Je ne veux avoir ni amour, ni haine, ni pitié, ni colère. Quant à de la sympathie, c'est différent : jamais on n'en a assez. Les réactionnaires, du reste, seront encore moins ménagés que les autres, car ils me semblent plus criminels.

Est-ce qu'il n'est pas temps de faire entrer la Justice dans l'Art? L'impartialité de la peinture atteindrait alors à la majesté de la loi, — et à la précision de la science!

Enfin, comme j'ai dans votre grand esprit une confiance absolue, quand ma troisième partie sera terminée, je vous la lirai, et s'il y a dans mon travail quelque chose qui vous semble *méchant*, je l'enlèverai.

Mais je suis d'avance convaincu que vous ne me ferez pas une objection.

Quant à des allusions à des individus, il n'y en a pas l'ombre.

Le prince Napoléon, que j'ai vu jeudi chez sa sœur, m'a demandé de vos nouvelles et m'a fait l'éloge de Maurice. La princesse Mathilde m'a dit qu'elle vous trouvait « charmante », ce qui fait que je l'aime un peu plus qu'auparavant.

Comment? les répétitions de *Cadio* vous empêcheront de venir voir votre pauvre vieux cet automne? Pas possible, pas possible. Je connais Fréville, c'est un homme excellent et très lettré.

987. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset [15 août 1868].

PRINCESSE,

Je suis bien fâché de vous avoir importunée inutilement, mais l'épouse légitime de mon protégé (qui est un ami de ma nièce) m'avait affirmé que son homme était parfaitement en mesure d'être promu chef de bataillon. Je prie donc Votre Altesse de m'excuser.

En arrivant ici jeudi matin j'ai trouvé votre aimable lettre du 12, où je vois (du moins vous le dites) que je ne vous ai pas trop été à charge pendant huit jours. C'est bien gentil, cela ! Quant à moi, si j'avais suivi mon propre entraînement, je serais resté indéfiniment près de vous ; mais... mais... mais... sans compter ma timidité, dont vous vous moquez et dont au fond vous ne doutez pas, Princesse.

J'étais si troublé jeudi soir, en vous quittant, que je n'avais plus la tête à moi. La princesse Charlotte⁽¹⁾ vous a conté mes grotesques embarras en chemin de fer. On ne saura jamais tout ce qu'il y a de faiblesses sous ma grosse enveloppe de gen-darme. Mais je m'arrête, pour ne pas ressembler au monsieur (de mes amis) qui posait chez vous l'homme sentimental.

Me voilà donc revenu à mon travail.

Puisse-t-il vous plaire, Princesse ! Comme vous êtes difficile, votre suffrage serait pour moi un vrai triomphe.

(1) Comtesse Primoli.

Je suis fâché d'apprendre que votre vieux Giraud⁽¹⁾ est malade. Quand vous m'écrirez, donnez-moi des nouvelles; rien de ce qui vous intéresse ne m'est indifférent. D'ailleurs j'aime ceux qui vous aiment.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis votre tout dévoué et très affectionné.

G. FLAUBERT.

A propos de vos mains, le moulage est-il bien venu ?

P.-S. — On ne fait plus de ces boules en caoutchouc, avec un tuyau mobile, dont je vous avais parlé. J'en ai cherché vainement samedi dernier. La parfumerie, en progrès comme le reste, a quitté cette mode pour les petits tubes de fer-blanc mou.

988. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi matin [fin août 1868].

MA CHÈRE CARO,

Je n'avais pas besoin de ton petit rappel à l'ordre, car mon intention était de t'écrire aujourd'hui : 1^o pour vous remercier, Madame, de la gracieuse hospitalité, etc., et puis pour causer un peu avec toi.

Nous en causons (de toi). C'est là le fond de notre conversation entre ta grand'mère et moi. Son séjour à Dieppe lui a fait beaucoup de bien

⁽¹⁾ Artiste peintre, familier de la princesse Mathilde.

et je la trouve infiniment mieux moralement et physiquement qu'elle n'était cet été.

Nous avons eu depuis dimanche soir jusqu'à mardi matin la visite du brave d'Osmoy. Monseigneur est venu lundi soir.

J'ai lu à l'Idiot d'Amsterdam trois cent soixante-dix pages de mon roman (tout ce qu'il y a d'écrit). Cette petite lecture m'a demandé douze heures! Aussi étais-je fatigué mardi. Mon auditeur a paru enchanté.

Je prépare maintenant la fin de mon chapitre. J'arrange le château et la forêt de Fontainebleau! Quel travail. Et songer que j'en ai encore pour une grande année! C'est quand je me remets à la besogne que je me sens fatigué!

Hier, nous avons été en citadine faire une visite à M. et M^{me} Bataille. Monsieur *présidait* les prix de Sahurs et Madame allait le rejoindre. Leur domicile m'a eu l'air splendide.

Tourgueneff m'a écrit qu'il était retenu par la goutte. Il ne sait pas encore quand il viendra. Mais il viendra.

Telles sont, je crois, toutes les nouvelles.

Penses-tu *que* c'est à la fin de la semaine prochaine *qu'*aura lieu l'Ouverture?

Fais inviter ta grand'mère par ton bon oncle.

Adieu, pauvre loulou. J'ai bien envie de becoter ta bonne mine fraîche.

Ton Vieux.

Tu diras de ma part tout ce que tu pourras trouver de plus gentil à M^{me} Winter⁽¹⁾; embrasse Ernest pour moi.

⁽¹⁾ Maria du Paty, parente de Chateaubriand.

989. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Mercredi soir [août 1868].

PRINCESSE,

L'attitude de la garde nationale au 15 août ne m'a, moi, nullement surpris. Je vous assure que les gens du monde officiel connaissent très mal ce qui se passe !

Ce seul épisode peut vous montrer l'idée fausse qu'ils se font de l'esprit public. A quoi servent tant d'informations ! ?

Je ne me permets jamais de parler politique, parce que c'est trop commun, trop bête, ou trop impertinent, mais j'ai ma petite opinion comme tout le monde, et je soupire dans mon coin, en me disant comme disent les portiers : « Ah ! si j'étais le gouvernement !... »

Si j'étais le gouvernement, je me moquerais de beaucoup de choses dont il se préoccupe, et je m'occuperais d'un plus grand nombre qu'il néglige.

Ainsi les petites histoires Rochefort et Cavaignac ont *naturellement* chauffé l'enthousiasme de la garde nationale. Il y a eu réaction pour l'Empereur⁽¹⁾. Des indifférents se sont sentis indignés. Voilà ce que je crois et je crois aussi que, si *la Lanterne* avait continué à paraître, dans un mois au plus tard la foule aurait d'elle-même assommé l'auteur.

(1) Les grands journaux de l'époque constatent cependant qu'en défilant devant la tribune officielle, à la revue du 15 août, la garde nationale avait acclamé *froidement* l'Empereur.

Je vous demande pardon de vous parler aussi librement, Princesse. Mais je ne fais que répondre à la première page de votre lettre.

Vos hôtes de Saint-Gratien se succèdent. J'envie ceux qui y sont maintenant, et je garde des autres un souvenir exquis. Tout le monde a été si bon pour moi ! Par esprit d'imitation sans doute ? Non ! d'eux-mêmes, spontanément, car vous savez choisir votre monde.

Ce que vous me dites de Violet le Duc ne me surprend pas. Je le connais peu, mais je le crois une nature *distinguée*.

Vous ai-je dit que j'avais vu au Puy (près Dieppe) Alex. Dumas ? Il est là avec toute sa famille et M^{lle} Delaporte, l'actrice du Gymnase. Il a pour voisin un jeune homme qui vient quelquefois chez Votre Altesse, M. d'Ormoy, lequel est tourmenté grandement par son épouse, à ce que conte Dumas.

J'ai eu, pendant deux jours, la visite d'un ami, que je n'avais pas vu depuis longtemps, le comte d'Osmon, et j'attends toujours celle de Turgueneff. Que ne suis-je au moment où j'irai vous en refaire une ! au moment où je vous reverrai, Princesse ! Si au moins je pouvais vous oublier un peu en travaillant beaucoup ! Mais cela est impossible. Donc quand vous n'aurez rien de mieux à faire, envoyez-moi de ces petites lettres que j'ai tant de plaisir à recevoir et un peu de peine à lire.

Je baise les deux mains que vous me tendez et suis, vous n'en doutez pas,
entièrement le vôtre.

G. FLAUBERT.

990. À JULES DUPLAN.

Croisset, nuit de jeudi
[fin août-septembre 1868].

CHER VIEUX,

Voici la chose.

Je raconte, ou plutôt une cocotte de mon bouquin raconte son enfance. Elle était fille d'ouvriers à Lyon. J'aurais besoin de détails sur l'intérieur d'iceux.

1° Trace-moi, en quelques lignes, l'intérieur d'un ménage d'ouvriers lyonnais;

2° Les canuts (qui sont, je crois, les ouvriers en soie) ne travaillent-ils pas dans des appartements très bas de plafond ?

3° Dans leur propre domicile ?

4° Les enfants travaillent-ils aussi ?

Je trouve ceci dans mes notes : le tisserand du métier à la Jacquard reçoit sans cesse dans l'estomac le contre-coup des mouvements du balancier par l'*ensouple* sur lequel l'étoffe s'enroule à mesure qu'elle avance.

5° C'est l'*ensouple* qui donne des coups ? Rends-moi la phrase plus claire.

Bref, je veux faire en quatre lignes un tableau d'intérieur d'ouvrier pour contraster avec un autre qui vient après, celui du dépuclage de notre héroïne dans un endroit luxueux...

991. À GEORGE SAND.

Croisset, mercredi soir, 9 septembre [1868].

Est-ce une conduite, cela, chère maître? Voilà près de deux mois que vous n'avez écrit à votre vieux troubadour! Etes-vous à Paris, à Nohant ou ailleurs?

On dit que *Cadio* est présentement en répétition à la Porte-Saint-Martin (vous êtes donc fâchés, vous et Chilly?) On dit que Thuillier fera sa réapparition dans votre pièce. (Mais je la croyais mourante — Thuillier, pas votre pièce.) Et quand le jouera-t-on, ce *Cadio*? Êtes-vous contente? Etc.

Je vis absolument comme une huître. Mon roman est le rocher qui m'attache, et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde.

Je ne lis même pas ou plutôt n'ai pas lu la *Lanterne*! Rochefort me scie, entre nous. Il faut de la bravoure pour oser dire timidement que ce n'est peut-être pas le premier écrivain du siècle. O Velches! Velches! comme soupirait (ou rugissait) M. de Voltaire! Mais, à propos du même Rochefort, ont-ils été assez couennes? Quels pauvres gens!

Et Sainte-Beuve? le voyez-vous? Moi, je travaille furieusement. Je viens de faire une description de la forêt de Fontainebleau, qui m'a donné envie de me pendre à un de ses arbres. Comme je m'étais interrompu pendant trois semaines, j'ai eu un mal abominable pour me remettre en train. Je suis de l'acabit des chameaux, qu'on ne peut

ni arrêter quand ils marchent, ni faire partir quand ils se reposent. J'en ai encore pour un an. Après quoi, je lâche les bourgeois définitivement. C'est trop difficile, et en somme trop laid. Il serait temps de faire quelque chose de beau et qui me plaise.

Ce qui me plairait bien pour le quart d'heure, ce serait de vous embrasser. Quand sera-ce ? D'ici là, mille bonnes tendresses.

992. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, 13 septembre 1868.

MA CHÈRE CARO,

Je viens d'écrire à mon concierge pour lui donner des ordres relatifs à mon local, en cas qu'Ernest veuille s'en servir.

Je n'aurai pas besoin de mon logement avant le milieu d'octobre, époque où j'irai à Paris pour la première représentation de *Cadio*. M^{me} Sand m'a écrit hier pour me prier de ne pas manquer à cela. Mais je ne resterai à Paris que trois ou quatre jours.

Ta grand'mère a été *marrie* de n'être pas invitée à Saint-Martin !

Tu lui dis, dans une de tes dernières lettres, que tu serais contente de savoir ton Vieux s'ennuyant de ta personne.

Sois archi-contente ; je m'embête beaucoup de ne pas te voir. Cela tient sans doute à ce que j'ai eu ta compagnie plus souvent cette année que les autres.

C'est une mauvaise habitude qu'il faudra tâcher de reprendre.

Quant à ta bonne maman, elle ne *rêve* que toi; sa santé d'ailleurs est excellente, mais la solitude lui pèse.

Nous attendons les dames Vasse dimanche ou lundi prochain.

Je travaille beaucoup, mais n'avance pas vite. Ce qui me reste encore à écrire m'épouvante. Enfin!

Adieu, pauvre loulou, ou plutôt à bientôt, n'est-ce pas?

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux oncle.

993. À GEORGE SAND.

[Croisset, fin septembre 1868.]

Ça vous étonne, chère maître? Eh bien, pas moi! Je vous l'avais bien dit, mais vous ne vouliez pas me croire.

Je vous plains. Car c'est triste de voir les gens qu'on aime changer⁽¹⁾. Ce remplacement d'une âme par une autre, dans un corps qui reste identique à ce qu'il était, est un spectacle navrant. On se sent trahi! J'ai passé par là, et plus d'une fois.

Mais cependant, quelle idée avez-vous donc

(1) M^{me} Arnould-Plessy, sociétaire de la Comédie-Française, amie de George Sand avait été ramenée au catholicisme par le P. Hyacinthe Loyson. Cette conversion donna lieu à un échange de lettres assez vives entre George Sand, l'actrice et le carme déchaussé. Quelques-unes de ces lettres ont été publiées par A. Houtin dans la *Grande Revue* du 10 juillet 1913, p. 89-93.

des femmes, ô vous qui êtes du troisième sexe ? Est-ce qu'elles ne sont pas, comme a dit Proudhon, « la désolation du juste » ? Depuis quand peuvent-elles se passer de chimères ? Après l'amour, la dévotion ; c'est dans l'ordre. Dorine n'a plus d'hommes, elle prend le bon Dieu. Voilà tout.

Ils sont rares ceux qui n'ont pas besoin de surnaturel. La philosophie sera toujours le partage des aristocrates. Vous avez beau engraisser le bétail humain, lui donner de la litière jusqu'au ventre et même dorer son écurie, il restera brute, quoi qu'on dise. Tout le progrès qu'on peut espérer, c'est de rendre la brute un peu moins méchante. Mais quant à hausser les idées de la masse, à lui donner une conception de Dieu plus large et partant moins humaine, j'en doute, j'en doute.

Je lis maintenant un honnête homme de livre (fait par un de mes amis, un magistrat) sur la Révolution dans le département de l'Eure. C'est plein de textes écrits par des bourgeois de l'époque, de simples particuliers de petite ville. Eh bien, je vous assure qu'il y en a peu maintenant de cette force-là ! Ils étaient lettrés et braves, pleins de bons sens, d'idées et de générosité !

Le néo-catholicisme d'une part et le socialisme de l'autre ont abêti la France. Tout se meurt entre l'Immaculée-Conception et les gamelles ouvrières.

Je vous ai dit que je ne flattais pas les démocrates dans mon bouquin. Mais je vous réponds que les conservateurs ne sont pas ménagés. J'écris maintenant trois pages sur les abominations de la

garde nationale en juin 1848, qui me feront très bien voir des bourgeois ! Je leur écrase le nez dans leur turpitude, tant que je peux.

Avec tout ça, vous ne me donnez aucun détail sur *Cadio*. Quels sont les acteurs ? etc.

Je me méfie de votre roman sur le théâtre. Vous les aimez trop, ces gens-là ! En avez-vous beaucoup connu qui aiment leur art ? Quelle quantité d'artistes qui ne sont que des bourgeois dévoyés !

Nous nous verrons donc d'ici à trois semaines, au plus tard. J'en suis très content et je vous embrasse.

Et la censure ? J'espère bien pour vous qu'elle va faire des bêtises. D'ailleurs, ça m'affligerait si elle manquait à ses us.

Avez-vous lu ceci dans un journal : « Victor Hugo et Rochefort, les plus grands écrivains de l'époque ! » Si Badinguet maintenant ne se trouve pas vengé, c'est qu'il est bien difficile en sup-plices.

994. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Lundi matin [septembre 1868].

PRINCESSE,

Votre lettre datée de l'autre dimanche n'est arrivée à Croisset que mardi dernier et a couru après moi dans mes différentes pérégrinations, si bien qu'elle m'a rejoint ici avant-hier, jour où je me proposais d'aller chez vous.

Tout est difficile ! car je dois être revenu à Croisset jeudi prochain pour y recevoir Tourgueneff, qui

me promet sa visite depuis quatre ans ! et qui de Croisset ira baptiser sa petite-fille à Saumur, puis de là chasser les perdrix en Angleterre.

Tout ce contre-temps me contrarie plus que je ne saurais dire.

Ma visite au cher Saint-Gratien n'est du reste que différée. Le mois prochain, vers le milieu d'octobre, je compte prendre ma revanche.

Agréez donc mes excuses, Princesse (mes regrets serait une expression plus juste), et permettez-moi de vous baiser les deux mains en vous priant de croire que je suis

Votre très humble et très affectionné.

G. FLAUBERT.

995. À JULES DUPLAN.

[Croisset, septembre-octobre 1868.]

CHER BON VIEUX,

Voilà ce qui m'arrive : j'avais fait un voyage de Fontainebleau avec retour par le chemin de fer, quand un doute m'a pris et je me suis convaincu, hélas ! qu'en 1848 il n'y avait pas de chemin de fer de Paris à Fontainebleau. Cela me fait deux passages à démolir et à recommencer ! Je vois dans *Paris-Guide* (t. I, p. 1660) que la ligne de Lyon n'a commencé qu'en 1849. Tu n'imagines pas comme ça m'embête ! *J'ai donc besoin de savoir* : 1° comment, en juin 1848, on allait de Paris à Fontainebleau ; 2° peut-être y avait-il quelque tronçon de ligne déjà fait qui servait ? 3° quelles voitures prenait-on ? 4° et où descendaient-elles

à Paris ? Voici ma situation : Frédéric est à Fontainebleau avec Rosanette ; il apprend la blessure (c'est le 25 juin) et il part pour Paris avec Rosanette qui n'a pas voulu le lâcher. Mais en route la peur la reprend et elle reste. Il arrive seul à Paris où, par suite des barricades Saint-Antoine, il est obligé de faire un long détour avant de pouvoir atteindre au logis de Dussardier, qui demeure dans le haut du faubourg Poissonnière.

Te rappelles-tu la *binette des ambulances* ? S'il te revient à la mémoire quelques détails sur les nuits de Paris, cette semaine-là, envoie-les-moi.

Mon héros vagabonde dans les rues pendant la dernière nuit, celle du 25 au 26 (c'est le 26 que tout a été fini).

Maintenant, tu comprends la chose comme moi-même. Tâche de me trouver des renseignements précis, tu seras bien gentil.

Mon bougre de roman m'épuise jusqu'à la moelle. J'en suis fourbu ! j'en deviens sombre.

En 48, le chemin de Corbeil à Paris était ouvert. Reste à savoir comment aller de Fontainebleau à Corbeil. Mais ce n'est pas la route.

996. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi, 2 heures [octobre 1868?].

MON LOULOU,

Ta bonne maman me charge de t'écrire, commission dont je m'acquitte avec empressement.

Elle a eu hier la visite de ton bel oncle Achille

Dupont, qui est resté *trois* heures; puis, à dîner, M^{me} de Maupassant.

La voiture de sa « fameuse fille » va la remmener à Rouen *dîner chez M^{me} Lebret*. Quelle partie de plaisir !

Le seul événement de mon existence a été, mardi, l'apparition du sieur Raoul Duval, qui s'est pris pour moi de passion (ou de curiosité ?), et puis j'ai un rhume inimaginable ! Je tousse et je mouche, dans le silence du cabinet, d'une façon incessante. Mon pauvre nez va rester au fond d'un de mes mouchoirs, et j'ai peur de lancer mes poumons sur les cendres.

Amuse-toi bien dans la nouvelle Athènes.

Ton vieux Ganachard.

997. À GEORGE SAND.

[Croisset] Samedi soir [17 octobre 1868].

C'est un remords pour moi que de n'avoir pas répondu longuement à votre dernière lettre, ma chère maître. Vous m'y parliez « des misères » que l'on vous faisait. Croyez-vous que je l'ignorais ? Je vous avouerai même (entre nous) qu'à votre occasion j'ai été blessé, plus encore dans mon bon goût que dans mon affection pour vous. Je n'ai pas trouvé plusieurs de vos intimes suffisamment *chauds*. « Mon Dieu ! mon Dieu ! comme les hommes de lettres sont bêtes ! » Fragment de la correspondance de Napoléon I^{er}. Quel joli fragment, hein ? Ne vous semble-t-il pas qu'on le débine trop, celui-là ?

L'infinie stupidité des masses me rend indulgent pour les individualités, si odieuses qu'elles puissent être. Je viens d'avaler les six premiers volumes de Buchez et Roux. Ce que j'en ai tiré de plus clair, c'est un immense dégoût à l'encontre des Français. N... de D...! a-t-on été inepte de tout temps dans notre belle patrie! Pas une idée libérale qui n'ait été impopulaire, pas une chose juste qui n'ait scandalisé, pas un grand homme qui n'ait reçu des pommes cuites ou des coups de couteau!! « Histoire de l'esprit humain, histoire de la sottise humaine! », comme dit M. de Voltaire.

Et je me convaincs de plus en plus de cette vérité : la doctrine de la Grâce nous a si bien pénétrés que le sens de la Justice a disparu. Ce qui m'avait effrayé, dans l'histoire de 48, a ses origines toutes naturelles dans la Révolution, qui ne s'est pas dégagée du moyen âge, quoi qu'on dise. J'ai retrouvé dans Marat des fragments entiers de Proudhon et je parie qu'on les retrouverait dans les prédicateurs de la Ligue.

Quelle est la mesure que les plus avancés proposèrent après Varennes? La dictature, et la dictature militaire! On ferme les églises, mais on élève des temples, etc.

Je vous assure que je deviens stupide avec la Révolution. C'est un gouffre qui m'attire.

Cependant je travaille à mon roman comme plusieurs bœufs. J'espère, au jour de l'an, n'avoir plus que cent pages à écrire, c'est-à-dire encore six bons mois de travail. J'irai à Paris le plus tard possible. Mon hiver va se passer dans une solitude complète, bon moyen de faire écouler la vie rapidement.

998. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi, 5 heures [20 octobre 1868?].

MA CHÈRE CARO,

Je n'ai rien du tout à te dire, si ce n'est que je baise ta gentille mine. Tu m'as écrit une lettre qui mériterait pourtant une longue réponse, si j'en juge par le plaisir qu'elle m'a fait.

Aujourd'hui, j'ai eu tout l'après-midi A. Baudry. J'irai dîner chez lui vendredi prochain, puis un des jours de la semaine prochaine chez Monseigneur, afin d'aller le soir à la foire Saint-Romain.

Je travaille beaucoup et redoute le monde
Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.

(Camille DOUCET.)

Cependant, des renseignements dont j'ai absolument besoin, et que j'ai demandés plusieurs fois, ne m'arrivent pas, ce qui fait que je suis indigné. J'aurai fini mon chapitre (le second de la troisième partie) dans une quinzaine de jours.

Si ta grand'mère était encore chez toi à cette époque, je serais homme à aller la chercher. Comme son séjour dans ta « délicieuse villa » lui fait grand bien, retiens-la le plus que tu pourras.

Va-t-elle à Ouville?

Et la peinture? Et tes promenades romantiques au bord de la mer?

Il fait beau, mais froid. « Le fond de l'air n'est pas chaud », et sa surface peu bouillante.

Adieu, pauvre loulou. Comme il m'ennuie de toi, et que je voudrais te voir plus souvent!

999. À LA MÊME.

Croisset, lundi, 1 heure [26 octobre 1868].

MON LOULOU,

Vraiment ? Tu penses à revenir « sur nos bords » ? Ce serait bien bon de se revoir et, s'il faut pour cela du mauvais temps, je souhaite des déluges. Il ne pouvait pas, ces jours-ci, être pire à Dieppe qu'à Croisset. La pluie claquait dans les feuilles du tulipier, sans discontinuer. Le vent soufflait dans les arbres, les nuages se roulaient. C'était superbe.

Tu as parfaitement raison de garder ta grand-mère. Elle est beaucoup mieux chez toi que chez elle. Si elle reste chez toi encore une dizaine de jours et qu'elle veuille alors s'en revenir ici, je suis homme à aller la chercher, bien que ça me dérange, je te l'avoue ; mais je ne résisterai pas à l'occasion de bécoter un peu ta bonne mine. Ce qui serait mieux, ce serait de vous en retourner tous ensemble.

Puisque tu aimes les beaux vers, connais-tu ceux-ci :

Notre ami, possesseur d'une papeterie,
A fait avec succès appel à l'industrie.

PONSARD.

Faites, faites, mon Dieu, que mon cœur se rappelle
Qu'Octave fut sauvé par monsieur Dufournelle !

C. DOUCET.

Du même :

Il fera son chemin, ce jeune homme ! il me plaît.
Je viens de l'amener dans mon cabriolet.

Tout cela est à méditer, mon pauvre loulou !

Mais voici un chef-d'œuvre découvert par moi dans les *Mémoires* de l'Académie de Saint-Quentin :

Un soir, attendu par Hortense,
Sur la pendule ayant les yeux fixés
Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

Avec laquelle j'ai l'honneur d'être
Ton vieil oncle en baudruche qui t'aime.

1000. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Samedi [octobre 1868].

Il y aura demain trois semaines que je vous ai quittée, Princesse, ce qui est bien long sans avoir de vos nouvelles ! Comment allez-vous ? La pluie va-t-elle bientôt vous chasser de votre cher Saint-Gratien. Et vos travaux de peinture ? et le buste ? etc. Je vous serais reconnaissant de m'écrire le plus longuement possible. Plus il y en a de vous, plus c'est bon !

Si vous ne savez présentement que lire et que vous aimiez les histoires dramatiques, procurez-vous le dernier roman de Maurice Sand, *Miss Mary* ; il vous amusera peut-être.

Je ne crois pas que la pièce⁽¹⁾ de sa mère fasse grand argent. Tout a été gâté par le bras factice du premier rôle.

⁽¹⁾ *Cadio*, drame joué par le ténor Roger, manchot à la suite d'un accident de chasse.

Il me semble que « l'horizon politique » (comme on dit dans les feuilles) se rassérène depuis les affaires d'Espagne. Mais ce Marfori est un grand maladroit. Ce n'est pas la clavicule qu'il aurait dû casser au « grand écrivain » nommé Rochefort. Enfin, Dieu merci, on n'en parle plus ! Mais quelle *scie* va succéder à celle-là ?

Je n'ai pas bougé de mon cabinet depuis mon retour ici. Je me contente de regarder l'automne par mes fenêtres ; une promenade dans les bois mènerait ma pauvre imagination trop loin. Il faut qu'elle me serve et non qu'elle m'emporte. Le feuillage est bien beau cependant ; il a des tons de pourpre, des rougeurs presque humaines, quelque chose de mélancolique et de passionné.

« Mais il faut cultiver notre jardin » comme dit Candide.

Cette citation de Voltaire me fait penser à M^{me} de Fly ⁽¹⁾. N'est-ce pas maintenant qu'elle doit subir son opération ? Vous seriez bien bonne de me dire comment elle va. Car c'est une personne charmante et dont le cœur, je crois, vous est très dévoué.

Mais il faudrait être un monstre pour ne pas l'être à Votre Altesse, quand on la connaît.

Je suis, par devers moi, tout triste, en songeant que je vais passer encore un bon mois et demi sans la voir.

Je vous baise les deux mains, Princesse.

G. FLAUBERT.

(1) Dame lectrice de la Princesse, atteinte de la cataracte.

1001. À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, mardi soir [27 octobre 1868].

Ce que je deviens, mon bon Feydeau, mais rien du tout ! Je passe mon existence à me monter et à me démonter le bourrichon. Après avoir été pendant une semaine et demie sans dormir plus de cinq heures sur vingt-quatre, je suis présentement affecté de douleurs carabinées à l'occiput. J'ai besoin d'une bosse de sommeil, après quoi ça recommencera, espérons-le !

Je t'avouerai que je ne suis pas gai tous les jours. Je finis par être fourbu comme une vieille rosse, d'autant plus que je ne suis pas sans de violentes inquiétudes sur la *conception* de mon roman ; mais il est trop tard pour y rien changer.

Je vais avoir fini, dans une huitaine, le second chapitre de la dernière partie, et j'espère être affranchi du tout au mois de juillet prochain.

Mais je ne recommencerais plus à peindre les bourgeois, ah ! non ! ah ! non ! Il est temps que je m'amuse.

Tu serais bien aimable si tu pouvais répondre à ces deux questions : 1° Quels étaient, en juin 48, les postes de la garde nationale dans les quartiers Mouffetard, Saint-Victor et Latin ?

2° Dans la nuit du 25 au 26 juin (la nuit du dimanche à lundi), était-ce la garde nationale ou la ligne qui occupait la rive gauche de Paris ?

Je me suis déjà adressé à pas mal de personnes et on ne m'a pas répondu ; je reste le bec dans l'eau avec trois pages blanches.

J'ai été il y a trois semaines à Paris, pour la première de *Cadio*. Je n'y suis resté que trois jours et ne suis pas allé chez toi, persuadé que tu étais encore à Trouville.

Ma mère est maintenant dans le pays de Caux, chez ses petites-filles. Elle va mieux qu'au printemps dernier; ses longues stations au bord de la mer lui font du bien.

Moi, je reste à Croisset, où je vis comme un ours. Je deviens d'ailleurs de plus en plus irritable et insociable; je finirai par ressembler à Marat, qui est une belle binette, quoique ce fût un rude imbécile.

A mes moments perdus, je me livre à l'étude de la Révolution française.

Oui, j'envie Marfori; seulement c'est un maladroit. Quelle perte pour la littérature s'il avait cassé la gueule à Rochefort! Car tu sais que ledit est « le premier écrivain de l'époque ». Il me dégoûte radicalement du père Hugo.

A toi.

1002. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 5 heures [novembre 1868].

Oui, mon bibi, je viens de finir mon chapitre. Il est même recopié, et lundi j'espère commencer le suivant.

Ta bonne maman réclame M^{lle} Julie et désire qu'elle soit rentrée à Croisset lundi soir, parce qu'elle a besoin d'elle mardi.

Elle attend le moment de te revoir avec une

certaine impatience, et serait très dupe si ton mari ne venait pas mercredi.

Je ne demanderais pas mieux que de l'accompagner. Mais il faut être raisonnable et rester à son sacerdoce.

M^{me} Cloquet m'a écrit hier pour me dire que M. de Montblanc m'attendait afin de partir ensemble vers Toulon. Le beau temps qu'il fait présentement ajoute à mes regrets. J'aimerais fort à batifoler sur les rivages de la Méditerranée ! Mais mon cinquième chapitre, que deviendrait-il ? Un dérangement de quinze jours me ferait perdre tout mon hiver.

J'irai samedi prochain à la foire Saint-Romain avec Monseigneur. C'est moins loin, moins long et moins cher.

Mon fameux tricot est fini. Il me va admirablement et ne manque pas de *cachet*.

Nous avons hier dîné à l'Hôtel-Dieu sans aucune compagnie que les maîtres de la maison.

Voilà, mon pauvre loulou, toutes les nouvelles. Il me reste maintenant à te remercier pour ta charmante lettre de ce matin, laquelle m'a donné envie de te couvrir de bécots. Pourquoi ne lis-tu plus de choses sérieuses ? C'est ainsi que peu à peu on s'enfonce dans l'abjection ! Tu as cependant assez emporté de livres. Mets-toi à ce bon Froissart, ça t'amusera.

J'oubliais deux choses : 1^o M^{me} Fortin a disposé de son toutou ; 2^o Monseigneur m'a dit que Don Dick d'Arrah était devenu d'une moralité suspecte. Il est un peu filou. Quelle désillusion !

3^o Fait important : l'amour d'horloger a comparu jeudi, à Croisset, avec le bras en écharpe.

Le pauvre chéri a cuydé se casser la gueule en tombant d'un escabeau sur lequel il était juché pour remonter une pendule : il y a eu échappement de sa personne par terre.

Adieu, chère Caro. Embrasse ton mari pour moi.

Ton pauvre vieux qui t'aime.

1003. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, fin novembre 1868.]

O FEYDEAU,

Je ne sais pas qui a écrit : « Je voudrais jeter le monde sur sa face. » Désir que je partage. Ça a l'air biblique. Mais c'est peut-être Shakespeare.

Merci pour ta note. La réponse à la deuxième question est précise, mais est-elle bien vraie ? Puisque Guastalle la contredit, demande-lui là-dessus une explication ; éclaircis-moi ce point-là et tu seras bien aimable.

Quant aux postes, ils devaient être aux mairies. Quel bouquin emm...!

Tu me verras au mois de décembre (vers la fin), mais je ne resterai à Paris que très peu de jours, n'ayant pas l'intention de commencer ma saison d'hiver avant la fin de février. C'est le moyen d'aller plus vite. Pour paraître en octobre prochain, il faut que j'aie fini en juillet ; or, je n'ai pas d'ici là une minute à perdre.

Qu'est-ce qui occupe ta cervelle pour le quart-d'heure ?

Est-ce assez beau, l'affaire Baudin⁽¹⁾ ! Quels maladroits !

Bien que je ne sois pas tout à fait une immondice et que M^{me} Feydeau soit loin de ressembler à un mur, je te prie de me déposer à ses pieds.

P.-S. En mai 1849, existait une société ayant pour but de fournir des ornements au culte catholique, soutanes, reliques, etc. Cette société, qui avait pour chef M. de Savouillon, avait été fondée par M. de Calonne.

Renseignements sur icelle, s. v. p.

N'est-ce pas là dedans qu'était le gars Barbey d'Aurevilly ?

J'ai passé une partie du mois d'août à Paris, mais ne me suis pas présenté à ton domicile, croyant que tu étais à Trouville. Tu dois y être encore ; avec les de Goncourt ? Je les avais priés de me donner de tes nouvelles, ils ne m'ont pas écrit.

1864. À LA PRINCESSE MATHILDE.

Lundi [novembre 1868].

PRINCESSE,

Si j'en avais cru mon premier mouvement, j'aurais répondu tout de suite à votre dernière lettre qui m'a enthousiasmé comme *littérature*. Mais

(1) La poussée démocratique contre l'Empire venait de toute part. Il ne manquait que les désordres de la rue. Ils vinrent, à l'occasion d'un livre de Ténor où fut exploitée la mort du député Baudin, tué sur une barricade, en 1851, « pour 25 francs ».

j'avais peur de vous fatiguer par la fréquence de mes autographes.

Oui! oui! oui! (sans que vous en ayez le moindre soupçon, j'en suis sûr) vous m'avez envoyé, sur Leurs Majestés espagnoles, un morceau de style qui est tout bonnement *un chef-d'œuvre*. J'en ai ri, tout haut «dans le silence du cabinet». Vous n'imaginez pas comme ce tableau-là est réussi. Il me semblait, en lisant, vous entendre parler. C'est charmant, et je vous ferai observer que je m'y connais (au style) et que je ne me trompe pas.

A propos de style, j'ai eu hier des nouvelles de Sainte-Beuve par Tourgueneff, qui est venu passer la journée de dimanche à Croisset. Il y a peu d'hommes dont la compagnie soit meilleure et l'esprit plus séduisant. Quel dommage qu'on ne vive jamais avec les gens que l'on aime!

Ma nièce me quitte jeudi prochain pour s'en retourner à Rouen et ma solitude complète va commencer. J'en profiterai pour accélérer mon interminable bouquin, qui commence à m'exaspérer par la lenteur de sa confection. M^{me} Sand m'a invité au baptême où le Prince Napoléon doit être parrain. Mais un voyage à Nohant me dérangerait trop. J'ai refusé.

Ce qui ne me dérange pas, ce sera d'aller à Paris vers Noël, ou même avant. Il ne doit plus y avoir qu'une série d'invités pour Compiègne. Vous êtes de la dernière, n'est-ce pas? Ne finit-elle pas vers le 15 décembre?

Je ne saurais vous dire combien l'affaire Baudin m'a chagriné. Mais je n'ai peut-être pas besoin de vous le dire?

Ne me faites plus d'excuses sur votre mauvaise écriture, Princesse. Je suis, à cause de cela même, un peu plus de temps avec vous et je ne m'en plains pas. Car je suis tout à vous et je vous baise les deux mains.

G. FLAUBERT.

1005. À GEORGE SAND.

[Croisset] Mardi [15 décembre 1868].

CHÈRE MAÎTRE,

Vous n'imaginez pas la peine que vous me faites ! Malgré l'envie que j'en ai, je réponds « non ». Cependant, je suis déchiré par l'envie de dire « oui ». Cela me donne des airs de monsieur indérageable, qui sont fort ridicules. Mais je me connais : si j'allais chez vous à Nohant, j'en aurais ensuite pour un mois de rêverie sur mon voyage. Des images réelles remplaceraient dans mon pauvre cerveau les images fictives que je compose à grand'peine. Tout mon château de cartes s'écroulerait.

Il y a trois semaines, pour avoir eu la bêtise d'accepter un dîner dans une campagne des environs, j'ai perdu quatre jours. Que serait-ce en sortant de Nohant ? Vous ne comprenez pas ça, vous, être fort !

Il me semble que l'on en veut un tantinet à son vieux troubadour (mille excuses si je me trompe !) de n'être pas venu au baptême des deux amours de l'ami Maurice. Il faut que la chère

maître m'écrive si j'ai tort et pour me donner de ses nouvelles.

En voici des miennes. Je travaille démesurément et suis, au fond, *réjoui* par la perspective de la *fin* qui commence à se montrer.

Pour qu'elle arrive plus vite, j'ai pris la résolution de demeurer ici tout l'hiver, jusqu'à la fin de mars probablement. En admettant que tout aille pour le mieux, je n'aurai pas terminé le tout avant la fin de mai. Je ne sais rien de ce qui se passe et je ne lis rien, sauf un peu de Révolution française après mes repas, pour faire la digestion. J'ai perdu la bonne coutume que j'avais autrefois de lire tous les jours du latin. Aussi n'en sais-je plus un mot ! Je me remettrai au Beau quand je serai délivré de mes odieux bourgeois, et je ne suis pas près d'en reprendre !

Mon seul dérangement consiste à aller dîner tous les dimanches à Rouen, chez ma mère. Je pars à 6 heures et je suis revenu à 10. Telle est mon existence.

Vous ai-je dit que j'avais eu la visite de Tourgueneff ? Comme vous l'aimeriez !

Sainte-Beuve se soutient. Au reste, je le verrai la semaine prochaine, car je serai à Paris pendant deux jours, afin d'y trouver des renseignements dont j'ai besoin. Sur quoi les renseignements ? Sur la garde nationale !!!

Ouïssez ceci : le *Figaro*, ne sachant avec quoi emplir ses colonnes, s'est imaginé de dire que mon roman racontait la vie du chancelier Pasquier. Là-dessus, venette de la famille dudit, qui a écrit à une autre partie de la même famille demeurant à Rouen, laquelle a été trouver un avocat dont

mon frère a reçu la visite, afin que... Bref, j'ai été assez stupide pour ne pas «tirer parti de l'occasion». Est-ce beau comme bêtise, hein ?

1006. À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, lundi [fin décembre 1868].

CHÈRE DEMOISELLE,

Je suis fort heureux de recevoir de vos nouvelles. Je désirerais seulement qu'elles fussent meilleures. Sans jamais avoir eu la satisfaction de vous voir, je vous compte au nombre de mes amis. Tout ce qui vous arrive de fâcheux m'afflige. Soignez bien vos yeux.

Je connais le livre de Ténot, qui ne m'a rien appris de neuf, car j'ai assisté de ma personne au coup d'État, et j'ai même manqué rester sur le trottoir. Des gens ont été tués sous mes yeux; je ne sais comment je l'ai échappé.

Mais l'opposition actuelle me paraît stupide. Elle s'attaque à l'Empire, ou plutôt à l'Empereur, au lieu de s'en prendre à la question religieuse, qui est la seule importante.

Il y a quelque temps que je n'ai eu des nouvelles de M^{me} Sand. Elle m'avait invité à aller chez elle à Nohant, le 15 de ce mois, pour le baptême de ses petites-filles. Mais mon bouquin m'a retenu. Le moindre dérangement physique me trouble la cervelle.

Je vous remercie de vous intéresser à ma mère.

Elle va aussi bien qu'on peut aller à son âge : soixante-quinze ans ! si ce n'est que sa surdité l'attriste beaucoup.

Comme voici le jour de l'An et qu'on a coutume, à cette époque, de se faire de petits cadeaux, je me permets de vous envoyer le portrait d'un homme qui pense souvent à vous.

P.-S. — Je viens de recevoir votre article et vous en remercie.

Mais pourquoi se retourner toujours vers le passé, quand l'avenir est là, l'avenir infini ?

C'est parce que nous pensons à nous que nous sommes tristes et malades.

1007. À SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi [1868 ?].

MON BIBI,

Je suis HHHHINDIGNÉ !!! contre toi !

Comment, le jour où ton oiseau va à Dieppe, tu ne viens pas déjeuner chez ton Vieux ?

Lui bon oncle pourtant. Lui bon nègre. Lui aimer petite nièce. Mais petite nièce oublier lui. Elle pas gentille ! Elle cacatte. Lui presque pleurer !

Lui faire bécots tout de même.

Achète-moi des joujoux pour Ernest et pour Jenny. Je me fie à ton *gout artistique*.

1008. À LOUIS BONENFANT.

Croisset, jeudi [1868?].

MON CHER AMI,

Je ne t'ai pas suffisamment remercié. Ta narration est de tout point excellente et me fournira de bons détails. Tu m'as rendu un vrai service en me l'envoyant.

Je remercie aussi ma petite cousine Émilie pour son vocabulaire nogentais et je reconnais cette attention par la plus noire ingratitude, car :

Je ne puis me soumettre à son désir, qui est de changer le nom du héros de mon roman. Tu dois te souvenir, cher ami, qu'il y a quatre ans je t'ai demandé s'il y avait encore à Nogent des personnes du nom de Moreau? Tu m'as répondu qu'il n'y en avait pas, et tu m'as fourni plusieurs noms du pays que je pouvais employer sans inconvénient. Fort de tes renseignements je me suis embarqué naïvement. Il n'est plus temps pour moi de revenir là-dessus. Un nom propre est une chose extrêmement importante dans un roman, une chose *capitale*. On ne peut pas plus changer un personnage de nom que de peau. C'est vouloir blanchir un nègre.

Tant pis pour les Moreau qui existent à Nogent!

Ils n'auront pas d'ailleurs à se plaindre de moi. Car mon M. Moreau est un jeune homme très chic.

1009. À LA PRINCESSE MATHILDE.

[31 décembre 1868, 11 heures.]

PRINCESSE,

J'ai coutume tous les ans, pendant la nuit de la Saint-Sylvestre, de me recueillir, comme les dévots qui font leur examen de conscience, et de résumer mon année comme les négociants qui font leur inventaire.

Ce qui domine pour moi ces douze mois c'est vous ! Mon meilleur souvenir c'est Saint-Gratien.

Je vous souhaite pour 1869... tout (c'est plus simple que ceci et cela, n'est-ce pas vrai ?)

Parmi tous les compliments et les vœux qu'on vous adressera demain, je ne doute pas qu'il ne s'en trouve de sincères, *quoique* vous soyez une Altesse Impériale, car vous avez des amis qui vous aiment pour vous, pour vous-même.

Je me mets avec ceux-là, Princesse, je vous baise les deux mains et je suis tout à vous.

G. FLAUBERT.

TABLE DES MATIÈRES.

1862.

	Pages.
702. A sa nièce Caroline.....	1
703. A Edmond et Jules de Goncourt.....	3
704. A Jules Duplan.....	4
705. A Ernest Feydeau.....	5
706. A sa nièce Caroline.....	6
707. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	8
708. A Jules Sandeau.....	10
709. A Charles Baudelaire.....	11
710. A sa nièce Caroline.....	11
711. A Charles Baudelaire.....	13
712. A Alfred Baudry.....	14
713. A Edmond et Jules de Goncourt.....	15
714. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	15
715. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	16
716. A sa nièce Caroline.....	17
717. A la même.....	18
718. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	19
719. A Jules Duplan.....	20
720. Au même.....	22
721. Au même.....	23
722. A Ernest Duplan.....	25
723. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	27
724. A Jules Duplan.....	28
725. A Edmond et Jules de Goncourt.....	29
726. A Ernest Feydeau.....	31
727. A Madame Jules Sandeau.....	32
728. A Ernest Duplan.....	33

729. A Madame Roger des Genettes.....	34
730. A Ernest Feydeau.....	36
731. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	37
732. A Ernest Duplan.....	38
733. A Alfred Baudry (?).....	39
734. A Ernest Duplan.....	40
735. Au même.....	42
736. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	43
737. A Ernest Duplan.....	44
738. A Paul de Saint-Victor (<i>entièrement inédite</i>).....	45
739. A Edmond et Jules de Goncourt.....	45
740. A sa nièce Caroline.....	46
741. A la même.....	47
742. A la même.....	48
743. A la même.....	49
744. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	51
745. A sa nièce Caroline.....	52
746. A Beuzeville.....	54
747. A Sainte-Beuve.....	55
748. A Théophile Gautier.....	71

1863.

749. A Madame Gustave de Maupassant.....	71
750. A George Sand.....	74
751. A Théophile Gautier.....	75
752. A Monsieur Frœhner.....	75
753. A Monsieur Guérault.....	87
754. A Jules Duplan.....	89
755. A Théophile Gautier.....	91
756. A Edmond et Jules de Goncourt.....	92
757. A Théophile Gautier.....	94
758. Au Général Bougenel.....	94
759. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	95
760. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	96
761. A Ernest Feydeau.....	98
762. A Jules Duplan.....	106
763. A Edmond et Jules de Goncourt.....	107
764. A Michelet.....	108
765. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	110
766. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	112

767. A Jules Duplan.....	114
768. A Théophile Gautier.....	116
769. A sa nièce Caroline.....	116
770. A la même.....	117
771. A la même.....	118
772. A Jules Sandeau.....	120
773. A sa nièce Caroline.....	120
774. A la même.....	122

1864.

775. A Jules Sandeau.....	125
776. A Charles Lambert.....	125
777. A sa nièce Caroline.....	126
778. A la même.....	126
779. A la même.....	129
780. A la même.....	130
781. A Edmond et Jules de Goncourt.....	131
782. A sa nièce Caroline.....	132
783. A la même.....	133
784. A la même.....	134
785. A la même.....	135
786. A Ernest Chevalier.....	137
787. A sa nièce Caroline.....	139
788. A Jules Duplan (?).....	140
789. A sa nièce Caroline.....	141
790. A la même.....	142
791. A la même.....	143
792. A la même.....	144
793. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	146
794. A Madame Roger des Genettes.....	147
795. A la même.....	149
796. A Jules Duplan.....	150
797. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	151
798. A Charles-Edmond.....	153
799. A Jules Duplan.....	156
800. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	157
801. A Madame Roger des Genettes.....	159
802. A Michelet.....	160
803. A sa nièce Caroline.....	161
804. A Jules Duplan (?).....	162

1865.

805. A Edmond et Jules de Goncourt.....	163
806. A Madame Jules Sandeau.....	164
807. A sa nièce Caroline	164
808. A la même.....	166
809. A la même.....	169
810. A la même.....	170
811. A la même.....	171
812. A la même.....	172
813. A la princesse Mathilde.....	172
814. A sa nièce Caroline	173
815. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	174
816. A Edmond et Jules de Goncourt.....	176
817. A sa nièce Caroline	177
818. Au comte René de Maricourt.....	178
819. A Edmond et Jules de Goncourt.....	182
820. A Charles-Edmond	183
821. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	184
822. A Edmond et Jules de Goncourt.....	185
823. A sa nièce Caroline	186
824. A Edmond et Jules de Goncourt.....	187
825. Aux mêmes.....	188
826. A Ernest Chevalier.....	188
827. A la princesse Mathilde.....	189
828. A Edmond et Jules de Goncourt.....	190
829. A la princesse Mathilde.....	192
830. A la même.....	193
831. A la même.....	194

1866.

832. A la princesse Mathilde	195
833. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	196
834. A la princesse Mathilde.....	198
835. A la même.....	199
836. A la même.....	199
837. A sa nièce Caroline	201
838. A la même.....	202

TABLE DES MATIÈRES.

433

839. A sa nièce Caroline	203
840. A Madame Gustave de Maupassant.....	204
841. A Sainte-Beuve.....	205
842. A sa nièce Caroline	206
843. A la même.....	207
844. A la même.....	209
845. A la même.....	210
846. A la même.....	212
847. A la même.....	213
848. A la même.....	214
849. A Charles Lambert.....	217
850. A sa nièce Caroline	217
851. A la même.....	218
852. A la même.....	219
853. A la même.....	221
854. A la princesse Mathilde	222
855. A sa nièce Caroline	223
856. A la princesse Mathilde	223
857. A Sainte-Beuve.....	224
858. A Edmond et Jules de Goncourt.....	225
859. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	226
860. A la princesse Mathilde	229
861. A sa nièce Caroline	230
862. A George Sand.....	231
863. A la princesse Mathilde	232
864. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	233
865. A George Sand.....	235
866. A sa nièce Caroline	236
867. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	237
868. A George Sand.....	238
869. A la même.....	240
870. A la même.....	242
871. A sa nièce Caroline	242
872. A George Sand.....	244
873. A Ernest Feydeau.....	244
874. A la princesse Mathilde	245
875. A Madame Roger des Genettes.....	246
876. A George Sand.....	247
877. A la même.....	248
878. A la même.....	249
879. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	251
880. A George Sand.....	252

881. A la princesse Mathilde	254
882. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie	255
883. A George Sand	256
884. A la même	258
885. A Mademoiselle Amélie Bosquet	259
886. A Madame Roger des Genettes	259

1867.

887. A George Sand	260
888. A Ernest Feydeau	261
889. A Sainte-Beuve	262
890. A Jules Troubat	263
891. Au comte René de Maricourt	263
892. A la princesse Mathilde	265
893. A George Sand	266
894. A Edmond et Jules de Goncourt	268
895. A Sainte-Beuve	269
896. A George Sand	270
897. A la même	272
898. A la même	274
899. A Mademoiselle Amélie Bosquet	275
900. A Madame ***	276
901. A la princesse Mathilde	279
902. A sa nièce Caroline	280
903. A George Sand	281
904. A sa nièce Caroline	283
905. A la même	284
906. A la princesse Mathilde	286
907. A Jules Duplan	287
908. A Eugène Crépet	290
909. A sa nièce Caroline	291
910. A Louis Bouilhet	293
911. A sa nièce Caroline	297
912. A George Sand	298
913. A la même	299
914. A Madame Jules Sandeau	301
915. A Mademoiselle Amélie Bosquet	301
916. A sa nièce Caroline	303
917. A Maurice Schlésinger	304
918. A sa nièce Caroline	305

919. A sa nièce Caroline	306
920. A la princesse Mathilde	307
921. A George Sand	308
922. A Edmond et Jules de Goncourt	310
923. A la princesse Mathilde	312
924. A sa nièce Caroline	313
925. A la princesse Mathilde	315
926. A George Sand	316
927. A Ernest Chevalier	317
928. A Edmond de Goncourt	318
929. A la princesse Mathilde	319
930. A Mademoiselle Amélie Bosquet	320
931. A la princesse Mathilde	324
932. A Mademoiselle Amélie Bosquet	325
933. A George Sand	325
934. A la princesse Mathilde	326
935. A Armand Barbès	327
936. A la princesse Mathilde	328
937. A la même	329
938. A George Sand	331
939. A la princesse Mathilde	332
940. A sa nièce Caroline	334
941. A Michelet	335
942. A Madame Jules Sandeau	336
943. A Mademoiselle Amélie Bosquet	338
944. A Edmond et Jules de Goncourt	339
945. A Ernest Feydeau	341
946. A la princesse Mathilde	342
947. A Alfred Canel	343
948. A Jules Duplan	344
949. A George Sand	346
950. A Mademoiselle Amélie Bosquet	348

1868.

951. A Taine	350
952. A George Sand	350
953. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie	351
954. A Jules Duplan	353
955. A Ernest Feydeau	355
956. A George Sand	356

957. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	357
958. A Michelet.....	357
959. A la princesse Mathilde.....	358
960. A sa nièce Caroline.....	359
961. A Jules Duplan.....	361
962. A la princesse Mathilde.....	363
963. A sa nièce Caroline.....	366
964. A la princesse Mathilde.....	368
965. A Mademoiselle Amélie Bosquet.....	369
966. A George Sand.....	370
967. A sa nièce Caroline.....	371
968. A Edmond et Jules de Goncourt.....	372
969. Aux mêmes.....	374
970. A George Sand.....	375
971. A la princesse Mathilde.....	377
972. A Ernest Chesneau.....	379
973. A sa nièce Caroline.....	381
974. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	382
975. A la princesse Mathilde.....	384
976. A George Sand.....	385
977. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	386
978. A la princesse Mathilde.....	387
979. A George Sand.....	388
980. A la princesse Mathilde.....	389
981. A sa nièce Caroline.....	390
982. A Maurice Sand.....	391
983. A la princesse Mathilde.....	393
984. A sa nièce Caroline.....	394
985. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie.....	394
986. A George Sand.....	396
987. A la princesse Mathilde.....	398
988. A sa nièce Caroline.....	399
989. A la princesse Mathilde.....	401
990. A Jules Duplan.....	403
991. A George Sand.....	404
992. A sa nièce Caroline.....	405
993. A George Sand.....	406
994. A la princesse Mathilde.....	408
995. A Jules Duplan.....	409
996. A sa nièce Caroline.....	410
997. A George Sand.....	411
998. A sa nièce Caroline.....	413

999. A sa nièce Caroline	414
1000. A la princesse Mathilde	415
1001. A Ernest Feydeau	417
1002. A sa nièce Caroline	418
1003. A Ernest Feydeau	420
1004. A la princesse Mathilde	421
1005. A George Sand	423
1006. A Mademoiselle Leroyer de Chantepie	425
1007. A sa nièce Caroline	426
1008. A Louis Bonenfant	427
1009. A la princesse Mathilde	428

ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT

EN 21 VOLUMES
ACCOMPAGNÉES DE NOTES ET VARIANTES

MADAME BOVARY.....	1 vol.	CORRESPONDANCE et INDEX (édition augmentée).....	8 vol.
SALAMMBO.....	1 vol.	NOTES DE VOYAGES.....	2 vol.
LA TENTATION DE SAINT ANTOINE (versions de 1849, 1856, 1874)...	1 vol.		
L'ÉDUCATION SENTIMENTALE.....	1 vol.	ŒUVRES DE JEUNESSE INÉDITES.	
TROIS CONTES.....	1 vol.	MÉMOIRES D'UN FOU.....	1 vol.
BOUVARD ET PÉCUCHE.....	1 vol.	NOVEMBRE.....	1 vol.
PAR LES CHAMPS ET PAR LES GRÈVES.	1 vol.	L'ÉDUCATION SENTIMENTALE.....	1 vol.
THÉÂTRE.....	1 vol.		
Chaque volume broché.....			30 francs.
Relié amateur, par Canape, en chagrin vert foncé.			95 francs.
Relié amateur, par Canape, en maroquin.....			150 francs.

CORRESPONDANCE

NOUVELLE ÉDITION

CONTENANT LE TEXTE INTÉGRAL DES LETTRES À LOUISE COLET
ET DE NOMBREUSES LETTRES INÉDITES À ERNEST FEYDEAU
PHILIPPE LEPARFAIT, ETC.

On sait avec quelle pudeur intransigeante Gustave Flaubert a tenu à s'exiler lui-même de ses livres. Sa religion de l'Art désintéressé, de l'Art pour l'Art, son dogme de l'impersonnalité littéraire lui imposaient le devoir de taire son existence. Se confesser au public lui apparaissait à la fois comme une erreur, une trahison et une lâcheté. Et, sans la *Correspondance*, nous ne connaîtrions pour ainsi dire rien de lui.

C'est, en effet, dans ses lettres que le véritable Flaubert nous apparaît avec ses enthousiasmes et ses découragements, ses touchantes délicatesses et ses superbes violences, son exquise sensibilité et sa terrible clairvoyance. Par elles nous sont révélées toute l'intime noblesse, toute la naïve bonhomie de ce pur martyr des lettres. Elles nous font assister enfin à la genèse douloureuse de tant de chefs-d'œuvre; elles en sont le commentaire vivant, *indispensable*. Personne n'a le droit de les ignorer sous peine de moins comprendre, partant de moins admirer *Bovary*, *Salammbô*, *l'Éducation*, *la Tentation*, *Bouvard*.

Et leur réunion même est un immortel monument. Écrites hors des habituelles contraintes, avec tout l'abandon du génie qui se donne, leur magnifique spontanéité a fait justement dire à bien des maîtres qu'en elles la prose du XIX^e siècle avait trouvé son expression souveraine, sa perfection française.

Il a été tiré de cette nouvelle édition 50 exemplaires numérotés
sur papier de Chine.



